

**République Algérienne Démocratique et Populaire**  
**Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique**

**UNIVERSITE FRERES MENTOURI – CONSTANTINE 1**  
**Faculté des lettres et des langues**  
**Ecole Doctorale Algéro-Française de Français**  
**Pôle Est - Antenne de Constantine**

**N° DE SERIE :.....**

**N° D'ORDRE :.....**

**THESE**

*Présentée en vue de l'obtention du diplôme de*  
**DOCTORAT** *ès sciences*  
*Option : Sciences des textes littéraires*

**Désert mythique ou mythologie du désert  
dans l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry**

Présentée par :  
**Nesrine BENMEBAREK**

Sous la direction des Professeurs :  
**Djamel Ali Khodja**  
**Jean-Pierre Castellani**

Devant le jury composé de :

Présidente : Pr. Farida LOGBI - Université Frères Mentouri – Constantine 1

Rapporteur : Djamel ALI KHODJA - Professeur, Maître de conférences, Université Frères Mentouri – Constantine 1

Rapporteur : Jean-Pierre CASTELLANI - Professeur Emérite, Université François Rabelais – Tours – France

Examinatrice : Amel MAOUCHI - Maître de Conférences – A – Université Frères Mentouri – Constantine 1

Examinatrice : Soumeya MERAD - Maître de Conférences – A – ENS Constantine

Examinatrice : Amel MAAFA - Maître de Conférences – A – Université 8 mai 1945 - Guelma

Année universitaire 2019 - 2020

## *Remerciements*

Je tiens à rendre hommage à feu Professeur Kamel Abdou, qui nous a malheureusement quittés trop tôt. Ainsi, il n'aura pu assister à l'aboutissement de ce travail ; cependant, je tiens à souligner qu'il m'a apporté une aide précieuse, par ses idées et ses orientations judicieuses.

Je remercie le Professeur Djamel Ali-Khodja qui a bien voulu accepter de reprendre le flambeau en milieu de chemin, et ce malgré la charge de travail qu'il avait, et de m'avoir accordé sa pleine confiance, encouragée quand je doutais fortement de moi-même. Mes remerciements les plus sincères vont au Professeur Jean-Pierre Castellani qui n'a jamais cessé de croire en moi et de m'encourager. Merci pour ses précieux conseils, ses orientations et sa présence.

Je remercie également les membres du jury qui ont bien voulu prendre de leur temps afin de lire, examiner et juger mon modeste travail.

Ma gratitude va aussi particulièrement à mes deux universités, la première, incontournable, l'enceinte-mère, Mentouri, de Constantine, avec ses enseignants qui ont été les principaux auteurs de notre formation, et la seconde, celle d'adoption, l'université Larbi Ben M'Hidi, d'Oum El Bouaghi, pour m'avoir fourni les moyens nécessaires, en matière de stage et de documentation, afin de mener à bien et à terme ma recherche.

J'adresse mes remerciements les plus sincères à ma famille qui m'a de tout temps encouragée et supporté mes moments d'incertitude.

Je ne remercierai jamais assez ma maman, sans qui je n'aurais pas vu le jour, sans qui je ne suis pas ce que je suis aujourd'hui. Un profond et grand merci à mon cher papa également.

Ma profonde gratitude va enfin à mon cher et tendre mari et ami de cœur qui a tout le temps été présent, m'a encouragée et m'a accompagnée tout au long de l'élaboration de ce travail et qui a surtout supporté mes humeurs et m'a épaulée.

Je remercie tous ceux qui ont participé de près ou de loin à l'élaboration de ce travail, ils se reconnaîtront.

*Dédicace*

**A mes parents, particulièrement à maman, ce travail est pour toi...**

**A toute ma famille et ma belle-famille**

**A mon mari**

**A mes amies**

*A la mémoire du Professeur Kamel Abdou*

# **Introduction**

---



« *Tant d'images coulaient dans nos yeux : nous sommes prisonniers d'une seule,  
qui pèse le poids vrai de ses dunes, de son soleil, de son silence* »

**Antoine de Saint-Exupéry, *Courrier Sud*.**

## Introduction

---

De par sa densité réflexive autour de valeurs humaines immuables, son caractère profondément poétique, et sa formidable charge émotionnelle, l'œuvre de Saint-Exupéry revêt, selon nous, une dimension à la fois mystique et philosophique. Et c'est cet aspect que nous tenterons de démontrer tout au long de notre travail. « *Il y a certainement plus de plaisir à poursuivre la vérité qu'à la connaître* »<sup>1</sup>. Cette pensée résume à elle seule la vision profonde de l'auteur par rapport à la vie. Il apparaît donc que la quête de vérité est bien plus importante que la connaissance de cette vérité, qui impliquerait une méconnaissance des chemins parcourus. C'est une somme d'expériences ancrées dans une relation, non plus uniquement de soi à soi, mais de soi aux autres et de soi à l'Autre. La geste exupérienne (car c'en est bien une), est désormais indissociable du métier de pilote. On y perçoit les échos des préoccupations intimes de l'auteur, - par rapport à l'époque -, oscillant entre épopées, contes et réflexions philosophiques, le tout jalonné de son expérience d'homme ; il y manifeste tantôt ses ruptures avec sa génération « *vidée de toute substance humaine* » et tantôt cet irrésistible besoin de sauver l'homme de lui-même. Au-delà du style, la langue prend la forme d'une exigence : susciter une réflexion sur l'existence qui soit à la mesure d'une grande ambition, celle d'inciter l'homme à se confronter à lui-même, et partant l'amener à s'interroger sur sa place dans ce monde. La spontanéité d'expression qui caractérise l'œuvre place les textes à la croisée de lignes de force dominantes ; d'une part l'incomplétude du sens de l'histoire qui nous met face à une éternelle attente d'« *évoations symboliques* », « *même si le sens indirect est en*

---

<sup>1</sup> Cité dans PRADEL Jacques, VANRELL Luc (2008), *Saint-Exupéry, l'ultime secret. Enquête sur une disparition*, éditions du Rocher, p. 7

*apparence présent* »<sup>1</sup>, et d'autre part, la pléthore de significations qui octroie à l'œuvre son incroyable capacité de renouvellement et sa large portée spirituelle.

Comment donc approcher un écrivain dont toute la vie a été un mystère, à l'image même de son œuvre ? Une vie aussi dense que courte, foisonnant d'expériences et de créativité. L'originalité de Saint-Exupéry réside, à notre sens, dans son acquisition d'une sorte de pluralité intérieure qui a fait de lui un homme intemporel, un homme ayant conquis trois espaces à la fois : le ciel, la mer et le sable ; soit trois déserts, dans une incontournable solitude. Une solitude complexe, tantôt désirée, tantôt abhorrée, jalonnée de méditations, de rêves, de visions merveilleuses, de réflexions déterminantes, aboutissant à une sorte de mysticisme énigmatique. Saint-Exupéry, ce « *poète d'idées* », a su, par la magie de ses mots « *convertir la vie matérielle en légendes et en fables* »<sup>2</sup>.

Il devient ainsi l'intime du désert, ayant fait de cet espace, à l'instar de beaucoup d'autres, chacun à sa manière (André Gide, Isabelle Eberhardt, J-M. G Le Clézio, Ernest Psichari, le père de Foucauld), une partie intégrante de sa vie et de son œuvre, de *Courrier Sud* à *Citadelle*.

C'est partant de là que nous tenterons de poursuivre en profondeur, ce que nous appelons d'ores et déjà « l'aventure exupérienne ». Une étude qui, il faut le rappeler, a précédemment fait l'objet de notre mémoire de magister<sup>3</sup>. Tous les textes de Saint-Exupéry, - ou presque -, évoquent le désert, tantôt comme espace explicite, s'inscrivant en thème central, à l'exemple de *Terre des hommes*, *Le petit prince* et *Citadelle*, tantôt implicitement, à travers ses réflexions et ses méditations, comme dans *Vol de nuit*, *Pilote de guerre* ou encore dans ses multiples correspondances. C'est cette fascination pour le désert et cette mystérieuse fusion de métiers, - de pilote et d'écrivain -, ayant donné naissance à une expérience d'une rare profondeur, qui nous donne envie de compléter nos investigations sur cette œuvre immense qui, comme toutes les œuvres ayant gagné l'immortalité, ne finira jamais de livrer ses secrets. A ce

---

<sup>1</sup> TODOROV Tzvetan (1978), *Symbolisme et interprétation*, Paris, Seuil, p. 75

<sup>2</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Consuelo (2000), *Mémoires de la Rose*, Versailles, Feryane, p. 20

<sup>3</sup> Mémoire de magister (2007) : *Ecriture et symbolique du désert* dans *Le Petit prince* et *Terre des hommes* d'Antoine de Saint-Exupéry.

propos, voici le témoignage que fera de lui son ami Léon Werth : « *C'est douter de lui, c'est le trahir que de croire à sa mort.* »<sup>1</sup>

Le corpus portera donc sur *Terre des hommes*, *Le petit prince* et *Citadelle*, avec toutefois une large part à cette dernière œuvre. Celle-ci, en tant qu'œuvre posthume, se révèle, à notre sens, comme étant la somme la plus importante de la pensée exupérienne, la quintessence de l'aventure spirituelle de l'auteur, elle sera le pivot de la présente étude. Car cette œuvre, comme en témoigne encore Léon Werth, rend compte d'une « *pensée qui sans cesse se fait poésie et une poésie qui sans cesse se fait pensée* »<sup>2</sup>.

L'écriture de Saint-Exupéry, en faisant abstraction de la beauté du style, s'est, à notre sens, mise au service d'une sagesse intuitive, d'une réflexion bouleversante sur l'Homme, sur le devenir de ses valeurs intrinsèques et de son humanité, en réelle déperdition. Sa pensée intègre une philosophie de vie essentielle, dès lors qu'elle acquiert une connotation universelle. Saint-Exupéry se préoccupe de toute la planète, pas seulement de sa patrie, et il réitère ainsi le sens des valeurs originelles inhérentes à l'humanité : l'amitié, l'amour, la fraternité, la générosité, la solidarité, le sens de la responsabilité...

Le désert, au-delà de l'espace topographique, devient ainsi pour l'Homme une pluralité de symboles, une quête de soi à travers une masse d'épreuves devant lui permettre la découverte de sa propre *Vérité*.

L'auteur donc d'une extraordinaire utopie, Saint-Exupéry ? Tout dépend de notre vision des choses. Aux idéalistes s'opposent les réalistes, dit-on. Mais n'est-ce pas grâce aux rêves des hommes de bonne volonté que l'humanité cultive l'Espérance ? C'est dans l'infinitude du désert, ce vacuum hostile et impersonnel, ce territoire impartial, que la conception d'une vie meilleure pour l'homme prendra forme. Le silence sera propice pour réinventer des solutions, afin que cesse le malheur des hommes, afin qu'ils soient régis par des principes universels. En s'éloignant de ses proches, de son propre pays, l'aviateur n'aspire qu'à asseoir cette vision de la vie, et il avait fini par découvrir « *dans sa bordure la plus sauvage, la plus déshéritée* »<sup>3</sup> :

---

<sup>1</sup> WERTH Léon (2010), *Saint-Exupéry, Tel que je l'ai connu*, Mayenne, éditions Viviane Hamy, p. 32

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 73

<sup>3</sup> VERCIER Bruno et al (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 74

Cet homme insatiable, (où) tout l'attirait vers un monde où le puits rare est sacré, la parole absente et où dans la terrible condition de la guerre, de la transhumance et de la vie quotidiennement précaire, l'homme redécouvre l'unité essentielle de l'eau pour la soif et de l'amour secret qu'aucun visage, un instant dévoilé, ne peut combler<sup>1</sup>.

Dans son œuvre posthume, Saint-Exupéry aspire désespérément à sauver l'homme de lui-même. A quelques jours de sa disparition, il écrira une lettre, où tantôt sur le ton de la colère et tantôt presque suppliant, il posera cette question : « *Que peut-on, que faut-il dire aux hommes ?* » (Saint-Exupéry : *Lettre au général X*). En plaçant l'Homme au cœur de sa réflexion, l'auteur confère à son œuvre une dimension philosophique. Dans *Pilote de guerre* il se définit comme un homme issu « *d'une civilisation qui a choisi l'homme pour clef de voûte...* », un homme qui se sent profondément investi d'une mission, celle de « *restaurer l'homme* », car il est « *l'essence de (sa) culture* », « *la clef de (sa) communauté...le principe de (sa) victoire* ». (Saint-Exupéry : *Lettre au général X*)

Se pencher donc, à travers l'immensité d'une œuvre, sur la question de l'Homme et de son devenir, sur sa relation avec l'infinitude du désert, du silence et des éléments de la nature, c'est être, à notre sens, au cœur d'une préoccupation humaine majeure.

Une préoccupation qui prend sa source dans l'attitude même de l'homme envers son semblable, faisant émerger une nouvelle société où le dialogue est banni entre les hommes, où le matériel et l'amour du pouvoir prennent largement le pas sur les valeurs éternelles. En substance, une société (re-devenue) *féodale*.

Dans un monde ainsi dessiné, tout ordre est féodal. Le chef parle, qu'il soit de la famille, de la tribu ou du simple troupeau. Les liens entre les hommes se nouent étroitement sur la verticale, ordre du père et non celui des frères, de cette fraternité que nous avons inscrite, un jour de passion collective, sur le fronton de nos édifices<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 75

<sup>2</sup> *Ibid.*

*Citadelle*, cette œuvre posthume, pose le problème d'une « communauté...un instant défaite »<sup>1</sup> minée par des conflits tous azimuts. L'homme-écrivain-aviateur s'engage dans une réflexion profonde en essayant de trouver de « nouveaux Ordres à fonder »<sup>2</sup>. Une nouvelle société qui repose sur « l'universelle collaboration de tous »<sup>3</sup> pour bâtir la communauté.

Le désert, par son aspect dépouillé, virginal, devient ainsi le pivot symbolique, totalement inféodé à l'idée de re-construction d'une société plus humaine, plus clémente pour les individus qui la composent. L'œuvre de Saint-Exupéry est significative dans ce sens ; elle abonde en symboles, mettant en exergue un désert magique, qui recèle un aspect quasi surnaturel. Le pilote s'y attache très vite, il réussit à l'« apprivoiser ». Il parvient à éprouver un certain bonheur dans le malheur même d'être dans une situation tragique. En lui, puis dans son œuvre, se met en branle une réflexion décisive et déterminante, celle du désert à la fois destructeur et source de force, un lieu à la capacité miraculeuse de guidance, voire de renaissance.

Ce territoire aux confins de la civilisation, devient le lieu d'exil consenti contre son propre pays, en proie à la guerre, et contre les hommes que l'orgueil, la vanité et la cupidité ont minés.

### *Problématique et outils méthodologiques*

Le désert a été, ou est, un espace diversement exploité. Il fait rêver, il exacerbe l'imagination. Pour beaucoup ( poètes, écrivains et autres) il a été une profonde source d'inspiration, si bien que nous avons assisté à la naissance d'une « littérature saharienne ». Dans l'œuvre de Saint-Exupéry le désert occupe une place exceptionnelle ; l'écrivain-aviateur s'est forgé, dans son esprit même, un véritable mythe autour de cet espace.

*Désert mythique ou mythologie du désert ?* L'intitulé du présent travail pourrait prêter à confusion ; il pourrait ainsi conduire à une compréhension biaisée de la thématique que nous comptons développer. Il ne s'agit pas de faire une étude mythocritique de

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 76

l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry, il ne s'agit pas non plus d'étudier un mythe présent dans son œuvre, ni de réduire le terme de mythe aux récits dont les héros sont des dieux ou demi-dieux, il serait plutôt question de faire découvrir, à travers les pensées et les émotions de l'auteur, un désert dont les différentes perceptions, itérations et autres représentations participent du symbolisme, de l'anthropologie, voire de l'ésotérisme même dans ses fondements. Cette thématique nous a mené à orienter notre réflexion vers une mythologie construite autour du désert, qui entretiendrait un lien étroit avec certains phénomènes mystérieux existentiels. Ainsi, « *d'où vient-il que l'être humain est appelé à vivre au milieu de cette immensité qui l'effraie et qui pourtant le berce* »<sup>1</sup> et le pousse à s'interroger sur la vie et la mort ? Selon notre propre lecture, l'œuvre de Saint-Exupéry se déploie comme une épopée, mêlant à la fois poésie, imaginaire et réalisme. Ce dernier concept émane de l'expérience personnelle de l'auteur, avec le désert comme pôle de rayonnement, et vers lequel converge sa pensée. Cet espace se perçoit à la fois de manière symbolique et réelle, intérieure et extérieure ; c'est un lieu dans le sens de topos<sup>2</sup>, mais aussi un espace avec toutes les connotations qui le subsument, non seulement dans une dimension philosophique mais aussi et surtout mythique, car reflétant symboliquement une conception du monde. Cependant, avant de nous engager dans ce travail, nous proposons d'inscrire la thématique du désert dans l'œuvre de Saint-Exupéry autour des axes, poétique symbolique, ésotérique et humaniste. Pour ce faire, il nous paraît fondamental de formuler les questionnements nécessaires à la structure de cette thèse, auxquels nous tenterons de répondre.

- Le désert de Saint-Exupéry est-il un espace sacré, propice aux rituels de passage et d'initiation ? Peut-on affirmer que ses personnages ont été soumis à une initiation qui leur a permis d'arriver « *à la possibilité d'un renouvellement total de l'être* »<sup>3</sup> ?
- Que représentent les éléments ayant constitué le point central des récits de Saint-Exupéry ? A travers ces images qui nous parviennent de l'œuvre, quels

---

<sup>1</sup> DIEL Paul (2002), *Le symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, éditions Payot & Rivages, p. 17

<sup>2</sup> Cf. mémoire de magister, première partie, chapitre second : l'étude de l'espace dans les récits de Saint-Exupéry; le désert, espace ou lieu?

<sup>3</sup> VIERNE Simone (2000), *Rites, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 5

impacts l'expérience du désert a-t-elle eu sur l'œuvre et sur la pensée de l'auteur ?

- Peut-on considérer l'œuvre de Saint-Exupéry comme humaniste et mystique à la fois ? Les deux concepts peuvent-ils devenir complémentaires, voire fusionnels ?
- Pourrait-on considérer de ce fait le désert comme un mythe, sachant que Saint-Exupéry en a fait un espace sacré ?
- Comment Saint-Exupéry contribue-t-il à construire une nouvelle communauté ? Comment le désert, en se réitérant, devient-il source d'une vision du monde ?

Diverses pistes de recherche se sont dévoilées à nous à travers nos lectures, aussi bien de l'œuvre de Saint-Exupéry que d'études théoriques, toutefois nous avons donné la préférence à une étude anthropologique sociale et culturelle, poétique symbolique et humaniste-mystique de l'œuvre. Il nous a semblé intéressant de structurer celle-ci selon trois axes de lecture.

Nous effectuerons en premier lieu une lecture anthropologique ésotérique dont nous tirerons les principaux fondements de la théorie de l'initiation religieuse et profane, dans la mesure où le désert se transforme, symboliquement, dans l'œuvre de Saint-Exupéry, en espace initiatique. Et à ce propos, on sait que l'écrivain s'y est adonné à une ascèse de l'esprit et du corps, subissant épreuves et souffrances qui lui ont ouvert la voie à la méditation et à la contemplation, avant de connaître la paix et le repos de l'âme et du corps<sup>1</sup>.

Saint-Exupéry, grâce à ses nombreuses expériences dans ce milieu aride, a réussi à en faire un espace sacré, propice à la méditation et aux questionnements existentiels. Avant de découvrir le désert, l'écrivain était déjà enclin à la méditation. La profondeur de ses idées, ses réflexions sur les valeurs existentielles et sa révolte contre la bêtise des hommes et leur mode de vie, son amertume vis-à-vis de cette civilisation dont il se sent étranger, sa quête perpétuelle de solitude, font de lui un authentique penseur, « *un poète d'idées* ». Pour notre part, nous reprendrons la dernière partie de notre mémoire

---

<sup>1</sup> Repos éternel, puisque *Citadelle* étant une œuvre inachevée et posthume et considérée de ce fait comme « prémonitoire ».

de magister<sup>1</sup> relative au rituel initiatique chez Saint-Exupéry, pour l'approfondir dans cette première partie de la thèse, et tenter d'en faire ressortir les fondements de base de cette pratique, et étudier comment ses personnages vivent cette initiation à travers *Citadelle*. Celle-ci ne se présente pas sous une structure romanesque traditionnelle, c'est une œuvre symbolique, voire ésotérique ; elle constitue la « *somme de Saint-Exupéry* » car rassemblant ses méditations sur l'homme, le devenir du monde et la question de la « *coresponsabilité* » des hommes, dont la réflexion s'est étalée sur plusieurs années, et dans laquelle le désert a été le lieu de représentations des événements ; cette « *terre de granit* » qui rassemble et sépare à la fois les hommes. C'est une œuvre considérée également comme autobiographique, puisque l'on y retrouve, à certains moments, « *les événements, les heurts et les constantes de sa vie* »<sup>2</sup>.

C'est à une vraie initiation que se soumet le personnage central (celui-là même qui s'exprime dans le texte). Dans son jeune âge, il s'instruit aux côtés de son père, maître de l'empire (avant de devenir à son tour chef de tribu) sur le « *maniement des hommes* » et c'est là qu'il « *découvrit, (...) ce que chacun cherche : un sens à la vie* »<sup>3</sup>.

Dans les sociétés archaïques, les rites sont enseignés aux jeunes garçons durant leur initiation. Ils sont effectués scrupuleusement et ne sont que la répétition du geste *ab origine*. Le rite réitère le geste créateur, originel, dans toute sa genèse. Par le rite qui doit nécessairement évoquer le mythe, on prend de l'ascendant sur les choses, car on connaît tout leur processus initial et donc, on peut les dominer, voire les « *commander* », puisque « *Les mythes constituent les paradigmes de tout acte humain significatif.* »<sup>4</sup> Dans ce sens, nous citons :

Saint-Exupéry, lui, était le premier à avoir réfléchi, du haut du ciel, à l'homme et à son destin, le premier à avoir fait, de l'aviation, une situation de la pensée. Une nouvelle vision, précisément, de la terre des hommes<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Comme cela a été mentionné dans la conclusion de ce dernier.

<sup>2</sup> VERCIER Bruno *et al* (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 74

<sup>3</sup> BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p. 32

<sup>4</sup> VIERNE Simone (2000), *Rites, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 6

<sup>5</sup> CADIX Alain (Dir.) (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le cherche midi éditeur, p. 8

Saint-Exupéry réactualise un mythe qui rappelle le commencement du monde ; il met en avant le désert dont la fonction qui lui est attribuée s'apparente à celle du mythe : soit l'explication du monde.

Nous effectuerons de ce fait un rappel des fondements anthropologiques de l'initiation, avant d'évoquer certains éléments qui constituent cette dernière, tels l'apprentissage du héros, le fait de délivrer un message plus ou moins philosophique sur la condition humaine ou encore d'être « irriguée » par un symbolisme que « à tort ou à raison, l'on croit proche de celui qui se déploie dans le cadre (référentiel) de l'initiation »<sup>1</sup>.

Le désert apparaît comme un passage qui mène au chemin du dépassement et à celui de la prise de conscience. Cet espace est un intermédiaire spirituel entre, d'un côté, la vie ordinaire<sup>2</sup>, et d'un autre la vie qui survient après le passage. Cette transition permet ainsi « la conversion d'un modèle de société en un autre, mais aussi d'un type de parole à un autre. »<sup>3</sup>

Le désert a donc le pouvoir de totalement transformer notre façon de voir les choses, nos pensées et nos réflexions, et partant notre vision du monde. Il ouvre au profane le chemin vers une vision du monde radicalement autre.

Le deuxième axe de lecture s'appuiera sur une étude poétique et symbolique dont l'objet portera sur les principaux éléments qui composent son œuvre, à savoir l'espace du désert, l'arbre, l'avion, la citadelle. Ces derniers éléments se placent au centre de son œuvre romanesque, laquelle devient la source d'une vision du monde et espace reflétant des conceptions antinomiques. En axant notre réflexion principalement à partir des travaux de Gaston Bachelard et de Mircea Eliade, nous tenterons d'étudier comment se fait l'évolution de l'espace désertique dans l'œuvre exupérienne, et de relever l'intensité de l'impact de ceux-ci sur l'évolution de la pensée de l'auteur. Le désert se révèle être indomptable, mais devient espace *intime*, selon l'expression de Bachelard, et peut dévoiler un moi tourmenté et enlisé dans un monde que l'auteur tente de réanimer. Ce que nous ambitionnons de démontrer, c'est cette fusion engendrée par l'imbrication des espaces intimes à ceux de la réalité et qui engendre

---

<sup>1</sup> DEOM Laurent (2005), *Le roman initiatique : éléments d'analyse sémiologique et symbolique*, dans *Cahiers électroniques de l'imaginaire*, n°3. Rite et littérature, pp. 73-86, In [www.arkologie.org](http://www.arkologie.org)

<sup>2</sup> Celle d'avant l'intrusion dans cet espace.

<sup>3</sup> DEOM Laurent (2005), *Le roman initiatique : éléments d'analyse sémiologique et symbolique*, dans *Cahiers électroniques de l'imaginaire*, n°3. Rite et littérature, pp. 73-86, In [www.arkologie.org](http://www.arkologie.org)

une sorte d'osmose de l'être avec le cosmos. Bachelard affirme que l'espace est un « *diagramme de psychologie* »<sup>1</sup> par le biais duquel nous nous introduisons dans l'espace intime de l'écrivain. L'espace est représenté par l'imagination de son auteur et dépasse, de ce fait, sa dimension réelle, pour subir des phénomènes déterminés par l'imagination, qui deviennent « *dominants* »<sup>2</sup>. Le philosophe affirme que l'imagination est en proie à de perpétuelles images, ces dernières pouvant se confondre entre les dimensions réelles et les espaces dits de nos « *rêveries intimes* »<sup>3</sup>. La problématique formulée est celle de savoir « *comment les refuges éphémères et les abris occasionnels reçoivent-ils parfois, de nos rêveries intimes, des valeurs qui n'ont aucune base objective ?* »<sup>4</sup>

Le désert résonne, par conséquent, de connotations mystiques ; il recèle une nature hostile mais cependant convoitée par l'homme, qui est en perpétuelle quête de sensations nouvelles, d'un retour aux temps primitifs de la vie et d'une révélation de soi ; comment donc appréhender le désert avec sa pléthore de contradictions ? Comment *l'interroger* pour qu'il s'offre à nous sans condescendance ?

Ainsi, l'expérience du désert est riche de significations, elle ouvre le champ à des « *Révélation, visions, conquêtes, représentations sacrées, silence, méditations* »<sup>5</sup>, car ce qui intéresse notre étude ce ne sont guère « *les fonctionnalités du terme* », au contraire, ce sont ses richesses symboliques, ses évolutions historiques, anthropologiques, « *ses élévations vers un univers unique en son genre...* »<sup>6</sup>. Nous avons pu constater, au cours d'études précédentes sur l'œuvre de Saint-Exupéry (Mémoire et autres travaux), que le désert représentait pour l'auteur, dans un certain sens, l'immensité et la quiétude, mais de cette perception découle une autre vision, singulière en somme, celle d'un espace vide et hostile. Cet aspect antinomique du désert n'est pas propre à Saint-Exupéry, mais à tous ceux qui s'en sont approché, de près ou de loin. C'est dans cette perspective que nous nous permettons d'aller à la rencontre de la thématique du désert dans les textes de l'auteur et de tenter d'étudier

---

<sup>1</sup> BACHELARD Gaston (1957), *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, p. 17

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 18

<sup>5</sup> DEOM Laurent (2005), *Le roman initiatique : éléments d'analyse sémiologique et symbolique*, dans *Cahiers électroniques de l'imaginaire*, n°3. Rite et littérature, pp. 73-86, In [www.arkologie.org](http://www.arkologie.org)

<sup>6</sup> *Ibid.*

les éléments liés à sa symbolique et à tous les états dans lesquels se présente ce lieu dans l'imaginaire littéraire, afin de sonder l'œuvre exupérienne. La quête du désert est lancinante, ce qui s'y reflète est du ressort de l'ésotérisme, et nous ne pouvons passer outre la sacralité qu'il renferme. En suscitant des images antagoniques, telles que l'hostilité et la quiétude, la répulsion et l'attrance, le vide et le pullulement, nous nous retrouvons plongés au cœur d'un désert qui est « *moins une topique de la littérature qu'un champ fantasmatique lié à l'expérience humaine, individuelle ou collective.* »<sup>1</sup>

D'autre part, l'aviateur devient écrivain, et de ce fait penseur...il cherche à répondre à certaines interrogations au milieu de nulle part, dans ce silence et cette immensité. Subtilement, l'œuvre de Saint-Exupéry aspire à devenir, peu à peu, philosophique et morale. En s'engageant dans la voie de la réflexion morale et existentielle, l'auteur en fait son cheval de bataille, car il est appelé à témoigner de sa propre expérience d'homme, au milieu des tourments qui caractérisent cette époque moderne à l'horizon assombri. Dans ce nouveau contexte, peut-on encore s'interroger sur la vérité ? Dans ces conditions qui semblent obscures, l'homme peut-il encore aspirer au salut ? Peut-on encore retrouver la conscience individuelle, les liens sacrés entre les hommes, les valeurs qui régirent jadis l'humanité ?

Enfin, le troisième axe de lecture fera appel à une lecture humaniste et mystique qui mettra en exergue la dimension philosophique de l'œuvre, les thèmes relatifs à l'élévation de l'Homme et de son esprit, à sa condition et au sens qu'il donne à sa vie. A notre sens, l'œuvre de Saint-Exupéry est essentiellement humaniste, car il y reprend les thèmes fondamentaux. Dotée d'une sincérité innocente, quasi naïve selon d'aucuns, celle-ci se propose d'exposer des « *vérités* », ou du moins celles que l'auteur voyait au cours de ses multiples expériences. Conscient de la condition fondamentale de l'homme, il a consacré sa vie et son œuvre à célébrer ce dernier, à réfléchir sur le monde et sur le nouveau contexte dans lequel il se trouve. L'auteur savait, à travers son métier de pilote, qu'il était incontestablement devenu, avec ses camarades, l'outil qui permettait de nouer des relations et créer des liens entre les hommes. Il voulait servir au mieux son prochain, en ne cessant d'insister sur la nécessité d'être

---

<sup>1</sup> NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne (2003), *Le désert, un espace paradoxal*, actes du colloque de l'université de Metz, Berne, Peter Lang, « coll. Recherches en littérature et spiritualité », vol. 2, p. 1

responsable du moindre fait et de pratiquer son métier non pas seulement comme gagne-pain mais plutôt en tant qu'engagement humanitaire. Hérodote n'a-t-il pas affirmé que « *Le caractère de l'homme [était] son destin* » ? Nous aspirons à étudier la question de l'homme dans la pensée exupérienne et sa relation aussi profonde qu'intime, avec le désert. Un désert qui s'est révélé dans tous ses états, et qui a été le lieu propice à la réflexion de l'écrivain sur les principes fondamentaux de l'existence. Ce désert a inspiré la création de personnages atypiques en quête constante de réponses à leurs multiples interrogations. L'isolement de l'homme, de l'aviateur, de l'enfant ou encore du chef de tribu berbère, a créé une sorte de cohésion entre ces mêmes personnages et nous a amené à penser que *Citadelle* serait la somme de toute la réflexion de Saint-Exupéry.

Ce même désert a isolé l'aviateur du monde contemporain, mais curieusement il a contribué à l'y ancrer plus profondément. Selon l'auteur, jamais les hommes n'auront vécu aussi isolés les uns des autres qu'à « notre époque ».

Dès l'abord, Saint-Exupéry met au jour les rapports plus ou moins (compatibles) entre les hommes et soutient l'idée qu'ils refusaient de se rapprocher les uns des autres, fait qui est pourtant d'une absolue nécessité pour l'accomplissement de l'être. Ainsi, nous avons pris le parti de choisir pour épicroentre de cette troisième partie, deux grands concepts qui, s'ils ne se rencontrent pas, du moins s'emboîtent l'un dans l'autre, et forment un tout complémentaire dans l'œuvre de Saint-Exupéry, à savoir l'humanisme et le mysticisme.

Au cours de nos nombreuses lectures, aussi bien du corpus que d'autres ouvrages critiques, nous avons pu relever, *a fortiori*, un profond humanisme ancré dans la pensée de l'auteur. Mettant l'homme au cœur de ses réflexions, l'auteur n'a jamais cessé de célébrer sa grandeur tout en déplorant l'indifférence des hommes entre eux. L'humanisme de Saint-Exupéry se définit dans sa manière de donner de l'importance à ses camarades et voir en eux, au-delà de leur métier, des êtres humains, ayant une vie, des familles, des projets, des sentiments, de l'espoir, mais aussi de la peur. Cependant, nous avons délibérément choisi d'associer le thème de l'humanisme, en tant qu'idéal escompté par le penseur, à celui du mysticisme en tant qu'intériorité de la pensée, afin d'en faire un concept complémentaire, voire fusionnel : l'humanisme mystique. Tout

dans l'œuvre de Saint-Exupéry prête à cette confusion, qui peut paraître contradictoire, mais ô combien nécessaire. Dans une première approche, nous allons procéder à un rappel des fondements de base de l'humanisme et ses différentes formes tout en relevant, au fur et à mesure, les éléments liés à ce courant d'idées. D'autre part, nous effectuerons une synthèse du mysticisme et son évolution à travers le temps et l'histoire ainsi que ses principes fondamentaux, et procéder par la suite à son rapprochement avec l'humanisme, en nous appuyant sur l'écriture de l'auteur, les thèmes abordés dans son œuvre ainsi que ses réflexions, afin de démontrer qu'il s'agit bien, chez Saint-Exupéry, d'une nouvelle vision du monde qui est celle de la pensée humaniste mystique.

Nous précisons que dans notre présent travail, et autant que l'importance du sujet étudié le permet, nous n'opterons pas pour une approche linéaire ou une lecture méthodique de nombre restreints de théories littéraires, mais opterons plutôt pour une approche dite de synthèse ouverte, laissant ainsi le champ libre à différentes interprétations de notre thématique. Nous procéderons par alternance entre points théoriques et analytiques.

Ce travail sera comportera trois parties principales intitulées selon l'ordre suivant : *Les multiples dimensions du désert, Désert sublime et/ou désert sublimé?* Et enfin *Le désert, source d'une vision du monde*. Chaque partie sera composée de chapitres, également titrés, qui mettent en valeur les axes de réflexion ambitionnés.

Nous détaillons le plan de notre travail comme suit :

La première partie, *Les multiples dimensions du désert*, est composée de trois chapitres : *Le désert, espace initiatique, Le désert, espace d'épreuves, Le désert, espace de rédemption*. La deuxième partie, *Désert sublime et/ou désert sublimé?* structurée en deux grands chapitres portant respectivement les titres suivants : *Le désert de Saint-Exupéry, théâtre d'une vaste interrogation morale* et *Le désert dans tous ses états*. La troisième partie, *Le désert, source d'une vision du monde*, est également composée de deux grands chapitres : *Désert mythique ou mythe du désert ?* et *Ecrire l'humanisme, penser le mysticisme*.

Par cette étude, qui n'est en rien exhaustive, nous espérons apporter notre modeste contribution aux multiples recherches qui s'articulent autour de Saint-Exupéry, et

quelques éclaircissements sur son œuvre qui reste, malgré tout, assez inexplorée. Cependant, ce qu'il faut retenir de l'œuvre exupérienne, selon le mot de Ionesco, c'est qu'elle « *empêche les hommes d'être indifférents des hommes* ».

## Corpus

---

### *Citadelle (posthume 1948)*

Saint-Exupéry disait « *c'est mon œuvre posthume !* » en parlant de *Citadelle*. Simple hasard ou paroles prémonitoires ? Dans tous les cas de figure, *Citadelle* se définit comme un condensé de son œuvre où est consignée toute sa philosophie existentielle ; elle porte, de ce fait, les traces des derniers instants de la vie de son auteur. Une œuvre inachevée, d'où émane une sorte d'aura, lui conférant une grande part d'étrange et de mystique. Le désert y est plus que jamais présent, et il en est aussi le thème central. *Citadelle* ne raconte pas une histoire, mais se prolonge dans le temps et laisse apparaître cette impression d'avancer vers l'inconnu, comme une histoire qui se raconterait d'elle-même. L'œuvre se compose de 219 chapitres et n'a pas la forme régulière d'un roman ; écrite entre 1936 et 1943 dans un contexte particulier, puisque entrecoupée au gré des déplacements de son auteur entre Paris, New York, la Californie et l'Afrique du Nord, elle aborde tantôt des thèmes différents et tantôt reprenant un même thème et l'exploitant autrement. Cette œuvre dont la forme est « *dépouillée* » selon certains, a été d'abord mal accueillie dans la mesure où les lecteurs de Saint-Exupéry, à cette époque, attendaient de lui, après *Terre des hommes* et *Le petit prince*, le récit de nouvelles aventures, selon certains écrivains<sup>1</sup>, d'un « *poète de l'action, un écrivain viril* »<sup>2</sup> qui devait répondre aux attentes de ses lecteurs. A la suite de reproches, étant sensible aux critiques, Saint-Exupéry avait douté de la « *voie* » qu'il devait entreprendre pour cette nouvelle œuvre, d'autant plus qu'il vouait un culte à l'aventure intérieure qu'il privilégiait à l'histoire, ce qui peut probablement expliquer cette forme qui ne s'identifie à aucun genre littéraire précis et qui peut se révéler être un recueil d'expériences, de méditations mais aussi la somme de toute une vie, consignée dans sa dernière œuvre que lui-même qualifiait de « *posthume* ». Ce qui prévaut dans le texte, ce sont les préoccupations morales d'un homme qui a vécu le contexte de la Guerre, ce déchirement intense qu'il a subi comme une profonde

---

<sup>1</sup> Drieu La Rochelle et Crémieux auxquels il leur avait lu les premières pages.

<sup>2</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1948), *Citadelle*, Paris, Gallimard, Notes des éditeurs, p. 7

blesse de l'âme. Tout au long du texte, les réflexions et la méditation prennent le dessus sur les « *effets littéraires* »<sup>1</sup>.

Saint-Exupéry reconnaît la nécessité de la parabole mais – dans la mesure où ce terme reste lié au Nouveau Testament – une parabole directe, sans le double temps de l'image et de l'évocation<sup>2</sup>.

Dans cette œuvre, l'auteur prône des principes humanistes. Des principes tombés dans l'oubli ou abandonnés, au profit de choses matérielles. Il fait de la responsabilité de l'individu envers sa communauté, un devoir fondamental. Après la responsabilité, l'homme peut atteindre, ou prétendre, c'est selon, à « *l'indépendance de l'esprit* » tant évoquée et espérée par l'auteur.

...Car tu demandes à être bien planté, bien lourds de droits et de devoirs, et responsable, mais tu ne prends pas une charge d'homme dans la vie comme une charge de maçon dans un chantier, sur l'engagement d'un maître d'esclaves. Te voilà vide si tu te fais transfuge<sup>3</sup>.

Un homme selon lui, ne peut devenir responsable que si la besogne, quelle que soit sa charge, ne lui répugne pas. Un homme doit faire preuve d'humilité, et là encore c'est un signe de grandeur d'âme. Sa richesse prend forme dans sa grandeur, à partir de l'instant où il s'abandonne à une transcendance qui lui fait prendre conscience du lien qui l'unit à « *la famille, la maison, le métier, la communauté des hommes...* »<sup>4</sup>. Saint-Exupéry suggère à l'homme qu'il doit absolument trouver un sens à tout ce qu'il entreprend, et partant un sens à sa vie. Il est primordial d'avoir en vue cet objectif : comprendre que le corps n'est qu'une enveloppe charnelle « *périssable* », et qu'il faut impérativement nourrir l'âme pour l'empêcher de dépérir. Il déplore ainsi cet acharnement à vouloir trouver dans la possession de biens matériels une source de bonheur. Il s'interroge :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 8

<sup>4</sup> *Ibid.*

Qu'y a-t-il, savetier, qui te rend si joyeux ? Mais je n'écouterai point la réponse sachant qu'il se tromperait et me parlerai de l'argent gagné ou du repas qui l'attendait ou du repos. Ne sachant point que son bonheur était de se transfigurer en babouches d'or<sup>1</sup>.

Le concept de « *l'échange* » est quelque chose qui revient souvent dans la pensée exupérienne. L'on serait tenté de croire qu'un homme ne pourrait atteindre son « *humanité* » que lorsqu'il aura trouvé sa véritable voie, celle qui le mènerait vers le bonheur. Et c'est la voie de la métamorphose spirituelle : « *Ainsi ont-ils travaillé toute leur vie pour un enrichissement sans usage, tout entiers échangés contre l'incorruptible broderie...* »<sup>2</sup> A travers cette pensée et d'autres encore qui s'inscrivent dans cette perspective, Saint-Exupéry devient cet écrivain-penseur-visionnaire dont l'œuvre, universelle par essence, se lit et s'interprète à toutes les époques. Cette « *gangue* », telle qu'il l'appelait, a cette particularité, par sa forme particulière, de se lire par n'importe quel bout sans qu'en soit altéré le sens ou détruit le fil conducteur de sa structure. Les thèmes développés sont inlassablement repris comme un leitmotiv ; des phrases entières sont assénées comme autant d'axiomes, autant de sentences, comme dans un texte sacré.

La guerre, la défaite qu'il a vécue, cette division de ses compatriotes et les événements dont il est témoin aux Etats-Unis modifient le cours de ses réflexions et orientent son éthique vers une construction sociale<sup>3</sup>.

D'où l'abandon, en quelque sorte, de la forme romanesque au profit d'une forme moins conventionnelle et plus didactique, voire édifiante.

Une souffrance déconcertante se dégage de chaque ligne de l'œuvre posthume. Une écriture mystérieuse, dans laquelle beaucoup voient une prémonition de ce que sera la fin de l'auteur. *Citadelle* pourrait ainsi prétendre à diverses interprétations. Elle serait comme une exhalaison de ce brasier qui consumait l'écrivain de l'intérieur, qui lui donnait ce regard qui semblait si détaché du monde. D'aucuns pensent que « *Saint-*

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 9

*Exupéry [a voulu] transmettre claires et intelligibles les convictions qui commandent ses actes et sa pensée. »<sup>1</sup>*

La souffrance de Saint-Exupéry se nourrissait en partie de l'incompréhension d'une partie de ses compatriotes ; c'est pendant son exil qu'il rédige une partie de *Citadelle* dont beaucoup de passages reflètent « *les événements, les heurts et les constantes de sa vie.* »<sup>2</sup>

Tout dans cette œuvre se construit graduellement : l'écriture, les idées, les images et même l'instruction du protagoniste. Le seigneur berbère, préparant son fils à la chefferie, lui dispense des enseignements à travers un vrai vécu, mais ne les lui livre guère aisément. Les propos du père sont énigmatiques et parfois incompréhensibles pour cet enfant curieux et assoiffé de savoir. Le père continue cependant de guider les pas incertains de son jeune enfant, lui apprenant à construire sa propre réflexion et à saisir ainsi le fonctionnement des occupants de la « *septième planète* ». « *Ce que je t'ai apporté, lui dit-il, ce n'est point un raisonnement mais un point de vue d'où raisonner.* » (Saint-Exupéry 1948 : 25)

L'enfant écoutera en toute humilité ; il se laissera guider pour qu'à son tour, il puisse être prêt à recevoir le pouvoir suprême. En « *maître de l'empire* », il devra « [observer] *ce qui rend son peuple fervent ou désabusé, ce qui fortifie ou décompose son empire* »<sup>3</sup>. Ces énoncés sentencieux, ambigus pour la plupart, lui seront reprochés par certains, qui l'accuseront de vouloir donner une forme « *biblique* » à son œuvre. Pourtant, ceux-là omettront de prendre en considération le « *ton* », « *plus que l'enchaînement des faits* »<sup>4</sup> qui construit l'œuvre et préserve son unité. L'originalité de *Citadelle* réside d'autre part dans l'authenticité et l'anticipation de ses enseignements et dans la frappante actualité des thèmes évoqués. Bref, une œuvre déconcertante et, disons-le, au ton quelque peu prophétique. Dans le premier chapitre, le thème de la mort est omniprésent ; celle-ci est perçue comme une délivrance, puisqu'à cette époque la guerre hantait l'écrivain et le poussait même à voir dans la mort une sorte de Salut. Il effectue des retours en arrière, des remémorations des temps anciens, où

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 10

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

régnaient la paix et la sérénité, il parle de la pitié comme d'une valeur qui s'est « égarée » au milieu de la vilénie des hommes. Il évoque également les pires tares de l'homme : égoïsme, cupidité, avarice... (comme par exemple dans *Le Petit Prince*). Le désert s'invite ensuite progressivement : « *Fondus dans le temps et changés en sables, fantômes bus par le miroir...* » (Saint-Exupéry 1948 : 19) comme pour dire que le sable se constitue à partir des reliques et qu'il porte les traces indélébiles d'une civilisation séculaire.

Il y a très peu de dialogues dans le texte. Celui-ci se décline sous forme de préceptes, de sentences mystiques et de soliloques. Le père s'adresse à son fils en usant de paraboles. Le désert n'est pas décrit explicitement, mais l'on comprend, d'après les paroles et les éléments du décor, qu'il s'agit d'un espace de sable et de dunes, sillonné par les caravanes et les chameliers qui mènent un perpétuel combat contre l'hostilité des éléments qui composent le lieu : « *La caravane se meut ainsi nécessairement dans une direction qui la domine, elle est pierre pesante sur une pente invisible* ». (Saint-Exupéry 1948 : 21)

Contrairement à ce qu'avancent ceux qui n'ont pu saisir le sens profond de l'œuvre posthume, à aucun moment Saint-Exupéry ne s'érige en donneur de leçons ou en sage d'entre les sages. Il s'associe largement aux hommes en évoquant leurs tares, il ne se considère nullement supérieur à eux, bien au contraire, il se sent partie prenante de leurs malheurs ou de leurs conflits. Voici ce qu'il écrit à propos des réfugiés berbères : « *Ils se surveillaient les uns contre les autres comme des chiens qui tournent autour de l'auge* ». Et de lui-même :

Me situant à l'extérieur des faux litiges dans mon irréparable exil, n'étant ni pour les uns ni pour les autres. Ni pour les seconds contre les premiers, dominant les clans, les partis, les factions, luttant pour l'arbre seul contre les éléments de l'arbre, au nom de l'arbre, qui protestera contre moi ? » (Saint-Exupéry 1948 : 23)

*Citadelle*, qui devait d'abord s'intituler *Le Caïd*, est écrit à la première personne, tantôt de la voix du Seigneur berbère et tantôt de celle de son fils, le Grand Caïd. Le père transmet au fils des enseignements issus de sa propre expérience, tout en tentant de saisir les différents comportements des hommes et du monde. Toute l'œuvre s'articule

autour de thématiques aussi différentes que diverses ; sa structure oscille entre des actions se déroulant dans le présent, l'évocation d'un univers fabuleux, emplis de palais orientaux dignes des fables intemporelles, et les réflexions du Seigneur berbère sur des questions relatives à la politique et à la société. Ce que l'on relève d'emblée à la lecture de cette œuvre, c'est la grande spiritualité dans laquelle elle baigne, nonobstant le fait que son auteur l'avait laissée sous la forme d'un manuscrit, ou de « *brouillons incomplets et pour la plupart illisibles, et de neuf cent quatre-vingt-cinq pages dactylographiées* »<sup>1</sup>. Saint-Exupéry<sup>2</sup> avait l'intention, comme à son habitude, de relire, de corriger, de couper le texte, mais il n'aura jamais l'occasion de revoir, comme tout écrivain, les épreuves finales de son ouvrage. Les éditeurs avertissent d'ailleurs qu'en raison de la présence de nombreuses fautes de phonétique (homonymes, erreurs de liaison, etc.), le lecteur sera parfois confronté à des phrases dont la tournure ou le sens peuvent prêter à confusion, voire même « *obscur* », ou à des chapitres qui reprennent les mêmes thèmes<sup>3</sup>. Au-delà de ces contretemps indépendants de la volonté de l'auteur, ou encore de la trame romanesque, nous avons voulu démontrer l'originalité et la pertinence des idées, la justesse des valeurs humaines auxquelles l'auteur croyait vraiment, leur actualité, leur caractère intemporel, et aussi l'amour fraternel que Saint-Exupéry vouait à tous les hommes, au-delà de leurs différences.

### *Terre des hommes (1939)*

« *Le vrai sens du récit de M. de Saint-Exupéry n'est pas d'être un récit ingénieux, c'est de nous montrer justement la limite héroïque où l'homme se différencie de la bête.* »<sup>4</sup> Composé de huit chapitres intitulés respectivement comme suit : *La ligne, Les camarades, L'avion, L'avion et la planète, Oasis, Dans le désert, Au centre du désert, Les hommes*, cette œuvre, considérée comme un recueil d'expériences de l'auteur, rassemble, entre autres textes, les reportages qu'il fit pour *Paris-Soir* et

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 11

<sup>2</sup> L'auteur travaillait sur son manuscrit durant la nuit et avant de se coucher dictait dans son dictaphone son travail. Une secrétaire venait le lendemain pour transcrire au dactylo les rouleaux et faisait de son mieux pour reprendre ce qu'elle entendait.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> BRASILLACH Robert (1971), *Terre des hommes*, In VERCIER BRUNO et al (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 67

*L'Intransigeant*, en Russie, en 1935 et en Espagne, en 1936 et 1937 et des articles qu'il écrivit pour *Marianne*. Il y reprendra aussi intégralement l'épisode de son fameux naufrage dans le désert de Libye en compagnie de son mécanicien Prévot. *Terre des hommes*, lauréat du Grand Prix du Roman de l'Académie française, tantôt roman, tantôt recueil d'expériences et tantôt essai autobiographique<sup>1</sup>, a révélé « *cette richesse nouvelle apportée à [la] littérature [française] par un écrivain d'action doublé d'un humaniste...* »<sup>2</sup>. En plus des articles, les textes qui composent *Terre des hommes* sont agrémentés des souvenirs du pilote sur ses voyages, enrichis de ses réflexions et autres méditations qu'il entreprenait dans ses moments de solitude. Ainsi, *Terre des hommes* porte indubitablement l'empreinte perpétuelle de l'expérience personnelle de l'écrivain-aviateur. Saint-Exupéry y célèbre l'action de ses camarades Mermoz et Guillaumet, et les autres camarades de La ligne, il raconte le désert, la confrontation avec la mort, la peur qu'un homme peut ressentir et la fascination *ad vitam aeternam* pour ce milieu si controversé et pourtant si convoité. L'homme est poussé jusque dans ses derniers retranchements, son métier lui apprend qu'il peut disparaître à tout moment ; Saint-Exupéry écrit *Terre des hommes* pendant sa convalescence à la suite de son grave accident qui lui a valu une longue période de repos. L'œuvre renferme les idéaux de l'humanité pour lesquels l'auteur s'est battu d'arrache-pied. Il a livré à ses lecteurs un texte « *d'une telle densité, d'une telle richesse* »<sup>3</sup> qui ne pouvait être que le résultat d'efforts soutenus malgré son état de santé.

Saint-Exupéry ne travaillait pas selon un plan préétabli, il écrivait spontanément, comme il réfléchissait. Il a été l'électron libre qui refusait d'être enfermé dans une idéologie ou un quelconque courant d'idées. Il considérait la littérature comme les « *symphonies* » ou les « *sculptures* »<sup>4</sup> qui ne se créaient pas à partir d'un plan, mais « *qui se présentaient, une fois achevées, comme parfaitement ordonnées* »<sup>5</sup>. Seuls comptaient pour lui l'action et le résultat de celle-ci, l'effort qu'un homme pouvait fournir pour élaborer un travail, ainsi que le temps consacré à ce même travail. Cela était suffisant pour donner de la valeur à un travail, ou à élever l'individu au rang

---

<sup>1</sup> MIGEO Marcel (1958), *Saint-Exupéry*, Paris, Flammarion, p. 12

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 143

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 146

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, cité par Pierre Chevrier, *Antoine de Saint-Exupéry*, Paris, Gallimard.

d'homme. *Terre des hommes* est une œuvre originale, à notre sens, car elle conjugue action et réflexion qui s'imbriquent naturellement l'une dans l'autre. Avec cette œuvre, dira Pierre Chevrier, il avait « *trouvé le secret pour entraîner sans rupture son lecteur de l'action à la méditation sans qu'il souffre de ses brusques ascensions d'un plan à un autre.* »<sup>1</sup> La vie et l'œuvre de Saint-Exupéry sont étroitement liées ; avec *Terre des hommes*, il réfléchit sur la voie que devrait emprunter l'homme pour atteindre la paix de l'âme et de l'esprit, cette quête portée par le désert dans l'œuvre exupérienne. Il y aborde des thèmes relatifs au métier, à l'action desquels découlent « *les relations humaines* »<sup>2</sup>, il parle du courage comme cheval de l'action, de l'héroïsme, représenté par son camarade et ami Guillaumet, celui-là même qui n'avait pas cédé au froid redoutable et meurtrier de la cordillère des Andes, celui-là même qui avait défié l'une des plus grandes chaînes montagneuses du monde, dans le seul but que l'on retrouve son corps afin d'assurer une vie décente et à l'abri du besoin à sa femme. Le concept du héros chez Saint-Exupéry est le même « *que les Grecs donnaient à ce terme* »<sup>3</sup>. L'amour est également un thème exupérien, l'amour éthéré, « *l'amour don de soi* »<sup>4</sup>. Et enfin l'Homme dans toute sa splendeur. Ce même Homme est célébré dans *Terre des hommes* à l'image de l'idéal de l'auteur, l'homme doit dépasser ses faiblesses, doit se relever et s'extraire de sa décrépitude ; il doit œuvrer pour atteindre « *son destin véritable : la Grandeur* »<sup>5</sup>. Les épisodes qui composent les récits sont inspirés de faits réels ; la vie avec les miliciens dans la tranchée de Lérida, cité du nord-est de l'Espagne, le spectacle du couvent saccagé de Barcelone, l'enfant des mineurs polonais<sup>6</sup>, les camarades disparus, son accident dans le désert de Libye et le sauvetage par des Bédouins, tous ces faits conjugués à ses réflexions vont constituer cette sagesse immuable parce que authentique : « *Au-delà de l'outil, et à travers lui, c'est la vieille nature que nous retrouvons, celle du jardinier, du navigateur, ou du poète.* » (Saint-Exupéry 1939 : 53), ou encore : « *Le monde dans l'ordre duquel nous*

---

<sup>1</sup> CHEVRIER Pierre, *Antoine de Saint-Exupéry*, Paris, Gallimard. In *Ibid.*, pp. 147-148.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 148

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 149

*vivons, on ne peut pas le deviner si l'on n'y est pas enfermé soi-même.* » (Saint-Exupéry 1939 : 142)

Son avion, qui devient un « *outil* » aussi bien pour le pilote que pour l'écrivain, lui permet de surplomber la terre à partir du ciel, cette terre qui porte les hommes et dans laquelle il découvrit des « *richesses* » inestimables, que ces mêmes hommes ne perçoivent pas. Mêlée de lyrisme et d'action, l'œuvre est imprégnée du désert, non plus comme espace géographique réel, mais comme espace intérieur, enraciné profondément « *dans la vie même de l'homme d'action* »<sup>1</sup>. Son expérience il l'a puisera « *d'une sève riche, rare, qui s'élabore dans un sol fertilisé.* »<sup>2</sup> Son œuvre toute entière rayonne de la suprématie du désert, c'est dans ce lieu qu'il apprendra à méditer sur sa vie et sur les hommes, c'est aussi là qu'il ouvrira la voie ascensionnelle vers un nouvel humanisme. Saint-Exupéry a pris conscience de son rôle, aussi bien de pilote que celui d'homme. « *Dans un monde devenu désert, nous avions soif de retrouver des camarades* », dira-t-il. (Saint-Exupéry 1939 : 177)

A travers une écriture poétique : « *mon demi-sommeil est peuplé de voix, de souvenirs et de confidences chuchotées.* », imprégnée de mysticisme : « *Au fond d'un Sahara qui serait vide, se joue une pièce secrète, qui remue la passion des hommes. La vraie vie du désert n'est pas faite d'exodes de tribus (...), mais du jeu qui s'y joue encore.* » (Saint-Exupéry 1939 : 109-177). De toutes ses forces, l'auteur tendrait à mettre en valeur l'homme, son action et « *le terrain qui a [fondé]* » ces hommes.

### *Le Petit Prince (1943)*

Je demande pardon aux enfants d'avoir dédié ce livre à une grande personne. J'ai une excuse sérieuse : cette grande personne est le meilleur ami que j'ai au monde. J'ai une autre excuse : cette grande personne peut tout comprendre, même les livres pour enfants. J'ai une troisième excuse : cette grande personne habite la France où elle a faim et froid. Elle a bien besoin d'être consolée. Si toutes ces excuses ne suffisent pas, je veux bien dédier ce livre à l'enfant qu'a été autrefois cette grande personne. Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants. (Mais peu d'entre elles s'en souviennent.) Je corrige donc ma dédicace :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 149

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 150

A Léon Werth quand il était petit garçon<sup>1</sup>.

Certainement le livre français le plus traduit dans le monde, *Le Petit Prince* « *apparaît sans conteste comme autobiographique et étrangement prémonitoire* »<sup>2</sup> à travers cette dédicace à *l'enfant* que fut cette *grande personne* par laquelle le conte débute.

Composé de vingt-sept chapitres, le récit, sous forme de conte philosophique, peut aussi bien se lire par des enfants que par des adultes. L'histoire est racontée par un pilote tombé en panne dans le désert du Sahara, « *à mille milles de toute terre habitée* » (Saint-Exupéry 1943 : 13), qui en est le cadre initial, car dans celle-ci s'imbrique un second récit qui est celui qui va structurer tout le conte. En essayant de réparer son avion, le pilote est surpris d'entendre une petite voix derrière lui qui lui demande le plus naturellement : « *S'il vous plaît...dessine-moi un mouton !* » (Saint-Exupéry 1943 : 13) Ne sachant pas comment réagir face à « *cette apparition* » si étrange, le narrateur s'exécute de facto et lui fait un premier dessin, car « *quand le mystère est trop impressionnant, on n'ose pas désobéir* ». (Saint-Exupéry 1943 : 13-14) A partir de cet instant, va survenir une succession d'événements qui vont donner naissance à des micros récits, abordant des thèmes aussi variés qu'étranges. Dans un contexte réaliste, l'histoire met en scène des événements issus pour la plupart de l'univers du merveilleux, tels que l'épisode du Petit Prince qui profita d'une migration d'oiseaux pour se retrouver sur la planète Terre, son fameux voyage interplanétaire dans lequel il rencontra six planètes chacune habitée par un seul personnage, représentant chacun un archétype ; le roi qui voulait absolument avoir un *sujet* sur qui régner, le vaniteux qui voulait être *acclamé*, le buveur qui était occupé à noyer sa honte de boire dans la boisson, le businessman « *si occupé qu'il ne leva même pas la tête à l'arrivée du petit prince* » et s'affairait *sérieusement* à compter « *des petites choses dorées qui font rêvasser les fainéants...* » (Saint-Exupéry 1943 : 40), que bientôt le petit garçon comprit qu'il s'agissait des étoiles, l'allumeur de réverbères dont le travail parut, pour le petit prince, avoir *un sens*, et enfin le vieux géographe qui

---

<sup>1</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1943), *Le Petit Prince*, Paris, Gallimard. Dédicace de l'auteur à son ami Léon Werth.

<sup>2</sup> WEBSTER Paul (2002), *Consuelo de Saint-Exupéry, La rose du petit prince*, Paris, Félin, p. 117

ne savait pas, pour le malheur du petit prince, si sur sa planète il y avait des *océans*, des *montagnes*, des *fleuves* et des *déserts* ! (Saint-Exupéry 1943 : 46)

Au cours de son voyage céleste, l'enfant apprendra des mots qu'il ne connaissait pas, tels que « *sujet* », « *acclamer* », « *admirer* », « *consigne* », « *géographe* », ou encore « *éphémère* », et comprendra que « *les grandes personnes sont décidément très bizarres...* » (Saint-Exupéry 1943 : 39) Arrivé à la septième planète qui était la Terre, le petit prince rencontra en plus du pilote, un serpent et un renard, ce dernier lui apprend encore le sens du mot « *apprivoiser* », celui de « *responsabilité* » et lui confie un secret sous forme de leçon de vie : « *On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.* » (Saint-Exupéry 1943 : 59) Les thèmes abordés dans ce conte sont ceux relatifs aux grandes questions qui préoccupaient l'esprit de l'écrivain et qui étaient, selon lui, des valeurs en déperdition, telles que l'amitié, l'amour, la fraternité, le sens de la responsabilité, et d'autres interrogations existentielles sur la mort et le sens de la vie<sup>1</sup>. Le récit est ponctué des dessins et des aquarelles de l'auteur lui-même et le langage est constitué de phrases brèves et de dialogues engagés entre le pilote et le petit prince, l'enfant et les habitants de chaque planète, le serpent et le renard, l'utilisation de procédés d'insistance et de répétition rendent compte d'une certaine innocence qui caractérise le récit. La fin du conte témoigne de l'originalité de ce dernier, car contrairement aux contes classiques, *Le Petit Prince* s'achève de manière tragique avec la mort de l'enfant, mordu par le serpent. Cependant, cette mort pourrait être une sorte de purification pour une éventuelle re-naissances. C'est l'enfant lui-même qui rassure le pilote qui semble désespéré. Il lui confie que là où il va il ne peut *emporter* son corps, car *trop lourd* ; il tente de le réconforter encore en lui disant : « *Mais ce sera comme une vieille écorce abandonnée. Ce n'est pas triste les vieilles écorces...* » (Saint-Exupéry 1943 : 71) Son cadeau d'adieu, le petit prince le lui dédiera de la sorte :

Mon étoile, ça sera pour toi une des étoiles. Alors, toutes les étoiles, tu aimeras les regarder...

Elles seront toutes tes amies. Et puis je vais te faire un cadeau...

Toi, tu auras des étoiles comme personne n'en a...(..)

---

<sup>1</sup> DE GALEMBERT Laurent, *La grandeur du petit prince : Approche générique*, Mémoire de DEA.

Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles.

Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire ! (Saint-Exupéry 1943 : 69-70)

Ainsi, l'impression d'amertume ressentie par la mort du Petit Prince se transforme, à travers ces merveilleuses paroles, en leçon de vie qui prône la profondeur et la capacité d'éprouver du bonheur quand on est au plus fort moment de la tristesse et de voir au-delà d'une simple étoile, un « *puits avec une poulie rouillée* » dont le son ressemblera à celui du *grelot*. (Saint-Exupéry 1943 : 71)

Tout le récit s'enregistre de sorte à mener vers la méditation ascensionnelle de la quête du sens de la vie. Les événements du récit sont pour la plupart des réminiscences de l'auteur, tantôt de son enfance et tantôt de son expérience professionnelle : son naufrage dans le désert de Libye en 1935, et les mirages dont il a été l'objet, à cause de la soif et du soleil brûlant, ou encore le personnage du renard « *aux grandes oreilles pointues* »<sup>1</sup> que lui inspira un petit fennec qu'il avait apprivoisé en 1929 quand il était à Cap Juby<sup>2</sup>. Pour certains de ses biographes, la rose du Petit Prince serait la femme de Saint-Exupéry, Consuelo. L'enfant est préoccupé essentiellement par l'abandon de sa Rose, plus tard, lorsqu'il fera la rencontre avec le renard et que celui-ci lui enseignera le concept de responsabilité, il prendra conscience de sa propre implication dans la protection de sa rose. Dans une correspondance adressée à sa femme, Saint-Exupéry lui fait simplement ses aveux : « *Tu sais que la rose c'est toi. Peut-être n'ai-je pas toujours su te soigner mais je t'ai toujours trouvée jolie.* »<sup>3</sup>

Ainsi, c'est à un certain été 1942, au café Arnold, sur Columbus Circus, à New York, que l'idée du Petit Prince a vu le jour. Saint-Exupéry traverse une période d'ennui, « *il connaît bien l'inanité de cette vie, depuis des mois déjà il ne peut plus supporter les intrigues d'une diaspora trop snob ou trop intellectuelle à son goût.* »<sup>4</sup>, il est déprimé, malheureux, il s'est enfermé dans un silence douloureux. En déjeunant avec son éditeur Eugène Reynal et son épouse, Elisabeth, ce jour-là Saint-Exupéry esquisse un

---

<sup>1</sup> WEBSTER Paul (2002), *Consuelo de Saint-Exupéry, La rose du petit prince*, Paris, Félin, p. 117

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 119

<sup>4</sup> VIRCONDELET Alain (2008), *La véritable histoire du Petit Prince*, Paris, Flammarion, pp. 17-18

dessin représentant un enfant « *aux cheveux en bataille* »<sup>1</sup>. Et c'est là que son éditeur eut comme une sorte de révélation : « *Pourquoi n'écririez-vous pas un conte pour enfants ? lui aurait-il dit...* »<sup>2</sup>

Profondément imprégné de la mémoire de son auteur, le conte se fonde à la croisée des événements de l'époque et la période de morne solitude de l'aviateur. Saint-Exupéry ne pense pas écrire un récit divertissant à un moment aussi sensible de l'histoire, il ne pense pas non plus créer un personnage archétypal, mais dans son indécision suite à la proposition de son éditeur, il construira « *une mosaïque, un puzzle, un fonds qu'il a gardé secret et qui, soudain, en cet été 42, été de tous les malheurs pour son pays, se révèle et accomplit toute sa vie d'écrivain.* »<sup>3</sup> C'est ainsi que commence l'aventure de ce qui deviendra le conte le plus lu et le plus traduit par le monde, mêlant fiction, - ou merveilleux -, et réalité.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 21

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 24

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 92

## Biographie de l'auteur

---

*Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) :*

Ah ! Général, il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde. Rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles, faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. On ne peut vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous ! On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du 15ème siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste rien que la voix du robot de la propagande (pardonnez-moi). Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le robot, se font robots. (...) Ça m'est égal d'être tué en guerre. De ce que j'ai aimé, que restera-t-il ? Autant que les êtres, je parle des coutumes, des intonations irremplaçables, d'une certaine lumière spirituelle. (...) Mais si je rentre vivant de ce « job nécessaire et ingrat », il ne se posera pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes ?

Antoine de Saint-Exupéry, *Lettre au général X*

Telles ont été les dernières paroles du commandant de Saint-Exupéry, avant de s'envoler pour une mission le 31 juillet 1944. Mission dont il ne rentrera jamais. Propos prémonitoires ou simples interrogations d'un homme faisant un constat de vie ?

Quarante-quatre ans plus tôt, le 29 juin 1900, à Lyon, naissait l'un des plus grands écrivains français de la première moitié du XXe siècle. Issu d'une famille d'aristocrates, Antoine, Jean-Baptiste, Marie, Roger, Pierre de Saint-Exupéry, surnommé « Tonnio », après la mort de son père en 1904, quittera la maison lyonnaise, située au 8, rue du Peyrat, pour se retrouver, avec sa mère et ses quatre frères et sœurs, vivant entre deux châteaux : Saint-Maurice-de-Remens<sup>1</sup>, appartenant à une tante, Mme de Tricaud, et de la Môle<sup>2</sup>, propriété de sa grand-mère maternelle. Déjà à quatre ans,

---

<sup>1</sup> Dans l'Ain.

<sup>2</sup> Dans le Var

Saint-Exupéry rêve de faire « *les premiers vols d'aéroplanes* »<sup>1</sup> et semble avoir un tempérament plutôt indépendant et anticonformiste<sup>2</sup>.

Les grandes vacances, Saint-Exupéry les passe en famille à Saint-Maurice-de-Remens, dans le Bugey, « *une vieille maison qu' [il] aimait* »<sup>3</sup> et dont l'aérodrome d'Ambérieu n'en n'était pas loin. Ce vieux château a souvent été évoqué par l'auteur dans ses écrits lorsqu'il se remémorait ses souvenirs d'enfance. Avec une certaine nostalgie, cette propriété « *avait lentement déposé en lui ses provisions de douceur* » et elle « *avait formé au fond de son cœur, ce massif obscur d'où naissent, comme des eaux de sources, les songes...* ». (Saint-Exupéry 1939 : 24) Il dira aussi dans *Pilote de guerre* : « *Je m'enferme avec tant de joie dans cette enfance bien protégée !* »

La disparition précoce de son père le rapprochera davantage de sa mère avec qui Saint-Exupéry entretiendra une relation fusionnelle d'autant plus qu'ils maintiendront ensemble jusqu'à la fin « *une volumineuse correspondance* »<sup>4</sup> ; il sera aussi fortement « *influencé par sa sensibilité et sa culture* »<sup>5</sup>. Très tôt, elle l'initie à la lecture en lui lisant chaque soir, au moment du coucher, les contes d'Andersen. Ces petites histoires le fascinent car ce « *ne sont pas des contes ordinaires, mais de petites nouvelles qui finissent toujours mal et qui traduisent toute la dimension tragique de la condition humaine.* »<sup>6</sup> Le petit « Tonnio » était affublé de divers sobriquets, il était tantôt « Pique la lune » à cause de son nez retroussé et tantôt le « Roi Soleil » pour ses cheveux blonds et sa superbe<sup>7</sup>. Il passera une enfance heureuse et riche de jeux, « *de charades, de saynètes de théâtre plus ou moins improvisées, de promenades et de baignades d'été* »<sup>8</sup>, et même des parties de pêche avec ses frères et sœurs qu'il aimait tendrement. Enfant intelligent et éveillé au monde qui l'entoure, Saint-Exupéry profitait de chaque instant de promenade ou de traversée de l'Ain sur le viaduc, près de Saint-Maurice,

---

<sup>1</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 5

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> MIGEO Marcel (1958), *Saint-Exupéry*, Paris, Flammarion, p. 5

<sup>4</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 5

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernet, p. 14

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 16-17

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 18

pour « *[contempler] le spectacle incroyable de la terre vue d'en haut.* »<sup>1</sup> Avec sa famille en 1909, il s'installera au Mans et entre, avec son frère François, au collège jésuite Notre-Dame de Sainte-Croix<sup>2</sup>, comme demi-pensionnaires, jusqu'en 1914. Les professeurs remarquent alors que c'est un élève doué mais cependant irrégulier, fantasque et rêveur<sup>3</sup>. C'est à partir de 1912 que sa verve d'écriture commence à se faire sentir quand il traduit Jules César « *...pour savoir comment fonctionnaient les machines de guerre romaines* »<sup>4</sup>, il décroche même en juin 1914 le prix de narration pour l'une de ses rédactions. Il découvre quelques grands écrivains, tels que Balzac, Baudelaire, Dostoïevski, quand il est envoyé en Suisse en 1915 avec son frère François à la Villa Saint-Jean à Fribourg, pour le protéger de la Grande Guerre qui venait d'éclater. L'établissement était jumelé avec le collège Stanislas de Paris<sup>5</sup>. Saint-Exupéry n'était pas compté parmi les premiers de la classe, il n'avait pas fait un bon parcours scolaire mais il obtenait des mentions dans certaines matières, comme la physique, la philosophie, la musique et l'escrime<sup>6</sup>. Il écrivait aussi des lettres à sa mère, des petits contes et un poème dont il ne reste que ces quelques vers :

Les ailes frémissaient sous le souffle du soir  
Le moteur de son chant berçait l'âme endormie  
Le soleil nous frôlait de sa couleur palie<sup>7</sup>.

La même année, avec le pilote Védrines, il fera son baptême de l'air sur un Bertaud-Wroblewski, avion fabriqué à Villeurbanne par l'industriel lyonnais Berthaud d'après des plans de Pierre et Gabriel Wroblewski<sup>8</sup>, à l'aérodrome d'Ambérieu. C'est ainsi que naîtra sa passion pour les avions, passion qui ne le quittera plus. En 1917, c'est l'année de l'obtention du baccalauréat. Antoine de Saint-Exupéry fait alors son entrée au

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 18

<sup>2</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 5

<sup>3</sup> GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernet, p. 22

<sup>4</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 5

<sup>5</sup> GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernet, p. 26

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 5

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 6

Lycée Saint-Louis et prépare le concours d'accès à l'Ecole Navale, mais il s'avère être un étudiant indiscipliné<sup>1</sup>. Il échoue à l'examen oral de l'Ecole Navale en 1919, il s'inscrit alors à la section Architecture aux Beaux-Arts. La même année, la famille de Saint-Exupéry est encore endeuillée par la mort de François, « *de deux ans plus jeune qu'Antoine* »<sup>2</sup> qui souffrait de rhumatismes articulaires aggravés de complications cardiaques. La mort de son frère, le 10 juillet 1917, « *qui fut son premier camarade de jeux et de luttes* »<sup>3</sup>, fera l'objet de ses réflexions dans notamment *Pilote de guerre* où il raconte, en parlant de la mort, l'histoire...

(...) de ce garçon de quinze ans quittant la vie et les siens avec sérénité, acceptant cet arrachement, cette rupture qui, pour un enfant, doit être si triste, si douloureuse, rassurant sa pauvre maman, la consolant par avance, comme si cela était possible : « Vous savez, ma petite maman, certaines choses que j'ai vues et devinées étaient trop laides, je n'aurais pu les supporter. Je serai mieux, là où je vais. »<sup>4</sup>

Le 2 avril 1921, Saint-Exupéry effectue son service militaire au 2<sup>e</sup> régiment d'aviation de Strasbourg, affecté aux ateliers de réparation<sup>5</sup>. Son rêve de devenir pilote ne cesse de croître, il économise sur sa bourse pour prendre des leçons de pilotage chez un moniteur civil ; après quelques heures d'apprentissage, il s'envole prématurément seul à bord de l'avion-école<sup>6</sup> et fait un accident, heureusement sans gravité, car il arrive à atterrir de justesse alors que l'appareil prend feu. Ce premier incident révélera alors son cran et son sang-froid. Le 17 juin de la même année, il obtient son brevet civil après avoir été envoyé pour rejoindre le 37<sup>e</sup> Régiment d'Aviation de Chasse, à Casablanca, au Maroc. En janvier 1922, il sera officiellement nommé pilote militaire à Istres et promu caporal. En octobre de la même année, il est sous-lieutenant de réserve, affecté au 34<sup>e</sup> Régiment d'aviation du Bourget.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 6

<sup>2</sup> MIGEO Marcel (1958), *Saint-Exupéry*, Paris, Flammarion, p. 8

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 8-9

<sup>5</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 6

<sup>6</sup> *Ibid.*

Entre 1917 et 1921, c'est une période d'incertitudes et de déroutes pour Saint-Exupéry, papillonnant entre cafés littéraires, boîtes de nuit, leçons de danse et échec aux concours, à l'oral une seconde fois pour Navale et à l'écrit pour Centrale. « *De dîners en ville, en spectacles et en promenades galantes, [Saint-Exupéry] ne travaille pas suffisamment le programme de [ses] concours.* »<sup>1</sup> D'ailleurs dans *Pilote de guerre*, il parlera de ce qu'a été pour lui cette période du passage de l'adolescence à l'âge adulte et de cette rupture, brusque selon lui, de l'enfance, avec une pointe d'amertume :

Je le sais bien : il y a d'abord l'enfance, le collège, les camarades, puis vient le jour où l'on subit des examens. Où l'on reçoit quelque diplôme. Où l'on franchit, avec un serrement de cœur, un certain porche, au-delà duquel, d'emblée, on est un homme. Mais le pas pèse plus lourd sur la terre. On fait déjà son chemin dans la vie. Les premiers pas de son chemin. On essaiera enfin ses armes sur de véritables adversaires. La règle, l'équerre, le compas, on en usera pour bâtir le monde, ou pour triompher des ennemis. Finis les jeux. Je sais que d'ordinaire un collégien ne craint pas d'affronter la vie. Un collégien piétine d'impatience. Les tourments, les dangers, les amertumes d'une vie d'homme n'intimident pas un collégien. Mais voici que je suis un drôle de collégien. Je suis un collégien qui connaît son bonheur, et qui n'est pas tellement pressé d'affronter la vie<sup>2</sup>.

Contrairement à l'adolescent insouciant qu'il a été, Saint-Exupéry fut très tôt soucieux de rompre avec l'enfant vivant encore en lui, de grandir et *d'affronter la vie*. En 1922, il subit un deuxième accident d'avion qui lui vaudra cette fois-ci une fracture du crâne ; il accumulera les accidents mais jamais il ne renoncera à sa passion, celle de voler. Sur proposition du général Barès<sup>3</sup>, il a la possibilité d'entrer dans l'armée de l'air, mais se heurte à l'opposition de la famille de sa fiancée, Louise de Vilmorin, qui le contraint à reporter son choix sur « *une situation de bureaucrate aux Tuileries de Boiron, faubourg Saint-Honoré* »<sup>4</sup> ; après quoi il se constitue vendeur de camions pour le compte des Automobiles Saurer. Mais cette situation l'enfoncé davantage dans le

---

<sup>1</sup> GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernet, p. 32

<sup>2</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1942), *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard.

<sup>3</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 6

<sup>4</sup> *Ibid.*

marasme, ce qui le pousse à se consoler tant bien que mal en volant dès que les occasions le lui permettaient.

Voler permet à Saint-Exupéry de ressentir qu' « *entre [lui] et les choses s'établit proprement un langage formé par la nécessité. Et [sa] vie prend un sens.* »<sup>1</sup> Lors de son séjour au Maroc, il découvre le désert, il en est fasciné. En 1923, Saint-Exupéry ne peut plus voler pour deux raisons. D'abord à cause de son accident d'avion au Bourget, et ensuite parce qu'il est sanctionné pour avoir volé sans ordre et sans autorisation à bord d'un Hanriot HD-14<sup>2</sup>. En septembre de la même année, il renonce, « *la mort dans l'âme* »<sup>3</sup>, à devenir aviateur. Il devient comptable malgré lui et semble fortement s'ennuyer dans ce nouveau métier imposé. En octobre, c'est la rupture avec sa fiancée et le début d'une longue période de *désespoir*. Dans *Courrier Sud*, il écrit ces quelques lignes pour rendre compte de son mal-être :

Tu me connais, cette hâte de repartir, de chercher plus loin ce que je pressentais et ne comprenais pas, car j'étais ce sourcier dont le coudrier tremble et qu'il promène sur le monde jusqu'au trésor. Mais dis-moi donc ce que je cherche et pourquoi contre ma fenêtre, appuyé à la ville de mes amis, de mes désirs, de mes souvenirs, je désespère ? Pourquoi, pour la première fois, je ne découvre pas de source et me sens si loin du trésor ? Quelle est cette promesse obscure que l'on m'a faite et qu'un dieu obscur ne tient pas ?<sup>4</sup>

En avril 1926, Saint-Exupéry publie une première nouvelle *L'Aviateur*, qui est une première version de *Courrier Sud*, dans la revue *Le Navire d'Argent*, d'Adrienne Monnier, dont il fait la connaissance chez sa cousine Yvonne de Lestrangé ; il rencontrera chez cette dernière plusieurs écrivains, dont André Gide et Jean Prévost, alors secrétaire de rédaction de la revue. En même temps, il fait son entrée à la Compagnie Aérienne française comme chargé de baptêmes de l'air<sup>5</sup>. Mais l'abbé Sudour, l'ancien directeur de l'École Bossuet, le recommande au directeur général de

---

<sup>1</sup> GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernet, p. 44

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 58

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> DE SAINT-EXUPÉRY (1929), *Courrier Sud*, Paris, Gallimard.

<sup>5</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 7

la compagnie d'aviation Latécoère<sup>1</sup>, Beppo de Massimi, et le 11 octobre Saint-Exupéry est engagé, mais d'abord à la réception des appareils. Il quitte alors le château d'Agay, dans le Var et s'installe à Toulouse<sup>2</sup>. Au printemps de l'année 1927, Saint-Exupéry est engagé par Massimi comme pilote de ligne. Il est compté parmi les pionniers de l'aviation civile du transport du courrier auprès de Vacher, Mermoz, Estienne, Guillaumet, Lescrivain. Saint-Exupéry pilote, assure les courriers Toulouse-Casablanca, et ensuite la ligne Dakar-Casablanca<sup>3</sup>.

Il est ensuite affecté en mission à Cap Juby (dans le sud marocain naguère), en octobre 1927 et y est nommé chef de poste à l'aéropole. En pleine dissidence marocaine, il sera confronté à des situations dangereuses, comme aller sauver des pilotes tombés en panne dans le désert ou encore capturés par les Maures, cependant il réussit une mission difficile de dix-huit mois et entame l'écriture de *Courrier Sud*<sup>4</sup> qui sera publié à la fin de l'année 1928. Guillaumet ou Mermoz deviennent ses grands amis.

En 1929, Saint-Exupéry se rend en Amérique du Sud en compagnie de Mermoz et Guillaumet pour y étudier la possibilité de créer de nouvelles lignes aériennes ; il est nommé, le 19 octobre, directeur de la Compagnie « *Aeroposta Argentina* » à Buenos Aires. Avec ses camarades, ils créent la ligne Argentine-Patagonie, Buenos Aires-Punta Arenas. Le 7 avril 1930, il est décoré chevalier de la Légion d'Honneur pour ses exploits réalisés à Cap Juby au titre de l'aéronautique civile. Saint-Exupéry est profondément engagé dans son métier aussi bien de pilote que d'écrivain. Entre le 22 et 30 juin, il est occupé à chercher à sauver son ami Guillaumet, pris dans une tempête de neige lors de sa vingt-deuxième traversée de la Cordillère des Andes. Il y effectue des recherches nuit et jour, en vain. On retrouvera Guillaumet sain et sauf une semaine après sa disparition<sup>5</sup>. Saint-Exupéry commence l'écriture de *Vol de nuit*, qui paraîtra, préfacé par André Gide, en décembre 1931, et pour lequel il recevra le prix Fémina ; il fait la connaissance de sa future épouse, Consuelo Suncin, veuve du journaliste Gomez

---

<sup>1</sup> La compagnie assurait le transport du courrier entre Toulouse et Dakar.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 8

Carillo<sup>1</sup>. Quelques mois auparavant, en janvier, il retourne à Paris, en mars, avec ses camarades, ils se solidarisent avec leur chef Didier Daurat quand il démissionnera à cause de l'affaire de l'Aéropostale. En avril, il célèbre son mariage à Agay avec Consuelo Suncin, et reprend du service en mai sur la ligne Casablanca-Port-Etienne et la liaison des courriers France-Amérique du Sud<sup>2</sup>.

En 1932, il est pilote d'essai chez Latécoère, pour les hydravions et fait un autre accident qui manquera de lui coûter la vie dans la baie de Saint-Raphaël. Depuis, Saint-Exupéry a des soucis financiers ; il accepte, pour y remédier, de rédiger des préfaces, de collaborer à des scénarios et d'écrire pour des journaux. Ainsi, jusque dans les années 1940, il collabore à divers titres tels que l'*hebdomadaire Marianne*, *Air France Revue*, *Toute l'édition*, *Excelsior*, *la NRF*, *Le Minotaure*, etc.<sup>3</sup> Il écrit des récits de voyages, des reportages, des articles, des notices techniques et même de véritables textes littéraires, à l'instar de *Une planète* en 1933 et *Un mirage* en 1935<sup>4</sup>. En parallèle de ses collaborations, Saint-Exupéry travaille également pour *Paris Soir* et *L'Intransigeant*.

En 1934, il est attaché au service de propagande de la nouvelle compagnie Air-France et pour son service, il y effectue une série de missions de conférences, aussi bien en France qu'à l'étranger<sup>5</sup>. En mai 1935, il fait un reportage à Moscou pour le journal *Paris-Soir*. En décembre de la même année, en compagnie de son mécanicien Prévot, Saint-Exupéry tente un raid Paris-Saïgon sur un *Simoun*, « en vue de battre le record de Japy » mais se retrouve forcé d'atterrir dans le désert de Libye, à deux cents kilomètres du Caire<sup>6</sup>. Après avoir frôlé la mort et marché dans le désert pendant cinq jours, le pilote et son camarade sont enfin sauvés par une caravane. Plus tard, l'écrivain racontera cet épisode dans *Terre des hommes*. Mais c'est d'abord dans le journal *L'Intransigeant* sous le titre *Le Vol brisé. Prison de sable*, qu'il fera le récit, en

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

six épisodes, de son expérience dans le désert, puis il enregistre, pour la radio, *Atterrissage forcé dans le désert*.

Les premières notes pour *Citadelle* se feront en 1936, mais la mort de Mermoz<sup>1</sup>, le 7 décembre, son grand ami et camarade, le plonge dans une profonde solitude et le pousse à accumuler les vols pour *fuir* cette solitude. Il écrira, dans *Courrier Sud*, sur cette fuite :

Fuir, voilà l'important. A 10 ans nous trouvions refuge dans la charpente du grenier. Et nous, là-haut, regardions filtrer la nuit bleue par les failles de la toiture. Ce trou minuscule : juste une seule étoile tombait sur nous. (...) Ne serait-ce que cette étoile, ce petit diamant dur. Un jour nous marcherons vers le Nord ou le Sud, ou bien en nous-même, à sa recherche. Fuir<sup>2</sup>.

En avril 1937, il part à Carabacel et Madrid pour un reportage sur la guerre civile en Espagne pour *L'Intransigeant* et *Paris-Soir*. En janvier 1938, le ministère de l'Air accepte sa demande pour un raid New York-Terre de feu ; le 15 février, il embarque de New York et arrive à Guatemala. Mais au décollage, il se produit un accident très grave, Saint-Exupéry est cette fois-ci grièvement atteint, « *commotion cérébrale et multiples fractures du crâne et des membres, dont il ne se remettra jamais complètement.* »<sup>3</sup> Il fera sa convalescence à New York, ce qui lui permettra d'achever l'écriture de *Terre des hommes*, publié en 1939 aux Etats-Unis sous le titre *Wind, Sand and Stars* et choisi comme « Book of the month » ; le roman est un véritable succès et obtient le National Book Award. Il y obtiendra en France, le Grand Prix du Roman de l'Académie française. Le métier de pilote lui permet de voyager et de faire des escales dans plusieurs villes de pays différents, telles Casablanca, Alger, Tunis, Tripoli, Benghazi, Le Caire, Alexandrie, Damas, Beyrouth, Istanbul et Athènes. La même année, Saint-Exupéry est promu Officier de la Légion d'Honneur.

Le 26 août 1939, Saint-Exupéry rentre précipitamment en France « *dans le pressentiment de la guerre imminente* »<sup>4</sup>. Le 4 septembre, il est mobilisé à Toulouse

---

<sup>1</sup> Mermoz disparaît en mer alors qu'il effectuait la traversée Dakar-Natal, située en Amérique du Sud.

<sup>2</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1929), *Courrier Sud*, Paris, Gallimard.

<sup>3</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 11

<sup>4</sup> *Ibid.*

mais son état de santé lui vaut d'être affecté à l'enseignement technique car il est déclaré inapte aux missions de guerre. Mais à force d'insistance, Saint-Exupéry obtient enfin l'autorisation de réintégrer le régiment 2/33 de grande reconnaissance, établi d'abord en France, puis déplacé à Alger. Ebauche du *Petit Prince*.

Après l'offensive allemande de mai 1940, Saint-Exupéry effectue une mission de reconnaissance sur Arras, qui inspirera *Pilote de guerre*, et plusieurs autres missions au-dessus de l'Allemagne, qui lui vaudront une citation à l'ordre de l'armée aérienne comportant la Croix de Guerre avec palme, le 2 juin<sup>1</sup>. Le 17 juin, tous les officiers du groupe 2/33 sont envoyés à Alger, sauf lui, qui attend, en vain. Le 27 novembre de la même année, Guillaumet est abattu en Méditerranée, Saint-Exupéry quitte la France en décembre, pour s'exiler à New York, aux Etats-Unis où il se mettra à écrire *Pilote de guerre*. En pensant y séjourner seulement quatre semaines dans le but de convaincre les Américains d'entrer en guerre contre l'Allemagne<sup>2</sup>, Saint-Exupéry restera deux années qui vont lui sembler une éternité.

Tu y restes deux ans, malgré toi. A New York, tu es un auteur à succès, choyé par tes éditeurs, adulé par les Américains...Sollicité de façon aussi pressante par les gaullistes que par les partisans de Pétain, tu te sens désespérément seul. Les Français expatriés te paraissent beaucoup trop loin de cette France de l'ombre, de cette France clandestine que tu voudrais tant survoler aux commandes d'un avion de guerre. Les partisans de Vichy te révoltent. Tu aimerais tellement voir les Français réunis dans l'adversité. Incompris, déprimé, désespéré, tu te réfugies dans l'alcool et dans l'écriture<sup>3</sup>.

Le 20 février 1942, *Pilote de Guerre* est publié aux Etats-Unis sous le titre *Flight to Arras*, véritable succès, et qui tiendra la tête des *best-sellers* pendant six mois. La même année, le roman est publié en France cependant avec une phrase censurée « *Hitler est un idiot* », mais en 1943 il sera interdit sur ordre de l'occupant allemand<sup>4</sup>. Le 6 novembre c'est le débarquement allié en Afrique du Nord, quelques jours plus

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernoy, p. 68

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 12

tard, le 29 novembre, depuis New York, Saint-Exupéry prend la parole à la radio et lance un appel aux Français, de s'unir contre l'ennemi.

En février de l'année 1943, il publie *Lettre à un Otage*, qui était à la base une lettre adressée à son ami Léon Werth. *Le Petit Prince* est publié en avril de la même année.

Mais il ne supporte pas d'être mis à l'écart de la guerre ; il a quarante-trois ans alors que la limite d'âge est de trente-cinq, il réussit grâce à l'intervention du fils Roosevelt, à réintégrer son groupe 2/33 en Algérie sous commandement américain<sup>1</sup>, le 15 mars. Quand il ne vole pas il se consacre à l'écriture de *Citadelle*.

Il est obligé de subir un nouvel apprentissage pour piloter des Lightning, il réussit cependant à remplir une première mission de reconnaissance au-dessus de la France le 14 juin, mais la deuxième mission effectuée le 21 juin au-dessus de la vallée du Rhône s'achève par un « *atterrissage défectueux* »<sup>2</sup>. Le commandement américain profite de cet incident pour le déclarer alors réserviste et lui rappeler le règlement sur la limite d'âge. Il se réfugie dans l'écriture. A ce propos il déclare lors d'une interview en 1939, que pour lui : « *Voler ou écrire, c'est tout un. L'important est d'agir et de faire le point en soi-même. L'aviateur et l'écrivain se confondent dans une égale prise de conscience.* »<sup>3</sup> Il dira également dans *Citadelle* à propos de l'écriture : « *Qu'est-ce qu'écrire sinon corriger ? De corrections en corrections, je marche vers Dieu.* » Saint-Exupéry est ce pilote-écrivain dont la fusion de deux métiers n'a été autre chose que complémentaire pour lui, il « *[prend] possession du monde par les mots* »<sup>4</sup> mais aussi par son avion.

Il insiste pour reprendre du service car il s'ennuie dans sa chambre d'Alger ; il ne se sent plus utile. En 1944 il obtient du colonel Chassin, commandant de la 31<sup>e</sup> escadre de bombardement à Villacervo en Sardaigne, d'y être affecté. Là-bas, il effectue seulement des vols d'exercice mais continue toujours de s'obstiner pour réintégrer le groupe 2/33 transféré à Bastia-Borgho, en Corse. On l'y autorise enfin mais à condition de n'accomplir que cinq missions. Il est promu commandant.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernet, p. 79

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 81

Son obstination et son acharnement le poussent à faire huit missions au lieu des cinq autorisées. Mais ses chefs n'ont pas l'intention de lui confier les missions de la fin du mois de juillet<sup>1</sup>. Cependant, il réussit à obtenir une *faveur*<sup>2</sup> qui l'autorise à effectuer une dernière mission. Le 31 juillet 1944, à 8 h 45, sur son Lightning P38 n°223, le commandant Antoine de Saint-Exupéry s'envole de la base de Bastia pour une mission de reconnaissance photo sur Grenoble et Annecy. Il dispose de 6 heures d'autonomie d'essence et doit rentrer au plus tard à 13 heures<sup>3</sup>. A 14 h 30, on perd l'espoir que l'avion soit toujours en vol. Il a été déclaré à 15 h 30 par l'officier de jour sur l'Interrogation Report que le pilote, n'étant pas rentré, il est présumé que son avion a été abattu<sup>4</sup>. Dans les colonnes du journal de marche, ses camarades lui rendent un hommage émouvant en gardant un grand espoir de le revoir bientôt :

Nous perdons en lui, non seulement notre camarade le plus cher, mais celui qui était pour nous un grand exemple de foi. S'il était venu partager nos risques malgré son âge, ce n'était pas pour ajouter une vaine gloire à une carrière déjà magnifiquement remplie, mais parce qu'il en sentait pour lui-même le besoin. Saint-Exupéry est de ces hommes qui sont grands devant la vie parce qu'ils savent se respecter eux-mêmes. Bien sûr, nous avons tous le grand espoir de le revoir bientôt, le destin ne dispose pas ainsi d'un homme armé d'une expérience de 70 000 heures de vol, qui a résisté à tant de coups durs. Il peut être posé en Suisse ou camouflé dans le maquis savoyard. Si même il est prisonnier, ce n'est plus pour bien longtemps. Mais nous pensons tous à cette joie qu'il n'aura pas de rentrer en France libérée avec nous<sup>5</sup>.

Le mystère autour de la disparition du pilote-écrivain reste entier. On ne sait si son avion a été abattu par les Allemands, tel qu'il a été prétendu par une unité de la Luftwaffe. Mais cette allégation a été aussitôt rejetée. En effet, la veille du 3 juillet, soit le 30, son camarade Meredith aurait été pourchassé et abattu par un avion de type Messerschmitt 109 et un Focke-Wulf 190. Le pilote SS a prétendu que cet avion de type Lightning P38 l'aurait attaqué en premier, or ce fait est quasiment impossible puisque

---

<sup>1</sup> GERBER François (2000), *Saint-Exupéry. De la rive gauche à la guerre*, Paris, Denoël, p. 267

<sup>2</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 12

<sup>3</sup> GERBER François (2000), *Saint-Exupéry. De la rive gauche à la guerre*, Paris, Denoël, p. 268

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 268-269

l'avion de Saint-Exupéry n'était pas armé<sup>1</sup>. Les historiens parlent alors de confusion entre deux dates et entre l'avion de Meredith et celui de Saint-Exupéry. A la suite de quoi, beaucoup d'interrogations se sont formulées autour de ce qui aurait pu se produire ce 31 juillet 1944. Cinquante-quatre ans plus tard, en 1998, un pêcheur marseillais remonte dans ses filets la gourmette de Saint-Exupéry<sup>2</sup>. Cet événement rouvre un pan de l'histoire qui semblait avoir été oublié. Le plongeur professionnel et archéologue Luc Vanrell, réussit à identifier formellement, quelque temps après, l'épave de l'avion de l'écrivain-pilote, dans les profondeurs de l'île de Riou, dans la région des calanques, près de Marseille<sup>3</sup>. Aujourd'hui, ce qui reste du Lightning P38 repose au musée de l'Air et de l'Espace du Bourget.

Ainsi, dans le silence du ciel, volant discrètement entre les nuages, Saint-Exupéry est allé rejoindre ses camarades disparus des temps glorieux de l'Aéropostale, les Guillaumet, les Mermoz, dans un dernier sourire aux étoiles<sup>4</sup>.

Le 8 mars 1950, le commandant Antoine de Saint-Exupéry, à titre posthume, est cité à l'ordre de l'Armée aérienne, qui « *porte aussi attribution de la croix de guerre, avec une troisième palme.* », laquelle citation ne sera pas signée par le Général De Gaulle. « *Pionnier des lignes aériennes, a par sa ténacité sans défaillance, et son audace réfléchie, fait briller d'un nouvel éclat les ailes françaises. Ardent pilote de guerre, a prouvé en 1940 comme en 1943 sa passion de servir et sa foi dans le destin de la patrie. A su exprimer son goût de l'action dans une œuvre littéraire qui compte parmi les plus importantes de notre temps, et qui célèbre la mission spirituelle de la France. A trouvé une mort glorieuse le 31 juillet 1944 au cours d'une mission de reconnaissance lointaine sur son pays occupé par l'ennemi.* » C'est sous la quatrième République, et quelque temps après le décès du général Giraud, que les antigaullistes pourront rendre cet hommage à Saint-Exupéry<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 269

<sup>2</sup> PRADEL Jacques, VANRELL Luc (2008), *Saint-Exupéry, l'ultime secret. Enquête sur une disparition*, éditions du Rocher, p. 6

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> GERBER François (2000), *Saint-Exupéry. De la rive gauche à la guerre*, Paris, Denoël, p. 270

<sup>5</sup> *Ibid.*

**Première partie**  
**Les multiples dimensions du désert**

---



*« Devant lui, l'éclatante blancheur de ce territoire. Parfois le roc est nu. Le vent a balayé le sable, çà et là, en dunes régulières. L'air immobile a pris l'avion comme une gangue. Nul tangage, nul roulis, et, de si haut, nul déplacement du paysage. Serré dans le vent l'avion dure. Six heures encore d'immobilité et de silence, puis on sort de l'avion comme une chrysalide. Le monde est neuf. »*

Antoine de Saint-Exupéry, *Courrier Sud*.

## I. Le désert, un espace initiatique

---

Le désert, en tant qu'espace dual, à la fois matériel et immatériel, lieu de perdition et de rédemption, s'introduit progressivement dans l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry. Ce que connaît l'auteur du désert est d'abord virtuel, symbolique ; sa vision s'est formée à travers les mythes et les légendes construits autour de cet espace. C'est donc grâce à son métier et à ses nombreux voyages, qu'il acquerra une connaissance réelle et intime du grand désert, ce qui lui permettra d'en faire un grand thème littéraire. L'écrivain, profondément interpellé par le sort de l'humanité (dans le sens large et philosophique du terme), rêve, - au-delà même du caractère utopique du projet -, de fonder une terre (des hommes) où il ferait bon vivre, où les hommes, tous les hommes, pourraient communier avec les êtres et les choses, nouer des liens d'amitié ; un monde que déserrerait la cruauté, un espace de solidarité fraternelle ; une terre que préserveraient les hommes de bonne volonté. A travers ses réflexions, l'on devine qu'il cherche à nous dévoiler la quiétude et la profonde sérénité qui pourraient se ressentir dans cet espace infini, vaste de significations métaphysiques.

Le désert, dans sa représentation humaine, est plutôt l'expression de la solitude et de la désolation, mais paradoxalement (comme tout principe de vie même) c'est aussi un espace expiatoire, un lieu de salut, propice à la méditation, où l'homme pourrait triompher de lui-même, retrouver son essence ontologique, sa spiritualité originelle. Le mot désert est employé par Saint-Exupéry avec tout ce qu'il recèle comme connotations mystiques ; il se conjugue étroitement avec des notions principielles

telles le silence, le dénuement, la quête d'authenticité, la présence du sacré et la recherche de soi. Le désert est le lieu où l'on peut se réfugier pour échapper au tumulte et à la vanité des espaces urbains. L'œuvre de l'écrivain-aviateur raconte, implicitement, l'initiation de personnages au désert, que celui-ci soit terrestre ou céleste ; ceux-ci sont tous dans cette même démarche de quête de liberté et de *Vérité* ; leurs aspirations sont profondément spirituelles. Parler donc de quête reviendrait indubitablement à parler de roman d'initiation car le désert est par définition un espace « *initiatique* ». Dans la partie présente, nous tenterons, selon une approche anthropologique, de démontrer que le désert de Saint-Exupéry est un espace sacré et initiatique, dans lequel, par le biais de ses personnages, il s'est adonné à un rituel de passage et d'initiation, pour découvrir, selon ses propres mots, ce vers quoi « *tendent les hommes* ». Nous tenterons de retracer, selon les travaux de Mircea Eliade principalement, et d'autres chercheurs, les fondements de base de l'initiation chez quelques peuples primitifs et de reprendre quelques exemples de romans initiatiques et de les associer, à la mesure du possible, à l'œuvre exupérienne. Dans une certaine mesure, nous pensons que ses personnages auraient été soumis à une initiation, symbolique certes, qui leur a permis d'en sortir grandis et régénérés. Nous pensons aussi que les personnages exupériens ne seraient que l'image archétypale de la pensée de leur auteur, par conséquent, c'est lui-même qui aurait subi une régénérescence initiatique.

Dans notre volonté de proposer dans cette partie une étude sur la présence du rite initiatique et du thème de la quête identitaire dans l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry, nous avons effectué une recherche (non exhaustive), sur les différentes civilisations ayant adopté les rituels initiatiques dans leur culture et ont en fait une « *religion* » indispensable pour ceux désirant « *grandir* ».

## *I.1. De l'initiation en général*

Le héros romanesque, celui qui découle directement du mythe, se distingue par l'immortalité<sup>1</sup>, et s'il ne possède pas cette immortalité, il se lance dans sa quête. La littérature est ainsi le lieu par excellence :

Où des hommes parlent à d'autres hommes, ressurgissent les attitudes, les espoirs, les symboles qui ont permis à l'homme de croire à la possibilité d'un renouvellement total de l'être, gage d'une survie après la mort, à condition de se soumettre aux rites initiatiques. (Vierne 2000 : 5)

Après une série d'épreuves, les naufragés de *Terre des hommes* parviennent à vaincre enfin le désert, et reviennent de la mort en portant en eux la sagesse. Dans *Citadelle*, le héros, un seigneur berbère, prend conscience, au fur et à mesure, de la valeur de l'Homme et transmet peu à peu ses enseignements à son fils qui a la lourde tâche de reprendre le flambeau. Cet être barbare et tyrannique semble devenir *Autre* en acquérant la sagesse. Plus question d'exercer son autorité ou faire du mal, l'heure est propice à la méditation, à l'observation d'autrui, à l'humanisation de l'être. Le narrateur a cette vision en surplomb qu'avait eue l'aviateur dans *Terre des hommes*, *Courrier sud*, *Le petit prince* ou encore *Pilote de guerre*. Mais, dans ce cas, ce n'est plus à partir de son avion, mais à travers son humanité qui s'exacerbe dans la solitude et de cette tour concentrique, que se forme sa *Vision*. C'est dans un sens symbolique que nous parlons d'initiation, puisqu'il est question, dans l'œuvre de Saint-Exupéry, de la condition humaine, l'initiation touchant celle-ci. (Vierne 2000 : 5)

---

<sup>1</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF.

...Il n'est donc pas surprenant que, du fond de l'inconscient, lorsque les pratiques et les croyances sont abandonnées, elle ressurgisse et s'exprime de façon plus ou moins voilée dans les œuvres littéraires. (Vierne 2000 : 5)

Mais l'initiation, par ses origines très anciennes (gréco-latines), au sens strict, est d'abord religieuse, car le mot, dans son étymologie, désigne le « commencement ». Pour les Grecs, le mot indique plutôt le but de l'opération, celui de « rendre parfait ». Ces derniers ont créé un rapport étroit entre « être initié » et « mourir ». En appelant l'initié le *néophyte*, qui désigne « la nouvelle plante », « celle qui vient de germer du grain enfoui en terre » (Vierne 2000 : 7), ils n'ont fait qu'asserter le but primordial du rite qui est de « devenir autre ». Pour la racine indo-européenne, le mot exprime l'idée de l'accomplissement (ou l'achèvement). Les Grecs ont associé ces mots (*être initié* à *néophyte*, donc « commencement » et « mourir » à l'accomplissement) pour les faire rejoindre dans ce sens : « L'initiation est le commencement d'un état qui doit amener la graine, l'homme, à sa maturité, sa perfection. Et, comme la graine, il doit d'abord mourir pour renaître. » (Vierne 2000 : 7-8)

Cette renaissance qui reproduit les gestes primitifs de la vie, s'explique par la volonté de la communauté à renverser le processus ordinaire de la vie afin d'atteindre la pureté originelle<sup>1</sup> :

Le retour au commencement se traduit par une réactivation des forces sacrées qui s'étaient manifestées alors pour la première fois. En restaurant le Monde tel qu'il était au moment où il venait de naître, en reproduisant les gestes que les dieux avaient faits pour la première fois *in illo tempore* – la société humaine et le cosmos tout entier redevenaient ce qu'ils avaient été alors : purs, puissants, efficaces, avec leur virtualités intactes. (Eliade 1959 : 16-17)

Il existe multiples formes d'initiation, mais l'objectif commun reste celui de faire perdurer la connaissance et le savoir en respectant la condition *sine qua non* de son accomplissement, à savoir le sens du sacré. Selon cette même idée, il faudrait arriver à

---

<sup>1</sup> ELIADE Mircea (1959), *Initiations, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essais sur quelques types d'initiations*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1992 ».

Transcender la condition humaine, car pour Mircea Eliade, il s'agit d'intégrer un univers qui n'est plus, selon lui « *immédiat* » celui « *de l'esprit et de la culture* ». (Eliade 1959 : 10) Etudier l'initiation dans son essence, revient à mettre la lumière sur l'expression « *devenir autre* » (Eliade 1959 : 14-15)

Mais ce qui nous intéresse c'est l'initiation philosophique, celle qui nous permettra de comprendre quelles connaissances le *néophyte* devra acquérir et de quelle manière ces connaissances sont-elles transmises, sachant que « *Le fait initiatique, consiste à changer de statut par l'intermédiaire de puissances sacrées, et donc renaître autre qu'il n'était.* » (Eliade 1959 :15)

On pourrait cependant, en parlant des rites communs de l'initiation, comparer celle-ci à l'alchimie qui est une forme de rituel en soi. Le concept du Sacré est présent, ainsi que celui de la « *transmutation* », car la métamorphose du métal « *accompagne et accomplit* » celle de l'homme. (Eliade 1959 : 12-13)

Le scénario initiatique qui se rapporte à notre étude est le plus commun, mais il participe en effet du Sacré. L'initiation se faisait à partir de rituels et de symboles et avait un objectif bien défini, suivant les cultures. L'homme s'est de tout temps « *cherché* », c'est pourquoi ce besoin incessant d'atteindre, non seulement la perfection, mais aussi et surtout un renouvellement total de soi « *gage d'une survie après la mort* ». (Vierne 2000 : 5)

L'initiation permet donc à l'homme de se régénérer, car après avoir pris conscience de certaines valeurs inhérentes à sa vie, il pénètre dans le monde de la réflexion et la quête de soi ; il peut pour cela, traverser des épreuves aussi bien réelles que symboliques, et terminer son « *voyage* » par des enseignements acquis. Ainsi, prétendra-t-il à une sorte de « *recommencement* » d'une nouvelle vie prospère et profonde. Pour l'historien des religions, l'initiation est aussi fondamentale qu'une formation didactique classique dans la mesure où le néophyte :

Apprend les comportements, les techniques et les institutions des adultes, mais aussi les mythes et les traditions sacrées de la tribu, les noms des dieux et l'histoire de leurs œuvres ; il

apprend surtout les rapports mystiques entre la tribu et les Etres surnaturels tels qu'ils ont été établis à l'origine des temps (Eliade 1959 : 12-13).

Dans ce contexte, tout travail sur l'initiation s'engage dans la perspective d'élucider des points précis. D'abord dégager de tous les rites initiatiques un scénario commun de cette nouvelle naissance, ensuite, étudier les modalités de l'initiation : les règles générales suivant lesquelles s'opèrent les rites du scénario, chercher à cerner plus précisément le but de toute initiation et mettre enfin la lumière sur le concept « *devenir autre* ». (Eliade 1959 :15)

En pratiquant le rite initiatique, les communautés préparent les jeunes initiés à la vie adulte. Ces rites font ressortir la nature originelle de l'individu qui sera soumis à un dépouillement total de son être et confronté à lui-même. C'est à travers sa réussite (ou son échec) aux épreuves que le néophyte pourra être (ou non) « *reconnu comme un membre responsable de la société.* » (Eliade 1959 : 12) C'est en somme, sa capacité à endurer les difficultés qu'il aura à subir qui le définira au sein de la communauté des hommes comme un des leurs et l'inscrira définitivement « *dans le monde des valeurs spirituelles.* » (Eliade 1959 :12)

En outre, il convient d'ajouter qu'il existe, selon l'histoire, trois grands types d'initiation :

1. Les rituels collectifs de passage de l'enfance ou de l'adolescence, à l'âge adulte qui sont obligatoires pour tous les membres de la communauté, dits « *rites de puberté* », « *initiation tribales* » ou encore « *initiation de classe d'âge* » (Eliade 1959 : 24) ;
2. Les rites plus spécifiques, ceux d'entrée dans une société secrète ou une confrérie ;
3. Et enfin, la catégorie la plus à même d'intéresser notre étude, celle qui souligne son rôle « *mystique* » ou la « *vocation de l'homme-médecine ou du chaman* ». (Eliade 1959 : 25)

Ce type d'initiation comporte une particularité importante : « *l'expérience personnelle* ». (Eliade 1959 : 25) Ceux qui sont destinés à cette catégorie d'initiation devront (par consentement ou non) « *participer à une expérience religieuse plus intense que celle accessible au reste de la communauté* » (Eliade 1959 : 25) Afin de clarifier la question du consentement ou du non-consentement, l'anthropologue précise que l'initié peut devenir « *medecine-man ou chaman* » (Eliade 1959 : 25) en ayant le culte de la nature par sa propre conviction ou celle de la croyance aux esprits et des pratiques divinatoires et thérapeutiques, de « *s'approprier des pouvoirs religieux* (ce qu'on appelle la « *quête* »), mais aussi par vocation (l'« *appel* »), *c'est-à-dire parce qu'on est forcé de le devenir par des êtres surhumains* ». (Eliade 1959 : 25) Les initiations chamaniques se caractérisent par l'extase, laquelle est en soi un élément essentiel. A travers l'initiation, l'objectif que l'historien poursuit c'est celui de la « *connaissance de l'homme* » (Eliade 1959 : 26) puisque l'initiation « *constitue un des phénomènes spirituels les plus significatifs de l'histoire de l'humanité* ». (Eliade 1959 : 26)

L'initiation participe au développement de l'homme et à sa mutation. Par cet acte, il deviendra « *ce qu'il est et ce qu'il doit être : un être ouvert à la vie de l'esprit, qui participe donc à la culture.* » (Eliade 1959 : 26) Ainsi, ce qui est mis en exergue dans la pratique de ce rite est bien « *la révélation du sacré* » (Eliade 1959 : 26) et la régénération des « *traditions mythologiques* » (Eliade 1959 : 27) d'un peuple. Cette pratique acquiert un statut sacré dans la mesure où c'est à travers elle que l'homme peut prétendre à son « *statut humain* » (Eliade 1959 : 27) Elle permet à l'individu de pénétrer dans le monde religieux puisque c'est une :

Expérience décisive dans la vie de tout individu appartenant aux sociétés pré-modernes : c'est une expérience existentielle fondamentale puisque grâce à elle, l'homme devient capable d'assumer pleinement son mode d'être. (Eliade 1959 : 27)

Dans tous les rituels initiatiques, il existe des modalités qui, certes, varient selon les tribus et les civilisations, mais qui obéissent, solennellement, à un scénario dont les

étapes sont respectées communément. Ainsi, nous assistons à trois grandes séquences solennelles selon cet ordre : préparation (aussi bien du *néophyte* que du lieu Sacré), séparation et passage dans l'au-delà.

Antoine de Saint-Exupéry vécut à Cap Juby non loin de Rio de Oro, entre 1927 et 1928, dans un profond silence et une solitude mystique ; c'est là qu'il découvrira le pouvoir étrange d'attraction du désert. Cette attraction découlerait de ce besoin irrésistible de se détourner du bruit et de la fioriture des villes, un appel incessant à s'ouvrir à une vie intérieure. Une irrésistible envie de se détacher des commodités de la vie, de vivre des expériences nouvelles, des sensations autres que celles froides et sans âme des villes. L'homme éprouve le besoin d'aller à la recherche d'une terre vierge, qui n'a pas été souillée par ses semblables, une terre qui lui permettrait de se découvrir et de se régénérer. Telle est l'âme de l'œuvre de l'écrivain-aviateur, ce penseur et poète d'idées qu'a été Saint-Exupéry, ce rêveur amoureux de la solitude profonde, celle qui mène au recueillement, à la méditation et forcément au mysticisme. Ses œuvres, *Courrier Sud*, *Vol de nuit* ou *Terre des Hommes*, témoignent déjà, avant même *Citadelle*, d'une vie intérieure immensément riche, d'un homme qui œuvre pour grandir et s'approfondir par sa rencontre incessante avec le désert, toutes formes confondues.

L'auteur du *Petit Prince* n'avait que 21 ans lorsqu'il eut « *la révélation* »<sup>1</sup> du désert, au moment où il n'était encore qu'élève-officier à Rabat au Maroc. Après l'obtention de son brevet de pilote à Strasbourg, il ira survoler le Sud marocain, dont il rendra à sa mère compte de ses impressions dans une de ses nombreuses correspondances.

Ses propos indiquent déjà son *impatience* de se retrouver au milieu du silence et de la solitude et sa capacité à se représenter un réel vécu dans son imaginaire :

(...) Après-demain, grand voyage vers le sud. Je vais à Kasbah-Taska. Pour y aller, presque trois heures de pilotage (ça en représente des kilomètres) autant évidemment pour revenir. Quelle solitude cela va être...J'attends avec impatience<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe, p. 23

<sup>2</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1955), *Lettres à sa mère* (1908 à 1944), Paris, Gallimard, pp. 103-104

Déjà à cette époque, il affiche son attrait pour le danger et sa fascination pour l'inconnu et le mystérieux. Avant même de visiter le désert, le pilote qu'il est et le « *poète* » qu'il deviendra, est prêt pour une longue et profonde aventure intérieure.

Mon voyage est encore trop simple pour que j'espère de tels imprévus, n'empêche je rêve ce soir », *écrivra-t-il encore à sa mère*. Je voudrais faire partie de longues missions dans le désert...<sup>1</sup>

Pour entreprendre un voyage initiatique, que celui-ci soit concret ou abstrait, réel ou imaginaire, l'homme doit avoir une aptitude à accomplir cette *mission*. Saint-Exupéry est prêt. Tout devient prétexte à la révolte intérieure ; il est las de ses semblables qui, selon lui, sont dépourvus de sentiments, d'émotions et ont perdu toute capacité de saine raison. Il confie son malaise à sa mère en ces termes :

J'ai remarqué que les gens quand ils parlent ou écrivent abandonnent tout de suite toute pensée pour faire des déductions artificielles. Ils se servent des mots comme d'une machine à calculer d'où doit sortir une vérité. C'est idiot. Il faut apprendre non à raisonner, mais à ne plus raisonner...Je déteste ces gens qui écrivent pour s'amuser, qui cherchent des effets. Il faut avoir quelque chose à dire<sup>2</sup>.

Ses idées commencent à germer, des réflexions sur l'homme et son devenir se forment, une colère assourdissante le consume intérieurement, et le pousse à s'engager pour son propre épanouissement ainsi que de celui des hommes dont il se sent responsable.

De ses correspondances adressées à sa mère, il fera un exutoire pour exhaler sa révolte contre sa communauté, devenue, selon lui, insouciante, indifférente vis-à-vis du mal qui ronge la planète :

Je n'ai aucune estime pour cette fausse culture, cette manie de chercher tous les prétextes truqués d'émotion, tous ces lieux communs du sentiment sans aucune curiosité réelle et nourrissante<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 140

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 152-153

Saint-Exupéry exprimera son profond regret d'une société qui a perdu toute valeur, toute émotivité, toute imagination, au profit des jouissances éphémères d'une existence moderne qui ne serait que superficielle. C'est en ces termes qu'il témoigne de son profond désarroi :

Ne se rappeler jamais d'un livre ou d'une vision que ce qui frappe, ce qui peut se styliser. Je n'aime pas ces gens qui éprouvent des émotions chevaleresques quand ils s'habillent dans un bal masqué en mousquetaires...Je suis tellement différent de ce que j'ai pu être...Vous avez lu ma lettre à D. sous un angle faux. C'était du dégoût et non du cynisme. Quand on est las, on devient le soir comme ça<sup>1</sup>.

Dans cette même lettre, l'auteur dévoile, en filigrane, son besoin lancinant de rompre avec ce monde devenu stérile, vain, à ses yeux. L'on peut deviner à travers ses paroles, une sorte de fragilité intérieure qui le pousse sans cesse à réfléchir sur ce désarroi auquel il est constamment confronté. Il exprime sans détour l'envie qu'il ressent de se retrouver dans la solitude et de vivre pleinement ses émotions, de méditer, voire même de communier avec le désert (aussi bien intérieur qu'extérieur) :

Je fais chaque soir, *dira-t-il encore à sa mère*, le bilan de ma journée, si elle a été stérile comme éducation personnelle, je suis méchant pour ceux qui me l'ont fait perdre et en qui j'ai pu croire (...) La vie courante a si peu d'importance et se ressemble tant. La vie intérieure est difficile à dire, il y a une sorte de pudeur. C'est si prétentieux d'en parler. Vous ne pouvez imaginer à quel point c'est la seule chose qui compte pour moi. Ça modifie toutes les valeurs, même dans les jugements sur les autres (...)<sup>2</sup>

Et d'ajouter :

Il faut me chercher tel que je suis dans ce que j'écris et qui est le résultat scrupuleux et réfléchi de ce que je pense et vois. Alors dans la tranquillité de ma chambre ou d'un bistro, je peux me mettre bien face à face avec moi-même et éviter toute formule, truquage littéraire et m'exprimer avec effort...<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

Nommé chef de poste à Cap Juby le 10 octobre 1927, il séjournera près de dix-huit mois dans cet endroit situé entre Agadir et Cisneros ; un fort espagnol se trouvant sur l'Atlantique, et un poste assez dangereux en raison de la présence des Maures dissidents dans le Rio de Oro. L'auteur parlera beaucoup de cet épisode à Cap Juby dans quelques-unes de ses œuvres, telles que *Courrier Sud*, *Terre des Hommes* aux chapitres « L'avion et la planète », et « Dans le désert », dans des passages de *Lettre à un otage* et dans certaines lettres envoyées à sa mère où il décrit son séjour comme étant un séjour ascétique ; il se montre très enthousiaste à l'idée de côtoyer « *le coin le plus perdu de toute l'Afrique, en plein Sahara espagnol.* »<sup>1</sup> Il en parlera ainsi :

Quelle vie de moine je mène ! Dans le coin le plus perdu de toute l'Afrique, en plein Sahara espagnol. Un fort sur la plage, notre baraque qui s'y adosse et plus rien pendant des centaines et des centaines de kilomètres...J'adore le Sahara et, quand il faut y atterrir, ces beaux lacs qui vous environnent et où se reflètent les dunes<sup>2</sup>.

De cet enthousiasme naît une joie euphorique qui laisse pressentir un homme en totale harmonie avec la solitude, qui n'a aucunement peur de se retrouver seul au milieu de nulle part. L'homme en question est ce pilote, devenu écrivain, penseur et poète d'idées, qui a consacré sa courte vie à la réflexion et à la méditation sur les questions existentielles. En s'adressant continuellement à sa mère, confidente vers laquelle il revient toujours, il la rassure : « *Je vais très bien. Ma petite maman vous avez un fils très heureux et qui a trouvé sa voix...* »<sup>3</sup>

Cet aveu arraché à la lueur d'un monde nouveau, semble constituer comme un point de départ d'une longue quête initiatique dont le but suprême est le dépassement de soi et celui de l'humaine condition.

Dans cette lettre, Saint-Exupéry ne manque pas de décrire ses occupations quotidiennes dans un endroit *vide en apparence*, en soulignant le bonheur qu'il ressent à nouer des *relations humaines* avec les habitants du désert.

---

<sup>1</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe, p. 27

<sup>2</sup> *Lettre à un otage*, In DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1999), *Œuvres complètes*, Œuvres II, Paris, Gallimard, p. 88 à 104

<sup>3</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1955), *Lettres à sa mère* (1908 à 1944), Paris, Gallimard, pp. 180 à 183

Allongé sur leur tapis (celui des chefs maures chez lesquels il ose se risquer), je regarde par l'échancrure de la toile le sable calme, bombé, ce sol voûté, les fils du chef qui jouent nus au soleil, le chameau amarré tout près de la tente. Et j'ai une drôle d'impression. Pas d'éloignement, pas d'isolement, mais d'un jeu fugitif...<sup>1</sup>

Dans l'œuvre de Saint-Exupéry, le désert est abordé dans tous ses états et toutes ses formes. Il y a le désert immense sud-américain, celui des sommets glacés de la Cordillère des Andes, celui de Libye auquel il consacra tout un chapitre dans *Terre des Hommes*, et dans lequel se révélera à lui la notion du Sacré, et enfin « *le désert humain* » dans toute sa splendeur et aussi sa laideur, auquel il sera confronté tout au long de son parcours, aussi bien personnel que professionnel. Dans *Terre des Hommes*, nous retrouvons la manifestation de ses sentiments et émotions attisés par le feu de la solitude : « *Je connais la solitude. Trois années de désert m'en ont bien enseigné le goût.* » (Saint-Exupéry 1939 : 76)

Le désert en tant qu'espace initiatique est le lieu idéal où l'homme peut aspirer à s'accomplir ; nous parlons ici de l'homme dont la conscience est éveillée, l'homme prédisposé à l'élévation de son être vers la plénitude, il faut qu'il soit apte à endurer cette conversion spirituelle à laquelle il s'est engagé. Philippe Diolé, écrivain français de l'univers sous-marin, le précise ainsi :

(Le désert) n'enrichit que les riches. Il ne fortifie que les forts. Il faut lui confier la plénitude du cœur, l'élan de l'esprit car il les fait fructifier en sérénité et en grave puissance...Il fait plus : comme la mer, il dévoile en nous les profondeurs de l'être...<sup>2</sup>

Il est des endroits en ce monde qui peuvent guider l'homme en quête de liberté, de sérénité et de paix de l'âme. Le désert en fait partie et dans ce contexte, il est le lieu par excellence qui permettra à l'aviateur de transcender sa condition de simple individu et aller vers un monde féérique dans lequel il lui sera possible d'exprimer la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> DIOLE Philippe (1955), *Le plus beau désert du monde*, Albin Michel, p. 11, cité par HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe, p. 29

richesse de son imaginaire. En entreprenant son voyage céleste, l'aviateur se prépare à explorer les profondeurs de son être pour en faire ressortir son Autre.

Le véritable voyage, ajoute P.Diolé, ce n'est pas de parcourir le désert ou de franchir de grandes distances sous-marines, c'est de parvenir en un *point exceptionnel* où la saveur de l'instant baigne tous les contours de la vie intérieure<sup>1</sup>

Et c'est ce « *point exceptionnel* » que nous étudions à travers une œuvre qui s'est inscrite dans l'immortalité par sa simplicité et sa profondeur à la fois. *Citadelle*, œuvre posthume, prémonitoire, dense, profuse, mystique, exprime en soi une incommensurable fascination du désert et de cette solitude tant consentie.

Le désert se manifeste dès les premiers instants de solitude de l'aviateur. Il le dit :

Ah ! ma solitude m'est sensible quand le désert n'a point de repos à m'offrir. Que ferai-je du sable s'il n'est point d'oasis inaccessible qui le parfume ?

Celui-là habitera mieux qui, faute d'eau, sèche dans le désert en rêvant d'un puits qu'il connaît, dont il entend dans son délire grincer la poulie et craquer la corde, que celui-là qui, de ne point ressentir la soif, ignore simplement qu'il est des puits tendres vers où conduisent les étoiles. (Saint-Exupéry 1948 : 893-897)

Depuis ses longues missions au désert dont les réflexions et les pensées actuelles sont l'inévitable conséquence, l'auteur s'est imposé la tâche d'être la ligne médiane entre l'homme et son âme.

Saint-Exupéry fait comprendre, à travers ses citations, que le désert est définitivement ancré en lui, que c'est dans cet endroit qu'il effectuera sa quête et où se révélera à lui sa pleine conscience. Il laissera, plus que des images ou des impressions, les traces indélébiles d'un être qui a atteint l'osmose avec un lieu indomptable, son expérience, unique, dont il rendra compte au lecteur tout au long de son parcours, à travers ses multiples missions ou accidents. Le désert s'offre à lui, orgueilleux et imprenable :

Il est bon que la direction prenne figure de but. Autrement tu te laisserais de marcher vers un objet inaccessible. J'ai durement peiné dans le désert. Il apparaît d'abord comme impossibilité

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 161, p. 29

à vaincre. Mais je fais de cette dune lointaine l'escale bienheureuse. Et je l'atteins, et elle se vide de son pouvoir. Je fais alors d'une dentelure de l'horizon l'escale bienheureuse. Et je l'atteins, et elle se vide de son pouvoir. Je me choisis alors un autre point de mire. Et de point de mire en point de mire, *j'émerge des sables*. (Saint-Exupéry 1948 : 289)

Le voici donc qui fait du désert son défi. Son propre record. Son lieu de prédilection, qui le guidera vers la voie et qui le mènera vers la paix de l'âme. A travers ses paroles, il nous semble que le désert ne se révèle qu'à ceux qui persévèrent dans sa quête, dans une quête toujours renouvelée. La traversée du désert se présente chez lui comme une épopée, avec les éléments déchaînés et les innombrables obstacles qu'il faut sans cesse dépasser. Ainsi, le lieu s'impose de lui-même comme espace initiatique, l'endroit unique où se fera la rencontre avec son *Autre*, à travers toutes les épreuves qui constituent le long et pénible cheminement vers la quête spirituelle.

La perception du désert chez Saint-Exupéry est complexe et plurielle. Le désert est en l'homme, il est métaphysique et abstrait, il est aussi une gigantesque catachrèse qui exprime le côté sombre et aride du monde d'aujourd'hui... « *Dans un monde devenu désert...* » (Saint-Exupéry 1939 : 255), de l'homme qui a perdu toute sensibilité, toute empathie envers ses semblables : « *...c'est l'âme aujourd'hui qui est tellement déserte, on meurt de soif* »<sup>1</sup>. Chez l'auteur de *Citadelle* le désert est duel, il est attirance et répulsion, sublimation et répugnance, perte et rédemption. On y aspire et on le fuit. Est-il, dans cette confusion de ressentis, à l'image du monde ou est-ce le monde qui est à son image ?

L'auteur s'est tellement imprégné du désert, que celui-ci en devient polymorphe : il est à la fois désert des dunes et du sable, des caravanes et des maures, celui des étoiles et du vent, du repos et du danger. Et également « *Désert de l'homme* », « *Je hais mon époque de toutes mes forces, l'homme y meurt de soif* »<sup>2</sup>. Un cri du cœur !

Le désert serait donc une parfaite définition des paradoxes. Il est l'expression de toutes les antinomies, il est le principe même de l'antinomie. S'il est pernicieux, il peut être salutaire. C'est là que l'écrivain-aviateur développera sa réflexion cruciale. Ses

---

<sup>1</sup> DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1955), *Lettres à sa mère* (1908 à 1944) à Orconte en mai 1940, Paris, Gallimard, pp. 180 à 183.

<sup>2</sup> *Lettre au général X* (mi-juin 1943), In DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1999), *Œuvres complètes*, Œuvres II, Paris, Gallimard, p. 328 à 334.

méditations sur le monde, sur l'humain, son semblable, son frère... c'est là où il puisera son courage, son sens du sacrifice, son sens aigu de l'amitié, c'est là qu'il fera le deuil de ceux qu'il aimait, qu'il aura la force de surmonter la perte cruelle de ses amis, Guillaumet, Mermoz et de tant d'autres camarades, dont l'esprit chevaleresque et l'amour du métier ont conduit à la mort.

C'est dans le désert que Saint-Exupéry a pu se réconcilier avec la mort et y voir, non une fin en soi, mais plutôt une porte ouverte sur un monde plus clément que celui dans lequel nous vivons ; voire même une délivrance de toutes ces souffrances qui caractérisent le monde moderne. Cette relation avec la mort apparaît dans chacune de ses œuvres. Une relation que l'on devine empreinte de respect, de gravité quasi sacrée, comme dans certains passages : ces « *familles un peu bizarres qui conservaient à leur table la place d'un mort* », « *Des morts on doit faire des morts. Alors ils retrouvent, dans leur rôle de morts, une autre forme de présence* »<sup>1</sup>, ou encore, à propos de son ami Guillaumet, abattu en plein vol alors qu'il ne faisait que son « *service postal aérien* » :

(...) Dieu ! j'ai accepté de porter le deuil. Guillaumet ne changera plus. Il ne sera plus jamais présent, mais il ne sera jamais absent non plus. J'ai sacrifié son couvert à ma table, ce piège inutile, et j'ai fait de lui un véritable ami mort<sup>2</sup>.

Le désert l'a aidé à comprendre tout ce qui fait la valeur d'un être humain, comme la notion de fidélité. Celle-ci s'exprime à travers l'hommage vibrant qu'il rend à ses compagnons de route, notamment dans *Terre des Hommes* :

Rien, jamais, en effet, ne remplacera le compagnon perdu. On ne se crée point de vieux camarades. Rien ne vaut le trésor de tant de souvenirs communs, de tant de mauvaises heures vécues ensemble... On ne reconstruit pas ces amitiés-là (Saint-Exupéry 1939 : 157)

Et dans *Lettre à un otage* :

---

<sup>1</sup> *Lettre à un otage*, In DE SAINT-EXUPÉRY Antoine (1999), *Œuvres complètes*, Œuvres II, Paris, Gallimard, p. 88 à 104

<sup>2</sup> *Ibid.*

(...) C'est sans doute pourquoi, mon ami, j'ai un tel besoin de ton amitié. J'ai soif d'un compagnon qui, au-dessus des litiges de la raison, respecte en moi le pèlerin de ce feu-là. J'ai besoin de goûter quelquefois, par avance, la chaleur promise, et de me reposer, un peu au-delà de moi-même, en ce rendez-vous qui sera nôtre<sup>1</sup>.

L'auteur s'est livré, durant tous ses passages dans le désert, et au-delà même (seul dans son avion, dans sa chambre, dans son bureau...) à un silence ascétique on ne peut plus révélateur d'une conscience aiguë, d'où émane une profusion de sensations et émotions qui lui ont permis d'aboutir à des réflexions capitales pour le destin de l'Homme, qu'il ne cessera de transmettre au lecteur. D'aucuns diront que *Citadelle* est un « *livre né du désert, mais composé dans un autre désert, plus aride encore* »<sup>2</sup>, un désert qui a commencé en lui avant de s'étendre dans l'espace réel, dont il s'est constitué le chantre.

Ces pages de *Citadelle*, dira un de ses biographes, qui sont, à travers la solitude et le silence, le message, tantôt de sérénité et tantôt d'angoisse, d'un homme qui ne veut pas désespérer des hommes, et croit savoir ce qui peut les sauver<sup>3</sup>.

A travers ses personnages, Saint-Exupéry rend constamment compte de cet isolement spirituel qu'il ressent et qui s'avère être beaucoup plus dur que l'isolement physique. De cette sensation, découle le sentiment d'être perdu, étranger dans sa propre communauté, incompris, égaré ; alors on se met à se chercher, à tenter d'établir un « *nœud de relations* » afin de retrouver « *nos sources* » qui ont été asséchées par l'écoulement du temps.

Cette souffrance, Saint-Exupéry a su la mettre en relief, avec ses propres mots, ses propres idées qui proviennent du cœur, du « *désert humain* », il en fera son éternel combat, un combat qui a aidé, à notre sens, à « *'fonder' le Saint-Exupéry que nous aimons.* »<sup>4</sup>

*Citadelle* renferme la somme des expériences du pilote-écrivain, tant professionnelle que personnelle. Il a traversé tant d'épreuves qu'il a su, patiemment et

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe, p. 34.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 35

courageusement, transcender ! Des épreuves qui l'ont définitivement affranchi de lui-même, en le rapprochant des autres, en comprenant leurs souffrances. Des épreuves qui lui ont permis de se préparer à la mort, ou du moins l'appriivoiser, car, malgré lui, il avait ce besoin constant de piloter et de partir en missions en dépit de la limite d'âge, qui était de 27 ans alors qu'il en avait 43. Ses lettres expriment certes son dégoût de la vie, mais ne reflètent aucunement les angoisses d'un homme aliéné. Il était plutôt serein, prêt à quitter ce monde. D'où notre rapprochement avec l'étape de la mort symbolique du rite initiatique. Son œuvre est un insaisissable cri du cœur, un appel à *réveiller* les hommes, leur faire prendre conscience de l'urgence de la situation, de leurs âmes égarées ; son cri : « *Il faut absolument parler aux hommes* », semble exprimer une grande détresse. Estimant qu'il a largement accompli sa mission, voire son œuvre sur terre, il écrira dans ce sens : « *Toute œuvre est une marche vers Dieu et ne peut s'achever que dans la mort.* » (Saint-Exupéry 1948 : 590)

Saint-Exupéry a conté le désert dans tous ses états. Le ciel et la terre, le sable et la pierre, mais aussi et surtout l'homme, tout en aspirant à y construire une « *communauté* » d'hommes nouveaux et dont *Citadelle* serait le pôle de rayonnement. Il a su, par une grande sensibilité, une conscience aigüe, donner cette authenticité conforme à sa vie d'homme, à sa qualité ontologique, intime, d'être humain. Son œuvre lui ressemble, elle ne trahit pas sa réflexion, elle est la somme de ses expériences, multiples, réelles et originales, et de ce fait, elle s'emboîte dans sa pensée profonde.

De la lettre au verset, l'œuvre (*Citadelle*) oscille entre chants guerriers et incantations mystiques dont la lecture s'inscrit sous un angle nouveau : l'initiation religieuse. Tous ces éléments, nés du désert, mènent la réflexion au scénario initiatique, mais à la différence des néophytes qui pratiquent ces rituels dans un objectif individualiste, le héros aspire à « *fonder* » l'Homme, « *l'édifier, l'enrichir* »<sup>1</sup>. Pour ce faire, il mettra au-devant de la scène, non des paroles « *vidées de leur substance* » mais des paraboles et des « *images* »<sup>2</sup> ; le petit prince et ses oraisons mentales, le chef de tribu berbère de

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 37

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 37-38

*Citadelle*, le pilote racontant les exploits de ses camarades-chevaliers des temps modernes, allant à l'encontre du danger et des dragons mythiques.

Dans une époque fragilisée par la guerre et les conflits claniques, la vie elle-même devient précaire, un monde où règne l'insécurité, un monde d'illusions. Le chef de tribu, dans *Citadelle*, en évoquant ces hommes qui partent en guerre en laissant derrière eux leurs familles, ne manque pas d'apporter son témoignage quant à ces maris, pères, fils et frères qui reviennent, les uns fièrement, les autres désespérés. Le seigneur berbère met en lumière cette mort qui devient chose commune. Sur un ton naturel et cérémonieux, il nous livre ses impressions :

J'ai vu les femmes plaindre les guerriers morts. Mais c'est nous-mêmes qui les avons trompées ! Tu les as vus rentrer, les survivants, glorieux et encombrants, faisant bien du tapage à crier leurs exploits, apportant, en caution du risque accepté, la mort des autres, mort qu'ils disent épouvantable, car elle aurait pu leur survenir. (Saint-Exupéry 1948 : 16)

Le narrateur met en scène une atmosphère tout en commisération sur le fond de laquelle émerge en demi-teinte, des remontrances dirigées contre ces « *survivants* » qui auraient eu la présomption de se réjouir d'avoir survécu au détriment de leurs camarades, que la mort n'a pas épargnés. L'exclamation « *c'est nous-mêmes qui les avons trompées !* » avertit dès le départ d'un profond sentiment de culpabilité envers ces « *guerriers* » quelque part trahis. Vont se croiser alors les deux motifs d'un reproche et d'un drame de la conscience que le savoir-faire de Saint-Exupéry fera fusionner en une voix unique qui est celle-là même du principal protagoniste mêlée à celle de son fils ; sans doute ce dépouillement voulu du texte explique-t-il le mystère suscité par cette œuvre posthume écrite sous forme de versets, en maintenant un incommensurable effet d'empathie.

Et poursuivant ses incantations, il ne manque pas de souligner le caractère sacré du combat, pourtant sinistre :

Moi-même ainsi, dans ma jeunesse, j'ai aimé autour de mon front cette auréole des coups de sabre reçus par d'autres. Je revenais, brandissant mes compagnons morts et leur terrible désespoir. (Saint-Exupéry 1948 : 16)

Le texte reflète donc les préoccupations de son auteur, qui entend dénoncer ici les affres de la guerre et insister sur la cruauté qui peut se révéler chez tout homme. Le chef de tribu apparaît comme un père et un chef tyrannique qui, par son insensibilité et son attitude hégémonique apparentes, donne l'impression d'être impitoyable. Cependant c'est celui-là même qui pense au-delà des apparences :

Mais celui-là que la mort a choisi, occupé de vomir son sang ou de retenir ses entrailles, découvre seul la vérité – à savoir qu'il n'est point d'horreur de la mort. Son propre corps lui apparaît comme un instrument désormais vain et qui a fini de servir et qu'il rejette. Un corps démantelé qui se montre dans son usure. Et s'il a soif, ce corps, dont il serait bon d'être délivré. Et tous les biens deviennent inutiles qui servaient à parer, à nourrir, à fêter cette chair à demi étrangère, qui n'est plus que propriété domestique, comme l'âne attaché à son pieu. (Saint-Exupéry 1948 : 17)

A l'appui de cette affirmation, le passage précédent, mais aussi tout le texte, qui est truffé de sentences et d'aphorismes, trahissant parfois les tourments du Grand Siècle ; l'évocation des personnages, tour à tour tourmentés (ces femmes, ces guerriers...), montre la profonde préoccupation de l'auteur de cette génération conflictuelle. Le narrateur laisse apparaître une vision du monde à la fois pessimiste et empreinte d'espoir, en passant en revue les diverses facettes de la réalité contemporaine ; le colonialisme, le capitalisme, la misère, enfin la guerre qui occupe une partie de son Œuvre, comme pour annoncer dès l'origine la faillite de toute valeur. Son ascension du désert lui permettra de se ressourcer et de s'élever au-dessus des considérations creuses de son époque et d'atteindre ainsi l'ennoblissement. Pour l'écrivain-aviateur, « *tout est question d'âme* » et celle-ci se régénère au désert, « *car le désert reçoit les pas l'un après l'autre comme une audience démesurée qui engloutit les paroles et te conduit au silence.* » (Saint-Exupéry 1948 : 425)

Ainsi, la conscience des valeurs authentiques se révèle au seul homme susceptible de dépasser ses pulsions ombrageuses. Ce qui est mis en évidence, c'est donc la question universelle de l'homme, de sorte que la conscience devient la véritable scène où se jouent les forces morales de l'individu.

Par ses étendues infinies, sa vastitude profondément austère, voire hostile, le désert se présente de facto comme le lieu idéal pour les rituels de passage et ceux de purification que pratiquaient et pratiquent encore certaines communautés et autres sectes. L'initiation, dont l'objectif est de forger le caractère des individus, de réussir leur intégration au groupe et d'appréhender avec sagesse leur responsabilité vis-à-vis des leurs, s'opère essentiellement au moyen d'épreuves. Aussi, le lieu où doit se dérouler le rituel doit obéir à certaines règles, il doit être sacré et doit subir des préparations. Ce qui nous amène à l'interrogation suivante : le désert de Saint-Exupéry, a-t-il été sacré au point où il s'est constitué un lieu idéal au passage du protagoniste pour en sortir Autre ? Peut-on affirmer que le désert est devenu un lieu purgatoire ?

## *1.2. Préparation : le lieu sacré et purgatoire*

Les rites comportent diverses connaissances secrètes, lesquelles sont peu à peu révélées à l'initié, afin de lui permettre de parachever son éducation et son introduction dans le monde des adultes. L'initiation a donc valeur de « *mutation ontologique du régime existentiel* ». (Eliade 1959 : 12) Elle est, cependant, étroitement liée à une conception mythique du monde, impliquant la notion de sacré qui se rattache à l'initié. Ce dernier, selon Mircea Eliade, « *meurt à sa vie infantile, profane, pour renaître à un mode d'être qui rend possible la connaissance, la conscience, la sagesse. Il a des révélations d'ordre métaphysique* ». (Eliade 1957 : 241) Dans ce sens, l'initiation répond à deux aspects de l'éducation. D'une part, l'initié est introduit dans la « *communauté humaine* » et d'autre part, dans le « *monde des valeurs spirituelles* ». (Eliade 1959 : 12) L'aspect spirituel de l'éducation représente un acquis considérable pour l'initié puisque c'est une ouverture à l'aspect sacré de la vie. Ce sacré est « *originellement le domaine séparé du monde ordinaire des hommes.* » (Eliade 1959 : 15) Ainsi, initiation et sacré s'imbriquent l'un dans l'autre pour former un monde ésotérique qui ne peut être accessible qu'à travers une quête spirituelle fondée sur une séparation d'avec le monde dit ordinaire. Notons que :

Cette séparation provient de la crainte et de la fascination qu'éprouve l'homme devant le surprenant, le nouveau, l'inconnu ; le sacré est le monde mystérieux qui échappe à son pouvoir. Il le ressent, le pressent ou l'imagine alors habité par une force supérieure et toute puissante<sup>1</sup>.

Il ne s'agit pas d'un apprentissage ordinaire, mais d'une préparation à l'acquisition d'une science du savoir ésotérique. L'initiation s'interroge sur la « *conception du monde* », celui-ci transcendé par un « *Etre surnaturel* » (Eliade 1959 : 13), par conséquent un monde essentiellement sacré. Dans le roman d'initiation, le personnage ne se contente pas de simplement s'intégrer dans la société, il ira plus loin dans la quête intérieure en tendant vers l'accomplissement de son être, jusqu'à l'osmose.

L'œuvre de Saint-Exupéry suscite de multiples interrogations, résultant de méditations mûries dans le désert autour de valeurs essentiellement et profondément humaines telles que l'amitié, l'amour, la fraternité, la solidarité ; et également autour de concepts humanistes propres à l'écrivain-aviateur : la patrie, la communauté... autant d'interrogations, de réflexions mûries dans la solitude profonde du désert, avec pour cadre l'infinitude du sable et le mystère des dunes. Partant de ce constat, l'œuvre de Saint-Exupéry s'impose comme initiatique en ce sens où elle met l'accent sur l'expérience intérieure du héros. Elle adopte un ton tantôt ironique, tantôt amer, et laisse, malgré tout, paraître une lueur d'espoir à travers une écriture à la fois simple comme dans *Le Petit prince et Terre des hommes*, et complexe, dense, voire mystique, comme le cas de *Citadelle*. L'auteur transmet des messages à travers les réflexions de ses narrateurs. Celles-ci se présentent sous forme d'énigmes ou encore plus explicitement d'enseignements par rapport à ce qui est, selon l'auteur, de plus important dans la vie, comme dans ce passage extrait de *Citadelle* :

...l'essentiel du cierge n'est point la cire qui laisse des traces, mais la lumière, et Ce qui importe ne se montre point dans la cendre(...) L'essentiel de la caravane, tu le découvres quand elle se consume. Oublie le vain bruit des paroles et vois : si le précipice s'oppose à sa marche, elle contourne le précipice, si le roc se dresse, elle l'évite, si le sable est trop

---

<sup>1</sup> DE GALEMBERT Laurent (2006), *Le sacré et son expression chez Antoine de Saint-Exupéry*, Thèse de doctorat, p. 15

fin, elle cherche ailleurs un sable dur, mais toujours elle reprend la même direction. (Saint-Exupéry 1948 : 20-21)

Les textes, dans leur majeure partie, se font et se défont au rythme d'expressions imagées et autres métaphores afin de permettre au disciple de voir et de comprendre par lui-même ce qui existe, aussi bien du concret que de l'abstrait, du réel et de l'apparent, du connu ou de l'inconnu. Cet extrait, par exemple, accumule allégories et symboles, formules denses aux connotations ésotériques, paroles empreintes de mystère, quasi inaccessibles à la perception humaine. Les termes « *l'essentiel* » et « *ce qui importe* » mettent l'accent sur le devoir de l'homme d'aller au fond des choses, au-delà des apparences, et de dépasser, à son corps défendant, les obstacles en « (reprenant toujours) *la même direction* ».

La structure même de la trame de *Citadelle* est le point de départ de l'initiation traditionnelle : un père soucieux de l'éducation spirituelle de son fils, l'initie à l'humanité. Tout comme *Terre des hommes* et *Le petit prince*, *Citadelle* est une œuvre qui a pour cadre le désert. Le personnage principal subit un réel apprentissage et nous fait part de son expérience. Le récit, ou les réflexions, s'ouvrent sur le thème de la pitié : « *Car j'ai vu trop souvent la pitié s'égarer* » (Saint-Exupéry 1948 : 15) La déferlante humaniste prend racine dès l'incipit. Mais la suite rejoint une notion très souvent évoquée dans des romans précédents : la responsabilité ; un concept particulièrement important dans la réflexion personnelle de l'auteur dans la mesure où il s'est toujours senti *responsable* des Hommes et des siens ; il s'est de tout temps senti concerné par les autres, profondément impliqué dans les problèmes de ses semblables, avec cet impératif du devoir à accomplir, voire de réparer les fautes commises par autrui.

Le récit s'ouvre sur deux formes d'initiations : la première est celle du chef de tribu qui transmet des enseignements à son fils au cours d'un *voyage* à travers le village au milieu du désert, et la seconde se fera après la *vraie* mort de ce père, seigneur berbère. Cette mort est aussi symbolique puisque ce dernier, même mort, continuera à transmettre des leçons à son fils, qui prendra sa place dans la tribu. L'adolescent comprendra très vite la charge de la mission qui l'attend, mais aussi et surtout il convergera vers cette quête de la *Vérité* longtemps évoquée, en filigrane, par son père.

Après s'être ressourcé auprès de la dépouille mortelle de son père, l'adolescent se sent désormais prêt pour affronter le monde. A l'issue de cette œuvre, nous assistons à une épreuve initiatique arrivée à son accomplissement avec des étapes fondamentales ; celles du commencement d'une vie nouvelle ou *incipit vita nova*, l'inscription dans la lignée des ancêtres mythiques et la responsabilité :

Ainsi, du sommet de la tour la plus haute de la citadelle, j'ai découvert que ni la souffrance ni la mort dans le sein de Dieu, ni le deuil même n'étaient à plaindre. Car le disparu, si l'on vénère sa mémoire, est plus présent et plus puissant que le vivant. Et j'ai compris l'angoisse des hommes et j'ai plaint les hommes.

Et j'ai décidé de les guérir. (Saint-Exupéry 1948 : 24)

De *Courrier Sud* à *Citadelle*, presque toute l'œuvre de Saint-Exupéry est une œuvre de quête initiatique. Il partage avec ses lecteurs, à travers ses multiples personnages, cet acharnement à vouloir changer le monde, à transmettre des enseignements. Nous avons pu le constater dans *Le petit prince*, par exemple, où le rôle du précepteur est partagé entre l'aviateur, l'enfant et même les animaux, en l'occurrence le renard et le serpent. Dans *Terre des hommes* et *Courrier Sud*, les messages sont transmis au fur et à mesure que les événements se déroulent, et dans *Citadelle*, la charge de *professeur* est attribuée principalement à un chef de tribu. Le désert évoqué n'est pas ici un lieu imaginaire ou abstrait. Il s'agit du Sahara marocain et libyen, tantôt théâtre d'accidents et tantôt lieu de travail de l'écrivain-aviateur.

Tout espace sacré doit comporter un symbole qui le rattache à la « *cosmologie* » du peuple qui l'a dressé. (Eliade 1959 : 18-19) Cette première phase dite de préparation est celle qui va permettre au néophyte de prendre connaissance de la notion du Sacré. Cette étape est prise avec la plus grande considération puisque le jeune initié est tenu à l'écart de toute forme de préparatifs jusqu'au Grand Jour, dont il ne connaîtra même pas la date. Seule une voix, qu'on décrit comme « *la voix des morts* » (Eliade 1959 : 16) surgira la nuit pour le prévenir du début des épreuves.

Trois aspects distincts composent cette première étape. D'abord, le lieu qui doit être conforme aux règles de l'initiation, sauf si le rituel a lieu dans un sanctuaire<sup>1</sup>, s'ensuit alors le rituel de la purification de l'initié, ou comme le désignent les Grecs, le « *myste* ». (Eliade 1959 : 16) Quant au dernier aspect, il s'agit de celui qui va enclencher l'initiation à proprement parler, c'est la séparation du « *candidat* » du monde profane. Il est à préciser que chaque détail préparé a sa propre signification symbolique dont l'initié découvrira le sens au cours de ses épreuves. Et c'est de cette manière que sera sacralisée toute la cérémonie.

Le *néophyte* découvrira au fur et à mesure de son parcours initiatique, les objets, « *dessins ou figures représentant les ancêtres mythiques* » (Eliade 1959 : 18) assemblés pour la circonstance. Dans *Les Mystères de Mithra*, de Franz Cumont, à ce propos, il est mentionné ceci :

Lorsque l'initié se rendait le soir à la grotte sacrée, cachée dans la solitude des forêts, à chaque pas des sensations nouvelles éveillaient en son cœur une émotion mystique. Les étoiles qui brillaient au ciel, le vent qui s'agitait dans le feuillage, la source ou le torrent qui coulaient de la montagne, la terre même qu'il foulait aux pieds, tout était divin à ses yeux et la nature entière qui l'entourait, provoquait en lui la crainte respectueuse des forces infinies agissant dans l'Univers<sup>2</sup>. (Eliade 1959 : 18)

Il est donc nécessaire de souligner le caractère « *poétique* » et mystique de cette description afin d'attester de la profonde manifestation du sacré, que ce soit dans les sociétés archaïques ou bien modernes. L'initiation ne perd pas de sa valeur originelle qui est celle d'amener l'initié à débarrasser son âme de sa composante titanique et faire triompher la nature dionysiaque ou divine de l'être<sup>3</sup>.

Pour revenir à l'espace sacré, celui-ci doit comporter un symbole qui le rattache à la « *cosmologie du peuple qui l'a dressé* » (Eliade 1959 : 18-19) pour que s'accomplisse l'union du sacré, car :

---

<sup>1</sup> Selon la tradition, le lieu où se déroule l'initiation doit toujours être éloigné de la ville pour que l'initié puisse être « *en contact direct avec les puissances sacrées* » (Eliade 1959 : 16)

<sup>2</sup> CUMON Franz (1913), *Les Mystères de Mythra*, Bruxelles, Lamertin, p. 151, cité par Eliade 1959 : 18.

<sup>3</sup> Selon le principe de l'Orphisme, l'âme est soumise à des réincarnations perpétuelles dans différents corps considérés pour elle comme des prisons. La pratique des rites orphiques purifie l'âme afin de la sauver de cet éternel recommencement et lui faire gagner le « *Salut définitif* ».

S'il est pour l'expérience courante un point précis et délimité du monde, il est au regard du sacré le raccourci du monde, ou bien un point privilégié du monde : un arbre ou un poteau y figurent le lien entre le monde humain et le monde divin. (Eliade 1959 : 19)

Les symboles créés le plus souvent sont la représentation des deux éléments naturels opposés, à savoir le ciel et la terre. Dans la civilisation romaine, la voûte céleste est l'élément de base qui est reproduit dans les « *cavernes* » pour « *figurer le firmament* ». (Eliade 1959 : 19) Les symboles en rapport avec l'univers sont les éléments essentiels pour l'accomplissement de l'initiation. Ainsi, ciel, terre, eau, soleil, lune, contribuent à engendrer une symbiose cosmique avec l'initié. Cependant, un rituel de purification de ce dernier est mis en place avant, afin de lui permettre d'entrer dans le lieu sacré. Il sera question pour lui de « confesser » ses péchés devant le chef religieux, car « *le novice n'est, à la lettre, ni bon ni mauvais, il n'est encore rien, on va lui apprendre à être* » (Eliade 1959 : 19-20), de se baigner (dans un fleuve) et d'être tondu le soir, « *les cheveux (étant) les témoins des actes passés* ». (Eliade 1959 : 20)

Le concept de la pureté est pris avec gravité par ces communautés, et ce dans les deux sens, abstrait et concret. L'initié doit se laver de tout ce qui le rattache à la vie matérielle et cette cérémonie de purification peut durer plusieurs jours. Aucune « *souillure* » ne doit entraver le déroulement des épreuves initiatiques, tant chez les peuples primitifs que ceux plus modernes, car cette quête de *l'Autre* qui va être entreprise « *demande la pureté : les instincts sexuels doivent être spiritualisés, ou bien ils sont détournés, employés pour réaliser l'Union alchimique.* » (Eliade 1959 : 20-21)

Pour les rites maçonniques, le concept du dépouillement est primordial ; avant d'entrer dans la loge, l'initié doit se débarrasser de ses métaux « *symbole du dépouillement spirituel (...) et du retour à une innocence originelle.* » (Eliade 1959 : 21)

C'est en soi une préparation aussi bien physique que morale pour affronter ce qui va suivre comme épreuves de mort et l'étape de l'après-mort, la Nouvelle Naissance.

L'espace sacré purifié, permet au *myste* d'apprendre à se détacher du monde matériel afin d'atteindre cette perfection et de là, accéder à la paix éternelle.

Le monde a une « histoire » : sa création par les Êtres surnaturels et tout ce qui a suivi, à savoir, l'arrivée du Héros civilisateur ou de l'Ancêtre mythique, leurs activités culturelles, leurs aventures démiurgiques, enfin leur disparition. (Eliade 1957 : 13)

Connaître cette mythologie du monde est l'un des objectifs de l'initié, car elle représente le noyau de son éducation. La mythologie, selon certains, est l'explication du monde et se révèle être la source de « *tous les comportements humains et toutes les institutions sociales et culturelles.* » (Eliade 1957 : 13)

Le propre de la mythologie est de se transmettre de génération en génération, pour être conservée, le néophyte se doit d'acquérir les connaissances qui incombent à sa propre conception.

Dans ce contexte, on parlera alors d'initiation, dans le sens où celle-ci propose de « *passer de la vie profane à la vie sacrée* »<sup>1</sup>. Le concept d'Initiation rend compte d'un possible passage « *double* », puisque le rituel permettra à l'initié de passer de la période infantile vers la société des adultes, ou celle des hommes en premier lieu.

Le rituel d'initiation tire son origine du mythe, ce dernier « *raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements.* » (Eliade 1963 : 16)

Dans les sociétés archaïques, les mythes sont enseignés aux jeunes durant leur initiation. Les rituels sont effectués d'une manière attentive et ne sont que la répétition du geste *ab origine*. Le rite réitère le geste créateur, originel, dans toute sa dimension. Par le rite qui doit nécessairement évoquer le mythe, on prend de l'ascendant sur les choses, car on connaît tout leur processus initial et donc, on peut les dominer, voire les « *commander* ». Le rite est un passage, une « *transition* », puisqu'il fera subir à l'homme initié non seulement un « *changement du statut social* », mais aussi et surtout, il représente « *une nouvelle naissance* » par le passage à une « *ontologie*

---

<sup>1</sup> CAZENEUVE Jean (1971), *Sociologie du rite. (Tabou, magie, sacré)*, Paris, PUF, « Sup / Le sociologue », pp. 267-268.

*transcendante* »<sup>1</sup>, pas uniquement dans le sens religieux du terme, puisque l'initiation est un acte qui engage « *la vie totale de l'individu* ». (Eliade 1959 : 26)

L'initiation comporte l'étape cruciale de la séparation incluant les épreuves que doit subir le néophyte. La séparation du néophyte d'avec le monde se fait de manière brutale, surtout dans les rites de puberté qui arrachent sans douceur l'aspirant des bras maternels. Cette séparation est quasi définitive dans un certain sens puisqu'il ne sera jamais plus l'enfant qu'il a été.

### *1.3. La séparation et les épreuves*

Après le rite, l'initié sera devenu autre tant et si bien que même sa propre mère le chassera. Dans d'autres sociétés, en l'occurrence nord-américaines, les initiations se fondent principalement sur la retraite dans la solitude, « *en montagne ou en forêt* » (Eliade 1959 : 21), qui constitue le fondement même du rituel. Il s'agit d'une séparation d'avec le « *monde des vivants* » (Eliade 1959 : 21-22). Le comportement de l'initié deviendra étrange, puisque lui-même recherchera la solitude, ou du moins « *la crée autour de lui par les crises d'allure hystéroïde qui le secouent. Ou bien il s'enfuit dans la montagne.* » (Eliade 1959 : 22)

Par cette épreuve, le néophyte doit arriver à prouver qu'il s'est totalement détaché du monde profane et qu'une fois le pas franchi il ne peut en aucun cas y revenir.

Avec ce rite de séparation, quelle que soit la forme qu'il prenne – dramatique ou symbolique – est amorcée l'initiation proprement dite. Il s'agit désormais, pour le néophyte, de dépouiller sa condition première, de mourir pour naître autre. (Eliade 1959 : 22-23)

Suivra alors la deuxième étape qui est la plus dure et la plus longue, celle du grand voyage, celle où l'initié entrera dans le royaume de la mort sous différentes formes et divers symboles. (Eliade 1959 : 23)

---

<sup>1</sup> RIES Julien (Dir.) (1992), *L'homme religieux et le sacré à la lumière du Nouvel Esprit Anthropologique*, dans *Traité d'anthropologie du sacré*, vol. 1 : *Les origines & le problème de l'homo religiosus*, Paris, Desclée, pp. 53-55

Nous rappelons, dans ce contexte, qu'il ne s'agit pas de rites à proprement parler mais bien d'une « *mythologie initiatique* » selon la terminologie de Mircea Eliade (Eliade 1959 : 134). Quel que soit l'origine du mythe initiatique, la structure en est commune ; pénétrer dans les Enfers et « *affronter les monstres et les démons infernaux* ». (Eliade 1959 : 134) Le but essentiel de ces rituels est, comme nous l'avons précisé précédemment, de s'engager dans une quête individuelle spirituelle et d'atteindre une sorte d'osmose avec l'univers, voire une « *immortalité corporelle* ». (Eliade 1959 : 134)

Cette descente dans un monde souterrain et ténébreux est symbolisée par le retour à la Matrice qui est représentée à son tour par une « *Déesse de la mort* » et « *Maîtresse des morts* » (Eliade 1959 : 134), reflétant, de ce fait, une figure terrifiante et « *agressive* » (Eliade 1959 : 134) qui, dans certaines mythologies<sup>1</sup>, accueille « *à l'entrée d'une caverne ou près d'un rocher* » (Eliade 1959 : 134) l'âme du mort dans un décor terrifiant.

Devant elle, sur le sol, est tracé un dessin labyrinthique, et à l'approche du mort, la Femme efface la moitié du dessin. Si le mort connaît déjà le dessin labyrinthique – s'il a été initié – il trouve facilement le chemin ; sinon, la Femme le dévore. (Eliade 1959 : 135)

Ces dessins labyrinthiques tracés sur le sol sont conçus, selon Mircea Eliade, pour que le mort puisse retrouver son chemin et accéder à sa demeure éternelle.

L'initiation est une pratique constante, qui se poursuit même après la mort. L'exemple des dessins labyrinthiques constitue un obstacle de plus que le myste doit encore affronter et dépasser. Nous précisons encore, toujours selon les recherches de l'historien des religions, que le labyrinthe est le symbole d'un « *passage dangereux* », d'une part, car il « *risque d'être dévoré par un monstre féminin* », et inévitable, d'autre part, à l'apprentissage de l'initié dans la mesure où cela lui permettra de s'introduire dans les « *entrailles de la Terre Mère* » (Eliade 1959 : 135) et ainsi faire son ascension vers l'âge adulte. Si cette épreuve échoue, le candidat verra son initiation interrompue et ainsi il sera condamné à rester définitivement de l'autre côté.

---

<sup>1</sup> Mythologie funéraire de Malekula.

La nouvelle naissance du héros initié ne se fait qu'après son seul passage « *à travers le ventre d'une Géante et sa sortie par sa gueule* » (Eliade 1959 : 135), seul axe lui permettant de se définir en tant qu'adulte méritant son statut.

En somme, et dans tous les cas de figure, même si les contextes changent d'une civilisation à une autre, d'une mythologie à une autre, le scénario initiatique se déroule souvent de la même façon : mort symbolique de l'initié, pénétration dans un monde (infernale), affrontement de divers obstacles (dangereux) et enfin la sortie (s'il réussit toutefois à en sortir indemne) vers un monde nouveau, ou ce qui est plus connu par la Nouvelle Naissance.

Le ventre du monstre marin, comme le corps de la Déesse chtonienne, figure les entrailles de la Terre, le royaume de la mort, les Enfers. Dans la littérature visionnaire médiévale, les Enfers sont fréquemment imaginés sous la forme d'un énorme monstre, ayant probablement son prototype dans le Léviathan biblique. Nous avons donc une série d'images parallèles : ventre d'une Géante, d'une Déesse, d'un monstre marin, symbolisant la matrice chtonienne, la Nuit cosmique, le royaume des morts. Pénétrer vivant dans ce corps gigantesque équivaut à descendre aux Enfers, à affronter les épreuves réservées aux morts. Le sens initiatique de ce type de descente aux Enfers est clair : celui qui a réussi un tel exploit, ne craint plus la mort, il a conquis une sorte d'immortalité du corps, but de toutes les initiations héroïques depuis Gilgamesh. (Eliade 1959 : 138)

Mais avant de renaître, le candidat devra séjourner dans un lieu symbolisant l'au-delà. Il est important de préciser que c'est le lieu « *de la science et de la sagesse* » (Eliade 1959 : 138) par excellence, selon les travaux de Mircea Eliade.

Dans toutes les mythologies les Enfers sont sources de savoir, car les morts, une fois là-bas, se mettent à « *(connaître) l'avenir* ». (Eliade 1959 : 138) Dans les rites d'initiations, l'endroit où doit se rendre le candidat est précisément le lieu de la mort (symbolique). En parlant d'un personnage mythologique issu du folklore finnois du nom de Väinämöinen ou Vaina, décrit tantôt comme le dieu du chant et de la poésie et tantôt comme un vieux héros courageux chargé d'accomplir des missions, Mircea Eliade relate un épisode de ses aventures comme suit :

Väinämöinen ne pouvait pas achever une barque qu'il avait créée par la magie, parce qu'il lui manquait trois paroles. Pour les apprendre, il va trouver un sorcier renommé, Antero, un géant qui restait depuis de longues années immobile, comme un chaman durant sa transe, si bien qu'un arbre poussait de son épaule et que les oiseaux avaient fait leurs nids dans sa barbe. Väinämöinen tombe dans la bouche du Géant, et il est bientôt avalé. Mais une fois dans l'estomac d'Antero, il se forge un costume en fer et menace le sorcier d'y rester aussi longtemps qu'il n'aura pas obtenu les trois paroles magiques nécessaires pour achever sa barque. (Eliade 1959 : 138-139)

Toujours selon les croyances mythologiques, un tel fait est vécu d'une autre manière par les sorciers et les chamans puisque ces derniers ont acquis le pouvoir de faire un « *voyage extatique* » (Eliade 1959 : 139) dans l'au-delà en entrant dans une sorte de transe qui leur permet d'abandonner leur corps et pénétrer dans ce monde par l'esprit. (Eliade 1959 : 139) Ainsi, ils peuvent arriver à communiquer entre eux par télépathie et apprendre les choses les plus secrètes et les plus mystérieuses.

L'autre monde est inaccessible au commun des mortels. Selon Mircea Eliade, le corps en tant qu'enveloppe charnelle, ne peut pas y trouver sa place, car celle-ci est réservée aux « *esprits* » ou « *à l'homme en tant qu'entité spirituelle* », et tout cela mène indubitablement à un « *état transcendant* ». (Eliade 1959 : 140)

Le monde dont il est question est aux antipodes de notre monde matériel ; il est d'autant plus singulier que sa conquête reste dangereuse et au bout du chemin, selon certaines mythologies, le *Ciel* et la *Terre* fusionnent et ne font qu'un, ainsi nous entrons dans une autre dimension où l'espace et le temps se confondent pour ne former qu'une seule entité. Dès lors, la matérialité des choses n'a plus lieu d'être : « (...) *La porte du monde de la lumière céleste se trouve (où le Ciel et la Terre s'embrassent) et les (bouts de l'Année) sont unis* ». (Eliade 1959 : 141)

En d'autres termes, cet espace est accessible aux seuls « *esprits* » détachés des corps.

Littéralement, cela veut dire que celui qui veut se transporter de ce monde-ci dans l'autre, ou en revenir, doit le faire dans l'« intervalle » unidimensionné et atemporel qui sépare des forces apparentées mais contraires, à travers lesquelles on ne peut passer qu'instantanément. (Eliade 1959 : 141)

Ce qui reviendrait à dire que, pour arriver à ce degré d'anagogie et accéder ainsi à l'immatérialité individuelle, il faut, sans conteste, « *un changement de mode d'être* ». (Eliade 1959 : 141) On pourrait considérer ce phénomène comme quelque chose de paradoxal à partir du moment où le but serait, en fin de compte, d'abolir les frontières entre deux mondes totalement différents sur tous les plans. Le symbolisme des symplegades, ou gardiens du seuil, selon Mircea Eliade, stipule « *la prise de conscience* » d'en finir avec les « *contraires, fait qui a déjà été revendiqué par les spéculations de l'Inde et dans la littérature mystique* » (Eliade 1959 : 141)

Mais l'intérêt des symplegades réside surtout en ce qu'elles constituent une sorte de préhistoire de la mystique et de la métaphysique. En somme, toutes ces images expriment le paradoxe suivant : pour pénétrer dans l'au-delà, pour accéder à un mode d'être transcendant, il faut acquérir la condition de l'« esprit ». C'est pour cette raison que les symplegades sont solidaires d'un scénario initiatique. Elles se rangent parmi les épreuves que le héros – ou l'âme du mort – doit affronter pour pénétrer dans l'Autre Monde. (Eliade 1959 : 141-142)

Pour peu que le monde immatériel, ou ce lieu initiatique s'ouvre aux « *âmes mortes* » pour se régénérer et en sortir « *autre* », il ne constitue plus, selon Mircea Eliade, « *le pays des morts* » (Eliade 1959 : 142), mais aussi et surtout :

Tout royaume enchanté et miraculeux, et, par extension, le monde divin aussi bien que le plan transcendant. La *vagina dentata* (expliquer) est susceptible de représenter non seulement le passage vers l'intérieur de la Terre Mère, mais aussi la porte du Ciel. (Eliade 1959 : 142)

Les épreuves initiatiques diffèrent d'une civilisation à une autre, mais rendent compte du courage de l'initié. Il y a des épreuves plus dangereuses que d'autres, mais toutes sont jalonnées par des obstacles qu'il faut absolument affronter et dépasser victorieusement afin d'arriver à un « *trésor caché au fond de la mer, ou une Fontaine miraculeuse où coule l'Eau de Jouvence, ou un Jardin au milieu duquel s'élève l'Arbre de Vie, etc.* » (Eliade 1959 : 142), pour ne citer que ces exemples issus des différentes mythologies ancestrales.

Le néophyte, s'il réussit à dépasser ces épreuves, il en sortira grandi (dans un sens très large) et pourra de ce fait, aspirer à un dépassement de sa simple condition de mortel, voire surhumaine. Il sera sacré, pour les siens, « héros », « omniscient » ou encore « immortel ». (Eliade 1959 : 142) Dans ce contexte, l'historien des religions explique :

Ce ne sont pas des difficultés d'ordre physique qui distinguent essentiellement les symplegades. Toute épreuve initiatique comporte des « difficultés » et, pour les affronter victorieusement, l'aspirant doit montrer du courage, de la résistance morale et physique, de la confiance (Eliade 1959 : 142-143)

Malgré les difficultés apparentes de ces pratiques, le but initial n'est pas d'éprouver les capacités physiques du candidat, mais bien son degré d'endurance, d'intelligence et de spiritualité. Il sera appelé donc, à surmonter les paradoxes et à dépasser le monde matériel en usant de son imagination afin de se détacher « *de la réalité immédiate* » pour aller à la rencontre d'une « *liberté de l'esprit, la possibilité de se délivrer, par la pensée, des lois de la matière.* » (Eliade 1959 : 143)

Hormis tous les types d'initiations que nous avons évoqués, celui qui se rattache le plus à notre étude reste l'initiation individuelle. A l'image des rituels initiatiques de certaines mythologies, l'initiation individuelle obéit également au même « *scénario archétypal* », au même titre que les initiations de puberté ou celles des sociétés secrètes à la différence près de son caractère individuel par rapport aux autres où les initiés sont guidés par des sorciers et des chamans. Ces modèles d'initiation de puberté « *caractérise(nt) les sociétés aborigènes de l'Amérique du Nord.* » (Eliade 1959 : 143-144)

Ces rites de puberté sont faits, selon Mircea Eliade, dans le but d'acquérir « *un esprit tutélaire* ». Il s'agira pour le candidat d'entreprendre « *une quête personnelle* » afin de faire naître un lien spirituel entre l'initié et son esprit protecteur. (Eliade 1959 : 144)

Ces rites renferment une connotation religieuse dans le sens où ils reposent sur un premier principe : l'ascèse. Après s'être préparé, le novice s'isole dans un endroit propice à la solitude pour enfin recevoir « *la révélation du sacré et (changer) de régime existentiel.* » (Eliade 1959 : 144)

Dans la conception de l'initiation, Mircea Eliade explique le lien qui se crée dans l'espace sacré par l'existence de « *trois moments d'un même mystère* » indissociables : « *génération, mort et régénération* » (Eliade 1957 : 277)

L'historien se sert de ce type d'initiation pour comprendre « *les initiations guerrières et chamaniques* » ainsi que « *les rites d'entrée dans les sociétés secrètes* ». (Eliade 1959 : 144) Malgré les divergences des nombreuses pratiques initiatiques des autres civilisations, toutes se rejoignent dans un point culminant : « *l'ascension rituelle des arbres et des poteaux sacrés* ». (Eliade 1959 : 144) Ce point est d'autant plus essentiel dans notre recherche que toute l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry en est imprégnée, car le ou les héros reviennent toujours vers un point centrifuge<sup>1</sup> : la citadelle, l'arbre, l'avion, le ciel, le désert, et qui représente l'axe autour duquel tourne toute la réflexion de l'auteur.

Par ailleurs, le schéma de ces rites de puberté consiste, comme nous l'avons dit précédemment, à s'isoler, à l'image du concept de l'ermitage ; ainsi, l'initié, dès son jeune âge (entre 10 et 16 ans), devra se retirer dans un lieu propice, « *montagne* » ou « *forêt* » (Eliade 1959 : 144), il aura à subir une rupture d'avec toute sa communauté, sa mère en premier lieu. « *L'expérience religieuse du novice est déclenchée par son immersion dans la vie cosmique et par son ascèse ; elle n'est pas dirigée par la présence et l'enseignement des instructeurs.* » (Eliade 1959 : 144)

Les seuls *maîtres* à penser desquels l'initié aura à s'inspirer, sont ses « *rêves* » et ses « *visions* » attisés par la solitude. Le novice aura également à subir quelques pratiques dogmatiques religieuses, comme le jeûne par exemple, pendant les quatre premiers jours (Eliade 1959 : 145), l'abstention de certains aliments ou encore la pratique de quelques exercices ascétiques (bain de vapeur ou d'eau glacée, brûlures, scarifications, etc.) C'est à travers toutes ces pratiques et d'autres encore (la danse et le chant) que se révélera à l'initié cet esprit tutélaire dont il est venu chercher le souffle. Dans la plupart des cas, le protecteur symbolique se manifeste sous forme d'animal, d'autres croyances stipulent l'esprit d'un ancêtre qui le guidera tout au long de sa vie à travers une danse ou un chant rituel qu'il aura appris pendant son ascension et qui seront sa ligne médiane.

---

<sup>1</sup> Une réflexion plus profonde sera consacrée à ce point dans la deuxième partie de ce travail.

L'aviateur échoué dans le désert avait bien découvert la présence d'un petit être venu d'une autre planète qui à son tour, lui fera découvrir, et par la même occasion, apprivoiser des animaux sauvages. Le pilote (dans *Terre des hommes*), à travers ses multiples expériences avait découvert la *Vérité* des hommes au seuil de la mort ; il avait entrevu le miracle de la vie, en position de force, étant chef d'une tribu (dans *Citadelle*), il avait compris la grandeur humaine.

J'ai imposé ma loi qui est comme la forme des murs et l'arrangement de ma demeure. L'insensé est venu me dire : « Délivre-nous de tes contraintes ; alors nous deviendrons plus grands. » (Saint-Exupéry 1948 : 29)

Il affirme également que « *Les hommes dilapident ainsi leur bien le plus précieux : le sens des choses.* » (Saint-Exupéry 1948 : 32) Mais il est là à veiller à ce que les hommes retrouvent ce sens qu'ils perdent en chemin : « *Peu m'importe si les grenouilles coassent à l'injustice. Je réarme l'homme pour qu'il soit.* » (Saint-Exupéry 1948 : 33)

Toutes ces pistes nous mènent vers un constat : le désert, cet espace, ses moments de solitude, son passage aux frontières de la mort le conduisent indéniablement à chaque fois à placer l'homme au cœur de sa réflexion. Il a consacré sa (courte) vie, aussi bien personnelle que professionnelle, à œuvrer pour le bien de l'humanité, pour que celle-ci puisse enfin se réveiller de sa léthargie, se prendre en main, regarder vers l'avenir afin, non pas de le « *subir* », mais de le « *permettre* ».

Selon Mircea Eliade, la solitude et la contemplation acheminent à une certaine paix intérieure, à la manifestation du sacré selon les croyances de l'initié, le sacré peut se manifester et se vivre dans la nature qui elle « *se dévoile en tant que hiérophanie* ». (Eliade 1959 : 146) Le sacré vers lequel le néophyte est sanctifié par la rencontre avec une divinité ou un *Esprit* émanant de la quête qu'il avait, auparavant, entreprise. Néanmoins, il serait dangereux pour le néophyte, selon l'historien, d'effectuer cette transmutation spirituelle « *pendant la saison non liturgique de l'été.* » (Eliade 1959 : 146)

(Possédé) par les dieux ou par les Esprits, le néophyte risque de perdre complètement son équilibre psycho-mental. La folie furieuse des candidats à la société kwakiutl des cannibales constitue le meilleur exemple du péril qui accompagne une telle transmutation spirituelle (Eliade 1959 : 146)

Dans les sociétés de Danse Kwakiutl, les rituels se font en hiver car c'est à ce moment précis que les Esprits des morts reviennent. Ce qui est singulier dans ces tribus c'est leur capacité à dépasser leurs conflits en temps voulu et de se rassembler selon une structure « *d'ordre spirituel* » (Eliade 1959 : 147) qui leur fait abandonner les clans constitués en temps ordinaire. Des cérémonies traditionnelles seront organisées, telles que les « *Dancing Societies* » (Eliade 1959 : 147) qui permettront aux hommes d'utiliser leurs noms d'hiver<sup>1</sup>. A l'avènement du Temps sacré, les hommes abandonnent leurs clans pour se regrouper selon les esprits qui les ont initiés.

Une fois par an, en hiver, toute la communauté s'occupe à organiser, voire revivre « *les mythes d'origine* » (Eliade 1959 : 147) :

Les danses et les pantomimes reproduisent dramatiquement les événements mythiques qui, *in illo tempore*, ont fondé les institutions des Kwatiutl. Les hommes incarnent les personnages sacrés, ce qui aboutit à une régénération totale de la société et du Cosmos. Les initiations des novices s'inscrivent dans ce mouvement de régénération universelle. (Eliade 1959 : 147)

Nous n'allons pas nous attarder sur la façon qu'ont ces tribus d'organiser leurs rituels mais plutôt nous attacher aux symbolismes véhiculés à travers ces pratiques. En effet, le novice entreprend son initiation dans un endroit isolé et dans une cabane (gardée) par l'Esprit initiateur. C'est principalement le lieu qui nous intéresse dans la mesure où cette cabane constitue, dans la pratique culturelle, le centre du monde dans laquelle toutes les énergies cosmiques se rencontrent, « *celle-ci est une imago mundi et représente le cosmos.* » (Eliade 1959 : 149)

Dans la mythologie Kwakiutl, l'Univers est constitué de trois parties : « *Ciel, Terre et l'Autre Monde* ». (Eliade 1959 : 149) Ces trois parties sont, selon les croyances séculaires de ce peuple, traversées par un axe, « *un pilier de cuivre, symbolisant l'Axis*

---

<sup>1</sup> Car habituellement, les hommes de ces tribus portent deux noms, l'un en été et l'autre, sacré, en hiver.

*Mundi* » et qui représente le « *Centre du Monde* » que l'on peut emprunter pour monter au Ciel ou descendre aux Enfers à l'aide « *d'une échelle de cuivre qui mène à un orifice supérieur* », ou ce qu'on appelle « *la Porte du Monde d'en haut* ». (Eliade 1959 : 149)

Dans leur rituel, ils considèrent que ces maisons cultuelles sont le centre du Monde et leur appartiennent car celle-ci reproduit le Cosmos et en y chantant ils répètent souvent : « *Notre Monde* », « *Je suis dans le Centre du Monde...Je suis près du pilier du Monde !* » (Eliade 1959 : 149)

L'organisation des rites change d'une tribu à une autre, cela va des chants, à la danse et jusqu'au cannibalisme, mais seul un but les unit : « *l'entrée du novice dans la maison cultuelle équivaut à son installation symbolique au Centre du Monde.* » (Eliade 1959 : 150)

Cette maison cultuelle symbolise « *un microcosmos sacré* » occupé par le novice et dont les différents cheminements représentent « *le monde au moment de la Création* ». Cet espace devient propice aux manifestations du sacré, il permet au candidat de célébrer ses rituels mystiques, de transcender son humaine condition et d'abandonner ce monde matériel pour rejoindre celui « *des Dieux* ». (Eliade 1959 : 150)

Ces différents rites liturgiques obéissent au schéma suivant : préparation, entrée dans l'univers sacré dans lequel le novice devra affronter différentes péripéties : ascension céleste, cannibalisme, possession par l'Esprit de la Société, incarnation de l'Esprit, danse, chant, transe, etc. Le candidat, chez certaines tribus, devra suivre attentivement une courbe plus ou moins brutale d'une pratique qui pourrait s'avérer foudroyante pour le commun des mortels. Il sera appelé à se dépouiller de son humanité et d'incarner une « *bête fauve* » dont la sauvagerie symbolisera son inhumanité, voire même sa déité (Eliade 1959 : 153), et comme le précise encore Mircea Eliade : « *...au niveau de l'expérience religieuse élémentaire la bête de proie représente un mode supérieur d'existence.* » (Eliade 1959 : 153-154) En fin de parcours, le candidat aboutira à un nouvel équilibre spirituel : intégrer une nouvelle personnalité et acquérir une autre identité en incarnant une bête sauvage (par le comportement). Somme toute, le schéma reproduit est celui de l'abandon de son statut d'être humain pour mieux le recouvrer, l'acquérir voire le mériter.

Le novice est progressivement guéri de l'excès de puissance acquise par la présence divine ; il est dirigé vers un nouvel équilibre spirituel, aidé à intégrer une nouvelle personnalité, qualitativement différente de celle qu'il avait avant la rencontre avec la divinité, mais néanmoins une personnalité bien structurée qui doit succéder au tumulte psychique de la possession. (Eliade 1959 : 151)

Dans cette étape, le néophyte, chez certaines tribus, est poussé à l'extrême par son « *Esprit* » (le cannibalisme pour certains, la perte de raison pour d'autres, à titre d'exemple) afin d'arriver, selon les croyances, à communier avec le divin, « (*Le cannibalisme, comme la 'folie' furieuse, est une preuve de (la) divinisation*) » du néophyte. (Eliade 1959 : 152) (Initiations nord-américaines). Selon les convictions, le novice doit impérativement arriver à une sorte d'éclatement identitaire, une fureur et enfin un « *apprivoisement* » (Eliade 1959 : 153) de son être. Tous ces signes initiatiques drainent des symboles et des significations propres aux tribus qui les ont créés : « *Chacun de ces traits exprime que la condition humaine a été transcendée, que le novice a assimilé une telle quantité de puissance sacrée que son mode d'être séculier a été aboli.* » (Eliade 1959 : 153) Il s'agit indubitablement d'une conversion vers une existence supérieure, en cas d'aboutissement du rite.

Dans un autre sens, le néophyte sera exposé à un « *échauffement* » corporel intense tel qu'il pourra atteindre une forme de symbiose avec « *la puissance sacrée* » qui le guidera tout au long de son parcours initiatique. C'est cette même chaleur à laquelle aspirent les magiciens, les chamans et autres guerriers mystiques, pour arriver à transcender leur simple condition de mortels. Il est précisé dans ce sillage :

Quel que soit le contexte culturel dans lequel il se manifeste, le syndrome de la « *chaleur magique* » proclame que la condition humaine profane a été abolie et qu'on participe à un mode d'être transcendant, celui des sur-hommes. (Eliade 1959 : 154)

L'initiation aux sociétés secrètes rejoint celle des rites de puberté dans un axe commun, celui de « *participer pleinement au sacré* », « *le désir de vivre le plus intensément possible la sacralité* » de l'objet (du sujet, de l'être humain)

On rencontre les mêmes épreuves, les mêmes symboles de mort et de résurrection, la même révélation d'une doctrine traditionnelle et secrète, et on les rencontre parce que ce scénario initiatique constitue la condition *sine qua non* d'une nouvelle et plus complète expérience du sacré (Eliade 1959 : 156-157)

Le désert apparaît comme un passage qui mène au chemin du dépassement ainsi qu'à celui de la prise de conscience. Cet espace est un intermédiaire spirituel entre, d'un côté, la vie ordinaire<sup>1</sup>, et la vie qui survient après le passage de l'autre côté. Cette transition permet ainsi à l'homme de se transformer conformément à un archétype social précis, soit de se convertir totalement à un nouveau mode d'être, avec une nouvelle vision des choses et de la vie. Il peut transformer totalement notre façon de voir les choses, nos pensées et réflexions, bref, notre vision du monde. Le désert ouvre au profane le chemin d'une vision du monde radicalement autre.

Dans l'œuvre de Saint-Exupéry, il ne s'agit pas d'initiation voulue au sens classique, avec ses rites qui la rendent effective, mais plutôt d'initiation symbolique. Les enseignements, les cérémonies et les épreuves sont transmis par une autre voie ou plutôt à travers un espace qui a été sacralisé, où solitude et hostilité se confondent pour laisser à l'individu la liberté de devenir « *Autre* », c'est-à-dire, passer par des épreuves pour se reposer enfin, se régénérer et ainsi re-naître. C'est une aventure qui commence tout d'abord dans un cadre professionnel ; ainsi le narrateur s'envole pour une mission de reconnaissance et s'écrase en plein milieu du désert (*Terre des hommes* et *Le Petit Prince*). Avant de découvrir le désert, il semblerait que le narrateur ait déjà été prédisposé à la méditation par ses pensées profondes, ses réflexions sur les valeurs existentielles ainsi que sa manière à lui de se révolter contre les hommes et leur mode de vie, vain et superficiel. Ce milieu aride l'a aidé à procéder à une quête de soi, à entamer une recherche de la Vérité et pourquoi pas, de *l'Autre*. En parlant du désert en tant qu'espace de « *Mort* », nous parlons de mort dans le sens symbolique du terme qui pourrait signifier que l'homme pénètre dans un monde où il perd tout contact avec le monde extérieur, et de ce fait traverse une dimension cosmique spirituelle pour en ressortir « *métamorphosé* », toujours dans un sens symbolique.

---

<sup>1</sup> Celle d'avant l'intrusion dans cet espace.

Le désert est par définition un lieu inhabité. Quand Saint-Exupéry s'est retrouvé seul, constamment confronté au soleil incandescent, au froid nocturne et surtout à la soif extrême, qui pouvaient entraîner sa perte à tout moment, il a découvert qu'il « *n'est rien qu'un mortel égaré entre du sable et des étoiles, conscient de la seule douceur de respirer...* » (Saint-Exupéry 1939 : 65) La vie, devant tant de silence majestueux, devient sublimation et se résume ainsi en une « *douceur* » quand le sable efface chaque manifestation de la vie humaine : « *Moi aussi j'étais comme du sable, et tout, en moi, s'est effacé.* » (Saint-Exupéry 1939 : 144) Curieusement, les initiés au désert savent se déplacer dans cet espace sans chemins, sans repères : le narrateur marche dans le désert sans eau et sans nourriture, et les bédouins libyens finissent par le trouver : « *C'est un miracle...Il marche vers nous sur le sable, comme un dieu sur la mer...* » (Saint-Exupéry 1939 : 157) Dans cette optique, son camarade Guillaumet, quelque temps auparavant, avait subi une sorte d'initiation, cette fois-ci dans un autre désert, celui des montagnes enneigées de la Cordillère des Andes. Son avion s'était écrasé sur ces montagnes au cours d'une mission, il les avait traversées et marché pendant cinq jours vers le village le plus proche dans l'espoir que ses camarades retrouvent son corps. Cette longue marche, périlleuse en somme, avait un but noble, celui de permettre à sa femme une vie décente après sa mort, car sans le corps, la compagnie d'assurance ne reconnaît pas le décès. Cet épisode représente en soi une sorte d'initiation symbolique, car après une quasi-mort, assortie d'enseignements pour l'humanité entière et une leçon d'héroïsme mythique, Guillaumet est enfin délivré de son épreuve et arrive à se sauver et à sortir indemne de cette expérience. Saint-Exupéry rapportera plus tard, dans *Terre des hommes* les paroles de son ami et son camarade : « *C'est alors que tu exprimas, et ce fut ta première phrase intelligible, un admirable orgueil d'homme : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait.* » (Saint-Exupéry 1939 : 40)

Le seigneur berbère, dans *Citadelle*, suit son chemin sans hésiter tout en expliquant à son fils les secrets de l'existence. « *Il fut un âge de ma jeunesse où j'eus pitié des mendiants et de leurs ulcères.* » (Saint-Exupéry 1948 : 15), dira-t-il à son fils sur un ton mêlé de nostalgie et d'amertume, car il avait été bien crédule de croire que l'on

puisse changer la nature humaine, il « *louai(s) pour eux des guérisseurs et (il) achetai(s) des baumes.* » jusqu'au jour où il comprit enfin :

Qu'ils tenaient comme luxe rare à leur puanteur, les ayant surpris se grattant et s'humectant de fiente comme celui-là qui fume une terre pour en arracher la fleur pourpre. Ils se montraient l'un à l'autre leur pourriture avec orgueil, tirant vanité des offrandes reçues, car celui qui gagnait le plus s'égalait en soi-même au grand prêtre qui expose la plus belle idole. (Saint-Exupéry 1948 : 15)

Ces paroles apparaissant comme une sorte de trajet initiatique, présenteraient une traversée de l'expérience pour aboutir, *in fine*, à la figure tutélaire que le seigneur berbère est devenu, conférant ainsi au texte un ton solennel où ses préoccupations des hommes constituent le gage d'une élévation spirituelle. Il s'érige ainsi en médiateur qui répercute la lumière divine, en semant par retour l'amour et la rage de guider ses semblables dans l'âme de son fils qui prendra la relève à son tour, le moment venu. Placé sous l'égide d'un espace en apparence funeste et froid, prêt à accueillir les exilés du monde profane, le désert saisit l'initié, et celui-là le choisit comme point de départ de son ascension, et peut de ce fait affirmer sa présence comme guide spirituel pour la conversion des âmes égarées.

Le désert porte des traces indélébiles de richesses visibles aux seuls hommes qui ont réussi à franchir les étapes dangereuses de l'initiation. Dans cette région stérile et qui exclut la vie, règnent en maîtres, depuis des millénaires, deux puissants et redoutables éléments du désert : le vent et le soleil. Le vent est complémentaire au soleil ; tous deux hostiles à l'homme, ils assèchent et déshumanisent, inhibent les sensations, ils incarnent la cruauté propre au désert et conduisent à la mort. Ainsi, peu à peu « *le soleil a séché en moi la source des larmes.* », et « *ce vent qui souffle vient du désert. Et sous cette caresse menteuse et tendre, notre sang s'évapore.* » Le vent est destructeur, il peut anéantir en très peu de temps : « *il souffle ce vent d'ouest qui sèche l'homme en dix-neuf heures.* » (Saint-Exupéry 1939 : 153-155) Le vent et le soleil ont dépeuplé le désert et contribué pleinement à le rendre stérile. Le soleil brûle et le vent assèche, deux éléments finalement aussi ambivalents que complémentaires. En dépit de cette hostilité, il n'en demeure pas moins qu'ils exhalent une lueur quelque peu paisible.

Dans ces œuvres, les deux éléments, aussi bien symboliques que réels, portent en eux le signe de la spiritualité, et c'est pertinemment pour cette valeur mystique représentée par la lumière et qui est en fin de compte libératrice, que les *victimes* du désert acceptent la souffrance que ces mêmes éléments leur font subir. Exilé, l'initié n'en est toutefois pas pour autant enfermé dans un univers élegiaque, mais consacre son temps à un véritable exercice d'ascèse et à faire émerger ce qu'il y a de meilleur en lui, partagé entre un sentiment de l'inauthenticité et une certaine foi dans l'humanité. Il dit :

Je connais celui-là qui partage sa gourde quand déjà il sèche au soleil, ou sa croûte de pain à l'apogée de la famine. Et c'est d'abord qu'il n'en connaît plus le besoin et, plein d'une royale ignorance, abandonne à autrui cet os à ronger. (Saint-Exupéry 1948 : 16)

Il semble possible aussi que le soleil, initialement assassin, devienne générateur d'une conscience ; l'initié est alors investi par un sentiment de détachement des biens terrestres, et les valeurs humaines sont exacerbées telle que la générosité.

Cet espace devient sacré à partir de l'instant où il est pourvu d'une aura composée de l'essence du feu et de celle de l'air (soleil et vent) et dont chaque rituel renvoie aux temps primordiaux du commencement.

Dans l'œuvre de Saint-Exupéry, le désert est représenté comme un monde à part, une terre mythique intemporelle et en porte-à-faux avec le progrès. Il se présente comme un lieu qui réécrit perpétuellement l'histoire en effaçant inlassablement le passage des hommes et en donnant l'aspect de terre vierge, vide et aride en apparence. Les thèmes du temps, de la Création et du sens à la vie s'incarnent dans le désir de l'écrivain de recourir constamment aux motifs religieux. « ...je tremblais d'avoir affronté au large d'un plateau désert, semblable aux tables des anciens sacrifices, ces reliefs du repas de Dieu... », «...elle criait vers la pitié de Dieu...Ecoute-la, me dit mon père. Elle découvre l'essentiel... », « Elle découvre la vérité... », « Elle criait vers l'éternité de la maison, coiffée avec tout le village par la même prière du soir. » (Saint-Exupéry 1948 : 21-22). Certains passages tendent à affirmer cette nécessité de trouver absolument une *Vérité*, de *découvrir l'essentiel* qui ne se dévoile qu'une fois l'extrême atteint. Le ton mystique est au confluent de cette affectivité qui caractérise tant les personnages,

motifs et thèmes de l'œuvre. Loin d'une conception rigoriste du dogme, le chef de tribu fait part de ses pensées en substituant le serment tragique d'une religion par un enseignement et une connaissance profondément humanistes. Ces phrases peuvent laisser penser à une certaine cruauté de la part de ce même chef de tribu, qui observe sans sourciller, cette pauvre femme agonisant sous un soleil vultueux, mais ce seigneur porte en lui une grande sagesse, celle de voir au-delà des souffrances, une re-naissance spirituelle, l'invisible et communier avec l'être intime. « *Tu entendras, me dit mon père, leur rumeur ce soir sous les tentes et leurs reproches de cruauté. Mais les tentatives de rébellion, je les leur rentrerai dans la gorge : je forge l'homme.* » (Saint-Exupéry 1948 : 23) Sous ses airs d'homme impitoyable, le fils réussit pourtant à pénétrer les pensées profondes de son père et y percevoir une lueur de « *bonté* » :

Je veux qu'ils aiment, *achevait-il*, les eaux vives des fontaines. Et la surface unie de l'orge verte recousue sur les craquelures de l'été. Je veux qu'ils glorifient le retour des saisons. Je veux qu'ils se nourrissent, pareils à des fruits qui s'achèvent, de silence et de lenteur. Je veux qu'ils pleurent longtemps leurs deuils et qu'ils honorent longtemps des morts, car l'héritage passe lentement d'une génération à l'autre et je ne veux pas qu'ils perdent leur miel sur le chemin. (Saint-Exupéry 1948 : 23)

Ce passage illustre le fondement même de la structure de cette œuvre qui s'appuie majoritairement sur l'éducation du fils de ce chef de tribu. A travers ses initiations successives, le personnage va acquérir une connaissance du monde qui lui permettra de mener à bien sa mission, celle d'assurer la relève de la chefferie. Guidé par son père, il découvre petit à petit les arcanes de la vie par diverses expériences qui lui inculquent la morale nécessaire à son épanouissement. Le père constitue ainsi comme une « *Bible* » à travers ses récits et ses enseignements qui deviennent presque des devises dont il livre progressivement les clés à son jeune fils. Or, pour Saint-Exupéry, il est des lois qui gouvernent la vie ; la passion, l'amour, l'amitié et surtout le sens du devoir et de la responsabilité envers son prochain en font partie. L'amour de l'être mêlé à celui de la nature, auquel il fait appel, préfigure la fin d'une ère douloureuse dépourvue d'émotivité et la volonté de restituer aux hommes leur mémoire originelle : l'éternelle quête de la véritable dimension humaine. Le chef de tribu tient

particulièrement à ce que la transmission morale des principes mêmes de la vie ne subisse pas de scission en milieu de chemin, car il suffit d'une fêlure pour que s'écroule une généalogie du vivre, lentement et patiemment constituée. Il semblerait que le seigneur berbère fasse figure de Messie dès lors qu'il s'autoproclame le « *forgeron* » suprême des hommes de sa tribu. Les nombreux emplois des segments « *je veux* », attestent de cet engagement total du protagoniste à la cause de l'élévation de l'âme humaine, et les moyens qui s'offrent à lui sont ses affects, ses émotions propres et l'expérience de son vécu. Il poursuivra ainsi ses injonctions :

Je veux qu'ils soient semblables à la branche de l'olivier. Celle qui attend. Alors commencera de se faire sentir en eux le grand balancement de Dieu qui vient comme un souffle essayer l'arbre. Il les conduit puis les ramène de l'aube à la nuit, de l'été à l'hiver, des moissons qui lèvent aux moissons engrangées, de la jeunesse à la vieillesse, puis de la vieillesse aux enfants nouveaux. (Saint-Exupéry 1948 : 23)

En orateur sibyllin, Saint-Exupéry regrette cette innocence perdue. Il recourt aux souvenirs qui lui permettent d'aller au-delà du temps et de l'espace réels, afin de rendre compte de l'aspect mythique du désert. La présentation, - d'ailleurs très peu géographique -, qu'il fait de cet espace infini, laisse penser à la présence d'un trésor caché quelque part et que ce lieu, vers lequel on revient toujours, recèle une vérité sacrée.

Saint-Exupéry médite sur beaucoup de questions qui concernent la vie, notamment, l'amitié, l'amour, les hommes, les religions. Et sans le savoir, il se prépare à une sorte de « *conversion* » au sens symbolique du terme. La solitude exacerbe l'esprit et stimule la méditation. C'est un moyen d'égarement, d'illusion, de mirage aussi. Quand le pilote s'est écrasé dans le désert, ou quand le seigneur berbère entreprend ce qu'on peut appeler son voyage à travers les tribus, pour initier son fils. Dans les deux cas, il se retrouve seul au milieu de nulle part. Commence alors pour lui une réelle aventure intérieure, malgré les dangers qui le guettent (*Terre des hommes*).

Le désert est vide, mais de ce vide surgit une présence, celle d'un être extra-ordinaire dans *Le Petit Prince*, ou seulement une transcendance qui le guide vers l'absolu. Cette présence pourrait annoncer quelque chose, appeler, en somme, à un éveil de l'esprit

humain. Celle-ci a, non seulement bouleversé l'aviateur, mais guidé vers un horizon nouveau, vers le bonheur véritable, celui de pouvoir changer le monde, le rendre meilleur et le pourvoir de l'espoir dans un futur rayonnant de générosités. Du désert, s'érige une bâtisse aussi, renfermant beaucoup de secrets, point de départ de l'initiation, point d'ancrage également, point centrifuge autour duquel va se superposer toute la trame du récit. En décrivant la demeure, l'auteur lui attribue un « *cœur* » puisque c'était une bâtisse qui renfermait un « *jardin secret* » et où l'eau y « *chantaient* ». Cette demeure a une structure paradoxale, car elle est faite comme une prison (forme de citadelle) mais qui donne, à la fois, de la liberté :

Et j'ordonne que l'on fasse ainsi un cœur à la maison afin que l'on y puisse et s'approcher et s'éloigner de quelque chose. Afin que l'on y puisse et sortir et rentrer. Sinon, l'on n'est plus nulle part. Et ce n'est point être libre que de n'être plus. (Saint-Exupéry 1948 : 30)

Avec cette description, l'on est d'ores et déjà dans un lieu qui se veut pur et profond ; une maison avec un cœur est une maison qui a une âme, qui ne répugne pas à ses occupants. Les couples de contradiction (s'approcher / s'éloigner), (sortir / entrer) indiquent le statut solennel de la bâtisse, on y vit mais on ne s'y attarde pas, on s'en approche mais on s'en éloigne aussi, comme une école, une institution dans laquelle on y entrerait pour prendre des cours et en sortir diplômé. La citadelle impose par le mystère qui en découle, suscite la crainte et l'appréhension, mais attire par son rayonnement, elle captive et libère à la fois

*Terre des hommes*, *Le petit prince* et *Citadelle* s'enracinent dans une époque où le monde était en plein bouleversement politique<sup>1</sup> où se mêlent passé, présent et temps mythique dans un espace aussi vaste que le désert. Le narrateur a puisé dans le thème du voyage-nafrage de son personnage principal<sup>2</sup> en terre africaine et celui du guide suprême qui en sait long et qui veut transmettre son savoir, et il ne manque pas d'évoquer du reste, d'autres thèmes à valeur existentielle. Cet espace lui permet de faire ressurgir la mémoire ancestrale d'un lieu qui a bercé les civilisations antiques de multiples façons, donnant ainsi naissance à des légendes prenant source dans la réalité.

---

<sup>1</sup> Les deux Guerres Mondiales.

<sup>2</sup> En l'occurrence, l'auteur lui-même.

Avant d'atteindre cette conscience, le personnage devra passer pourtant par une étape primordiale dans les rites d'initiation, que ce soit pour un rite de puberté ou celui d'entrer dans une société secrète, le scénario initiatique est le même et se solde par une mort mystagogique ou symbolique représentée par « *l'extase, la transe ou la pseudo-inconscience dans laquelle tombe le candidat* ». (Eliade 1959 : 145) Toutes les initiations convergent vers « *la transmutation spirituelle du néophyte* » (Eliade 1959 : 146), cependant chacune véhicule son propre symbolisme. Ainsi, la solitude dans les contrées désertes et reculées de la population « *équivalait à une découverte personnelle de la sacralité du Cosmos et de la vie animale* ». (Eliade 1959 : 146)

La mort occupe un rôle primordial dans le questionnement de la régénération de l'être, et, par conséquent, dans la réflexion ésotérique qu'il mènera lui-même ou grâce à autrui, sur les questions essentielles de la vie et les initiations sous-jacentes s'y rapportant. Au fil de son existence, il expérimentera diverses instructions, c'est-à-dire vivra des épreuves jalonnant son parcours d'être « *primitif* » jusqu'à devenir l'être individuel, social et humain ; étapes qui le poussent à avancer, à se découvrir et à se construire en tant qu'homme, et à se réaliser ainsi en tant que tel, par la connaissance de soi, puis de l'autre et du tout. Par conséquent, nous tenterons de voir quels sont éléments présents dans l'œuvre exupérienne ayant constitué le terrain favorable permettant au protagoniste de passer par cette étape importante à sa régénération. Peut-on avancer l'idée que le personnage exupérien a vraiment vécu cette mort symbolique, ou initiatique dans le but de re-naître *Autre* ?

## II. Mort initiatique ou le passage dans l' « Autre » monde

---

Le questionnement et la quête de *soi* sont inhérents à tout individu, conscient de sa place dans le monde et soucieux de comprendre certaines choses relatives à sa destinée ou encore à son but dans la vie. Chaque individu, issu de toute culture ou religion confondues, est amené à s'interroger sur soi-même, sur la nature profonde de ce qui l'entoure, mais également sur ce qui le dépasse et l'inquiète : la mort. C'est dans la perspective de sa propre fin que l'homme se cherche afin de trouver un sens à son existence, et, par-là même, à la mort. Mircea Eliade soutient l'idée que l' « initiation » est immanente à chaque individu dont l'existence est « authentique », car celle-ci, selon lui, d'un côté « *implique crises de profondeurs, épreuves, angoisses, perte et reconnaissance de soi, « mort et résurrection* », et d'un autre côté, quand bien l'être serait-il arrivé à un certain degré d'épanouissement « *toute existence se révèle, à un certain moment, comme une existence ratée.* » (Eliade 1959 : 281) Il serait plus approprié de préciser qu'il n'est pas question pour l'individu de porter une sorte de « *jugement moral* » sur sa vie passée, mais plutôt de ressentir, voire de vivre un conflit intérieur, celui « *d'avoir manqué sa vocation, d'avoir trahi le meilleur de soi-même.* » (Eliade 1959 : 281) Ce sont des moments de « *crise totale* » que tout individu conscient de la valeur de sa propre existence traverse et dont le seul « *espoir [qui] semble salutaire* » c'est celui « *de pouvoir recommencer sa vie.* » Il s'agit d'arriver à une « *renovatio* »<sup>1</sup> pour atteindre une transmutabilité totale de l'existence. (Eliade 1959 : 281-282)

Par ailleurs, on a tendance à associer rite initiatique et religion, vu l'ancienneté de celui-ci, et bien que l'initiation ait changé de forme au fil des temps, il n'en demeure pas moins qu'elle existe encore dans le monde contemporain. Sans s'inscrire dans le cadre religieux, l'initiation, ou plus précisément des éléments initiatiques authentiques, sont présents dans la vie imaginaire de l'homme moderne, selon Mircea Eliade :

---

<sup>1</sup> Renouveau définitif et total.

On les connaît aussi dans certains types d'épreuves réelles qu'il affronte, dans les crises spirituelles, la solitude et le désespoir que tout être humain doit traverser pour accéder à une existence responsable, authentique et créatrice. (Eliade 1959 : 271)

Dans ce sens, l'expérience initiatique ne s'engage plus dans la perspective d'un changement radical de la façon d'être de l'initié, « *ni de son salut, donc du Sacré* ». (Eliade 1959 : 271) Elle se limite à l'existence profane, mais sans pour autant omettre son objectif principal qui est finalement le changement profond de l'individu. La littérature a, selon Eliade, emprunté ce qu'il appelle les « *scénarios initiatiques* » pour transmettre un quelconque message spirituel « *sur un autre plan de l'expérience humaine, en s'adressant directement à l'imagination* ». (Eliade 1959 : 266)

Les œuvres littéraires dans lesquelles nous pouvons déceler un lien avec l'initiation, sont celles qui tentent de « *répondre inconsciemment aux questions que se pose l'homme aux prises avec son destin* »<sup>1</sup>. Ce n'était certes pas l'intention de l'auteur de *Citadelle* de faire passer un message initiatique précis, mais emporté par « *la force du schème dynamique qui se trouve en germe dans le genre même* »<sup>2</sup>, il a été amené petit à petit à se poser, et à poser au monde, des questions relatives à l'existence et même à la religion. « *Si une œuvre littéraire peut être dite initiatique, il faudra qu'elle comporte une analogie structurale et symbolique suffisamment reconnaissable, précise et étroite.* »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> VIERNE Simone (1973), *Jules Verne et le roman initiatique. Contribution à l'étude de l'imaginaire*, Paris, Editions du Sirac, p. 25

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 39

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 5

## II.1. Mort mystagogique ou le voyage dans l'au-delà

On distingue trois types d'initiations traditionnelles qui font partie de la catégorie générale des rites de passage : les initiations « *tribales* » relatives à la puberté, liées au passage de l'enfance à l'âge adulte, les « *religieuses* » qui mènent à la création de sectes et de sociétés secrètes et enfin, les initiations « *magiques* » qui font « *abandonner la condition humaine normale pour accéder à la possession de pouvoirs surnaturels* »<sup>1</sup>. Cependant, on ne doit en aucun cas les assimiler, voire les confondre entre elles, car elles sont loin de se ressembler. Cependant, pour arriver à cela, il faut d'abord définir le concept d'initiation : l'une des définitions les plus générales est celle de l'historien des religions Mircea Eliade : « *On comprend généralement par initiation un ensemble de rites et d'enseignements oraux, qui poursuit la modification radicale du statut religieux et social du sujet à initier* ». (Eliade 1959 : 12)

L'accomplissement de ce rituel renvoie à des étapes fondamentales de l'initiation. D'abord, la première, qui consiste à préparer au « *néophyte* » un cadre idéal où se déroulera le rituel. Pour Saint-Exupéry, son lieu sacré est le désert. Ce n'était certes pas prémédité, mais toutes les conditions étaient réunies pour l'accomplissement du rituel, à savoir ; la solitude, le mysticisme, le sacré et la purification qui se libèrent du lieu. Par purification, on entend un quasi détachement du monde « *ordinaire* », une purification de l'âme et de l'esprit. L'isolement ou bien la solitude dans ce contexte « *constitue à la fois le terme de la préparation et le début de l'initiation* »<sup>2</sup>. La seconde étape est celle de « *la mort initiatique* » ou en d'autres termes, la mort symbolique. Il s'agit en effet, de procéder à « *un voyage symbolique dans l'au-delà* ». Cette phase comprend en elle-même deux autres étapes, d'une part, la perte de connaissance, réelle ou simulée, de l'individu. Il entre comme dans un monde à part qui ne fait plus partie de la terre. Et de l'autre, la traversée au cœur du monde de la mort. Cette

---

<sup>1</sup> BASTIDE Roger (1996), *Initiation*, dans *Encyclopoedia Universalis*, corpus 12, Paris *Encyclopoedia Universalis*, p. 351

<sup>2</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, roman, initiation*, Grenoble, PUF, p. 14

traversée évoque parfois, le *regressus ad uterum* qui veut dire le retour à l'état intra-utérin<sup>1</sup>, et parfois, « *la descente aux enfers ou la montée aux cieux* »<sup>2</sup>. Ainsi :

Certains rites ont d'ailleurs souvent une double valeur : ainsi la torture initiatique qui symbolise le dépècement du novice, est souvent aussi sentie comme un engloutissement par le monstre, et l'engloutissement dans la Terre-Mère comme une descente aux Enfers<sup>3</sup>.

Quant à la dernière étape du rite initiatique, elle se résume en une re-naissance, toujours symbolique, de l'esprit, de l'âme et de tout l'être de l'individu ou encore « *la venue au monde d'un être nouveau, totalement différent de celui qui avait entrepris la périlleuse quête initiatique* »<sup>4</sup>.

Aussi, il se révèle que deux éléments incontournables détermineraient le caractère initiatique d'un texte littéraire, à savoir, la structure et les symboles. La structure concerne l'intention de l'histoire qui doit renfermer un caractère révélateur d'un changement profond de l'individu, et les symboles doivent arriver à distinguer entre une œuvre d'apprentissage et celle d'initiation. Aussi, la symbolique dans une œuvre est indispensable pour déterminer son caractère initiatique. Et c'est dans ce contexte : « *le propre du roman initiatique lorsqu'il est l'œuvre d'un grand écrivain, est d'être à la fois réaliste et symbolique* »<sup>5</sup>. L'initiation s'accomplit de façon symbolique, car la mort et la renaissance que subira le néophyte restent à l'état d'allégorie et non de manière concrète. L'initiation prendra effet, notamment, selon le contexte dans lequel elle s'enracine et sera interprétée en fonction des symboles qui la régissent<sup>6</sup>.

Ce lieu, bien qu'inconnu dans la culture de l'auteur, va toutefois au-delà du « *dépaysement* »<sup>7</sup>. Il s'agit, en effet, pour le voyageur :

---

<sup>1</sup> *Ibid.* Passage dans un fossé, utilisation d'excavation, avalement symbolique par un monstre (certaines cabanes initiatiques ont d'ailleurs une forme de monstre), etc.

<sup>2</sup> *Ibid.* Gravisement d'une échelle, d'une montagne, etc.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 22

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 14

<sup>5</sup> CELLIER Léon (1977), *Parcours initiatiques*, Editions de la Baconnière-Neuchâtel, p. 127

<sup>6</sup> DEOM Laurent (2005), *Le roman initiatique : éléments d'analyses sémiologique et symbolique*, dans *Cahiers électronique de l'imaginaire*, n°3 : Rite et littérature, pp. 73-86, In GRIT (groupe de recherche sur l'image et le texte), URL : <http://grit.fltr.ucl.be>

<sup>7</sup> PETTITI Magali (2004), *Quête identitaire : processus initiatique et dimension mythique*, paru dans *Loxias 5*, URL : <http://revel.unice.fr>

De transcender l'humaine condition, en touchant comme Ulysse aux portes de la mort, ou comme Enée en descendant aux Enfers, et d'en ressortir autre, selon un schème initiatique bien connu<sup>1</sup>.

Dans la mythologie grecque, Virgile s'inspire, dans *l'Enéide*, de l'épisode de la visite d'Ulysse aux morts, lorsqu'il fait descendre son héros Enée aux Enfers. Presque tous les grands héros épiques tels qu'Héraclès, Thésée ou Enée sont amenés à se rendre aux *Enfers* pour en revenir vivants<sup>2</sup>. Les récits de Saint-Exupéry mettent en scène un double parcours initiatique ; ils présentent tout d'abord les différents voyages du pilote et puis son dernier voyage où son avion s'écrase en plein désert de Libye, ensuite survient son périple avec son mécanicien où le narrateur part seul à la recherche d'eau et de secours. Ou encore dans *Citadelle*, au moment où le seigneur berbère essaie de faire comprendre à son fils la profondeur de son message : ainsi au lieu d'interpréter les choses telles qu'on les voit, on pénètre au cœur de l'interdit. A l'image de cette femme condamnée, pour on ne sait quel « *crime* », à être liée, toute nue, à un pieu en plein désert et sous un soleil torride. En entendant ses cris dirigés « *vers la pitié de Dieu* » (Saint-Exupéry 1948 :22), le père ne semble guère affecté, mais au contraire le cœur plein de sérénité, il dit à son fils : «*Ecoute-là, elle découvre l'essentiel...* ». (Saint-Exupéry 1948 : 22) Malgré la souffrance de la jeune femme, le père avait pu déceler « *l'invisible* ». Cet « *essentiel* » qui revient souvent dans les textes de Saint-Exupéry rejoindrait la fameuse phrase devenue en quelque sorte maxime, voire sentence (prononcée par le renard à l'intention du petit prince) : « *On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux* ». C'est dans ce contexte que les récits du l'écrivain-aviateur se rejoignent entre eux, tels que *Citadelle* et *Le Petit Prince*, dans la mesure où le paysage de la première, « *cette terre de granit* », ne serait que la fin de l'aventure de l'enfant, la « *septième planète* » : le désert. Les personnages des récits connaissent une vraie initiation, soit en rencontrant le petit prince qui leur enseigne les choses de la vie, dans *Terre des hommes* où il subit les avatars qui ont failli lui coûter la vie, ou encore dans *Citadelle* où le père tient le rôle de maître

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> CARLIER Christophe, GRITON-ROTTERDAM Nathalie (1994), *Des mythes aux mythologies*, Paris, Ellipses, pp. 49-50

suprême qui entreprend d'initier son fils à la vie. Enfin, la re-naissance de ce dernier est symbolisée par l'épisode du sauvetage par les bédouins, dans *Terre des hommes* ; ceux-ci lui font comprendre la valeur de la vie et de celle de la générosité humaine ; la disparition du petit prince lui permet également de déceler « *l'important invisible pour les yeux* ». Par contre, dans *Citadelle*, il serait plus difficile d'aboutir à cette conclusion, dans la mesure où l'œuvre reste inachevée, mais ces paroles : « *J'ai donc, mon travail achevé, embelli l'âme de mon peuple...* » (Saint-Exupéry 1948 : 617) laisse croire en la fin d'une mission sacrée, certes difficilement entreprise, mais cependant accomplie car il est arrivé à purifier l'âme de ce peuple. Comme si, l'auteur lui-même n'était venu au monde que pour ce seul but : changer les choses, voire purifier l'humanité, car il a « *trop souvent vu la pitié s'égarer* ». (Saint-Exupéry 1948 : 15)

Ce voyage a été nécessaire au pilote et au Grand Caïd pour prendre conscience des valeurs inhérentes à notre passage sur terre et à notre quête identitaire. Ces récits se présentent d'emblée comme une mise en scène d'un voyage initiatique au terme duquel on assiste à une mort à la fois symbolique, celle du pilote au moment de son naufrage dans le désert, du Caïd lorsqu'il subit des épreuves pour accéder à la chefferie et réelle, celle du petit prince, mordu par le serpent pour pouvoir rentrer chez lui rejoindre sa rose, des camarades de la ligne, sacrifiés pour le métier et la seule valeur de l'action et enfin celle de Saint-Exupéry lui-même, laissant son œuvre inachevée et disparu un certain 31 juillet 1944, quelque part « *entre ciel et terre...* »<sup>1</sup>. Ce voyage n'est autre que celui qui permettra à l'initié d'acquérir des connaissances pour atteindre sa propre condition humaine et se dépasser. Le rituel initiatique est nécessaire à l'accomplissement individuel dans la mesure où :

...il réactualise les gestes par lesquels les dieux, puis les Ancêtres mythiques, ont établi ce processus de mort mystique et de renaissance, réitère aussi la naissance de la vie du monde, qui pour les primitifs sont absolument coexistants- et même coexistentiels. L'initiation récapitule l'histoire sacrée de la tribu, donc en fin de compte, l'histoire sacrée du Monde<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> PRADEL Jacques, VANRELL Luc (2008), *Saint-Exupéry, l'ultime secret. Enquête sur une disparition*, Editions du Rocher, p. 169.

<sup>2</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, roman, initiation*, Grenoble, PUF, p. 14.

Saint-Exupéry réactualise un mythe qui rappelle les commencements du monde et met en avant le désert dont la fonction - qui lui est attribuée - s'apparente à celle du mythe : l'explication du monde.

La religion hindouiste renferme à elle seule plusieurs formes et thèmes initiatiques. Du plus classique au plus complexe, de « *l'expérience traditionnelle du morcellement du corps* », dont le but est l'acquisition d'enseignements indispensables à l'éducation du novice, à celle de la « *pénétration cérémonielle dans un mandala* », (*imago mundi* et panthéon) qui le rapproche du « *centre du Monde* ». (Eliade 1959 : 230) L'initié, « *...au cœur même du Mandala il lui est possible d'opérer la rupture des niveaux et d'accéder à un mode d'être transcendantal* ». (Eliade 1959 : 230) Dans ce genre de rite, l'initié sera guidé par un maître qui aura pour charge de lui inculquer « *la puissance de compréhension et de la connaissance* ». (Eliade 1959 : 230) Un pacte sera conclu entre le maître et l'initié, interdisant à ce dernier de divulguer ce qui lui aura été révélé :

Puisque la connaissance suprême surgira en toi, ne dis rien à ceux qui n'ont pas vu le grand cercle des divinités (*i.e* le *mandala*), autrement le lien (mystique) sera rompu. Et le maître ajoute : « Ceci est ton lien avec Vajra (c'est-à-dire, la doctrine tantrique). Si tu parles à qui que ce soit, ton crâne éclatera en pièces. »<sup>1</sup> (Eliade 1959 : 230-231)

Dans le cas de notre héros, contrairement à la mythologie hindouiste qui prône le secret, celui-ci va consacrer tout son temps *initiatique* à transmettre à l'humanité les leçons et autres enseignements acquis.

La mort, au-delà de l'étape initiatique, représente la renaissance de l'être nouveau, « *de l'homme spirituel* » par opposition à « *l'homme naturel* ». Trois étapes composent la phase de la mort initiatique : la mort en elle-même, instruction pendant une retraite et enfin la Re-naissance<sup>2</sup>.

Comme il on trouve de nombreuses communautés dont l'initiation participe étroitement de leur cheminement spirituel, il existe aussi différentes façons

---

<sup>1</sup> Version tibétaine du *Sarva-tathâgata-tattva-samgraha*, traduite par D. L. Snellgrove, (Londres, 1957), *Buddhist Himâlaya*, p. 71.

<sup>2</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 15.

d'appréhender cette deuxième étape et d'entrer dans l'« *autre monde* ». Le néophyte peut en effet être conduit dans « *l'au-delà* » - et nous précisons bien entendu qu'il s'agit d'une mort symbolique – soit consciemment ou inconsciemment, cela dépend des coutumes de chaque peuple. Cette phase se caractérise par la perte de connaissance de l'initié qui peut être réelle ou simulée, c'est selon, mais relevant d'un acte « *solennel et irréversible* », il « *revêt la plupart du temps une allure assez dramatique* »<sup>1</sup>

De cette « *mort* », il est question de reproduire symboliquement les principes élémentaires qui régissent le rituel tel que « *l'effacement du monde* » représenté par la dissimulation du futur candidat par « *des couvertures ou des branchages* »<sup>2</sup>. De même que les novices sont pris par surprise, arrachés de leur racine et « *emportés en brousse vers le lieu sacré.* »<sup>3</sup>

Après cette brusque séparation, l'étape suivante est celle de la reconstitution (symbolique) du rituel funéraire (ou cérémonie mortuaire) : « *Ils sont alors recouverts de feuillages et de masques, la procession est entourée du son des rhombes*<sup>4</sup>, le novice, aveuglé par le masque, est conduit par la main. »<sup>5</sup>

Aussi, les instigateurs de ces rituels peuvent user de différents moyens afin de faire perdre connaissance au novice. Certains s'endorment spontanément « *au son d'une chanson monotone* »<sup>6</sup>, mais à d'autres on fait ingurgiter des breuvages « *magiques* »<sup>7</sup>, voire même « *une boisson nauséabonde et que celui qui la vomit est poursuivi aux cris de : Tu dois mourir !* »<sup>8</sup>

En résumé, dans cette étape, le rituel du passage dans « *l'autre monde* » est toujours caractérisé en premier par la perte de conscience ce qui engendre, chez certaines sociétés secrètes primitives, « *rêves et visions* » dont le but est d'inhiber la « *personnalité première du novice par l'extase (...)* »<sup>9</sup>. Ensuite, l'entrée dans le lieu

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Instrument de musique formé d'une lame de bois que l'on fait ronfler par rotation rapide au bout d'une cordelette, souvent utilisé dans des pratiques rituelles, magiques, etc.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 24

<sup>6</sup> *Ibid.* Chez les Kurnai.

<sup>7</sup> Au Congo par exemple.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 24. Pour Mircea Eliade, cette pratique se fait surtout chez les Pangwe. (Eliade 1959 : 76)

<sup>9</sup> *Ibid.*

sacré est assez difficile car la « *porte* » de celui-ci est le plus souvent « *gardée* » (symboliquement) « *par un phénomène magique* »<sup>1</sup>, par une sorte de monstre :

Telle la gueule du jaguar qui représente la porte de l'autre monde pour certaines tribus sud-américaines, (...) par les "rocs qui s'entrechoquent", les "roseaux qui dansent", les portes en forme de mâchoires, les deux montagnes tranchantes et toujours en mouvement, les deux icebergs qui se choquent, la barrière tournante, "la porte faite de deux moitiés du bec de l'Aigle"<sup>2</sup>.

C'est dans ces moments pénibles que le novice est soumis à rudes épreuves et seule cette technique lui permettra l'accès à la connaissance en entrant dans la « *chambre de réflexion* »<sup>3</sup>, selon la tradition de certaines sociétés secrètes telles que les Francs-maçons. Ainsi, l'initié devra subir différentes épreuves, du reste difficiles, afin de libérer son âme<sup>4</sup>. Avec cette phase, le rituel de la séparation est enfin accompli et pour l'initié devra commencer « *la route pleine de dangers* »<sup>5</sup>.

D'après la religion islamique, l'être passerait dans l'autre monde en franchissant une porte, un passage, *sirât*, qui est aussi décrit comme une ligne aussi large que l'univers et aussi étroite que l'épaisseur d'un cheveu. C'est un passage obligatoire. Ainsi, ceux qui se sont préparés dans la vie réelle passeront sans crainte, contrairement à ceux qui ne s'y sont pas préparés, ceux-là redouteront certainement ce moment<sup>6</sup>. Au moment de la phase relative à la préparation à la mort, celle-ci ne doit, « *en aucun cas, être vécue comme un drame, même s'il y a une déchirure* »<sup>7</sup>, car c'est un accomplissement naturel de la vie par lequel tout individu doit nécessairement passer. Mais dans un sens symbolique, et précisément dans ce contexte, le corps matériel n'est qu'une enveloppe, et c'est l'âme qui doit subir le changement afin de « *goûter la mort* »<sup>8</sup>.

Ainsi, la mort initiatique est ce cheminement de l'être vers un monde à part, qui lui fait perdre quelque peu sa conscience. Pour le narrateur de *Terre des hommes* ainsi que

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 24-25, et aussi Eliade 1959 : 128-129-132-136.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Cheikh BENTOUNES Khaled avec la collaboration de Bruno et Romana Solt (1996), *Le soufisme cœur de l'Islam*, Paris, La Table Ronde, p. 196

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 197.

pour le seigneur berbère, sa mort ne se résume pas seulement à une perte de connaissance, c'est une sorte de quête de *soi*, de questionnement qu'il se fait à lui-même et des enseignements qu'il dispense à son fils sur les concepts qui régissent la vie ; il a perdu, de ce fait, à un instant donné de son passage au désert, ses repères identitaires ainsi que sa conscience au moment des mirages, par exemple, à cause des terribles souffrances qui l'ont assailli, entre autres, la soif extrême, le soleil brûlant ainsi que le froid glacial.

Par ailleurs, le passage dans le monde de la mort renferme trois autres étapes regroupées comme suit :

- Les rituels initiatiques de mise à mort ;
- Le retour à l'état embryonnaire (*regressus ad uterum*) ;
- La descente aux enfers et / ou la montée au ciel.<sup>1</sup>

Dans toutes les sociétés secrètes, la phase de la mort initiatique, avec tout ce qu'elle englobe comme caractéristiques, reste l'étape la plus dure, même si les rituels changent d'une société à une autre, suivant les cultures et les traditions, il n'en demeure pas moins qu'elles se rejoignent dans l'intensité et la gravité de celle-ci.

Durant la mort initiatique, le novice aura à subir toutes les tortures et autres formes de souffrance afin de reproduire des symboles tels que le « *dépècement* » du *néophyte* qui est senti « *comme un engloutissement par le monstre, et l'engloutissement dans la Terre-Mère comme une descente aux enfers.* »<sup>2</sup>

Aussi diverses que soient les méthodes initiatiques, l'objectif reste commun et le résultat n'est autre que le passage dans l'au-delà. Ce qui est intéressant pour nous, c'est l'aspect didactique de ce rite car le candidat recevra pendant la phase de la mort symbolique la plus grande partie des « *enseignements* »<sup>3</sup> pour lesquels il a participé à ce rituel et à travers lesquels il arrivera à l'accomplissement de soi en réintégrant sa nouvelle « *communauté* »<sup>4</sup> et en devenant *Autre*.

Tout le principe sur lequel repose l'initiation est très exactement l'arrachement à la communauté qui est représenté par le passage dans l'au-delà, et qui symbolise en effet

---

<sup>1</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 27.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

« un anéantissement de l'état antérieur »<sup>1</sup>, dont l'objectif reste celui de transmettre des enseignements qu'il aura acquis préalablement et « qu'il continuera de posséder au-delà de sa nouvelle naissance »<sup>2</sup>.

D'autre part, cette partie du rituel comporte également trois aspects qui la caractérisent, à savoir le jeûne, la veille et le silence. La pratique du jeûne se veut une méthode astreignante pour les novices afin de leur apprendre la notion d'endurance et les amener à se forger un caractère solide, qui leur permettra d'affronter leur vie future et ses embûches. Le jeûne peut aussi être dans certaines pratiques mystiques un rituel de purification à travers lequel l'homme apprend la résistance, nourrit sa foi et libère son corps des (toxines) en le régénérant par l'abstinence.

Ce rituel peut s'avérer difficile pour les néophytes puisqu'ils connaîtront la faim et la privation d'un des plus importants plaisirs de la vie (la nourriture). Ainsi,

Froid, fatigue, épreuves d'endurance diverses sont liées pour les primitifs au fait même de leur retraite en brousse qui peut être très longue dans le temps et dans l'espace : ils sont du moins souvent conduits par des périples longs, destinés à les dépayser ou symboliser les voyages des Etres mythiques<sup>3</sup>.

En pratiquant le jeûne, les sociétés secrètes ne font que reproduire symboliquement le concept clé de l'initiation, celui de la mort, car de même que les morts ne se nourrissent pas, les novices s'abstiennent de le faire pour vivre intensément cette mort et symboliser aussi le retour à l'état embryonnaire, ou le *regressus ad uterum*. La finalité de ce rite est la volonté d'arriver à « un état d'exaltation et d'engourdissement qui les placent hors de l'état naturel ». (Eliade 1963 : 161-162)

Le second aspect du rite est celui de la veille. Celui-ci est aussi contraignant que le jeûne et se résume dans le fait de maintenir les candidats éveillés jusqu'à l'aube, pour les contraindre à garder en alerte leur capacité de concentration, et les pousser ainsi à « méditer »<sup>4</sup>. Quant au troisième et dernier aspect, il est utilisé pour symboliser le secret et la maîtrise de l'instinct. Le silence est un rituel sacré qui reproduit un état de

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 30.

« *non-existence du profane* »<sup>1</sup> chez les maçonnes. Le rituel de la purification chez cette société secrète se fait par les quatre éléments : la terre qui relève du domaine de la mort, l'eau qui débarrasse le candidat de la lourdeur des passions sensuelles, l'air pour ses croyances intellectuelles et enfin le feu qui purifie l'âme. Notons que ces quatre éléments sont présents dans l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry.

Après le rituel sacré de mise à mort, se manifeste la deuxième étape celle du *regressus ad uterum* ou le retour à l'état embryonnaire. Il s'agit d'un retour symbolique à l'état d'embryon ou de fœtus, la matrice étant décrite comme un « *gouffre sacré et terrible* »<sup>2</sup>. Ce concept tient son origine des mythologies et est symbolisé par un combat contre un monstre. Beaucoup de légendes nourrissent l'imaginaire des sociétés secrètes et celles-ci s'en sont inspirées pour élaborer leurs différents rituels. Le combat dont il est question doit être entrepris par un héros et doit reconstituer le geste originel de la matrice qui renferme le fœtus et duquel ce dernier s'extirpe, plus ou moins péniblement. L'exemple en est donné de Thésée qui est :

Avalé par le monstre-labyrinthe, dont la forme rappelle très évidemment les entrailles ; et parvenu au centre même, il combat l'autre monstre, le Minotaure, et le tue, de sorte qu'il peut sortir<sup>3</sup>.

Ce combat contre deux monstres à l'intérieur d'un seul monstre est une représentation fidèle de l'image du « *regressus et de renaissance* »<sup>4</sup>. Dans les différents mythes et légendes, le concept représenté est celui du héros qui part à la quête du trésor et passe impérativement par des épreuves initiatiques. Le retour à l'état embryonnaire est reproduit par « *ce retour aux entrailles* »<sup>5</sup> et le combat s'il s'achève par la victoire du héros, ce dernier est transformé.

Le monstre est le symbole de la mort, l'affronter et le vaincre signifie l'accomplissement de soi, peu importe la façon avec laquelle cette étape est entreprise, que le héros soit à l'intérieur ou à l'extérieur du monstre, la conséquence reste la

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

même : la métamorphose de l'être. Dans un sens plus absolu, la notion de monstre n'est que métaphorique, puisque ce dernier « *demeure ce lieu du chaos, ce lieu prénatal, par lequel il faut passer, ou qu'il faut surmonter, pour renaître.* »<sup>1</sup> Après le voyage, le feu purifie l'âme de l'initié.

Et c'est précisément ce qui intéresse notre présente étude, car l'espace sacré, ce lieu du « *chaos* » n'est autre que le désert qui s'est transformé, à travers les multiples passages de l'écrivain-aviateur, en un lieu propice aux rituels initiatiques.

En définitive il s'avère que le rituel d'initiation est la reproduction du cycle de la vie, la naissance qui vient après la mort ou mieux encore, du « *Chaos à la Création* »<sup>2</sup>. L'initiation est la répétition des temps primordiaux, le retour aux origines avant d'entamer une nouvelle ère qui fera apparaître l'homme :

Et donc les motifs de l'initiation des jeunes gens : pour construire une maison, passer d'une année morte à une année neuve, pour chasser d'un corps les démons et lui redonner une nouvelle vie. (Eliade 1969 : 40-42)

Pour les instigateurs de ces pratiques rituelles, retourner à l'état de *Chaos* est la seule façon de se dépasser et faire ressortir ce qu'il y a de meilleur, aussi bien dans la vie qu'en l'homme. « *Et c'est pourquoi très souvent les initiations sont liées aux rites de régénérescence, d'établissement d'un ordre nouveau.* »<sup>3</sup> Et c'est précisément sur cette idée de renaissance à la pureté, à la vérité et au bien, de renouvellement du monde que Saint-Exupéry a axé son idéal philosophique. Il a fait de son œuvre, non sans s'ériger en guide suprême, une sorte de bible, dans le sens large, dont on s'inspire pour apporter un souffle nouveau à sa vie.

Afin de mieux illustrer l'idée de mort symbolique et de passage dans « *l'au-delà* », nous constatons, dans *Citadelle* par exemple, que la « *descente en enfer* » du personnage-myste consiste en ce que le père montre au cours de leurs « *promenades* », des choses parfois tragiques tout en lui enseignant ce qu'il doit y voir en filigrane, à l'instar de l'épisode de cette femme châtiée pour quelque « *crime* » ; elle a été dénudée

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 49-50.

et attachée à un arbre jusqu'à ce que le soleil la consume, mais qui « *découvre l'essentiel* » (Saint-Exupéry 1948 : 22) dans l'agonie même. Le père révèle à son légataire une des grandes leçons de l'existence, à savoir la prise de conscience. On comprend d'après ses paroles que la « *pécheresse* », « *offerte à l'univers* », loin de se repentir, fait appel à ses souvenirs d'une vie douce et heureuse qu'elle quitte, non sans regrets, mais malgré elle « *soumise sur ce plateau désert au passage de l'inconnu* », « *étalée dans l'immensité* » (Saint-Exupéry 1948 : 22), elle pousse un dernier cri de délivrance, car la mort n'est autre que son sauveur. On remarque que le vocabulaire utilisé par le narrateur pour décrire la femme est révélateur d'une sorte de symphonie pastorale. Ainsi « *étalée* », « *offerte* », « *soumise* » se présentent en crescendo, au rythme des mouvements sanctificateurs, à l'image d'une fidèle à l'agonie, recevant l'extrême-onction. On pourrait se méprendre sur ce seigneur berbère et voir en lui un homme cruel, se réjouissant de la mort de ses victimes, mais l'enseignement sous-jacent, en dépit du paradoxe apparent, se veut porteur de messages profondément mystiques : le sacrifice d'un individu (qui devient martyr) pour le bien de la communauté, et d'une invite à une prise de conscience collective et de dépassement de soi. Dans ce sens, la notion de dépassement est expliquée ainsi :

L'idée de dépassement, d'accomplissement, ou, pour les chrétiens, de rédemption, correspond, sur le plan de l'histoire, à ce que nous avons nommé valeurs de civilisation (...) il (l'homme) sait qu'il existe des intérêts supérieurs auxquels son intérêt personnel doit céder le pas, des réalités supérieures auxquelles il peut participer et que, de cette participation, procède sa vraie grandeur<sup>1</sup>.

Ceci rejoint la vision de Saint-Exupéry sur la place de l'individu dans la société qui est avant tout un être responsable. Il se donne pour ambition d'arriver à une sorte de révolution spirituelle, en se mettant au service de l'être et en privilégiant la conscience.

## *II.2. La quête de soi : l'enseignement du désert*

---

<sup>1</sup> ROPS Daniel (1937), *Ce qui meurt et ce qui naît*, Paris, Plon, p. 165.

Pour aller à la quête de *soi*, il faut savoir, d'abord, par où commencer. Poser les jalons de questionnements existentiels : qui sommes-nous ? à quoi aspirons-nous ? Ou, que voulons-nous ?

D'éminents penseurs, de tous les temps et de toutes origines, ont été confrontés à de telles interrogations. Ainsi, ils n'ont fait que renforcer la sagesse populaire, grâce à leur héritage oral. Et que l'on parle de prophètes, de saints, de sages, de mystiques, la quête de soi (indépendamment des objectifs) semble constituer leur point commun.

L'objet principal de ce chapitre est de mettre en valeur cette quête de sens à laquelle le narrateur a consacré le temps passé dans le désert. Cette quête rejoint celle de beaucoup d'autres au confluent de dimensions matérielle, émotionnelle, intellectuelle ou spirituelle. C'est un désir fondamental, aux yeux du narrateur, de vivre intensément et d'avoir un certain intérêt de soi qui peut nous mener vers une totale cohésion avec tous les aspects de notre être. Donner un sens à notre vie. Mais ceci requiert évidemment un long cheminement intérieur, une détermination sans bornes et un engagement absolu. Et au final, quoi de mieux qu'une retraite dans le désert pour accomplir le périple intérieur.

Mais qu'en est-il pour Saint-Exupéry ? N'a-t-il pas dit dans *Le petit prince* que le désert était « *sec, pointu et salé* » (Saint-Exupéry 1943 : 54) ? Pour lui, le désert recèle maintes connotations. Maintes acceptions. Il est synonyme de pauvreté, de dénuement total, lorsque l'on s'y retrouve par accident. Les petites choses que l'on croyait si évidentes, si banales, celles qui avaient si longtemps concouru humblement à notre bien-être, prennent soudain pour nous une importance vitale. Leur absence nous fait prendre conscience « *des richesses invisibles* » (Saint-Exupéry 1939 : 37) qui se trouvent autour de nous. Il reste à les voir. Il est également synonyme de la mort dans tous ses aspects, dans la mesure où celle-ci constitue une délivrance et un repos éternel de l'âme.

Nous décelons dans ces récits les forces génératrices de la méditation et de la quête dans tous ses sens, du début à la fin. A force de solitude et de souffrance, le narrateur s'adonne à une sorte de soliloque, qui trahit une mélancolie mêlée d'espoir, l'espoir en une vie meilleure, d'harmonie entre les hommes, en leur prise de conscience, l'espoir en l'amour, l'amitié, la générosité, la fraternité et le sens du sacrifice. En

somme, de la profondeur de la vie. Le narrateur retient l'essentiel, en mettant en avant des thèmes éternels. Il tente d'apporter des réponses non moins éternelles, universelles, à toutes les questions fondamentales, préoccupantes pour l'humaine condition, qui s'imposent d'elles-mêmes dans ses textes. Les récits nous renvoient des images symboliques et mystiques ; ils nous mènent vers une réflexion profonde autour des archétypes qui en sous-tendent la trame. Le désert, la citadelle, cette bâtisse renfermant tous les secrets, le mouton, le puits, le renard, la rose, les volcans, les baobabs, et surtout les six planètes qui décrivent chacune un trait de caractère humain. De ces images, on peut retenir un enseignement menant à éveiller les consciences, cet éveil est : « *Non point nourri de dogmes et de vérités formelles, mais jailli de l'expérience d'un pilote de ligne qui a vécu le désert, la soif, la solitude, la panne, la peur... Bref, la condition humaine.* »<sup>1</sup>

L'auteur montre la même *Unique Vérité* se cachant sous cet aspect frêle et innocent du petit prince ou encore chez ce seigneur dur et insensible en apparence, dans un désert à la fois menaçant et bienveillant, avec tous ses aspects : spirituels, symboliques et mystiques, notamment dans *Terre des hommes*, où il souligne ces thèmes qu'il emprunte à de multiples traditions. « *Du Petit Prince au principe de la Manifestation, c'est là une leçon vivante de métaphysique !* »<sup>2</sup>

L'aviation lui permet d'avoir une vue d'en haut qui lui fait découvrir *la Vérité*, ou « *le vrai visage de la terre* ». Il faut se détacher du monde pour mieux le découvrir ou plutôt le connaître, car « *L'avion est une machine sans doute, mais quel instrument d'analyse ! Cet instrument nous a fait découvrir le vrai visage de la terre* ». (Saint-Exupéry 1939 : 55) Grâce à celui-ci, il a pu découvrir un lieu féérique qui a surgi au cœur même du Sahara : l'Oasis. C'est « *Dans le désert* » qu'il découvre de vraies richesses, la solitude l'entraîne vers un nouveau concept : « *l'empire de l'homme est intérieur* ». (Saint-Exupéry 1939 : 78) Au cœur du désert, il se permet une réflexion sur l'Islam, sur l'homme, sur la liberté et sur le sens de la vie. Il évoque les instants passés avec ses camarades comme des instants précieux, qu'il ne faut pas gâcher : « *Nous nous étions enfin rencontrés. On chemine longtemps côte à côte, enfermé dans*

---

<sup>1</sup> MONIN Emmanuel Yves (1996), *L'ésotérisme du petit prince*, Point d'eau, URL : <http://revues.org>

<sup>2</sup> *Ibid.*

*son propre silence, ou bien l'on échange des mots qui ne transportent rien* » (Saint-Exupéry 1939 : 55) Le pilote trouve le temps de méditer même au moment où il est confronté au danger :

Mais voici l'heure du danger. Alors on s'épaule l'un l'autre. On découvre que l'on appartient à la même communauté. On s'élargit à la découverte d'autres consciences. On se regarde avec un grand sourire. On est semblable à ce prisonnier délivré qui s'émerveille de l'immensité de la mer. (Saint-Exupéry 1939 : 55)

Dans ces moments rudes, il progresse encore plus vers la spiritualité. Sa seule devise réside dans le fait d'aider ses semblables dans les moments les plus pénibles, contrairement à ce qui arrive souvent dans des situations similaires où les hommes adhèrent à l'adage du « *chacun pour soi et Dieu pour tous* ». Dans l'opulence des villes, les hommes se font la guerre, quand ils sont seuls face au danger, ils comprennent qu'ils ont besoin les uns des autres, alors ils s'entraident, ils prennent enfin conscience de la valeur de la vie<sup>1</sup>. Par conséquent, la solitude entraîne à la quête dans tous ses sens, et celle-ci, à la prise de conscience. L'auteur pense qu'en découvrant le désert, il a découvert le « *vrai visage de la terre* », ainsi, il pense que les terres qu'il a visitées, « *bien arrosées, les vergers, les prairies* » (Saint-Exupéry 1939 : 55) ne sont que la face cachée, embellie et trompeuse de la terre, que notre terre est une prison et que pour être libre, rien de plus idéal que la « *vraie* » Terre qui est le désert. « *Nous avons longtemps embelli l'image de notre prison. Cette planète, nous l'avons crue humide et tendre* ». (Saint-Exupéry 1939 : 55)

D'autre part, l'orgueil de l'homme se dissipe peu à peu, car dans le désert l'homme n'est plus rien ; « *Je n'étais rien qu'un mortel égaré entre du sable et des étoiles, conscient de la seule douceur de respirer...* » (Saint-Exupéry 1939 : 64-65)

Plus rien ne nous est utile dans le désert, nous sommes seuls face à nous-mêmes. Le narrateur fait une révélation franche quand il déclare que cette solitude se transforme en un besoin vital pour pouvoir se « *reconnaître* ». Il dit ainsi :

---

<sup>1</sup> D'après l'expérience personnelle de l'auteur.

J'avais besoin de ces mille repères pour me reconnaître moi-même, pour découvrir de quelle absence était fait le goût de ce désert, pour trouver un sens à ce silence fait de mille silences... (Saint-Exupéry 1939 : 65)

Le désert ou plutôt ses repères, deviennent un besoin pour l'homme afin de se régénérer, d'acquérir des connaissances et s'imprégner de leçons de vie profondes et éternelles. Dans le premier chapitre de *Citadelle*, notons que le thème de la pitié est exploité dans tous ses états, et parfois les leçons prodiguées peuvent susciter l'indignation si le message est mal interprété : « *Nous qui gouvernons les hommes, nous avons appris à sonder leurs cœurs afin de n'accorder notre sollicitude qu'à l'objet digne d'égards.* » (Saint-Exupéry 1948 :15)

La compassion de ce chef de tribu est accordée aux seuls êtres qui la méritent, cela peut paraître *a priori* comme un signe d'orgueil, mais au fond, c'est un signe de grandeur d'âme et de profondeur, car selon ce même seigneur, la dignité de l'homme doit passer au-dessus de toute autre considération, celui-ci rebute les « *blessures ostentatoires* » (Saint-Exupéry 1948 :15), car pour lui la souffrance silencieuse est la meilleure preuve de force et d'honneur, contrairement à ceux qui étalent excessivement leurs maux ; ils ne peuvent en aucun cas mériter sa pitié. Par conséquent, un gouvernant, aussi tyrannique soit-il, a plus de respect pour les personnes dignes. A l'image d'un souvenir puisé de sa jeunesse, qui rappelle des visions de mendiants et de morts. Ainsi, c'est avec dégoût qu'il évoque ces mendiants qui se complaisent dans leur misère et leur saleté dans le seul but de récolter des dons facilement gagnés.

Ils se montraient l'un à l'autre leur pourriture avec orgueil, tirant vanité des offrandes reçues, car celui qui gagnait le plus s'égalait en soi – même au grand prêtre qui expose la plus belle idole. (Saint-Exupéry 1948 : 15)

C'est de ces « *blessures ostentatoires* » dont il sera question, plus tard, lors de ses méditations. Dans ce premier chapitre, on peut repérer une sorte de sensibilité à l'égard des femmes et des plus faibles et même des « *morts* ». « *Il fut un âge aussi où j'eus pitié des morts...* ». (Saint-Exupéry 1948 : 16) Dans sa profonde réflexion, le

protagoniste révèle peu à peu sa vision de la vie et plonge le lecteur dans une solitude désespérée lorsqu'il dévoile la suite de sa pensée : « ...*n'ayant point encore entrevu qu'il n'est jamais de solitude pour ceux qui meurent.* » (Saint-Exupéry 1948 : 16) Contrairement aux idées reçues, la mort, selon le narrateur, réconcilie l'être avec son *Autre*, car c'est la vie qui l'en défait. La mort délivre de cette solitude tant ressentie par l'homme, quelle que soit sa position sociale, s'il n'arrive pas à trouver un sens à sa vie. Par la suite, il entreprend une réflexion sur les différentes catégories de personnes qu'il a pu rencontrer au cours de sa vie et qui méritent, selon lui, aussi bien le mépris que le respect. Ainsi il évoque « *l'égoïste* » et « *l'avare* » accrochés à leurs caractères jusqu'au dernier souffle, ou encore le lâche qui se cache derrière des prétextes pour ne pas affronter. Mais il a aussi connu le magnanime, celui qui partage son eau quand il a soif et sa part de nourriture quand il a faim.

Dans la mort, aussi bien symbolique que réelle, l'homme se rend compte de la *Vérité*. « *Mais celui-là que la mort a choisi, occupé de vomir son sang ou de retenir ses entrailles, découvre seul la vérité – à savoir qu'il n'est point d'horreur de la mort.* » (Saint-Exupéry 1948 : 17)

On finit par se rendre compte que le corps n'est finalement qu'une enveloppe charnelle dans laquelle l'âme a été déposée sur terre pour accomplir une mission bien précise, ce n'est qu'une fois mort que l'on prend conscience de cette *Vérité* tant aspirée. A l'achèvement de sa mission sur terre, l'homme retourne, tout simplement, d'où il est venu (à l'image du petit prince). Contrairement à l'âme, le corps n'est qu'un ornement qui s'use et se fane comme tout ce qui est matériel, et la mort nous délivre de cette usure. Voici des paroles chargées de mysticisme d'un chef de tribu qui a acquis la sagesse nécessaire qui sied à son statut : « *Son propre corps lui apparaît comme un instrument désormais vain et qui a fini de servir et qu'il rejette. Un corps démantelé qui se montre dans son usure.* » (Saint-Exupéry 1948 : 17)

Le corps s'use, l'âme est éternelle. Le corps se fane comme les choses matérielles et la mort nous délivre de cette usure. Un autre passage reflète également l'hégémonie de la mort, car c'est dans l'agonie (comme dans la mort symbolique de l'initiation) que la conscience de l'homme est exacerbée par ses souvenirs de l'univers matériel, et suivie

d'un éveil à un monde spirituel à travers lequel il comprend la vanité de l'existence terrestre.

A travers le lyrisme de ses paroles, le narrateur se fait la voix d'une conscience tourmentée qui se meut, au seuil de la mort, en une sorte de réminiscences vers les temps anciens du commencement. Et le narrateur de poursuivre : « ...*Et tous les biens deviennent inutiles qui servaient à parer, à nourrir, à fêter cette chair à demi étrangère, qui n'est plus que propriété domestique, comme l'âme attachée à son pieu.* » (Saint-Exupéry 1948 : 17)

Dans ce passage, à notre sens lyrique, le narrateur se fait le porte-parole d'une conscience tourmentée qui, au seuil de la mort, atteint les souvenirs passés, une sorte de rétrospective de toute une vie. Les temps anciens du commencement, comme le souligne encore le passage suivant :

Alors commence l'agonie qui n'est plus que balancement d'une conscience tour à tour vidée puis remplie par les marées de la mémoire. Elles vont et viennent comme le flux et le reflux, rapportant, comme elles les avaient emportés, toutes les provisions d'images, tous les coquillages du souvenir, toutes les conques de toutes les voix entendues. Elles remontent, elles baignent à nouveau les algues du cœur et voilà toutes les tendresses ranimées. Mais l'équinoxe prépare son reflux décisif, le cœur se vide, la marée et ses provisions rentrent en Dieu. (Saint-Exupéry 1948 : 17)

Cette préparation à la mort est loin d'être terrifiante, au contraire, c'est une belle mort qui avance, pas à pas, afin de prendre ce qui lui revient de droit. Toujours selon le seigneur berbère, la mort n'est pas une fin en soi puisque tout revient vers son Créateur. A travers cette envolée lyrique, on assiste dès lors à la préparation d'un voyage spirituel initiatique qui donnera à l'homme (ou plutôt à l'initié) une plus grande capacité à supporter les souffrances dont il fait l'objet tout au long de sa vie et à acquérir, à l'issue de ce grand examen, une sagesse patriarcale.

En évoquant ses souvenirs, le narrateur rend hommage à cette femme qui l'a tant fasciné par son incommensurable courage et sa dignité préservée face à sa mort imminente. Il en garde en mémoire un incroyable sentiment de pureté, en enchaînant avec cette description l'agonie de la femme captive :

Qu'ai-je côtoyé de plus léger que la mort de cette captive dont on égaya mes seize-ans et qui, lorsqu'on me l'apporta, s'occupait déjà de mourir, respirant par souffles si courts et cachant sa toux dans les linges, à bout de courses comme la gazelle, déjà forcée, mais l'ignorant puisqu'elle aimait sourire. (...) Mais ce sourire était vent sur une rivière, trace d'un songe, sillage d'un cygne, et de jour en jour s'épurant, et plus précieux, et plus difficile à retenir, jusqu'à devenir cette simple ligne tellement pure, une fois le cygne envolé. (Saint-Exupéry 1948 : 17-18)

Ce passage dit le respect solennel du chef de tribu, naguère adolescent, à l'égard d'une femme dont la mort a été vécue comme une délivrance et un envol vers la liberté. Il a comparé cet être à deux animaux majestueux ; la gazelle et le cygne, qui passent leur chemin d'un air paisible et triomphant, malgré le danger qui les guette. Cette femme, alors inconnue, devient le symbole de la dignité humaine, l'emblème de la liberté, et malgré sa mort elle a triomphé sur l'être despotique qui la retenait prisonnière.

Le petit prince rassure le pilote en lui disant : « *C'est mieux comme ça. Mon étoile, ça sera pour toi une des étoiles. Alors, toutes les étoiles, tu aimeras les regarder...Elles sont toutes tes amies.* » (Saint-Exupéry 1943 : 69)

Le narrateur ne supporte pas cette idée de disparition ; « *...je me sentais glacé par le sentiment de l'irréparable* ». Il dit encore : « *Et je compris que je ne supportais pas l'idée de ne plus jamais entendre ce rire. C'était pour moi comme une fontaine dans le désert.* » (Saint-Exupéry 1943 : 68-69)

Le petit bonhomme lui offre, pour le reconforter son « *rire* », « *(Mon rire) sera mon cadeau...ce sera comme pour l'eau...* » (Saint-Exupéry 1943 : 69) Et un rire ne représente-t-il pas l'espoir de tous ? Afin de mieux mettre en valeur cette vision du sacrifice, le petit prince enchaîne avec une discussion des plus profondes en parlant des étoiles qu'il compte lui léguer symboliquement, une fois de retour à sa planète :

(...). Toi, tu auras des étoiles comme personne n'en a... (...). Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire ! (Saint-Exupéry 1943 : 70)

La récurrence du pronom personnel « *tu* » pourrait signifier l'innocence mais aussi le degré de confiance et l'espoir que le petit prince met en l'homme afin de le faire contribuer au changement vers une vie et un monde meilleurs. Le rire est le propre de l'homme, sans cela, ce dernier dépérirait. Le narrateur a transmis son message et c'est à ce moment qu'il se repose enfin après avoir accompli pleinement sa mission. *Dans Terre des hommes*, il dit : « *On attend l'escale comme une Terre promise, et l'on cherche sa vérité dans les étoiles* ». (Saint-Exupéry 1939 : 151) Encore une allusion aux étoiles, seraient-elles les lumières qui éclairent un monde obscur ou celles qui ont guidé le berger ? D'un point de vue symbolique et vu leur réitération dans les récits, on est appelé à les considérer comme le symbole ésotérique de l'espoir qui guidera les hommes vers le cheminement de leur conscience. Le pilote attend impatiemment la délivrance, qu'il perçoit comme une récompense à tant de malheurs vécus ; « *...j'ai marché, j'ai eu soif, j'ai suivi des pistes dans le sable, j'ai fait de la rosée mon espérance. J'ai cherché à joindre mon espèce, dont j'avais oublié où elle logeait sur la terre.* » (Saint-Exupéry 1939 : 151)

Ayant pris ses distances par rapport aux chemins terrestres, grâce à son avion comme par l'intermédiaire du désert, Saint-Exupéry, comme tous les guides dignes de ce nom, a « *vu quelquefois ce que l'homme a cru voir* » ; il peut le révéler à ses lecteurs, à ses « *amis* » au sens mystique du mot, pour ceux dont l'âme est déjà proche de la sienne... Pour lui, « *La vérité, ce n'est point ce qui se démontre, c'est ce qui simplifie* ». (Saint-Exupéry 1939 : 175)

Il ne transmet pas son enseignement pour se montrer, pas plus pour gagner l'estime d'autrui ou une quelconque considération, pour le pouvoir; non plus pour être mieux dans sa société « *fourmilière* » ! mais, c'est pour la seule plénitude, la seule force manifestée pour « *Inventer un empire où tout simplement tout soit fervent, où tout soit lié par le nœud divin qui noue les choses. Au-delà du psychologique, du personnel, de la personnalité, de l'« humain »!* » (Saint-Exupéry 1939 : 175)

Dans *Citadelle*, les enseignements de ce patriarche soucieux de l'éducation spirituelle de son fils et de l'héritage de la succession, sont dispensés d'une manière différente des autres récits de Saint-Exupéry. Nous avons pu voir précédemment qu'il y avait une narration disloquée et entrecoupée d'événements tantôt concernant le père et tantôt le

fil. En effet, la leçon sur la mort a porté ses fruits, car même devant la mort de son propre père, le disciple parle avec sublimation. Ce n'est pas un drame que l'assassinat de son père, mais un acte « *majestueux* ». Il ne raconte pas cet épisode de manière linéaire, mais il le chante (ne serait-ce pas des chants liturgiques dissimulés ?). La mort de son père est célébrée par la grandeur qui s'en dégage : « *Les cheveux de l'assassin blanchirent, dit-on, quand son poignard, au lieu de vider ce corps périssable, l'eut rempli d'une telle majesté.* » (Saint-Exupéry 1948 : 18)

Il aura finalement assimilé et bien compris les enseignements de son père ; chaque mort est unique, et les captifs, les suppliciés, les assassinés ne sont plus des victimes, mais les héros de leur propre fin. La fonction poétique du langage témoigne d'une sensibilité spirituelle qui évoque une volonté de dédramatisation de la mort afin de surmonter le deuil. Ainsi, il ne parle pas d'assassinat ou de meurtre, mais d'un « *régicide [qui] installa d'emblée [son père] dans l'éternité...* » (Saint-Exupéry 1948 : 18). Cette expression reflète, paradoxalement, l'immortalité que lui a conféré cet acte. Le moment de l'enterrement rejoint également cette idée, puisque le narrateur emploie des expressions qui semblent se confondre avec son ressenti, comme « *porté en terre* », ou encore une description qui le pose comme fondement de tout principe régissant un système : « *Il pesait, suspendu, comme la première dalle d'un temple. Et nous ne l'enterrâmes point, mais le scellâmes dans la terre, enfin devenu ce qu'il est, cette assise.* » (Saint-Exupéry 1948 : 18)

Ce père que la mort a ravi précocement aux siens par des mains assassines est aussi un patriarche que même la mort n'a pas réussi à effacer la trace sur terre, mieux encore, il devient le point central, le point d'appui et la base de toute une civilisation. Par conséquent, l'expression « *la première dalle d'un temple* », établit solennellement que la mort n'est pas un achèvement, mais bien un commencement très solide. L'immortalité est accentuée par cette parole d'un fils empli de fierté à la seule évocation de ce souvenir : « (...) *nous crûmes, quand nous le descendîmes, non ensevelir un cadavre, mais engranger une provision.* » (Saint-Exupéry 1948 : 18). *A fortiori* cette mort loin de l'anéantir, l'a renforcé en l'ancrant profondément, *ad vitam aeternam* dans les entrailles de la Terre. Ce père est d'autant plus glorifié et l'image de

la noblesse qui le reflète prend le dessus sur ce corps périssable, l'acte devient sacrilège car il a renforcé la grandeur qui faisait révéler ce souverain.

C'est lui qui m'enseigne la mort et m'obligea quand j'étais jeune de la regarder bien en face, car il ne baissa jamais les yeux. Mon père était du sang des aigles. *Se souvient-il.* (Saint-Exupéry 1948 : 18)

Les signes de grandeur et de noblesse persistent même après le crime ce qui a mené l'assassin à la « *prosternation* » et ce, « *par la seule immobilité du mort* » (Saint-Exupéry 1948 : 18)

Telle est la première leçon que le seigneur berbère a inculqué à son fils : affronter la mort et ne jamais en avoir peur, car elle fait partie intégrante de la vie et il appartient à chacun de nous de vivre en la côtoyant de près, « *lui qui ne gouverna pas mais pesa et fonda sa marque* », témoigne ainsi le fils. (Saint-Exupéry 1948 : 18) Le fils se souviendra toujours que gouverner ne se résume pas à terroriser, tyranniser et donner des ordres, mais bien au-delà, à se faire respecter même dans la mort ; ce père est devenu une source de laquelle le fils continuera à puiser. Dans la vie ordinaire nous sommes « *aveugles* » et « *sourds* », dans le désert on guérit.

Ainsi, après une longue souffrance, réelle et symbolique, où le temps est aboli, les directions se confondent, l'homme perd le sens de l'orientation, il est livré aux brûlures corrodantes du soleil, aux dangers des animaux sauvages qui occupent le désert, où il est confronté à la mort à tout moment ; il est enfin délivré et sauvé, aussi bien sur le plan spirituel que physique. L'individu retrouve son identité, son autonomie et son authenticité.

Le désert prend, ainsi, toutes les formes, et d'espace hostile se transforme en un espace de paix, de rédemption et de re-naissance. Dans les récits de Saint-Exupéry, la rédemption se traduit par les enseignements acquis par les protagonistes de l'action, après toutes les différentes épreuves vécues, de la disparition du petit bonhomme qui symbolise le sacrifice et l'espoir en un monde meilleur, au sauvetage du pilote par les Bédouins libyens, à la réconciliation du Caïd avec son ennemi et la paix spirituelle ressentie par cette harmonie. Peut-on ainsi considérer que le désert est par excellence l'espace de l'expiation, voire de la rédemption ?

Cette phase du rite initiatique se résume en une « *venue au monde* » de l'initié, un retour vers soi et vers la vie « *ordinaire* » ou encore d'une prise de conscience qui revaloriserait tout d'abord l'individu à ses propres yeux et ensuite, aux yeux de ses semblables.

### *II.3. Expiation symbolique et rédemption*

Les techniques des rituels initiatiques sont légion et à différents degrés d'intensité. Elles éprouvent l'initié et le poussent à l'extrême afin de faire de lui (un homme), mais il y a des initiations tendant davantage vers le mysticisme, et qui ne recourent pas à la violence. Nous développerons dans ce qui va suivre la pratique de la technique du Yoga, car, d'après l'œuvre de Saint-Exupéry, nous avons remarqué que le héros se rapprochait mieux du « yogin » que du néophyte des tribus primitives.

D'après les travaux de Mircea Eliade sur le Yoga, la pratique de ce dernier est constituée de différentes techniques qui lui confèrent un statut plus « *valorisant* » que les autres types d'initiations classiques. L'historien des religions l'explique en ces termes :

L'aspect extérieur de la pratique Yoga n'est pas seul à rappeler le comportement d'un novice durant son entraînement initiatique : car le yogin abandonne la société des hommes, se retire dans la solitude, se soumet à une ascèse parfois excessivement sévère et suit l'enseignement oral d'un maître, enseignement secret par excellence, communiqué « de bouche à oreille » comme s'expriment les textes hindous. (Eliade 1959 : 231)

A travers cette pratique, l'acheminement intérieur aboutit à un changement total de l'être, car c'est toute la condition humaine qui est « *abolie* » (Eliade 1959 : 231)

Le schéma initiatique traditionnel reste le même que celui des autres rituels ; préparation, mort symbolique, épreuves et enseignements et enfin renaissance. Ce qui change, ce sont les différents symboles qui réfèrent aux techniques du Yoga. Le yogin aspire à dépasser pleinement sa simple condition d'être humain avec ses faiblesses et ses limites. Il veut, de ce fait, arriver à transcender l'humaine condition qui le pousse

vers une sorte d'emprisonnement intérieur qu'il rejette absolument au profit d'une indépendance acquise à la suite d'une quête profonde et spirituelle.

Grâce au Yoga, l'ascète abolit la condition humaine – c'est-à-dire, en termes indiens, l'existence non illuminée, vouée à la souffrance – et obtient un mode d'être inconditionné : ce que les indiens appellent la délivrance, la liberté, *moska, mukti, nirvâna*. Mais anéantir la condition humaine profane afin d'obtenir la liberté absolue, cela veut dire mourir à ce mode d'être conditionné, et renaître à un autre, transcendant, non conditionné. (Eliade 1959 : 231)

Le Yoga se pratique par une ascèse intérieure très intense et qui préconise le dépassement de soi à travers des techniques différentes destinées à des « *hommes en tant qu'hommes, prisonniers de leur ignorance* ». (Eliade 1959 : 232) Les yogins se caractérisent par l'immobilité « *dans une position absolument statique, appelée âsana, et qui le fait ressembler à une pierre ou à une plante* ». (Eliade 1959 : 232) Ils se différencient également des hommes du « *monde* », par le rythme de leur respiration, ou le « *prânâyâma* », qu'ils travaillent à faire ralentir le maximum possible, et aspirent même à arriver à une « *rétenion totale du souffle* ». (Eliade 1959 : 232) Les pratiques des yogins se distinguent également par une totale concentration sur un point précis de la pensée : *ekâgratâ*. Le yogin cherche absolument à abandonner le mode de vie profane et « *de déboucher sur un plan non conditionné, d'absolue liberté* ». (Eliade 1959 : 232) Et l'historien des religions d'affirmer : « *Mais il ne peut accéder à une telle situation, comparable et même supérieure à celle des Dieux, qu'en mourant à la vie non illuminée, à l'existence profane.* » (Eliade 1959 : 232)

Ainsi, à travers la diversité des situations, ces rites explorent les profondeurs de l'humain en lui apportant le savoir et la connaissance inhérents à sa simple humanité. Profondément influencé par ses maîtres, l'initié devra partager avec eux ses expériences dans un univers inquiétant et angoissant. Ce sont ainsi, ses propres angoisses que l'initié devra affronter et chercher à conjurer, devant la présence cachée de la mort.

La solitude s'offre alors comme un refuge expiatoire ou apaisant. L'initié quitte la ville parce que celle-ci est trop bruyante. Il s'établit dans un endroit reculé, tout seul, et il

devra y vivre le temps de l'ascèse. Le néophyte reproduit alors les temps reculés du commencement du monde, tout en passant par des épreuves, parfois très dures.

La solitude est l'un des thèmes les plus importants aussi bien dans les rituels initiatiques que dans l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry. Elle acquiert également deux sortes de statuts, l'un expiatoire se présentant comme un châtement après avoir commis quelque crime, l'autre, plus euphorique qui en fera un plaisir, voire une jouissance. Le solitaire aime les espaces clos et circonscrits : ainsi le narrateur de *Terre des hommes* éprouve une sorte de paix intérieure procurée par le silence du désert lequel lui rappelle étrangement des souvenirs d'enfance, et ainsi le mythifie :

En face de ce désert transfiguré je me souviens des jeux de mon enfance, du parc sombre et doré que nous avions peuplé de dieux, du royaume sans limites que nous tirions de ce kilomètre carré jamais entièrement connu, jamais entièrement fouillé. (Saint-Exupéry 1939 : 109)

Dans *Citadelle*, le chef de tribu promène son fils à travers les quelques villages éloignés et épars de la tribu, le protège du monde extérieur pour mieux le préparer aux commandes de ce même village. C'est dans cet espace désertique que les personnages peuvent trouver le calme nécessaire et donner libre cours à leurs rêveries et autres formes d'imagination. Dans cette œuvre, la thématique de l'encerclement n'est pas l'indice d'un péril, sans doute parce qu'entre le monde et les personnages s'interpose un jardin, un arbre, un puits quelque part, une rose qui attend, un coucher de soleil, une maman, une amante :

Car la femme pour laquelle tu désires tuer est elle-même toujours autre chose qu'un simple corps, mais telle patrie particulière hors de laquelle tu te découvres exilé et sans signification. Car la bouilloire où se prépare le thé du soir, voilà brusquement qu'elle te manque, de perdre son sens à travers elle. (Saint-Exupéry 1948 : 261)

Autre motif associé au thème, la nuit qui rassure le solitaire par sa présence enveloppante. Elle le protège en le cachant, lui permet parfois d'accéder à la vérité profonde de son être, comme le montrent ces phrases :

« ...Car tu construis le goût de l'eau du port et du silence et des espérances merveilleuses par le seul arrangement de tes pierres » « ... le silence s'ajoute aux pierres... » « ...ton temple les sollicite et ils vont s'essayer dans son silence. » (Saint-Exupéry 1948 : 98-104)

La solitude et la nuit favorisent la rencontre avec soi-même, avec un soi régénéré par la contemplation du paysage nocturne qui atténue toutes les souffrances et dissout les angoisses. Ainsi :

Dans le cas du Yoga, nous sommes en présence d'un complexe de croyances, d'idées et de techniques, ascétiques et contemplatives visant la transmutation, donc l'abolition, de la condition humaine. Or, il importe de constater que ce long et difficile itinéraire ascétique se développe selon les signes bien connus d'un scénario d'initiation : en fin de compte, la pratique Yoga « tue » l'homme normal, c'est-à-dire métaphysiquement « ignorant », proie des illusions – et « engendre » un homme nouveau, dé-conditionné et libre. (Eliade 1959 : 232)

Le but du Yoga n'est pas le même que les autres rituels initiatiques de puberté ou d'entrée dans les sociétés secrètes, mais c'est « *l'unio mystica avec la Déesse* », aspirer à « l'autonomie spirituelle ». (Eliade 1959 : 233) Cependant, toutes les initiations avec les épreuves divergentes se rejoignent dans un point culminant : « *la transmutation du néophyte au moyen d'une mort mystique* ». (Eliade 1959 : 233)

A la suite d'exercices de méditations intenses et éprouvants, le yogin aura la capacité d'accéder à « *la connaissance des états post mortem* ». Il aura, de ce fait, réussi à maîtriser le phénomène « *de résorption qui a lieu après la mort* », cette technique se révèle être la reproduction du phénomène cosmique qui disparaît progressivement à chaque cycle. (Eliade 1959 : 233)

Les bouddhistes et les yogins ont repris un thème initiatique ancien qui consiste à l'acquisition, symbolique, d'un « *nouveau corps* » (Eliade 1959 : 233) dans lequel l'initié renaîtra après avoir accompli les différentes épreuves initiatiques. Cette technique a été révélée pour la première fois par Bouddha, qui a lui-même fait découvrir à ses disciples la façon avec laquelle, à partir d'un « *corps charnel* », ils peuvent créer « *un autre corps* » formé d'une « *substance intellectuelle* ». (*rûpim manomayam*) (Eliade 1959 : 233) Les adeptes de ces rituels tendent vers la perfection

en aspirant à obtenir un « *corps divin* ». (*divya deha*) (Eliade 1959 : 233) D'autres thèmes bouddhistes initiatiques comme « *la chaleur intérieure* », « *et des flammes qui jaillissent de la tête de celui qui a transcendé la condition humaine* » (Eliade 1959 : 234) sont encore repris afin de perpétuer la tradition ancestrale et permettre aux hommes de se dépasser et renaitre à une vie spirituellement plus riche.

### ***Vers la délivrance, le Salut personnel et la Re-naissance***

Cependant, l'initiation n'est pas l'apanage des seuls peuples anciens, mais bien aussi des civilisations modernes et encore de la littérature avec toutes les thématiques qu'elle renferme. Chaque époque possède ses thèmes de prédilection, mais il n'en demeure pas moins que ceux-ci peuvent converger vers un point culminant, celui où le héros se cherche et cherche ainsi des réponses à ses multiples interrogations. A plus forte raison, l'initiation pourrait s'avérer une réponse ;

Et une réponse irréfutable parce qu'obtenue hors de tout raisonnement logique, au désir de changement de l'homme qui rêve d'échapper à l'enlisement de la vie quotidienne, ce qu'il traduit vulgairement par une expression chargée de sens symbolique : « changer de peau »<sup>1</sup>.

Dans sa volonté d'employer le rituel initiatique comme procédé qui conduirait à l'abolition « *la Création et l'Histoire* », l'homme « *moderne* »<sup>2</sup> tend à surpasser la condition humaine, mourir afin de renaître *Autre*, en annihilant, ce faisant, toutes les contraintes et les faiblesses qui lui sont propres en tant qu'individu. Ce but est plus que jamais convoité par l'homme dit « *moderne* ». Si l'on devait remonter ne serait-ce qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, nous pourrions constater que la littérature, et plus particulièrement depuis l'expansion du roman, a vu se proliférer les thèmes à caractère initiatique, ceux de la recherche de soi, de l'impossibilité de trouver le bonheur absolu et de constamment partir à sa recherche et de changer de situation, de pays ou encore de vie. Afin d'étayer notre réflexion, nous donnons l'exemple de *La Métamorphose* de

---

<sup>1</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 117

<sup>2</sup> ELIADE Mircea (1956), *Forgerons et Alchimistes*, Paris, Flammarion, p. 162

Kafka<sup>1</sup>. Le héros de *La Métamorphose* est, à notre sens, représentatif de la recherche de soi et de l'impossibilité de trouver sa place dans ce monde. En mettant en scène un homme, en apparence ordinaire, dans un contexte réaliste, mais qui en se réveillant un matin s'aperçoit qu'il a une nouvelle apparence, horrifiante de ce fait, l'auteur personnifie le sentiment d'être étranger dans sa propre communauté dont il a lui-même souffert ; d'où la nécessité de passer par une étape, certes un peu particulière, assez insensée, pour réfléchir à son destin et se découvrir et ainsi découvrir le vrai visage du monde dans lequel il vit. En effet, le cancrelat qu'il est devenu lui a permis de se rendre compte de certaines réalités au sein même de sa famille, comme l'amour inconditionnel de sa sœur ou encore la répulsion de son père à son égard ou l'indifférence effrayante qui caractérise l'humain. Pendant sa transformation, le personnage a compris qu'il n'était accepté par sa famille que par intérêt car il était le seul à subvenir à leurs besoins, et à leur permettre de régler leur dette ; mais à la première occasion, il est rejeté par ses proches à cause de sa *différence*. Bien entendu, cette transformation est purement symbolique et a une finalité philosophique. Nous pouvons penser que cette métamorphose est l'étape d'une mort symbolique et que ce héros a été choisi pour accomplir une mission, celle du dépassement de soi en s'interrogeant sur le monde et en essayant de trouver des réponses susceptibles de l'aider à trouver le repos de l'âme.

Mais contrairement aux rituels initiatiques classiques dont l'étape de la mort symbolique s'avère la sortie vers la nouvelle naissance, dans le cas de *La Métamorphose*, c'est la vraie mort du héros qui sera sa propre délivrance de tout le mal qu'il a vécu. Pendant sa transformation, le personnage se remémorera sa vie passée, sans intérêt, routinière et conventionnelle ; il s'apercevra que sa vie présente est absurde, dont la tournure des événements ne paraît avoir aucune issue ; il se sentira en totale désharmonie avec le monde dans lequel il vit. Il finit alors par s'abandonner à son propre sort et accepter la mort comme une nouvelle naissance.

Dans notre contexte, l'œuvre de Saint-Exupéry à elle seule regorge de thèmes initiatiques, dans le sens où l'auteur rend compte, à travers ses personnages, de sa grande volonté de changer le monde, faire prendre conscience aux hommes de la

---

<sup>1</sup> KAFKA Franz (1989), *La Métamorphose et autres récits*, Paris, Gallimard.

nécessité d'entreprendre une quête spirituelle afin de sortir de cette peur qui le submerge, de l'urgence de faire sortir le monde de sa déshumanisation.

Cette étape cruciale dans les rites initiatiques des différentes civilisations intervient au terme de longues épreuves destinées à préparer le *néophyte* à une nouvelle vie, voire une nouvelle identité. Tout comme les épreuves des rituels d'initiation sont divergentes, la manière de renaître à la vie diffère d'un peuple à un autre. Selon le degré d'intensité du rituel, la re-naissance peut parfois être aussi intense et même douloureuse, en particulier s'il s'agit d'une confrontation avec un « *monstre* », selon certaines mythologies citées précédemment, dont le héros doit sortir du ventre après y avoir pénétré pour des motifs initiatiques. Cette étape « prend en général la forme d'une expulsion violente »<sup>1</sup>. Cette sortie du ventre d'un géant ou d'un monstre est, dans toutes les mythologies, symbolique d'une naissance nouvelle qui réitère le geste originel de la mise au monde, de l'accouchement par le ventre maternel. Ce scénario n'est pas propre aux civilisations païennes ou polythéistes, il a également été adopté dans les religions monothéistes, du moins nous retrouvons ces parcours initiatiques chez presque tous les prophètes qui ont eu à accomplir des missions ou de transmettre des messages divins. Nous prendrons comme exemple l'histoire du prophète Jonas. Ce dernier a été éprouvé par Dieu et le chemin qu'il a suivi retrace celui du rite initiatique, d'un point de vue symbolique<sup>2</sup>.

Jonas a été choisi par Dieu comme témoin des exactions commises par le peuple de Ninive dans la terre de Mossoul, car il était connu pour son sens profond de la justice et son esprit intègre. Il devait remettre dans le droit chemin ces gens et les informer que Dieu allait leur infliger un lourd châtement dans les quelques jours qui allaient suivre. Se sentant impuissant face à ce peuple injuste et orgueilleux, et incapable d'accomplir la mission dont il a été investi par Allah, il s'enfuit en menaçant les gens de la survenue d'une catastrophe après trois jours. Le peuple finit par croire à une punition imminente et à se rendre compte de leurs péchés ; les gens se repentirent alors et commencèrent à effectuer des prières en implorant Dieu de leur pardonner : « *Allah répandit sur eux sa pitié et leva la punition sur le point de tomber sur eux.* » Mais

---

<sup>1</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 57.

<sup>2</sup> IBN KATHIR, *Histoire des Prophètes*, éditions Darussalam, révisé par l'association Aux sources de l'Islam, URL : <http://sourceislam.com>

Jonas devait être châtié à son tour pour avoir désobéi et manqué à sa mission et de ce fait subir une épreuve divine. En effet, après avoir quitté son peuple, Jonas effectua un voyage à bord d'un bateau, mais après quelque temps seulement, le bateau menaça de couler contraignant les membres de l'équipage à prendre la décision de tirer au sort un nom parmi les passagers qui devait être jeté à la mer afin d'alléger la charge. Le nom de Jonas fut tiré au sort une première fois, mais comme il était connu pour sa piété et son intégrité, les hommes répétèrent le tirage et son nom sortit encore une fois, et il fut jeté à la mer. Comme son destin était tout tracé, un poisson énorme (on en déduit une baleine selon le contexte) l'engloutit. C'est ainsi que Jonas demeura un certain temps dans le ventre du poisson à méditer sur sa faute et à implorer le pardon de Dieu, et c'est ici même qu'il se rendit compte de sa grande erreur en fuyant la responsabilité qui lui incombait. Arrivé à cette étape, nous pouvons parler de mort initiatique dans la mesure où Jonas, au début, avait cru qu'il était mort, mais en réussissant à se déplacer dans le ventre du poisson, il comprit qu'il était encore vivant. C'est à ce moment qu'il se prosterna et entreprit une prière contemplative pour se repentir de ses péchés : « *O mon Seigneur ! [dit-il] J'ai fait une place de prière où personne d'autre ne t'a jamais adoré.* » Le poisson, sur ordre d'Allah Tout-Puissant, pénétra dans la profondeur de la mer. Il entendit ainsi le poisson glorifier Allah ainsi que les animaux sous-marins, ce qui le poussa lui aussi à glorifier à son tour Allah, comme il est décrit dans le Coran :

Et Dhoû-n-Noûn (Jonas) quand il partit, irrité. Il pensa que Nous n'allions pas l'éprouver. Puis il fit, dans les ténèbres, l'appel que voici : « Pas de divinité à Part Toi ! Pureté à Toi ! J'ai été vraiment du nombre des injustes. » Nous l'exauçâmes et le sauvâmes de son angoisse. Et c'est ainsi que Nous sauvons les croyants. » Sourate 21 : *Les prophètes*. Versets 87-88.

Dans la tradition coranique, Jonas a pu être sauvé car il avait longuement médité et imploré Dieu en reconnaissant ses péchés et si cela n'avait pas été le cas, il serait resté dans le ventre du poisson jusqu'au jour du Jugement dernier. Le poisson, agissant toujours sur ordre d'Allah, jeta ainsi Jonas sur le rivage, « *sur une terre stérile où il n'y a aucune plante ou arbre* », et c'est ainsi qu'il sortit de son ventre totalement nu. Afin de l'abreuver et le nourrir, Dieu fit pousser au-dessus de lui une plante courge, des exégètes disent qu'il y a une sagesse en faisant pousser une telle plante, parce que

ses feuilles sont douces, abondantes et fournissent une ombre fraîche. Et « *Allah dirigea des chèvres sauvages qui mangeaient les insectes. Jonas buvait de leur lait chaque jour.* » (Paroles rapportées par Ibn Abi Hâtim, de Sakhr Ibn Ziyâd, de Ibn Kousait, qui entendit Abû Hourayra)

Ibn Abbâs et As-Souddi dirent de Jonas : « *comme un bébé lorsqu'il naît* ». Après cette dure épreuve, Jonas devint du nombre des Messagers de Dieu.

Ces rites de renaissance doivent impérativement se dévoiler sous le signe de la solitude et engendrer ainsi la peur qui à force de peser sur l'individu finit par se transformer en « *peur sacrée* »<sup>1</sup> et ainsi le forger et l'amener à rompre avec « *le monde profane* »<sup>2</sup>. Il est important de préciser toutefois que ce ne sont pas tous les rites de renaissance qui s'achèvent de manière aussi violente et douloureuse. Le plus important demeure dans ce qu'ils dégagent comme significations profondes et spirituelles ; l'enfermement dans un endroit étroit représentant la matrice ou le ventre maternel afin de reproduire la forme embryologique. Chez les peuples Bantous par exemple, « *l'accouchement* » rituel de la re-naissance se fait par le père, le ventre de la mère est reproduit par « *membrane de l'estomac et la peau d'un bélier* »<sup>3</sup> dans lesquels est « *enveloppé* » l'initié qui doit à son tour jouer le rôle d'un bébé qui vient de naître en imitant les premiers vagissements du nourrisson aux côtés de sa mère et en se détachant totalement de sa vie passée. La durée de la cérémonie est de quatre jours durant lesquels « *l'embryon* » reste enveloppé dans la peau confectionnée pour l'occasion pour ne sortir que le quatrième jour.

Le rite de revêtement par la peau d'animal dont on se débarrasse ensuite, est attesté en Egypte comme en Inde. Le rite indien de purification du novice qui a brisé son vœu, s'étend longuement sur des comparaisons embryologiques<sup>4</sup>.

Cette transfiguration nous plonge dans un univers ésotérique qui, sans laisser de répit au néophyte, lui permet l'ascension vers un univers inconnu mais cependant chargé de valeurs spirituelles. Sur le plan symbolique, la re-naissance est attribuée à une sorte de

---

<sup>1</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 58.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 59.

« nudité rituelle » car « avec le Korè », « parait l'homme nouveau, ressuscité, transfiguré au point de se dissocier de l'ancien. »<sup>1</sup>

Ce retour à l'état embryonnaire est lourd de significations puisqu'il représente « le degré suprême de la perfection du savoir »<sup>2</sup>.

L'accomplissement du rituel qui s'achève par la re-naissance et tous les acquis, sont considérés comme une armure de protection contre les « maux » que va rencontrer le candidat dans sa nouvelle vie. De ce fait, il sera immunisé contre toute forme de mal « venu(s) de la connaissance »<sup>3</sup>. Il est précisé qu'il s'agit bien de ;

La connaissance tout humaine, rationnelle ou expérimentale : ainsi, les initiés avalent beaucoup de nourritures incompatibles, signe de leur invulnérabilité – et en même temps de leur esprit affamé du vrai savoir<sup>4</sup>.

Après bien des périples, sur le point de mourir de soif, les deux hommes sont miraculeusement sauvés par une caravane de Bédouins, dans *Terre des hommes*. Il s'agit d'un apaisement physiologique d'abord. Mais en poursuivant ses recueils, le narrateur est enfin conscient de la *Vérité*, et c'est à ce moment précisément que survient la phase ultime de la re-naissance, de la rédemption et de la paix. Vers le dernier chapitre de *Terre des hommes*, le pilote avoue avoir cédé aux caprices du désert hostile, ennemi et meurtrier, mais ce dernier s'est avéré salvateur, un lieu autant de châtement que d'expiation. Au moment où il allait « renoncer » à sa propre vie, il obtient sa récompense suprême, la paix : « Une fois de plus, j'ai côtoyé une vérité que je n'ai pas comprise. Je me suis cru perdu, j'ai cru toucher le fond du désespoir et, une fois le renoncement accepté, j'ai connu la paix. » (Saint-Exupéry 1939 : 160)

Les mots et les images évoqués ainsi contribuent pleinement à exprimer cette direction unique et essentielle de son message, la ligne de force de toute son œuvre : la découverte, le maintien conscient et la ligne de force de sa vie...<sup>5</sup>. C'est une forme de re-naissance dans le concept du rite initiatique, car Saint-Exupéry a constaté cette

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> MONIN Emmanuel-Yves, *Saint-Exupéry et les lignes de force d'un cheminement initiatique*, In Revue Arkologie. URL : <http://arkologie.com>

« *nécessité d'incarnation* » ; l'expliquant clairement dans cette phrase : « *Tu ne trouveras point la paix si tu ne te fais véhicule, voie et charroi* » (Saint-Exupéry 1939 : 160). Désormais, les « *hommes nouveaux* » sont nés, « *reste à parfaire leur éducation* »<sup>1</sup>.

L'expérience du désert, ou l'aventure du désert devrions-nous dire, chez l'auteur du *Petit Prince* commence dès 1935 après son naufrage dans le désert libyen et se poursuivra jusqu'à sa disparition en 1944. Il parlera du désert, y vivra, en fera son échappatoire, ainsi Saint-Exupéry n'aura plus qu'une seule obsession dans ce monde « *devenu désert* » : œuvrer pour « *fonder* » l'« *Homme essentiel* », l'Homme spirituel, *Citadelle* se fait bâtisseur de celui-ci, la « *Bible* » écrite par une main humaine qui contribuera à son « *enrichissement* ».

Face aux espaces vides, l'homme construit sur le sable et les laves de la planète la cité de sa royauté.

Seigneur, donnez-moi la force de l'amour ! Il est bâton noueux pour l'ascension de la montagne. Faites-moi berger pour les conduire ! (Saint-Exupéry 1948 : 599)

Ainsi, nous nous acheminons, dans l'œuvre exupérienne, vers un renouvellement corporel en plus d'être spirituel. Cette traversée mystique marque le commencement d'une nouvelle vie, d'une nouvelle identité à travers lesquelles l'initié aspire à atteindre la perfection. Aussi, le silence et la contemplation, comme éducation de soi, se révèlent les pierres angulaires sur lesquelles repose la structure de l'initiation exupérienne et couronnent ce combat pour atteindre la grandeur et le dépassement de soi, car « *Le silence est climat, champ d'action de l'âme.* »<sup>2</sup>

### ***Quand la solitude mène à une ascèse du silence***

Nombreux sont les philosophes qui voient en la solitude une nécessité à « *l'expérience existentielle* » et une étape indispensable « *à la prise de conscience d'une réalité*

---

<sup>1</sup> VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF, p. 60.

<sup>2</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe, p. 39.

personnelle »<sup>1</sup>. De cette prise de conscience naîtra chez l'homme une autre « réalité », celle de ses semblables et du monde qui l'entoure, ainsi la solitude et la retraite engendrent « le besoin de communiquer, mieux, de communiquer, pour que le "moi" et le "toi" s'enrichissent mutuellement en devenant "nous" »<sup>2</sup>, et en allant à la découverte de « l'autre », il y a rencontre de l'homme avec l'homme. La solitude humaine s'avère nécessaire à l'épanouissement de l'être, concept primordial dans la pensée exupérienne.

La solitude de Saint-Exupéry, loin d'être hostile et amère, rejoint « la lignée du spiritualisme existentiel, de Platon à Augustin, à Lavelle et Blondel, en passant par Pascal et Kierkegaard. »<sup>3</sup> L'homme qui s'adonne à la solitude ne doit cependant pas perdre de vue qu'il fait partie d'une communauté et que pour préserver son statut d'Homme, voire sa dignité, il doit préserver impérativement les liens d'utilité réciproque. L'Homme doit avoir besoin de l'autre et doit être utile à l'autre. La solitude chez Saint-Exupéry, « cesse d'ailleurs d'être une souffrance, elle n'exprime qu'une absence »<sup>4</sup>, diront certains de ses biographes.

Ainsi, lui qui a toujours été un solitaire, dans toutes les acceptions du concept, prône un humanisme dont les principes se fondent sur les liens entre les hommes, l'amour de la patrie, la responsabilité, et les actes qui définissent l'Être. Il expose ainsi sa vision de l'homme dans *Pilote de guerre* :

Ainsi devient-on l'homme d'une patrie, d'un métier, d'une civilisation, d'une religion. Mais pour se réclamer de tels Êtres, ils convient, d'abord de les fonder en soi. Et, là où n'existe pas le sentiment de la patrie, aucun langage ne le transportera. On ne fonde en soi l'Être dont on se réclame que par des actes. Un Être n'est pas de l'empire du langage, mais de celui des actes.  
(Saint-Exupéry 1942 : 230-231)

*Citadelle*, œuvre posthume, baigne dans une atmosphère ascétique, contemplative et dont les événements sont relatés sous forme de parabole. La thématique du silence caractérise ce texte. Il faut comprendre cependant le sens profond du silence dans ce

---

<sup>1</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 92.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>4</sup> *Ibid.*

contexte et l'associer à l'exercice ascétique, ce qui lui confère une connotation religieuse et mystique.

Max Picard parle du silence en ces termes :

Le silence ne consiste pas seulement dans le fait que l'homme cesse de parler. Le silence est plus que simplement un renoncement à la parole, il est plus que simplement un état dans lequel l'homme peut se mettre quand cela lui convient.

Certes, c'est quand cesse la parole que commence le silence. Mais il ne commence pas *parce que* cesse la parole. Il se manifeste alors seulement<sup>1</sup>.

Nous sommes en présence d'une œuvre qui a une structure particulière, écrite dans des circonstances tout aussi singulières tant son silence est éloquent. Saint-Exupéry lui-même écrira dans ce sens : « *L'espace de l'esprit, là où il peut ouvrir ses ailes, c'est le silence.* »

Par son esprit solennel, *Citadelle* s'est imposée comme l'œuvre charnière de toute la philosophie exupérienne. Et quand nous parlons de la thématique du silence, nous évoquons par là le silence du corps et la parole de l'âme et de l'esprit qui découlera du plus profond de l'être afin de transmettre les pensées les plus ancrées en nous, pour faire « *naître à la vie* »<sup>2</sup> et pour « *informer* » l'homme d'une tout autre manière.

L'esprit, qui est dans la parole et qui est immense, a besoin, au-dessus de soi, de l'immensité du silence pour que sa propre immensité puisse dresser au-dessus sa voûte...Le silence est de base naturelle de l'immensité de l'esprit<sup>3</sup>.

C'est donc à partir du désert que Saint-Exupéry apprendra le silence, l'adoptera en échange des bruits assourdissants des villes qui vous détournent de l'essentiel. Et c'est par le silence que l'on découvre l'essentiel « *invisible pour les yeux* » (*Le Petit Prince*) Dans le désert, le moindre mouvement est révélateur d'une idée, d'une pensée, le susurrement du vent, le déplacement des dunes au gré du vent, la mouvance du sable, la chaleur du soleil, le froid nocturne, la plaine étendue désertique, tout renferme un

---

<sup>1</sup> PICARD Max (1956), *Le Monde du Silence*, PUF, p. 1

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 20.

lourd secret, tout est tributaire d'une suprématie qui ne se manifeste qu'aux seuls initiés qui savent faire preuve de déférence face à la grandeur de cet espace. Derrière ce silence, il y a tout un appel à réveiller la conscience humaine, il se manifeste à travers son écriture dépouillée de toute expression langagière emphatique et grandiloquente. Son lyrisme n'est pas larmoyant, il bouleverse les esprits et exhorte l'homme à un éveil spirituel.

Ah ! Général, il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde. Rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. » (Saint-Exupéry : *Lettre au général X*)

Saint-Exupéry déplore que sa génération donne de l'importance au matériel en oubliant de vivre, il parle de l'obsession du jeu, des hommes à vouloir attribuer une valeur matérielle à tout ce qu'ils acquièrent, à la vie en elle-même devenue insignifiante, l'homme, selon sa perception, a perdu foi en Dieu, foi en lui-même et s'est, par-delà, appauvri d'une pauvreté morale et spirituelle. « *Mais, l'essentiel est dans Citadelle, d'une manière sans doute moins directe, mais destinée à tous les hommes, et aux temps à venir, 'au-delà des mots...'* »<sup>1</sup>

Le silence est mis en exergue dès l'incipit avec la conjonction « *Car* », – celle-ci d'ailleurs jalonne tout le texte – ; « *Car j'ai vu trop souvent la pitié s'égarer...* », à travers cette locution, qui d'ordinaire devrait être placée en milieu de phrase et faire suite à une proposition coordonnée afin de renforcer la première, certains y voient une volonté de l'auteur même de taire une première proposition, demeurée dans son « *silence* », et c'est cette conjonction qui parlera à sa place. Cette absence locutoire qui marque la naissance d'une grande philosophie mystique, « *l'éclat de beauté qui repose sur le silence, annonce l'éclat qui est en la parole de vérité.* »<sup>2</sup> Saint-Exupéry a agi en héros des temps modernes en se sacrifiant afin que puissent vivre les hommes.

*Citadelle* est une œuvre qui s'adresse aussitôt à l'âme par son caractère imprenable, mystique et ésotérique. Comment dans cette solitude librement acceptée « *ne serait-il*

---

<sup>1</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe, p. 49.

<sup>2</sup> PICARD Max (1956), *Le Monde du Silence*, PUF, p. 18.

*pas heurté aux problèmes de langage* »<sup>1</sup>, s'interrogent certains. Son angoisse se manifeste de plus en plus par rapport à un sentiment d'impuissance à transmettre sa pensée. « *Car il est des époques, écrit-il, où le langage ne peut rien saisir, ni rien prévoir* », ou encore : « *J'ai bien découvert les périls de l'intelligence : celle qui croit que le langage saisit.* » (Saint-Exupéry 1948 : 442)

Car ce n'est point par la voie du langage que je transmettrai ce qui est en moi. Ce qui est en moi, il n'est point de mot pour le dire. Je ne puis que le signifier dans la mesure où tu l'entends déjà par d'autres chemins que la parole. Par le miracle de l'amour ou, parce que, né du même dieu, tu me ressembles. Autrement je le tire par les cheveux, le monde qui, en moi, est englouti. Et, au hasard de ma maladresse, j'en montre cet aspect seul ou cet autre, comme de cette montagne dont j'exprime bien, en la signifiant, qu'elle est haute. Alors qu'elle est bien autre chose, et que je parlais, *moi*, de la majesté de la nuit quand on a froid dans les étoiles. (Saint-Exupéry 1948 : 337)

Saint-Exupéry dénonce la léthargie qui caractérise l'homme moderne, une léthargie tant morale que spirituelle. Il semblerait ainsi que l'auteur de *Citadelle* à travers ses *psaumes*, tend vers une osmose de l'esprit et du cœur par le chemin du silence contemplatif.

En regrettant le langage vain et stérile de cette époque, ce n'est pas le langage lui-même qu'il remet en question, mais le message incompris, voire méprisé par les Hommes, qui découle de ses pensées. Selon lui, les mots n'ont plus de poids face au chaos du monde et à l'aveuglement des hommes. « *Il est plus d'intelligence enfouie dans les choses telles qu'elles sont que dans les mots* » avait dit Saint-Exupéry (Saint-Exupéry 1948 : 332). En écrivant une œuvre ésotérique, l'auteur se serait voulu, par son caractère didactique, un accompagnateur de pensée, qui, en mettant en scène une écriture imagée, la vérité pourrait se dévoiler, au-delà des mots, derrière les objets, cette profondeur que l'auteur du *Petit Prince* voudrait tellement que les Hommes atteignent, par le seul exercice ascétique du silence<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe, p. 51.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 53.

Le silence établi, naît une compréhension nouvelle, des directions s'offrent à l'esprit où le lecteur qui n'a su se dégager de la rumeur et faire en lui le silence, se trouve désorienté, égaré. Pour l'un c'est l'entrée dans un monde où toute chose a recouvré sa densité originelle, pour cet autre c'est l'enlissement. Car ce monde – de la parole éclore du silence – a ses rites, ses cheminements, sa hiérarchie, son « cérémonial »<sup>1</sup>.

*Citadelle* renferme, à l'image de la bâtisse même, des secrets accessibles aux seuls initiés. Ses thèmes et ses images s'inscrivent dans un contexte mystique qui plonge le lecteur dans un univers contemplatif :

Seigneur, telle que je fais de ma maison, tu me la donnes à labourer et à accompagner et à découvrir.

« Seigneur, me disais-je, pour celui-là seul qui gratte sa terre, plante l'olivier et sème l'orge, sonne l'heure des métamorphoses dont il ne saurait se réjouir s'il achetait son pain chez le marchand. (...) »

J'ai souffert une angoisse qui avait une direction. J'ai éprouvé une soif qui avait un remède. Mais m'étant trompé de chemin, j'ai regardé ta vérité en face, sans la comprendre. (Saint-Exupéry 1948 : 566-567)

Toutes ces images doivent mûrir dans l'esprit des Hommes d'où le sens profondément mystique des « *versets* » du chef de tribu berbère, de l'aviateur tombé dans le désert frôlant la mort ou d'un petit être égaré sur une planète qui n'est pas la sienne et qui cherche à rejoindre sa rose laissée chez lui pour entreprendre un voyage céleste, qui est en soi un voyage initiatique dans le sens où il lui a permis de découvrir que « *l'essentiel* » était « *invisible pour les yeux* » ou encore d'apprendre comment « *apprivoiser* ».

Saint-Exupéry a longtemps médité et transcrit ses pensées graduellement, tantôt sous forme de récit à la troisième personne, *Courrier Sud*, *Vol de nuit* ou *Pilote de guerre*, ou de recueil d'expériences, *Terre des hommes*, tantôt de parabole, *Le Petit Prince* ou *Citadelle* qui prend la forme de *versets* ou de proverbes qui enseignent la vie. Ainsi,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 53-54.

comme une « *graine* », ses pensées prennent racine petit à petit au confluent de l'âme et de l'esprit pour trouver un sens à la vie et au devenir de l'Homme.

En chef de tribu sage et bienveillant, le Seigneur berbère poursuit ses enseignements à son fils en ces termes :

Car il en est de toi comme de la graine merveilleuse qui élève la terre au rang de cantique et l'offre au soleil. Puis ce blé tu l'élèves au rang de lumière dans le regard de la bien-aimée qui te sourit, puis elle te forme les mots de la prière. (Saint-Exupéry 1948 : 607)

On pourrait considérer ce passage comme un chant élégiaque à la gloire de l'Homme de demain qui se sera affranchi des chaînes du monde moderne. Cet enfant pur est à l'image de cette graine devenue sacrée par sa seule élévation vers le divin, elle contribue à ennoblir l'individu et à l'accomplir dans sa quête mystique.

Tout en évoquant les étapes de cette nouvelle vie, voire de ce nouveau sens donné à la vie qui s'offre à lui, le Caïd qui prend la parole à la place de son père, s'érige à son tour en bâtisseur de ce devenir :

Et moi si je sème des graines, il en est donc déjà comme d'une prière récitée le soir. Et moi je suis celui qui va lentement, répandant le blé sous les étoiles, et ne puis mesurer mon rôle *si je me tiens trop myope et le nez contre*. De la graine sortira l'épi, l'épi sera changé en chair de l'homme, et de l'homme sortira le temple à la gloire de Dieu. Et je pourrai dire de ce blé qu'il a le pouvoir d'assembler les pierres.

Pour que la terre se fasse basilique il suffit d'une graine ailée au gré des vents. (Saint-Exupéry 1948 : 614)

Le narrateur fait de sa vie un combat mystique qu'il met au profit de ses semblables en se sentant responsable d'un nouveau monde dont il a l'espoir de transmettre la pensée, qui ne se veut surtout pas déictique, mais révélatrice d'une conscience vouée à s'éteindre. Il y a dans cette pensée, à la fois, quelque chose de dialectique par une volonté de la quête d'une vérité à travers un dépassement matériel vers le spirituel et quelque chose de suranné dans le rythme et dans le mode d'existence. Il se forge une vision du monde optimiste au-delà de toute considération. Comme une chrysalide, la métamorphose de l'homme se fait peu à peu limpide et s'achemine vers « *la gloire de*

*Dieu* » qui représente, pour le seigneur, ainsi que pour le pilote-écrivain, le pôle de rayonnement de toute l'humanité. Ainsi s'achève l'œuvre, sans s'achever vraiment, sur ces paroles, qui se présentent sous forme de prière liturgique, semblent être réconciliatrices et génératrices du respect mutuel et d'une profonde foi en l'Homme :

Seigneur, ainsi de mon ennemi bien-aimé que je ne rejoindrai qu'au-delà de moi-même. Et pour qui, car il me ressemble, il en est généralement ainsi. Donc je rends la justice selon ma sagesse. Il la justice selon la sienne. Elles paraissent contradictoires et, si elles s'affrontent, nourrissent nos guerres. Mais lui et moi, par des chemins contraires, nous suivons de nos paumes les lignes de force du même feu. En Toi seul, Seigneur, elles se retrouvent. (Saint-Exupéry 1948 : 617)

Cette *Vérité* tant cherchée, semble s'être dévoilée d'elle-même au terme d'une quête profondément marquée par la méditation et les actions entreprises pour tenter de pénétrer les consciences des hommes. Ainsi, en entretenant une foi en une puissance transcendante, quelle que soit la croyance spirituelle de chaque individu, l'Homme construit sa propre *Vérité* sur la base du respect des autres, quand bien même seraient-ils ses propres ennemis. Ce n'est pas la différence, voire même la contradiction qui est tant remise en question, mais le non-respect des *lignes de force* de ce *feu* qui guide les hommes. Car à la fin, nous cheminons tous vers un même but, celui d'exister.

Au terme de cette première partie, nous ne prétendons pas avoir été exhaustifs dans notre étude, ni avoir répondu avec exactitude aux différentes interrogations que renferme l'œuvre exupérienne, mais du moins, nous espérons avoir atteint nos objectifs quant à notre problématique et avoir apporté une modeste contribution aux recherches dans ce domaine. La partie qui va suivre sera consacrée à l'étude de l'espace du désert selon une approche poétique et symbolique afin de tenter de comprendre jusqu'à quel degré, Saint-Exupéry a-t-il fait de son espace, une « *immensité intime* », par laquelle il a forgé toute sa pensée ?

**Deuxième partie**  
**Désert sublime et / ou sublimé ?**

---

« Toute matière imagée, toute matière méditée, est immédiatement l'image d'une intimité. »<sup>1</sup>

## I. Le désert de Saint-Exupéry, théâtre d'une vaste interrogation morale

---

Comment appréhender ce « *pays de soif, de lumière et de conversion à l'absolu* »<sup>2</sup>, comment résister à son appel, à cet appel du désert qui se fait de plus en plus lancinant, de plus en plus porteur de sens ! Un espace essentiellement sublime par son infinitude, son ineffable vastitude, ses silences déserts qui, indéniablement, nous mènent vers la sublimation, voire à un véritable bouleversement intérieur. Un lieu, - dans les deux sens : topographique et mythique -, dans sa consternante dualité, à la fois mortifère et salvateur, objet de quêtes humaines, attirant, depuis des temps immémoriaux, des hommes, toutes professions et confessions confondues : illuminés, mystiques, historiens, géographes, artistes, écrivains, philosophes... Tous fascinés par son mystère et l'étrange attirance qu'il suscite. Tous se retrouvent autour de cette essence « *impossible* » et « *infini(e)* »<sup>3</sup>.

Ce qui nous frappe *a fortiori* chez Saint-Exupéry c'est qu'il porte déjà en lui son désert. Son désert est avant tout intérieur ; il est ancré en lui et ce, de par même son tempérament, - porté sur la solitude et la méditation -, et que ne feront que renforcer ses multiples voyages. Comment dès lors, ne pas se sentir en communion avec un espace aussi grand, aussi profond, qui, *de facto* se prête à la contemplation, et par déduction naturelle, pourrait être un véritable havre de paix intérieure ?

Nous avons pu constater, au cours d'études précédentes sur l'œuvre de l'auteur (Mémoire et autres travaux), que le désert était pour ce dernier à la fois immensité bienveillante entraînant la quiétude, et vacuum effrayant, totalement hostile. Nous comprenons que cet aspect duel, antinomique du désert n'est pas propre à Saint-Exupéry, mais à tous ceux qui l'ont approché, de près ou de loin. C'est dans cette

---

<sup>1</sup> BACHELARD Gaston (1948), *La terre et les rêveries du repos*, José Corti, Paris, « Coll. Les Massicotés », p. 10.

<sup>2</sup> DOUCEY Bruno (Dir.) (2006), *Le livre des déserts, Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, Robert Laffont, « coll. Bouquins », Rondeau Daniel, quatrième de couverture.

<sup>3</sup> *Ibid.*

perspective que nous nous permettrons d'aller à la rencontre de la thématique du désert dans les textes de notre auteur en optant pour une approche poétique, afin de tenter de dégager les éléments liés à sa symbolique et à tous les états dans lesquels se présente cet espace aussi bien dans l'imaginaire de l'écrivain-aviateur que dans la vie réelle.

Nous tenterons – autant que possible –, de relever les impressions d'écrivains ayant été confrontés au désert, plus particulièrement celles de Saint-Exupéry, et également la portée philosophique et symbolique de celui-ci en tant que thématique et espace spirituel dans son œuvre.

Dans ce qui va suivre, - en optant pour une approche poétique et symbolique du désert -, nous entreprendrons d'étudier comment, à travers ces images qui nous parviennent de l'œuvre, cette thématique s'enracine profondément dans l'écriture, et quels impacts l'expérience du désert a eu sur l'œuvre et la pensée de l'auteur.

La présente partie, il s'agira, pour nous, d'étudier comment se dévoilent cet espace dont il est question et de voir jusqu'à quel degré ce même espace, indomptables *a priori*, devient intime et mène à l'expression d'un moi enserré dans les frontières d'un monde dont il tente désespérément d'atteindre les consciences. Nous voulons démontrer, par le biais de la philosophie de Bachelard et de Mircea Eliade, entre autres, comment l'auteur, à travers ses divers personnages, arrive à une fusion de l'être avec le cosmos dans ce désert profondément ambivalent, tantôt amical et tantôt hostile.

## ***1.1. Le désert de Saint-Exupéry, une poétique personnelle***

L'espace acquiert souvent dans le roman un rôle à part entière, parfois même il se présente comme le « *protagoniste de l'action.* »<sup>1</sup>. Le désert est un espace dont la dimension est représentée symboliquement par l'ouverture sur d'autres espaces, ses éléments contribuent à la construction d'une réflexion aussi bien philosophique que spirituelle.

L'écrivain est libre de représenter l'espace comme il le sent, il peut le faire participer pleinement à l'action comme lui attribuer uniquement une fonction esthétique. Aussi, il peut en faire un élément réel, se superposant sur un élément rêvé lequel reflète souvent chez l'auteur tout, ou une partie de l'intrigue. Parfois, l'espace dans lequel se passent les événements est significatif dans la mesure où la description que l'auteur en fait prépare aux événements de l'action. Dans ce sens, un espace peut être révélateur d'un état d'âme ou d'une action future par la disposition des éléments du décor, ou un personnage peut simplement trouver dans la contemplation du paysage un élément propre à développer ses sentiments. Une explication de « *traits psychologiques des personnages* »<sup>2</sup> à travers l'espace décrit, peut dans ce cas précis être engagée. De plus, il peut guider nos représentations fantasmatiques au gré de nos états d'esprit : un désert aux couleurs dorées est vu comme une femme sensuelle avec de longs cheveux blonds, au moment où l'aviateur était en plein désert dans *Terre des hommes*. Au-dessus du désert, s'étend un paysage quasi surnaturel : « *Des dragons noirs défendaient des vallées, des gerbes d'éclairs couronnaient les crêtes.* » (Saint-Exupéry 1939 : 11-12). La surface *blanche* s'avère être cette *frontière* au-delà de laquelle on pénètre dans un autre monde, aussi mystérieux qu'inexploré :

Cette glu blanche devenait pour moi la frontière entre le réel et l'irréel, entre le connu et l'inconnaissable. Et je devinais déjà qu'un spectacle n'a point de sens, sinon à travers une culture, une civilisation, un métier. (Saint-Exupéry 1939 : 14)

---

<sup>1</sup> ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (Dir.) (2010), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, p. 249.

<sup>2</sup> *Ibid.*

Dans l'univers exupérien, l'espace est représenté comme un lieu intérieur qui possède une dimension supplémentaire, celle de la représentation par rapport à une *culture, une civilisation, un métier*. En s'appropriant la signification plurielle de l'espace, l'auteur inscrit d'ores et déjà son œuvre dans le fondement même philosophique d'images « *de l'espace heureux* » évoqué par Bachelard dans sa *Poétique de l'espace*<sup>1</sup>. En effet, dans sa volonté d'étudier l'évolution « *des images bien simples* » (Bachelard 1957 : 17), Bachelard, qualifiant sa recherche de *Topophilie*, se donne pour objectif principal de :

Déterminer la valeur humaine des espaces de possession, des espaces défendus contre les forces adverses, des espaces aimés. Pour des raisons souvent très diverses et avec les différences que comportent les nuances poétiques, ce sont des *espaces louangés*. (Bachelard 1957 : 17)

Selon ce même philosophe, l'espace est un « *diagramme de psychologie* » (Bachelard 1957 : 17) qui nous aide à pénétrer le monde intime de l'écrivain. Il est saisi par son imagination, et donc perçu non comme une entité réelle, mais avec toutes les manifestations suggérées par cette même imagination. Quand l'espace est réel, il devient générateur de « *valeurs de protection* » qui donnent à leur tour naissance à des « *valeurs imaginées* », celles-ci pouvant devenir « *dominantes* ». (Bachelard 1957 : 17) Il explique que l'imagination s'enrichit perpétuellement de nouvelles images qui se confondent entre les espaces réels et ceux issus de nos « *rêveries intimes* », et pose le problème suivant : « *comment les refuges éphémères et les abris occasionnels reçoivent-ils parfois, de nos rêveries intimes, des valeurs qui n'ont aucune base objective ?* » (Bachelard 1957 : 18)

L'être, en s'appropriant un espace, doit y installer ses propres repères, en faire son espace de « *possession* », quelles qu'en soient les circonstances, car c'est quelque chose d'inné en l'homme que de s'approprier un espace et de défendre son territoire, de la maison à la patrie. Dans l'absolu, tout espace est commun mais devient inaliénable lorsque l'imagination se met à le sublimer, à l'embellir, à en faire un espace unique. Pour Bachelard, il existe toutes sortes d'espaces, même ceux qu'il qualifie de négatifs, ceux de « *l'hostilité* », de « *haine* » qui sont toujours associés aux

---

<sup>1</sup> BACHELARD Gaston (1957), *Poétique de l'espace*, Paris, PUF.

images apocalyptiques et aux « *matières ardentes* » (Bachelard 1957 : 17-18), ceux-là mêmes nous attirent et nous installent dans un espace *immémorial* et de réminiscences. Ces espaces sont, selon le philosophe, à la fois attirants et répulsifs, ils sont cependant n'engendrent pas forcément des « *expériences contraires* » (Bachelard 1957 : 18). Ces propos expliquent comment l'espace réel dépasse sa dimension matérielle et est influencé par l'imagination pour se fondre dans les rêveries :

L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les particularités de l'imagination. En particulier, presque toujours il attire. Il concentre de l'être à l'intérieur des limites qui protègent. Le jeu de l'extérieur et de l'intimité n'est pas, dans le règne des images, un jeu équilibré. (Bachelard 1957 : 17)

Ainsi, la construction des repères émane de son espace intérieur vers son espace extérieur pour le propre équilibre de l'homme, s'il est dispersé il ne peut plus s'extérioriser, en reproduisant ses repères il pourra arriver à survivre même dans des lieux hostiles et ce, grâce à son imagination, car cette dernière « *augmente les valeurs de réalité* » (Bachelard 1957 : 23) et participe de l'édification de la mémoire.

Dans les espaces intimes, la rêverie est attisée pour donner vie aux choses du passé, aux réminiscences ; « *Tout un passé vient vivre, par le songe, dans une maison nouvelle.* » (Bachelard 1957 : 25). La mémoire et l'imagination sont alors deux fonctions indissociables.

L'espace donné comme exemple pour illustrer la pensée de Bachelard est celui de la maison, sans doute parce que cette dernière est représentative de tout espace intime perçu comme « *notre coin du monde.* » (Bachelard 1957 : 24) La maison est, pour lui, « *notre premier univers. Elle est vraiment un cosmos. Un cosmos dans toute l'acceptation du terme.* » (Bachelard 1957 : 24) et l'espace constitué comme repère, l'« *espace vraiment habité porte l'essence de la notion de maison.* » (Bachelard 1957 : 24)

Pris dans un sens symbolique, la maison est l'espace que l'être s'est approprié dans une conjoncture précise, de façon permanente ou temporaire. Dans ce cas, il lui faudra y installer ses repères au risque de se perdre et de sombrer dans l'aliénation s'il n'a pas

marqué son territoire. L'homme sera ainsi plongé dans une solitude de la pensée (Bachelard 1957 : 51) qui mènera son imagination à créer « *des « murs » avec des ombres impalpables, se reconforter avec des illusions de protection – ou, inversement trembler derrière des murs épais, douter des plus solides remparts* » (Bachelard 1957 : 24). Par la seule force de la solitude et des rêves, l'abri sera à la fois vécu « *dans sa réalité et dans sa virtualité* » (Bachelard 1957 : 25)

Ainsi, derrière les murs épais de sa *Citadelle* imprenable, le Caïd décrit sa demeure comme étant un endroit apaisant, tout autant chaleureux que féérique, car doté d'un cœur.

C'était une vaste demeure avec l'aile réservée aux femmes et le jardin secret où chantait le jet d'eau. (Et j'ordonne que l'on fasse ainsi un cœur à la maison afin que l'on y puisse et s'approcher et s'éloigner de quelque chose. Afin que l'on y puisse et sortir et rentrer. Sinon, l'on n'est plus nulle part. Et ce n'est point être libre que de n'être pas.) (Saint-Exupéry 1948 : 30)

Pour faire de *sa maison* un espace au rythme poétique, une demeure sacrée et sublimée, le maître des lieux veille personnellement à ce qu'il y ait des choses qui rendent cette demeure singulière, qui font qu'elle soit à la fois attirante et effrayante, imposante et reposante. Le cœur d'une maison est sa mémoire, ainsi son imagination se voit décupler afin de rendre vivants les souvenirs du passé ; cette maison renferme un jardin secret qui détient les confidences ancestrales, sa mémoire, loin de la trahir, va s'avérer génératrice de sa force ; ces réminiscences lui donnent une valeur intime et l'inscrivent dans la pérennité.

Dans cet abri contingent qu'a été le désert pour Saint-Exupéry, la solitude a été source de bien-être et ses rêveries celle de repos (Bachelard 1957 : 52). Quand l'image vécue de l'espace réel est éprouvante, l'être ressentira moins, paradoxalement, les effets de la solitude et de la souffrance, *a contrario*, il sentira une source de chaleur l'envahir, le submerger, et il s'attachera davantage à son espace, car « *tout s'active quand s'accumulent les contradictions* » (Bachelard 1957 : 52). Dans ce sens, Saint-Exupéry dira :

Mes songes sont plus réels que ces dunes, que cette lune, que ces présences. Ah ! le merveilleux d'une maison n'est point qu'elle vous abrite ou vous réchauffe, ni qu'on en possède les murs. Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ces provisions de douceur. (Saint-Exupéry 1939 : 52)

L'aviateur s'est retrouvé prisonnier des sables et des dunes et, paradoxalement, au lieu de ressentir l'effroyable découragement forcément qui découle de cette situation, il a vu son imagination prendre un essor salvateur, lui permettant ainsi d'échapper à cet espace hostile ; il a pu constituer un abri de réminiscences pour survivre et pouvoir partager des *provisions de douceur* ressenties comme un profond apaisement contre la mort qui l'attendait inévitablement. C'est à travers l'imagination et les réminiscences que les espaces communs se transforment en immensités intimes.

Henri Bosco, dans *Malicroix*, décrit de manière poétique cette métamorphose des espaces en immensité par la seule force du silence :

Rien ne suggère comme le silence le sentiment des espaces illimités. J'entrai dans ces espaces. Les bruits colorent l'étendue et lui donnent une sorte de corps sonore. Leur absence la laisse toute pure et c'est la sensation du vaste, du profond, de l'illimité qui nous saisit dans le silence. Elle m'envahit et je fus, pendant quelques minutes, confondu à cette grandeur de la paix nocturne.

Elle s'imposait comme un être.

La paix avait un corps. Pris dans la nuit, fait avec de la nuit. Un corps réel, un corps immuable. (Bosco 1948 : 105-106, In Bachelard 1957 :55)

Jules Vallès, dans *L'enfant révèle* : « *l'espace m'a toujours rendu silencieux.* »<sup>1</sup>

Mais dans toutes les cultures, il est révélé que le silence est toujours annonciateur d'un bouleversement, de quelque nature que ce soit, tempête, séisme, ouragan, etc.

Dans l'immensité intime des *espaces de possession*, la « *rêverie* » est un élément-phare qui « *se nourrit de spectacles variés* » (Bachelard 1957 : 168) et se meut dans la contemplation de « *la grandeur* » et non pas dans les espaces communs que l'imagination n'a pas effleurés.

---

<sup>1</sup> VALLES Jules (année), *L'Enfant*, p. 238.

Et la contemplation de la grandeur détermine une attitude si spéciale, un état d'âme si particulier que la rêverie met le rêveur en dehors du monde prochain, devant un monde qui porte le signe d'un infini. » (Bachelard 1957 : 168)

Et c'est la méditation qui permet de reconstituer en nous, par le seul souvenir, *cette contemplation de la grandeur*. Bachelard soutient l'idée que la grandeur des espaces est soumise à la subjectivité de l'imagination, d'où qu'un espace n'est pas forcément immense, mais il peut devenir infini par l'imagination. Cependant, les concepts *rêverie* et *souvenir* ne doivent pas être confondus ; « *La rêverie (...) fuit l'objet proche et tout de suite elle est loin, ailleurs, dans l'espace de l'ailleurs.* » (Bachelard 1957 : 168), la rêverie est immanente, elle permet l'ouverture à d'autres espaces immenses et l'immensité permet à l'être de prendre conscience de la grandeur. Dès lors, l'image de l'immensité reflète la pureté de l'être et de l'âme « *imaginant* », elle est « *en nous* », précise le philosophe :

Elle (l'immensité) est attachée à une sorte d'expansion d'être que la vie refrène, que la prudence arrête, mais qui reprend dans la solitude. Dès que nous sommes immobiles, nous sommes ailleurs : nous rêvons dans un monde immense. L'immensité est le mouvement de l'homme immobile. L'immensité est un des caractères dynamiques de la rêverie tranquille. (Bachelard 1957 : 169)

Ainsi, l'imagination ouvre le champ à un monde *sans limites* et *sacré* (Bachelard 1957 : 170) et offre à l'être une ère nouvelle où le silence de l'immensité appelle à la tranquillité « *transcendante* », mène à un silence « *transcendant* » (Bachelard 1957 : 171). Dans ces étendues illimitées, une certaine paix de l'âme est ressentie, de nouvelles vies s'animent où « *sous le signe du mot vaste, l'âme trouve son être synthétique. Le mot vaste réunit les contraires* » (Bachelard 1957 : 171-175)

D'ailleurs, de ces espaces intimes, Philippe Diolé, cité par Bachelard, apporte son témoignage des différentes images du désert qui se reflètent chez lui. Il dit dans ce sens : « *Le plus beau désert du monde ! L'immensité dans le désert vécu retentit en une intensité de l'être intime.* » Il ajoute, en « *voyageur plein de songes* », que le désert doit être vécu « *tel qu'il se reflète à l'intérieur de l'errant* ». A travers la méditation,

Diolé appelle à « *vivre une concentration de l'errance* » dans ces espaces, « *ces montagnes en lambeaux, ces sables et ces fleuves morts, ces pierres et ce soleil* », dans ce désert « *annexé à l'espace du dedans* » (Bachelard 1957 : 186) lequel fait vivre l'être des expériences intenses dans un lieu devenu sacré par son intériorité, « *source de rêves, de grandeur, d'infini.* » (Bachelard 1957 : 186)

L'espace du désert se définit dès l'abord comme un espace libérateur de l'imagination, menant ainsi l'esprit vers une sorte d'euphorie, une ivresse des sens qui est liée non seulement à la découverte émerveillée des splendeurs désertiques, mais aussi à une fierté d'avoir été, en tant qu'étranger à ces lieux fabuleux, un pionnier dans leur découverte : « *Les montagnards connaissaient aussi les mers de nuages. Ils n'y découvraient cependant pas ce rideau fabuleux.* », note l'aviateur, non sans une intonation de fierté dans ses paroles. (Saint-Exupéry 1939 : 14)

Le Caïd laisse courir son imagination au gré des éléments qui définissent *sa demeure*, et fait découvrir aux lecteurs la magie qu'elle renferme, érigée au milieu des sables, en même temps que le temps qui s'écoule et laisse dévoiler, implicitement, à travers ses propos, que même en maître des lieux il ne peut prétendre connaître tout à fait cette demeure. « *...voilà cependant une vie éclore dont je ne sais pas mesurer le poids.* » (Saint-Exupéry 1948 : 106) L'image qui se reflète est celle d'une demeure sensible associée à un arbre enveloppé dans une *écorce* de protection ; « *les remparts lui servent d'écorce.* », mais ces remparts dissimulent bien des secrets, des vies, un nombre infini d'arbres protégés par leurs écorces. Dans cette cité enluminée, le temps et l'espace se meuvent au rythme du pullulement de la vie et des hommes qui l'habitent. « *Et cette cité est larve contenue dans sa gaine* » en attendant, sans doute, d'éclore. Voilà que cette éclosion se fait de manière graduelle, - mais se fait tout de même – exacerbant l'imagination du protagoniste quant au devenir de sa cité, à l'image de ses espérances :

Et cette fenêtre : une fleur de l'arbre. Et derrière cette fenêtre peut-être un enfant pâle qui boit encore son lait et ne connaît point sa prière et joue et balbutie, mais sera conquérant de demain et fondera des villes nouvelles qu'il accroîtra de leurs remparts. Et voilà la graine de l'arbre. Plus important, moins important, comment saurais-je ? Et cette question pour moi n'a point de

sens – car l'arbre, je l'ai dit, il ne faut point le diviser pour le connaître. (Saint-Exupéry 1948 : 106)

De ces images se dégagent des impressions, tantôt d'amplification et tantôt de simplification de la demeure, ce qui engendre une fusion de l'espace et de l'être pour faire régner le calme et la paix de l'esprit. Le Caïd nourrit de grands espoirs dans les hommes de demain, aujourd'hui inconscients, mais bientôt éveillés à leur sort et à celui de l'humanité entière. Peu importe les différences qui peuvent diviser ces mêmes hommes, ce qui fait leur grandeur est leur propre humanité, celle qui les réunira dans l'œuvre.

L'imagination des personnages exupériens fait de son espace réel une sorte d'antre abritant réminiscences et rêveries qui se confondent les uns avec les autres et rendent compte de l'intériorité de cet espace. La méditation s'avère un motif essentiel pour se sentir exister. Le Caïd, dans *Citadelle*, se voit occulter certaines de ses prérogatives dans le seul but de méditer et transcender cette existence terrestre, vaine, quasi exempte de conscience. Citons dans ce sens :

Certains, cependant, pour me faire admirer leur ville m'entraînaient avec eux à l'intérieur de leurs remparts et me conduisaient d'abord au temple. Et j'entrais, pris dans le silence et l'ombre et la fraîcheur. Alors je méditais. (Saint-Exupéry 1948 : 108)

Son expérience lui révèle qu'il est vain de chercher à atteindre la gloire, sans avoir au préalable atteint la vérité :

Et ma méditation me paraissait plus importante que la nourriture ou la conquête. Car je m'étais nourri pour vivre, j'avais vécu pour conquérir, et j'avais conquis pour revenir et méditer et me sentir le cœur plus vaste dans le repos de mon silence. (Saint-Exupéry 1948 : 108)

Voici que l'espace extérieur, par son infinitude, se transpose à l'intérieur de cet être, qui vient de réaliser l'importance de la méditation en tant qu'instrument qui lui permette d'aller à sa propre découverte, celle qui le définira en tant qu'homme. Ainsi, l'être intérieur se confond avec l'espace extérieur, aussi vaste que sa demeure, qui est à

la fois la citadelle, imprenable et impénétrable, et le désert, intime et infini. Le Caïd, par son rang même, justifiant sa prédisposition à la belligérance, avait oublié que l'homme ne pouvait ignorer son âme ; mais voilà que la méditation lui révèle cette vérité comme une sentence absolue :

Voilà, disais-je, la vérité de l'homme. Il n'existe que par son âme. A la tête de ma cité j'installerai des poètes et des prêtres. Et ils feront s'épanouir le cœur des hommes. (Saint-Exupéry 1948 : 108)

Mais cette âme devra sans cesse trouver sa nourriture, afin de ne plus s'égarer, de perdurer, de devenir l'éternelle garante de l'humanité et de la grandeur de cet homme. Et donc, quoi de plus approprié, plus à même de préserver cette conscience humaine, d'atteindre *le cœur des hommes*, que la poésie et la prière ?

Les paysages évoqués dans l'œuvre exupérienne sont assimilés à des légendes, dans le sens où celles-ci correspondent aux situations exceptionnelles et/ou merveilleuses. Le voyage a toujours été pour l'aviateur un apaisement intérieur, une consolation de son être, délivré, pour un temps, de ses angoisses. L'auteur démontre, dans ses textes, l'intime imbrication de ses sentiments dans le paysage contemplé. Une sorte de cristallisation de l'espace sur la pensée. L'avion et la citadelle ont révélé la vision en surplomb, ayant permis une vue panoramique du paysage décrit, d'où découlera la vision intérieure et profonde du monde de l'écrivain, forgée graduellement par le désert. Ce dernier apparaît comme une entité polyvalente et participe pleinement à la réécriture de l'histoire. Il s'avère apte à fois à consolider une pensée, voire une idéologie, et à contribuer à révolutionner l'Histoire. Ne perdons pas de vue que le désert est ce lieu où se sont rencontrées les grandes religions, forgées des croyances, pratiqués des rituels, instaurés des dogmes ; le désert est « *peuplé* » d'êtres invisibles, il peut être le « *repaire des démons* », (Matthieu 12, 43 ; Luc 8, 29), le lieu du châtement d'Israël, (Deutéronome 29, 5) ou encore celui de la tentation de Jésus<sup>1</sup>, qui converge cependant vers une même transcendance rayonnante : Dieu. Les paraboles des Livres Saints évoquent, dans ce sens, la suprématie divine et la nécessité de

---

<sup>1</sup> CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont & Jupiter, p. 350.

toujours « *s'en remettre entièrement à la seule grâce de Dieu* »<sup>1</sup>. Les moines ascètes et les mystiques, pour ces raisons ou pour d'autres, jeteront leur dévolu sur le désert comme lieu de retraite et de solitude pour vivre pleinement leur foi. Les personnages de Saint-Exupéry évoluent dans un univers évocateur d'un ailleurs en opposition avec le cadre de vie occidental de l'auteur. Cet ailleurs est parfois celui du rêve et du merveilleux : « *Ces anciens (...), les jours de tempête, nous construisaient un monde fabuleux, plein de pièges, de trappes, de falaises brusquement surgies...* » (Saint-Exupéry 1939 : 11)

Le désert de Saint-Exupéry se transforme peu à peu en un monde fabuleux, surgi d'entre les nuages, se dévoilant non plus seulement comme un espace ordinaire mais comme une merveille empruntant son surnaturel à cet espace fabuleux. Il se présente comme une expression du miracle de l'univers, puis celui de la connaissance, pour devenir, au terme du bouleversement, une entité éternelle, dont la nature mystérieuse n'est plus du tout celle d'un espace ordinaire. Nous voyons ainsi se créer, curieusement, un mythe qui, loin de jaillir de la conscience collective, prend forme dans l'imagination de l'individu. Dès lors, les dimensions temporelles et spatiales des textes ne sont parfois plus respectées, et les personnages vivent, pour un moment, en dehors du temps, dans les lieux les plus inattendus.

Voici que brusquement, ce monde calme, si uni, si simple, que l'on découvre quand on émerge des nuages, prenait pour moi une valeur inconnue. Cette douceur devenait un piège. (Saint-Exupéry 1939 : 13)

Des hommes, Saint-Exupéry en fera sa peinture scénographique, des paysages, il en constituera son théâtre. Et le désert et ses habitants seront pour l'auteur, désormais, une base de réflexion. Chaque individu possède en lui une légende personnelle dont il lui appartient de la découvrir (ou de la faire vivre, c'est selon) pour aller au-delà de sa condition humaine et « *permettre* » ainsi son destin. (Saint-Exupéry)

De sa citadelle il dira : « *...la cité au cœur des sables (...) fleur pourpre, riche de chair.* » (Saint-Exupéry 1948 : 483).

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

Dans cette cité antique, dans ce paysage désertique, se forment les premières images fabuleuses qui montrent d'emblée sa fascination et son ancrage dans le pays des sables. Tout en se promenant au cœur de la cité, il décrit ainsi le marché :

Des grands éboulis des légumes de couleur, des pyramides de mandarines bien installées, à la façon de Capitales dans la province de leur odeur, et par-dessus tout des épices qui ont pouvoir de diamant. (Saint-Exupéry 1948 : 483)

Quoi de plus singulier, voire même paradoxal, que dans une contrée aussi lointaine, aussi vide en apparence, on retrouve une telle profusion de fertilités. Cette richesse de couleurs et d'odeurs plonge le lecteur dans un univers rustique et enchanté qui ouvre la fenêtre sur un monde différent de celui auquel nous a habitués l'auteur de *Vol de nuit*. Ainsi, la journée dans ce monde désertique, s'achève sur la fameuse « *cérémonie du thé* »<sup>1</sup> indispensable pour cette communauté, rituel qui symbolise l'hospitalité. Tout dans ce rituel se fait de manière solennelle, dès lors qu'il est sacré. Le Caïd reçoit la visite de son « *seul véritable géomètre (...) ami* », et il est *ému* de le voir :

...si attentif au thé et à la braise, et à la bouilloire, et au chant de l'eau, puis au goût d'un premier essai...puis à l'attente, car le thé livre lentement son arôme. (Saint-Exupéry 1948 : 573)

Chaque étape de préparation du thé s'accomplit très soigneusement, la description qu'il en fait se décline à un rythme mélodieux, doux et sensuel ; l'eau chante dans la bouilloire, dont la cadence est entretenue par la braise et par les gestes lents et précis de celui qui prépare le breuvage. Le thé du désert est à l'image de l'homme qui l'habite : secret. Il ne s'offre pas à la hâte, mais *lentement*. De l'œuvre se construit une poésie qui se forme dans un environnement à la fois imaginaire et réel, rude et doux.

## *1.2. L'intimité des espaces, une osmose avec l'être*

---

<sup>1</sup> PERONNET Jean-Claude (1994), *Une lecture de Citadelle*, In CADIX Alain (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le cherche midi éditeur, p. 148

*Citadelle* n'est pas le livre abstrait, froid, que l'on imagine. C'est une ville où la vie se rencontre à chaque pas, à chaque page. Loin du désert absolu, le monde de *Citadelle* est peuplé de destinées individuelles en marche vers un destin collectif et la « septième planète » du *Petit Prince*, « terre de granit » est aussi la « *Terre des hommes* »<sup>1</sup>

On peut constater que cette œuvre, en apparence éloignée de la culture de l'auteur, est étroitement liée à ses préoccupations contemporaines. Elle se présente sous l'aspect de « *fable intemporelle* »<sup>2</sup> mais se superpose au « *monde contemporain* »<sup>3</sup>. L'avion est absent, mais symboliquement présent : le seigneur berbère ressent constamment ce besoin de « *prendre de la hauteur* »<sup>4</sup> pour avoir une vision en surplomb de sa cité, pouvoir méditer et comprendre mieux sa communauté : « *Ainsi, du sommet de la tour la plus haute de la Citadelle, j'ai découvert que ni la souffrance ni la mort dans le sein de Dieu, ni le deuil même n'étaient à plaindre.* » (Saint-Exupéry 1948 : 24)

Par cette imbrication des deux mondes, il est question également de la grande préoccupation de l'auteur par rapport à la guerre<sup>5</sup>. Certes, dans *Citadelle*, la guerre n'est pas évoquée de manière explicite, le Caïd ne parle pas de bombardements et autres bruits qui viennent « *trembler* » le silence du désert, mais à travers ses pensées on peut prétendre déceler les traces d'un immense désarroi, implicitement présentes dans l'œuvre. A titre illustratif :

Cette nuit-là que l'empire se lézarde, où pesante est l'absence de quelques feux sur les montagnes, car la nuit peut gagner de les éteindre l'un après l'autre, ce qui est éboulement de l'empire, lequel éboulement menace jusqu'au goût du repas du soir et jusqu'au sens du baiser que donne la mère à l'enfant. (Saint-Exupéry 1948 : 269)

Par le biais de son personnage, l'auteur nous livre ses appréhensions quant aux menaces qui pèsent sur sa civilisation, fuyant l'ennemi et dispersée, qui risquent de troubler la sérénité des habitants de cette cité. Au sens symbolique, l'obscurité gagne du terrain et elle est sur le point de faire sombrer *l'empire* dans le chaos. Dans cette

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 149

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 149

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 149

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 149

<sup>5</sup> Notons que *Citadelle*, *Pilote de guerre* et *Lettre au Général X* ont été écrits au même moment.

optique, le seigneur berbère dénonce la faiblesse de l'esprit de l'homme, car pour lui les lumières qu'il perçoit du haut de sa tour (de son avion pour l'auteur) s'associent à l'homme et son « foyer »<sup>1</sup>, et mettent au jour « *dans cet océan de ténèbres, le miracle d'une conscience.* » (Saint-Exupéry 1939 : Préface)

Le plus urgent dans la pensée de Saint-Exupéry à travers ses personnages, le seigneur berbère, le petit prince ou le pilote, est d'éveiller au plus vite les consciences. Il est animé par le « *sentiment de l'urgence* »<sup>2</sup> ; il est impératif de sauver l'homme de lui-même, avant qu'il ne soit trop tard. Dès les premières pages les propos du Caïd témoignent :

Car je suis d'abord celui qui habite. Ô citadelle, ma demeure, je te sauverai des projets du sable, et je t'ornerai de clairons tout autour, pour sonner contre les barbares. (Saint-Exupéry 1948 : 28)

Avant de se considérer chef, il a conscience qu'il *habite* d'abord cette cité et, de ce fait, il se sent entièrement investi du devoir absolu de la protéger, la défendre. Mais cette cité, le chef la veut sans perfection aucune « *parce que la perfection absolue, où qu'elle réside, entraîne la mort* », affirme-t-il. (Saint-Exupéry 1948 : 592). La cité érigée au milieu du désert devra renfermer une échelle de valeurs qui feront d'elle « *un idéal de justice sociale* »<sup>3</sup> et non une « *Atlantide inviolée et qui (paraîtrait) inviolable* »<sup>4</sup> à l'image de cette « *cité radieuse* »<sup>5</sup> dressée au milieu de ce même désert et découverte par le seigneur berbère lui-même. La description qu'il fait laisse penser à l'univers merveilleux des contes orientaux. *A fortiori*, c'est une cité qui semble dégager une aura étincelante, être une « *oasis miraculeuse* », paraître « *heureuse et parfaite* »<sup>6</sup> : « *D'une éminence lointaine qui, sans surplomber les remparts permettait un regard rasant, nous observâmes une verdure serrée comme du cresson* » (Saint-Exupéry 1948 : 424), en dira le Caïd. Pourtant, ce qui semblait être un univers paradisiaque et féerique se démystifiait peu à peu au regard des caravaniers pour

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.152

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

dévoiler une image redoutable, celle d'une « *ville inhumaine* », une « *aberration* », voire un « *monstre informulable* »<sup>1</sup>, selon l'expression de l'auteur. Ils découvrirent une vérité terrifiante à notre sens ; cette cité a été bâtie au moyen de richesses injustement acquises. C'est en ces termes que le seigneur berbère nous fera découvrir cette vérité :

Nous déambulions stupides à quelques pas d'un paradis trop dense, d'une éruption d'arbres, d'oiseaux, de fleurs, étranglée par la ceinture des remparts comme par le basalte d'un cratère. (Saint-Exupéry ; 1948 : 424)

« *Trop* » est employé pour montrer la fatuité d'un lieu censé être paradisiaque mais qui devient inquiétant. Cette cité « *radieuse* » naguère, maudite désormais, est fondée sur « *une impitoyable philosophie, qu'elle partage avec la société moderne* »<sup>2</sup> qui repose sur l'accaparement illicite de biens, de pillages et de richesses mal acquises. Les caravaniers découvrent aussi que cette verdure outrageuse est le fruit d'une infâme appropriation de toute l'eau qui entourait la cité, laissant s'assécher l'oasis :

A l'extérieur des remparts, on n'eût point découvert un seul brin d'herbe. Il n'était plus, à l'infini, que sable et rocaille usés de soleil, tant les sources de l'oasis avaient été patiemment drainées par le seul usage intérieur. (Saint-Exupéry 1948 : 425)

Sachant que Saint-Exupéry avait pour principal souci le monde et son devenir, nous pourrions, en effet, associer cette image à celle du monde contemporain et la politique de certains pays puissants dont les gouvernants n'ont trouvé mieux que de constituer leurs richesses sur l'appauvrissement des pays plus faibles, excluant tout rapprochement avec l'étranger et usant de tous les moyens illicites pour arriver à leurs fins. Cette cité répugne à l'auteur, au plus haut point car « *ses remparts (...) tournaient vers le désert une sorte d'envers dédaigneux* » (Saint-Exupéry 1948 : 426). Comment admirer ou se sentir attiré par cette ville qui n'a eu aucun scrupule à laisser mourir des hommes venus en simples visiteurs, voire même en détresse ? Le Caïd, en envoyant

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

quelques-uns de ses hommes en éclaireurs pour exploiter les alentours de la ville, fit une découverte des plus glaçantes :

Tout autour du mur sourd et aveugle, le sable montrait une zone plus blanche d'être trop riche en ossements qui sans doute témoignaient du sort des délégations lointaines, semblables qu'elle était à la frange d'écume où se résout, le long d'une falaise, la houle que vague par vague délègue la mer. (Saint-Exupéry 1948 : 425)

Il semble que le seigneur berbère ait compris que la ville, aux remparts verdoyants, refuse que sa « *tranquillité* » soit perturbée, même si le prix à payer était le sacrifice humain. Dans ce cas précis, ce qui se reflète comme image est non celle d'un désert hostile, voire assassin, mais d'hommes ayant bâti leur « *société* » au milieu du désert en le transformant en cimetière à ciel ouvert et en s'en servant comme moyen de faire le mal. Il en ressort de ce fait, qu'au milieu de la solitude, les bâtisseurs de cette cité ont probablement voulu reproduire le principe sur lequel repose le désert, mais en y enfreignant les valeurs universelles humanistes. En voulant se mettre en retrait et s'éloigner de la ville en s'enfermant dans une cité, ces hommes ont perdu leur humanité.

Par conséquent, le désert peut faire de l'homme un être extrêmement bon et juste comme il peut faire ressortir son côté obscur, destructeur. Nul ne peut ressembler au désert, car il est unique. Il se suffit à lui-même. Et c'est dans l'ordre naturel des choses : l'homme ne peut prétendre défier le désert ou lui ressembler, car le principe originel de l'existence est celui de fonder une communauté en œuvrant pour soi et pour les autres. C'est par définition le concept de coresponsabilité évoqué dans toute l'œuvre de Saint-Exupéry. Les propos suivants attestent à eux seuls sa pensée qui va dans ce sens, en passant d'un destinataire objet à un « *tu* » collectif :

Car la grande vérité est que tu n'existes point seul. Tu ne peux demeurer permanent dans un monde qui, autour, change. (...) Ton sens est fait du sens des autres, que tu le veuilles ou non. (Saint-Exupéry 1948 : 431)

L'homme ne peut exister seul, il ne peut forger son esprit du néant, ne peut construire son être sans puiser dans des ressources existantes ; en s'enfermant dans des « forteresses impénétrables »<sup>1</sup>, l'homme se condamne à disparaître, à l'image de la cité antique de Troie, bâtie au milieu d'une terre vague, fermée à toute intrusion étrangère. Au fil du temps, la cité attirera les conquérants grecs qui, en voulant la soumettre, la réduiront en cendres. Troie, comme cette cité « *maudite* », a refusé toute forme de soumission, d'échange, sa porte constamment close attire l'attention et elle finira par être « *trahie* ». La cité dont parle l'auteur, vidée d'une conscience humaine, verra ses :

Sentinelles (s'endormir) conquises par le désert et laissant les portes libres de tourner lentement sur leurs gonds d'huile dans le silence, pour que soit fécondée la ville quand elle est épuisée et qu'elle a besoin du barbare. (Saint-Exupéry 1948 : 304)

Il nous paraît alors pertinent de relever que, selon la pensée exupérienne, chaque individu doit assumer sa responsabilité en fonction de ce qui l'environne. Par conséquent, il s'agit bien d'une responsabilité collective :

Façonnée par l'Aéropostale où chacun, du mécanicien au directeur, devenait responsable de la bonne marche de l'entreprise et plus encore, des nombreuses vies humaines risquées pour elle. »<sup>2</sup>

Pour l'auteur, l'homme a le devoir absolu de se sentir responsable de son prochain, quoi qu'il devrait lui en coûter, et que se taire face aux multiples tragédies qui guettent le monde signifie, à plus forte raison, que non seulement nous sommes complices, mais *responsables* de sa destruction. Saint-Exupéry déplore fortement l'indifférence de l'homme par rapport à l'homme, qui augmente et gangrène le monde. Ce cri de colère le montre :

Si l'empire se corrompt, tous ont collaboré à la corruption. Si le plus grand nombre tolère, en quoi n'est-il point responsable ? Je te dis meurtrier si l'enfant se noie dans ta mare, et que tu négliges de le secourir. (Saint-Exupéry 1948 : 586)

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 153

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 154

Il s'agit, non seulement, d'une responsabilité des drames qui submergent le monde, mais aussi et surtout de la responsabilité de la conscience de la communauté, car celle-ci pousse les esprits à commettre le pire. Le seigneur berbère, le Caïd ou même l'aviateur lui-même semblent désespérés par tant de mal et d'hommes dépourvus de principes bienveillants, prêts à vendre leurs âmes pour leur seul bien-être.

Stérile je serai donc si je tente, dans la pourriture du rêve, de sculpter après coup un passé révolu, décapitant les corrupteurs comme les complices de corruption, les lâches comme les complices de lâcheté, les traîtres comme les complices de trahison... (Saint-Exupéry 1948 : 586)

Il s'adonne à une sorte de litanie anaphorique comme pour tenter d'identifier chaque responsable de la grande tragédie humaine, pour tenter « *d'anéantir* » le dessein de ces hommes et ainsi d'« *offrir une terre fertile* » à la nouvelle « *semence* ». « *Alors sera parfait le monde, puisque purgé du mal.* » (Saint-Exupéry 1948 : 586)

Ce cheminement de la pensée du seigneur berbère, autrefois considéré comme un barbare sans cœur et sans âme, contribue à l'élever au rang des seigneurs sages et humanistes qui prônent les seuls principes de cette « *merveilleuse collaboration* » (nommée ainsi par lui-même) qu'est la fraternité. Sans ce principe universel, le monde ne saurait être sauvé par l'homme agissant seul. Ainsi, le Caïd partage solennellement un des fondements majeurs de sa pensée :

Toujours seul, enfermé en moi en face de moi, et je n'ai point d'espoir de sortir par moi de ma solitude. La pierre n'a point d'espoir d'être autre chose que pierre. Mais de collaborer, elle s'assemble et devient temple. (Saint-Exupéry 1948 : 263-264)

Dans son œuvre romanesque, Saint-Exupéry, en étant seul, a rejeté les nouvelles valeurs qui gagnent le monde, tels « *l'accaparement* », « *l'exclusion* », « *le repli sur soi ou sur sa société* »<sup>1</sup> et a prôné, *a contrario*, les valeurs chevaleresques d'autrefois,

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 154

celles de « *l'entraide* », de « *l'ouverture* » sur le monde et sur les autres, de la responsabilité et de la « *fraternité* ». <sup>1</sup>

Le côté obscur du désert doit être affronté collectivement. L'union fait la force, et il serait injuste et inhumain de laisser son prochain périr dans l'indifférence la plus outrageuse : « *Un être humain qui meurt dans l'abandon, c'est un reniement de la société qui apparaît, et donc une chance en moins pour la survie de la collectivité.* » <sup>2</sup>

Il se révèle alors, selon cette pensée, que l'homme peut avoir raison de la rudesse du désert, et partant des drames qui déterminent le monde contemporain, mais à la seule condition de s'unir à son voisin, son ami ou son frère, « *tandis que des hommes isolés ou en ordre dispersé disparaîtront dans leurs propres mirages, vagabonds insensés en marche, sans le savoir, sur une planète errante.* » <sup>3</sup>

En conclusion, on pourrait avancer l'idée que le désert hostile et dangereux serait l'image réfléchie du monde actuel avec ses changements et ses bouleversements inquiétants, mais avec les principes de coresponsabilité et d'union fraternelle, l'individu pourrait traverser ce désert. Ainsi, selon la sagesse amérindienne, la nature n'est pas pour nous, elle est partie de nous. Saint-Exupéry, dans sa solitude, a compris que sans les valeurs fondamentales humanistes, le monde est voué à disparaître. Il partage son expérience dans l'espoir d'aboutir à un éveil des consciences pour que chacun arrive d'abord à faire la paix avec soi-même avant de la faire avec autrui, car l'histoire ne retiendra que les traces laissées par l'homme.

Ainsi, le concept d'imagination est étroitement associé aux éléments naturels du dehors, du milieu, de la Nature et du cosmos <sup>4</sup>. Seules les « *images naturelles* », les images qui découlent « *directement de la nature, celles qui suivent à la fois les forces de la nature et les forces de notre nature* », doivent être prises en considération afin de nous permettre de restituer les origines cosmopoétiques de « *l'être imaginant* », puisque ces mêmes images « *prennent la matière et le mouvement des éléments naturels* » et les transforment en « *images que nous sentons actives en nous-mêmes, en nos organes* » <sup>5</sup>. L'imagination est la matrice de la fiction et le trait d'union avec le

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 154

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 154-155

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 155

<sup>4</sup> BACHELARD Gaston (1942), *L'eau et les rêves*, Corti, p. 247

<sup>5</sup> *Ibid.*

monde réel qui lui permet de s'insérer dans la nature et cohabiter dans un espace à la fois intérieur et extérieur. L'imagination donnera de la force à l'Homme pour entrer en symbiose avec la nature et l'affronter :

L'homme a besoin d'une véritable morale cosmique, de la morale qui s'exprime dans les grands spectacles de la nature pour mener avec courage la vie du travail quotidien. Toute lutte a besoin, en même temps, d'un objet et d'un décor.<sup>1</sup>

L'expérience de la Nature met l'homme au-devant d'une sorte d'austérité qui lui fait découvrir une face cachée du monde et un rapport singulier à celui-ci, dépourvu de toute forme d'ostentation, une terre « *pelée* » et « *écorchée* ». Son imagination le mènera loin dans l'univers désertique et lui fera vivre de nouvelles expériences cosmiques parées de sensations diverses, euphoriques ou angoissantes, d'un espace à la fois inquiétant et régénérateur, « *qui nous fait perdre tous les repères intérieurs* »<sup>2</sup>.

### ***Des mirages aux rêveries...***

D'aucuns pensent que le désert est espace indissociable de la mort et conduit inévitablement l'être à la « *minéralisation* » voire à la « *décréation de soi* ». Beaucoup d'éléments sont en effet enclins à favoriser les manifestations d'angoisses et autres douleurs. La chaleur écrasante du soleil, la soif ou encore la pétrification des membres due au froid glacial nocturne influent sur le cerveau humain et l'enferment dans un magma d'images fantasmatiques, parfois même délirantes qui poussent l'homme dans ses derniers retranchements et le vident de toute substance. Saint-Exupéry a vécu des moments pénibles qui l'ont confronté à la mort, « *sur les confins de la Libye, pris dans les sables comme dans une glu et, témoigne-t-il, j'ai cru en mourir* », épisodes qu'il reprendra dans *Terre des hommes*. C'est dans le chapitre intitulé *Dans le désert* qu'il retrace l'essentiel de son expérience qui a failli lui coûter la vie. Le pilote s'était écrasé au milieu du désert immense de Libye et avait survécu, par miracle, pendant des jours, sans eau et sans nourriture, à cet énième accident. Il rapporte en effet le périple enduré

---

<sup>1</sup> BACHELARD Gaston (1947), *La terre et les rêveries de la volonté*, Corti, p. 200

<sup>2</sup> *Ibid.*

pendant son *séjour* au milieu du désert, et la magie d'avoir curieusement senti, au milieu de sa solitude et du silence de la nuit, le frémissement de l'existence. Ces propos témoignent de son état d'esprit à ce moment : « *Je ne suis pas seul dans le désert, mon demi-sommeil est peuplé de voix, de souvenirs et de confidences chuchotés.* » (Saint-Exupéry 1939 : 125)

Devant cette immensité, le moindre bruit prête à confusion, le vent parle, les grains de sable errent au gré du temps, la réalité « *perd du terrain devant le rêve...* »<sup>1</sup>. Voilà que déjà il est projeté dans une atmosphère onirique quand il remarque que « *le paysage change* » (Saint-Exupéry 1939 : 125) en l'espace d'un court instant. Le narrateur semble percevoir le sable devenu rivière lui donnant l'impression de « *couler dans une vallée...* » (Saint-Exupéry 1939 : 125). Les cailloux lui sembleront être « *des écailles de métal, et tous les dômes qui (les) entourent brillent comme des armures* » (Saint-Exupéry 1939 : 126)

Les mirages font alors leur apparition comme pour l'enfoncer encore plus dans son délire : « *La chaleur monte, et, avec elle, naissent les mirages* » (Saint-Exupéry 1939 : 127). Ces apparences perfides ne sont là que pour séduire la victime, lui redonner espoir avant de s'évanouir, juste quand l'individu se sera suffisamment préparé à être sauvé. Mais ce que perçoit encore le narrateur ne sont « *que des mirages élémentaires* » (Saint-Exupéry 1939 : 128). Il relate dans ce sens des visions « *de grands lacs* » qui « *se forment, et s'évanouissent...* » (Saint-Exupéry 1939 : 128), pour ensuite voir « *des mirages plus troublants* » que forment des « *jeux de lumière* » ; « *forteresses et minarets, masses géométriques à lignes verticales* » ou encore « *...une grande tache noire qui simule la végétation...* » (Saint-Exupéry 1939 : 128)

La solitude de l'espace le pousse vers les rêveries et soudain il sent « *quelque chose en (lui) se transforme* » (Saint-Exupéry 1939 : 136), pour stimuler son imagination consciente cette fois-ci, car, dira-t-il : « *Les mirages, s'il n'y en a point, je les invente...* » (Saint-Exupéry 1939 : 136). Son esprit lui fera figurer un rocher noir en « *homme qui gesticulait* », car, à son sens, « *tout s'anime déjà dans le désert* » (Saint-Exupéry 1939 : 136) et se personnifie, comme « *tronc d'arbre* » qui devient « *un bédouin qui dormait* » (Saint-Exupéry 1939 : 136). Il voit aussi autour de lui « *une*

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

*forêt antédiluvienne (qui) jonche le sol de ses fûts brisés* » (Saint-Exupéry 1939 : 136), qu'il compare aussitôt à une cathédrale multiséculaire, et qui portent encore les marques du temps : cette forêt « *s'est écoulée comme une cathédrale, voilà cent mille ans, sous un ouragan de genèse* » (Saint-Exupéry 1939 : 136). Le pilote-nafragé réussit à lire dans ce désert, comme dans un livre ouvert, l'Histoire de l'univers qui s'est au fil du temps construit. Il en témoigne ainsi :

[...] les siècles ont roulé jusqu'à moi ces tronçons de colonnes géantes polis comme des pièces d'acier, pétrifiés, vitrifiés, couleur d'encre. Je distingue encore le nœud des branches, j'aperçois les torsions de la vie, je compte les anneaux du tronc (Saint-Exupéry 1939 : 136)

Le narrateur, profondément à l'écoute du désert, arrive à en percevoir chaque élément. Tout y prend une dimension légendaire, tout est empreint des traces de civilisations passées. Voici qu'une image mythique se révèle à lui : « *Cette forêt, qui fut pleine d'oiseaux et de musique, a été frappée de malédiction et changée en statue de sel* » (Saint-Exupéry 1939 : 136). Cette image s'associe à celle de la femme du prophète Loth. N'ayant pas écouté son époux qui lui avait ordonné de ne pas se retourner derrière elle, au moment de la destruction de Sodome, elle fut *frappée de malédiction* et transformée, avec sa communauté, en statue de sel.

Mais il sait que « *ce vertige* » il le « *doit* » « *sans doute à la soif... Ou au soleil* » (Saint-Exupéry 1939 : 137). Cependant, pour son propre salut et celui de son camarade, il doit rester lucide et « *faire appel à sa raison* », même si parfois il lui semble que « *rien au monde n'est véritable...* » (Saint-Exupéry 1939 : 137)

Après de longues journées de marche, de soif, de chaleur, le moment, dont il avait fini par désespérer, arrive enfin. Son camarade et lui-même sont sauvés par des Bédouins libyens, ceux-là mêmes qui vont les faire renaître à la vie. Cette image d'hommes qui avancent vers eux n'est pas un mirage, c'est bel et bien une réalité, qui va procurer au narrateur un profond sentiment d'allégresse ; une réalité qui va le pousser à la contemplation et à la méditation : enfin il va connaître la paix et le repos éternels. Au-delà d'un simple sauvetage, le pilote voit en ce Bédouin plus qu'un homme ordinaire, mais un être qui a le pouvoir sacré de Création : « *Par un mouvement de son seul buste, par la promenade de son seul regard, il crée la vie, et il me paraît semblable à*

*un dieu* » (Saint-Exupéry 1939 : 137). Il s'adresse à lui comme si c'était le premier homme sur la terre, au commencement de la vie : « *Tu es l'Homme et tu m'apparais avec le visage de tous les hommes à la fois (...). Tu es le frère bien-aimé. Et à mon tour, je te reconnaîtrai dans tous les hommes* » (Saint-Exupéry 1939 : 159) Grâce à ce Bédouin, tous les hommes recouvrent leur grandeur naturelle aux yeux du pilote ; ce geste le réconcilie avec ses semblables, qu'il voyait sur le chemin de l'égarement. Un seul homme a suffi à ennoblir l'humanité entière :

Tu m'apparais baigné de noblesse et de bienveillance, grand seigneur qui as le pouvoir de donner à boire. Tous mes amis, tous mes ennemis en toi marchent vers moi, et je n'ai plus un seul ennemi au monde (Saint-Exupéry 1939 : 159)

Ainsi, au-dessus du désert du Sahara, entre le ciel et la terre, s'est formé « *un espace interplanétaire* » (Saint-Exupéry 1939 : 25) théâtre d'apparitions extraordinaires qui a permis au pilote de s'attacher encore plus à la vie et de mesurer sa valeur car il a saisi sa « *précarité* »<sup>1</sup>. Les protagonistes, dans chacun des récits exupériens, apprennent constamment des leçons de vie à travers diverses expériences, même l'enfant venu d'une autre planète, nous fait voir l'insensibilité *des grandes personnes*, que leur *solitude tragique* a plongées dans un état d'indifférence absolue envers leurs semblables. Le voyage céleste qu'entreprend le Petit Prince et dont il vient conter les aventures, fait montre du grand désarroi dans lequel se trouve l'homme, qui ne pense qu'à ses propres intérêts, qu'à une sorte de satisfaction outrée qui l'avilit en dévoilant ses instincts les plus primaires. Cet enfant qui prodigue des enseignements à la manière d'un adulte éclairé par la lumière de la sagesse, ne serait que « *l'enfant en nous, que nous avons été et que nous ne sommes plus, mais que nous regrettons toujours* »<sup>2</sup>. Retrouver l'enfant en nous permettrait un équilibre et une certaine harmonie avec le monde présent, et au milieu de cette solitude parfois lourde de sens. L'expérience de l'aviateur semble l'avoir fait entrer dans « *un monde fabuleux* » dont les éléments déchaînés le projettent dans des contrées qui renferment « *plein de pièges, de trappes, de falaises brusquement surgies, et de remous qui eussent déraciné des*

---

<sup>1</sup> BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p.75

<sup>2</sup> *Ibid.* Préface.

*cèdres* » (Saint-Exupéry 1939 : 11). Les camarades, auxquels il voue un respect indéfectible, « *respectables pour l'éternité* », sont semblables à « *Des dragons noirs* » dont le devoir absolu est de protéger « *l'entrée des vallées, des gerbes d'éclairs* » qui « *couronnaient les crêtes* » (Saint-Exupéry 1939 : 11-12). Pour ces aviateurs investis d'une mission humanitaire, le devoir prime sur le danger, au péril de leur vie, car ils sont confrontés à un monde, tantôt allié et tantôt hostile, voire redoutable. Dans ce sens le narrateur enchaîne : « *Voici que brusquement, ce monde calme, si uni, si simple, que l'on découvre quand on émerge des nuages, prenait pour moi une valeur inconnue.* » (Saint-Exupéry 1939 : 13) et reprend : « (...) *J'imaginai cet immense piège blanc étalé, là, sous mes pieds* » (Saint-Exupéry 1939 : 14). Ou encore :

Au-dessous ne régnaient, comme on eût pu le croire, ni l'agitation des hommes, ni le tumulte, ni le vivant charroi des villes, mais un silence plus absolu encore, une paix plus définitive. (Saint-Exupéry 1939 : 14)

Le narrateur nous offre des miscellanées d'images tout à la fois réelles et fabuleuses, pour rendre compte d'une révélation dont il prendra conscience à travers son expérience :

La magie du métier m'ouvre un monde où j'affronterai, (...), les dragons noirs et les crêtes couronnées d'une chevelure d'éclairs bleus, où, la nuit venue, délivré, je lirai mon chemin dans les astres (Saint-Exupéry 1939 : 22)

Saint-Exupéry évoque un espace dont l'immensité singulière est sublimée par ses reminiscences, ses états d'âme et d'esprit, par une fusion d'éléments l'ayant mené vers l'exaltation d'une partie du monde devenue abri temporaire pour un aviateur dont la solitude l'a aidé à édifier l'Homme. Ainsi le désert exacerbe l'imagination et pousse les hommes à exhumer ce qu'il y a de plus enfoui en eux.

L'espace romanesque n'est pas choisi au hasard, il absorbe toute l'attention du protagoniste et l'aide, dans sa solitude, à trouver des réponses à ses questionnements ; « *Il y a bien une correspondance entre le cadre de l'histoire et le personnage.* »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> DE GALEMBERT Laurent (2002), *L'idéologie chez Antoine de Saint-Exupéry*, Mémoire de DEA.

L'espace du désert est représenté comme celui de l'accomplissement des actions, et les événements décrivent un environnement exceptionnel qui mêle réalité, fantaisie et fantasmagorie. Le désert permet d'offrir ainsi une signification symbolique de la vie puisque le paysage est parsemé d'indices, de signes et de substances qui participent du perpétuel écoulement du temps. Le désert de Saint-Exupéry est l'indéfini, l'illimité, cette entité rebelle qui mène à la séparation et même aux rencontres qui prennent souvent une valeur sacrée. Cet espace universel fait naître des formes sans cesse changeantes, qui rendent impossible toute tentative d'« *apprivoisement* » de ce lieu mystérieux. Dans ce sens, le seul moyen de l'approcher, c'est de le fuir et d'y revenir pour y trouver un autre monde transcendant, celui-là même qui mènerait vers l'indicible.

Dans la représentation de l'infini, du vide, du silence, il y a quête de l'essence qui stimule l'inconscient de l'homme, éveille en lui des réminiscences, et acquiert de ce fait un sens profond, le confrontant à lui-même et à la Création. Comme en témoignent ces propos innocents d'un homme en perpétuelle quête de la Vérité : « *J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable. On ne voit rien. On n'entend rien. Et cependant quelque chose rayonne en silence.* » (Saint-Exupéry 1943 : 62).

Cet espace nous offre un « *spectacle* » et se présente sous forme de « *décor à l'action* ». Il est décrit selon une certaine représentation, celle perçue par les personnages et, en même temps « *déterminé (...) par la relation entre le paysage et l'état d'âme de celui qui regarde, qui perçoit* » (La fonction de l'espace dans le récit).

Dans cette perspective, il nous a été révélé au cours de notre étude, une autre idée qui s'est imposée d'elle-même dans la réflexion sur l'espace. Dans l'œuvre romanesque exupérienne, il est question d'une autre forme d'espace, cette fois-ci moins vaste et plus condensée et de laquelle découle une symbolique assez singulière, à savoir l'idée du « *Centre* » à laquelle se rattache le concept d'archétypes célestes. Celle-ci constitue un point culminant, elle prend donc une valeur sacrée, puisque la bâtisse, Création de l'homme, renvoie, selon Mircea Eliade<sup>1</sup>, à la « *Montagne Sacrée* », (où se rencontrent le Ciel et la Terre), qui se situe au « *Centre du Monde* ». Par conséquent, toute bâtisse (temple, ville sacrée, palais) est une « *montagne sacrée* » qui devient à son tour un

---

<sup>1</sup> ELIADE Mircea (1969), *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard ; « coll. Folio Essais 2006 ».

*Centre*. Dès lors, « *la cité ou le temple sacré* » devient un *Axis Mundi*, (point de rencontre entre le Ciel, la terre et l'Enfer). Dans ce qui va suivre, nous tenterons de dégager et d'étudier les différentes images que renvoient les éléments qui constituent des objets centraux - la citadelle, l'arbre ou l'avion -, afin de démontrer l'aspect sacré qui caractérise la philosophie exupérienne. Comment, et de quelle façon sont représentés la citadelle, l'arbre ou encore l'avion ? Et jusqu'à quel point ces derniers déterminent-ils la sacralité de l'espace désertique ?

### *1.3. Le mythe du Centre, générateur d'une conscience*

Selon Mircea Eliade<sup>1</sup>, - en référence à quelques croyances anciennes, notamment indiennes, ouralo-altaïques, iraniennes et bouddhistes, - chacun de ces peuples attribue une valeur sacrée à l'endroit le plus haut possible dans le pays - une hauteur majestueuse - à l'instar du Mont Meru, Sumeru, Zinnalo, établi au Centre du monde, et dont le Ciel, la Terre et l'Enfer seraient situés sur le même axe. Nous précisons que le temple symbolise à la fois l'habitation du dieu, la réplique terrestre de l'univers divin (*mandala*) et le mont Meru, lui-même considéré comme l'axe du monde et la montagne mythique sur laquelle vivent les dieux.

En gravissant le sommet de ce *Centre*, l'homme effectue un véritable rituel de purification, puisqu'il arrive à transcender « *l'espace profane, hétérogène* », et à accéder à une « *région pure* » de la Montagne cosmique, considérée comme le point le plus haut de la Terre, mais aussi « *le nombril* » de la terre, le point du commencement de la « *Création* ». (Eliade 1969 : 24)

La volonté d'atteindre le Centre du Monde pourrait être assimilée à une recherche de soi, « *vers le centre de son être* » comme le précise l'auteur. Difficile, car ce n'est, en vérité, qu'un :

Rite de passage du profane au sacré ; de l'éphémère et de l'illusoire à la réalité et à l'éternité ; de la mort à la vie ; de l'homme à la divinité. L'accès au « centre » équivaut à une

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p.24.

consécration, à une initiation; à une existence, hier profane et illusoire, succède maintenant une nouvelle existence, réelle, durable et efficace. (Eliade 1969 : 28)

Par ailleurs, un lieu n'atteint sa « *réalité* » que si l'homme en fait la consécration sur le terrain, en d'autres termes, en transformant ce lieu en noyau autour duquel tourne la création. « *Ensuite, la validité de l'acte de construction est confirmée par la répétition du sacrifice divin.* » (Eliade 1969 : 28)

Le désert saharien a été le théâtre des naufrages de Saint-Exupéry. Dans son œuvre il apparaît, d'abord, de même que pour beaucoup d'autres auteurs s'y étant confrontés, comme un lieu aride, un espace de morne solitude, dominé par un vide immense. Aridité, vide et solitude sont le dénominateur commun pour ces écrivains ayant fait l'expérience du désert. Cependant, une sorte d'élément supplémentaire s'observe chez Saint-Exupéry, de par même sa fonction de pilote de ligne. Cet espace hostile devient une véritable litanie physique et morale, se répétant à l'infini dans son œuvre, engageant de ce fait toute sa réflexion.

Il érige, dans ce décor désertique, une citadelle qui, par sa prééminence, lui permet d'avoir une vue synoptique de cette vaste étendue sablonneuse. La bâtisse est d'abord un espace clos qui renferme mystères et secrets ; elle pourrait signifier une possible extériorisation de l'espace intérieur de l'auteur (Cela reste à démontrer). Le seigneur berbère ou le pilote (aussi bien dans *Citadelle* que dans les autres récits) profite de ces moments uniques et consacre ainsi son temps à la contemplation, à la méditation et à une quête de réponses à ses multiples questionnements, ou encore à dispenser des enseignements, – comme le fait ce chef de tribu avec son fils pour le préparer à devenir guide à son tour –. Dans tous les cas de figure, c'est à partir de la vision panoramique que l'auteur découvre ce qui est pour lui l'essentiel. Il a fait de son avion un moyen lui permettant de comprendre que « *la terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres.* », il a réussi à voir, dans sa solitude, que l'homme, pour se « *découvrir* » devait impérativement « *se mesure(r) avec l'obstacle* » (Saint-Exupéry 1939 : 09). De sa bâtisse (la citadelle), il a « *découvert que ni la souffrance ni la mort dans le sein de Dieu, ni le deuil même n'étaient à plaindre.* » (Saint-Exupéry 1948 : 24)

Il arrive à un tel degré de conscience qu'il fait abstraction des commodités de la vie et réussit, ou presque, à faire du désert un milieu « *sociable* ». Il s'érige en « *bâtitteur de cités* » en décidant « *d'asseoir ici (dans le désert) les assises de (sa) citadelle* » (Saint-Exupéry 1948 : 25)

Et pour dépasser cet *obstacle*, Saint-Exupéry tient à avoir un *outil* ; le moyen qui lui est propre est « *l'avion, l'outil des lignes aériennes, [qui] mêle l'homme à tous les vieux problèmes.* » Du haut de sa machine, il pouvait transformer les paysages les plus communs en paysages féériques, ceux des contes merveilleux où « *les lumières éparses dans la plaine* » devenaient des « *étoiles* », et où la nuit se métamorphosait en « *océan de ténèbres* ». (Saint-Exupéry 1939 : 09)

Le pilote ne se contentait pas seulement d'accomplir sa mission, il pensait à chaque habitant des maisons qu'il voyait, l'imaginant vaquant à ses occupations, cherchant à deviner, au milieu de cette densité nocturne, les pensées, voire les sentiments de chacun.

D'autre part, l'outil utilisé dans son œuvre posthume pour « *épier* » le monde est une citadelle. « *Citadelle, je te construirai dans le cœur de l'homme* », affirme-t-il. (Saint-Exupéry 1948 : 27). La forme géométrique, circulaire, de la bâtisse serait représentative d'une puissance spirituelle, car dans la symbolique traditionnelle, le cercle évoque, selon le dictionnaire des symboles : « *Le tout fini et infini, l'unité et le multiple, le plein et la perfection comme l'est le Créateur de l'Univers* »<sup>1</sup>, la forme est ainsi interprétée en « *cercle concentrique* » et considérée comme étant « *les étapes du perfectionnement intérieur* ». A travers cette bâtisse, le seigneur berbère se met en quête de l'être unique, principe même de toute existence. Voici ce qu'il en dit :

Car il m'est apparu que l'homme était tout semblable à la citadelle. Il renverse les murs pour s'assurer la liberté, mais il n'est plus que forteresse démantelée et ouverte aux étoiles. Alors commence l'angoisse qui est de n'être point. (Saint-Exupéry 1948 : 27)

La bâtisse qui s'érige au milieu du désert, prouve une possible volonté de l'auteur de marquer, symboliquement, l'union des hommes, et est une invitation à renoncer aux

---

<sup>1</sup> CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain (1982), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont & Jupiter, p. 192

choses vaines, causes d'indicibles douleurs. *Citadelle*, œuvre particulièrement dense, traite des thèmes à dimension philosophique, spirituelle, voire mystique. C'est un appel à l'élévation de l'Homme et de l'Esprit ; la condition humaine étant au cœur du débat, il s'efforce de trouver un sens à la vie et aux choses, de tisser un lien entre les hommes qui conduirait nécessairement au *lien à Dieu*. Et c'est à partir de cette bâtisse dans laquelle se concentre l'unité que le seigneur berbère puise toute sa force : « *Mais je suis bâtisseur de cités*, affirme-t-il. *J'ai décidé d'asseoir ici les assises de ma citadelle*. » (Saint-Exupéry 1948 : 25). Avec cette annonce imposante, solennelle, il scelle définitivement le point d'ancrage de sa civilisation, lieu où s'accomplira son voyage spirituel initiatique.

Du haut de cette citadelle, le chef de tribu découvrira la nudité de l'univers. L'initiation se fait au fur et à mesure que se déploient les leçons du père au fils. Ce seigneur berbère, sous forme, tantôt de monologue intérieur, tantôt de dialogue avec son fils, construit, progressivement, l'éducation de ce dernier ; il développe les points essentiels qui forgent l'homme, une forme d'existentialisme, bien à lui.

Demeure des hommes, qui te fonderait sur le raisonnement ? Qui serait capable, selon la logique, de te bâtir ? Tu existes et n'existes pas. Tu es et tu n'es pas. Tu es faite de matériaux disparates, mais il faut t'inventer pour te découvrir. (Saint-Exupéry 1948 : 35)

On serait presque tenté de penser qu'il serait une sorte de *prophète* envoyé pour rétablir l'ordre, redresser les torts dans un monde en perdition.

La citadelle, l'arbre ou l'avion seraient cette valeur sûre et cette base solide qui recentre l'homme sur les valeurs existentielles qu'il est en passe de perdre ; l'homme doit être le centre de l'éducation, il doit découler de son être un rayonnement mystique qui le rattache à une transcendance :

De même que celui-là qui a détruit sa maison avec la prétention de la connaître, ne possède plus qu'un tas de pierres, de briques et de tuiles, ne retrouve ni l'ombre ni le silence ni l'intimité qu'elles servaient, et ne sait quel service attendre de ce tas de briques, de pierres et de tuiles, car il leur manque l'invention qui les domine, l'âme et le cœur de l'architecte. Car il manque à la pierre l'âme et le cœur de l'homme. (Saint-Exupéry 1948 : 35)

Pour le prédicateur, l'homme doit être fait à l'image de la bâtisse, ouvert et fermé à la fois. Ouvert au ciel et fermé aux difficultés terrestres. Il est le point autour duquel tourne le monde, l'homme au cœur du combat, de la réflexion ; l'homme doit être fort, mais sensible à la fois et à l'écoute des douleurs d'autrui et des siennes propres. Il se doit d'être juste, quelles que soient les circonstances, au détriment de son bien-être même, pour préserver l'ordre établi depuis le commencement de la vie.

La tour est le symbole de l'ascension vers le ciel et des bienfaits des dieux se répandant sur la terre. Dans la mythologie grecque, Danaé (la fille du roi d'Argos) fut enfermée par son père dans une tour d'airain. Alors Zeus, pour la séduire, s'infiltra par le toit sous la forme d'une pluie d'or. La tour a différentes symboliques, et à titre d'exemple, citons la tour de Babel. Cette dernière représente la tentative de rapprochement à la divinité, tout en étant solidement ancrée dans le sol. Egalement ce passage de la Bible faisant référence à la grande Ziggourat de Babylone. Il s'agit d'une tour à étages, surmontée d'un temple qui symbolise, selon les historiens, l'orgueil de l'homme qui veut maîtriser le ciel. (Eliade 1969 : 24)

Cependant, même si cette tour était le fruit de pensées et d'efforts collectifs, elle a été condamnée par Dieu. En effet, Il l'a considérée comme un acte impie et en guise de châtiment, la détruisit et dispersa ses bâtisseurs aux quatre coins du monde. D'ailleurs, il est dit que cette dispersion humaine fut à l'origine de la diversité des langues. Une légende similaire existait déjà dans la mythologie grecque qui raconte que des Géants tentèrent d'entasser ??? le massif Pélion pour en faire une tour montagnaise, afin d'atteindre l'Olympe.<sup>1</sup> Quant au centre, il est le symbole de la perfection et du rayonnement. Il représente un lieu de convergence d'activités, d'actions et de forces. Le centre concentre, attire et disperse. C'est un point situé à égale distance de tous les points d'un cercle ou d'une sphère. Le centre et la ville : la symbolique du centre et du cœur sont très proches. C'est un point essentiel. Les chemins convergent vers ce centre. Il représente le cœur de la vie. Il est très souvent associé à Dieu. Mais le Dieu des religions monothéistes ne peut pas être un point isolé. Le centre devient omniprésent, il devient créateur de tout :

---

<sup>1</sup> DIEEL Paul (1966), *Le symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, Editions Payot, « Editions Payot & Rivages 2002 », p. 30

N'as-tu pas vu que se prosternent tous ceux qui sont dans les lieux et tous ceux qui sont sur la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les arbres, les animaux, ainsi que beaucoup de gens ? (Le Coran, XXII, 18)

Dans la mythologie grecque, l'omphalos représente le nombril du monde ; il se trouve à Delphes. Pour situer le centre du monde, Zeus envoya deux aigles aux extrémités de la terre ; en partant de part et d'autre de la terre, les aigles se retrouvèrent au centre. D'ailleurs, les cartes du monde de l'époque médiévale représentaient la Terre comme un cercle, entourée de l'océan, avec Jérusalem, la ville sainte, en son centre. Ensuite, c'est la Mecque qui devint le centre du monde musulman. Le prophète Mohammed (qpsl) a reçu la révélation selon laquelle la prière devait s'orienter en direction de la Mecque.

D'un côté, l'omphalos symbolise le nombril du monde chez les Grecs, il serait le point d'origine des circonvolutions terrestres, et d'un autre, dans les religions monothéistes, c'est l'arbre de vie du jardin d'Eden qui tient lieu d'omphalos. Ainsi, une source coule à ses pieds, puis en sort pour se diviser en quatre fleuves qui définissent les quatre principales régions du monde. (Eliade 1969 : 25)

Parmi ces régions, on trouve le désert. Celui-ci se démarque par son caractère mystérieux et imprenable, lui conférant le statut de lieu sacré ; il devient le symbole de toute forme de mysticisme, mais aussi de renoncement à la vie sociale.

Après ses longues méditations et contemplations, le pilote, l'écrivain ou le seigneur berbère concluent que « *l'homme était tout semblable à la citadelle.* » (Saint-Exupéry 1948 : 27) Comme il a été précédemment relevé, la tour représente l'ascension vers le ciel et une tentative de rapprochement de la divinité, avec toutefois une volonté de profond ancrage dans le sol. Une sorte d'orgueil de l'homme, qui cherche à se mesurer avec l'inconnu dans le but d'imposer son propre être. Cet orgueil, l'auteur y fait ainsi allusion : « *Il (l'homme) renverse les murs pour s'assurer la liberté* » (Saint-Exupéry 1948 : 27). A travers cette quête de liberté, se révèle à lui une vérité, celle de sa non-existence : « *Alors commence l'angoisse qui est de n'être point.* » (Saint-Exupéry 1948 : 27)

Dans cette immensité, on prend conscience que si l'on voulait alimenter notre orgueil en regardant trop haut, on se perdrait de vue : « *Le regard, dira encore le chef de tribu, quand il se disperse, perd la vision de Dieu.* » (Saint-Exupéry 1948 : 27). Le sage préconise d'aspirer certes à une liberté, mais une liberté intérieure avant tout, qui convergerait vers un point central, celui de trouver un sens à la vie ; « *citadelle, je te construirai dans le cœur de l'homme.* » (Saint-Exupéry 1948 : 27) assure-t-il humblement. Ainsi témoigne le chef de tribu :

Croyant que celui-là (le mort) que je sacrifiais dans son désert semblait dans une solitude désespérée, n'ayant point encore entrevu qu'il n'est jamais de solitude pour ceux qui meurent. Ne m'étant point heurté encore à leur condescendance. (Saint-Exupéry 1948 : 16)

Ces paroles annoncent l'avènement d'une autre Vérité : la délivrance de la crainte de la mort. La mort est un état qui en impose par la notion même de repos éternel ; ainsi, l'homme est habité par la solitude seulement quand il est en vie. La mort, par son pouvoir de libération, devient génératrice de plénitude. Une plénitude à laquelle seul peut prétendre l'homme ayant trouvé son chemin intérieur dans et par la retraite du désert. Un espace représentatif à la fois du monde réel et du monde fantasmagorique, où parvient à survivre l'homme mystique, celui-là qui aura vaincu ses démons, - intérieurs et extérieurs, - en dépit même de sa faiblesse et de sa peur, sentiments humains.

L'idée qui s'impose donc *a fortiori*, est que ce même chef de tribu devient l'archétype de la conscience humaine, de même que le Petit Prince représente notre enfant intérieur. Ainsi, se révèle ce personnage-seigneur : un nouveau guide spirituel pour l'humanité. Car, pour lui, cette civilisation a perdu tous ses *repères*, elle est *déboussolée*, ayant perdu *l'étoile* qui la guidait jadis ; « *cette étoile, guide des caravanes, des navires, et aussi de l'aviateur, de sa poésie, de ses rêves.* »<sup>1</sup> Les deux personnages, le seigneur berbère et le Petit prince, deviennent symboliquement cette étoile longtemps disparue, celle qui se chargera désormais de guider les hommes.

---

<sup>1</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 157

Je suis la pelouse sur l'abîme. Je suis le cellier qui dore les fruits. Je suis le bac qui a reçu de Dieu une génération en gage et la passe d'une rive à l'autre. Dieu à son tour la recevra de mes mains, telle qu'Il me la confia, plus mûrie peut-être, plus sage, et ciselant mieux les aiguères d'argent, mais non changée. J'ai enfermé mon peuple dans mon amour. (Saint-Exupéry 1948 : 28)

En s'incarnant dans des éléments tels que la *pelouse*, le *cellier* et le *bac*, le seigneur berbère chargé par *Dieu* d'orienter un peuple, se définit incontestablement comme le tout qui compose l'univers, comme le tout et l'unique, qui a été créé par Dieu. Selon les religions monothéistes, en créant l'homme, Dieu exigea de celui-ci qu'il lui restitue, au jour du Jugement : ses actes, son corps, son esprit et la terre bénie qui l'a portée, tels qu'Il les lui avait confiés au Commencement. Le Créateur est donc *de facto* en droit d'exiger de l'homme de Lui rendre compte de tout ce qu'il aura entrepris tout le long de sa vie terrestre : à quoi aura-t-il employé son temps, son existence, ses dons et tous ses acquis. Et l'Homme n'aura d'autre choix que de répondre. Ses actes parleront pour lui devant son Créateur : « *Dieu (...) recevra (cette génération) de mes mains, telle qu'Il me la confia* ». Cet homme qui, ayant réalisé que l'humanité a égaré son étoile-repère, s'érige en guide pour elle et s'autoproclame l'Etoile du berger qui orienta les Rois mages vers le Christ. Il devra donc sans cesse œuvrer afin de démontrer que non seulement il a fourni des efforts pour préserver le trésor qui lui a été *confié*, mais qu'il a travaillé dur pour le rendre meilleur, voire « *plus mûri(e) peut-être, plus sage...* ».

Car (il a) découvert, dira-t-il, une grande vérité. A savoir que les hommes habitent, et que le sens des choses change pour eux selon le sens de la maison. Et que le chemin, le champ d'orge et la courbe de la colline sont différents pour l'homme selon qu'ils composent ou non un domaine. (Saint-Exupéry 1948 : 28)

Au milieu de ce désert de sable, il y a aussi le désert humain, un désert encore plus rude. Mais comme à l'image de cette bâtisse érigée au centre de cet espace pour l'équilibre de l'Homme, la conscience humaine est également au centre de l'espace intérieur de l'individu pour son propre équilibre. Ce qui est encore plus bouleversant

pour l'esprit, c'est que Saint-Exupéry, consciemment ou inconsciemment, aborde symboliquement « *les rapports entre terre et ciel, entre l'eau et l'étoile et associe leur fragilité* »<sup>1</sup> à celle de l'esprit, tout en instaurant un point culminant entre ces éléments, notamment la maison ou l'arbre.

Dans cet ordre d'idées, l'œuvre de Saint-Exupéry décline le désert de manière assez particulière, - voire tout en solipsisme poétique, car ne donnant que très peu d'informations objectives sur le lieu mentionné. Il est soit « *quelque part dans le monde* », soit dans le « *désert Saharien* », ou même qu'il était parfois « *à mille milles de toute terre habitée* » (Saint-Exupéry 1943, 13). Un flou entretenu à dessein ou non par l'auteur pour exprimer sa profonde solitude et son incommensurable éloignement du monde, en précisant ainsi qu'il était « *bien plus isolé qu'un naufragé sur un radeau au milieu de l'océan* » (Saint-Exupéry 1943 : 13). Pour lui, tout endroit contenant l'Homme est perçu selon la propre projection intérieure de celui-ci ; c'est l'homme lui-même qui conçoit les lieux d'après ses propres paradigmes culturels, civilisationnels, ou encore le métier qu'il exerce : « *Un spectacle n'a point de sens sinon à travers une culture, une civilisation, un métier.* » (Saint-Exupéry 1939 : 14)

Ainsi, « *les lieux n'ont d'importance que par rapport à l'homme et son histoire* »<sup>2</sup>. La présence des hommes, leurs traces passées et présentes, leur culture représentera un symbole plus important que les lieux mêmes. Du haut de son avion, il réussit à associer réalité<sup>3</sup> et fiction, en comparant les lignes de la terre à des édifices concentriques laissés par l'action du temps :

(...). Mais, outre cette égalité de niveau, ils présentent les mêmes teintes, le même grain de leur sol, le même modelé de leur falaise. De même que les colonnes d'un temple, émergeant seules du sable, montrent encore les vestiges de la table qui s'est éboulée, ainsi ces piliers solitaires témoignent d'un vaste plateau qui les unissait autrefois. (Saint-Exupéry 1939 : 60)

Ou encore pour décrire cette nudité propre au désert : « *Cette sorte de banquise polaire qui, de toute éternité, n'avait pas formé un seul brin d'herbe...* » (Saint-

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p.67

<sup>3</sup> Les lieux géographiques.

Exupéry 1939 : 62). Le territoire qu'arpente le narrateur est, à ses yeux, vierge et pur, il se présente en pionnier pour le décrire comme étant : « ...*un territoire que nul jamais encore, bête ou homme, n'avait souillé...* ou encore : ...*J'arpentais un sable infiniment vierge.* » (Saint-Exupéry 1939 : 61)

Ce qu'il nous transmet comme paysage est, pour lui, un trésor inestimable, une découverte extraordinaire, dont il faut impérativement prendre soin :

Aucun Maure n'eût pu se lancer à l'assaut de ce château fort *ou encore* : J'étais le premier à faire ruisseler, d'une main dans l'autre, comme un or précieux, cette poussière de coquillages. (Saint-Exupéry 1939 : 61-62)

L'objet central est au cœur de la pensée exupérienne ; il est là pour représenter le paysage dans son essence pure, où ce même paysage va être soumis à des perceptions qui vont au-delà de la réalité. L'écrivain crée de nouveaux espaces sur la base de ceux qu'il voit et qu'il arpente, il tentera de les embellir pour « *compenser le dur réel qu'il subit* »<sup>1</sup>. Saint-Exupéry, en véritable poète, n'hésite pas à « *bâtir un village d'hommes* » dans un désert vide et aride. Il transforme un lieu en images mentales féeriques qui vont lui permettre « *d'entretenir l'espoir et le possible du changement* »<sup>2</sup>. De là, on peut distinguer « *une sorte de fascination du lieu* »<sup>3</sup>, concept que Paul Valéry considérait comme essentiel et qu'il désignait par « *l'état poétique* »<sup>4</sup>.

Appréhender donc l'écriture de Saint-Exupéry dans la symbolique poétique qui est la sienne, c'est se donner la possibilité de toucher la chose enfouie, mystérieuse, qui caractérise son œuvre. Nous apprenons que malgré la *solitude* qui y règne, le désert est générateur d'illusions positives, celles, par exemple, du fourmillement de la vie :

En avion, quand la nuit est trop belle, on se laisse aller (...) quand on découvre sous l'aile droite un village. Dans le désert il n'est point de village. *Ainsi, les étoiles font l'effet d'un*

---

<sup>1</sup> HADJEDJ Belkacem, *Espaces de représentation, espaces de communication et espace imaginaire*, in MAROUF Nadir (Dir.) (1989), *Espaces maghrébins, pratiques et enjeux*, Actes du colloque de Taghit 23-26 novembre 1987, ENAG, p. 305

<sup>2</sup> *Ibid.*, p.306

<sup>3</sup> GENETTE Gérard (1969), *Figures II*, Paris, Seuil, p.43

<sup>4</sup> *Ibid.*

*village* ; Village d'étoiles. Mais du haut du fortin, il n'est qu'un désert comme gelé, des vagues de sable sans mouvement. Des constellations bien accrochées. (Saint-Exupéry 1939 : 80)

Des vestiges ont été découverts dans le désert, ce qui a fait prendre conscience à l'auteur que des « *richesses invisibles* » étaient dans ces lieux qui « *révèlent l'homme à lui-même* »<sup>1</sup>.

Si l'homme parvient enfin à trouver un sens à ce qu'il voit, c'est qu'il est arrivé à un degré de conscience « *qui va provoquer une sorte de révélation ; l'homme va enfin pouvoir se comprendre* »<sup>2</sup>. Saint-Exupéry, profondément inspiré, comme si la lumière se faisait peu à peu en lui, affirme des vérités sur l'identification du désert à l'homme: « *Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre* ». (Saint-Exupéry 1939, 77), et : « *Le désert, c'est moi* » (Saint-Exupéry 1939, 155). Ces pensées illustrent bien ce cheminement mystico-poétique dans l'esprit et l'œuvre de l'écrivain, à partir de l'espace-contenant, en l'occurrence le désert, qui, avec et par sa rudesse même, met l'homme face à lui-même, face au silence, face au « Rien » ; et l'homme, aguerri, parvient à percevoir les « vérités essentielles » avec les yeux du cœur. Le cœur étant l'essentiel en l'homme (« *On ne voit bien qu'avec le cœur* », dit le Petit prince) ; c'est lui qui détient la liberté de donner le *Sens* qui convient à tout ce qui l'entoure.

De l'errance, ou de l'errance dans les déserts, qui a pu être effectivement mortifère pour bien d'autres, Saint-Exupéry a su en faire une grâce. Nomade du ciel et de la terre, le pilote a fait de son avion son jardin secret, avec lequel il a pu découvrir le monde. La solitude, insoutenable en soi, l'a paradoxalement aidé à communier avec la vie. Comment, en effet, peut-on accepter le monde du progrès, des nouvelles technologies, de la course contre la montre, quand on rêve de quelque chose de plus grand que l'homme lui-même ? Cette immensité en apparence stérile, parlerait-elle uniquement à ceux qui savent l'écouter avec humilité ? Et c'est grâce même à cette humilité, à ce défrichage intérieur, que l'auteur-pilote a su transcender l'âpre matérialité de la vie ; il a fait de son désert son « *mythe personnel* », un lieu sacré où il revient encore et encore. Symboliquement, cet acte pourrait s'apparenter à une volonté de retour aux origines, aux temps sans guerre, sans hostilité entre les hommes, un

---

<sup>1</sup> BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p. 69

<sup>2</sup> *Ibid.*

temps de paix et de sérénité, marqué par une profonde aspiration aux espaces inconnus. Ainsi fera-t-il du désert son jardin secret, son espace de prédilection, sacralisé par ses réflexions sur le monde et ses atrocités, ses méditations sur les questions existentielles, qui l'ont de tout temps préoccupé.

Chacun voit donc dans le désert ce qui l'obsède. Etendue infinie, espace intemporel, silence éloquent... Certains, plus pragmatiques expliquent ces impressions par la grande propension de l'homme à l'imagination. Quoi qu'il en soit, le dénominateur commun des innombrables visiteurs du désert demeure la même intense fascination. Ses *explorateurs* sont légion, depuis Hérodote à Henri Duveyrier, de Marco Polo à Slavomir Rawicz, de Léon l'Africain à Théodore Monod, ainsi que beaucoup d'autres écrivains et poètes. Tous ont ressenti cette fascination, malgré la soif et les dangers qui guettent perpétuellement l'homme dans cette immensité déconcertante, des tempêtes de sable, le froid nocturne, les razzias... Tous ont ressenti ce profond paradoxe intrinsèque à ces lieux, cette dualité impliquant les notions de perte et de rédemption. Deux mondes totalement contradictoires, entre répit et tourmente. Pourtant, tous s'accordent à reconnaître « l'appel du désert ». Et celui-ci est tellement puissant, si ardent que tous ceux qui l'ont intimement connu manifestent le désir d'y retourner et de le conter, encore et toujours, avec la même constante émotion, la même fascination. Les traces du désert ne se dévoilent pas au commun des mortels car « *le vent de la nuit* » se charge de les effacer afin « *de nous faire croire en l'éternelle jeunesse du monde.* »<sup>1</sup> Ainsi s'accomplit une sublimation du désert. De ce fait, la représentation de cet espace dans l'imaginaire occidental est autre que celle des *autochtones*, en ce sens où celui-ci est avant tout une terre de rêve, de liberté et d'exploration, « *une ouverture vers l'ailleurs* » qui attire le voyageur, l'aventurier, l'homme de lettres, ou tout individu en quête d'absolu. Tous ces schémas, étayés par les conquêtes coloniales, les migrations, les équipées à caractère scientifique ou autre, justifient pour les Occidentaux, la prétention à l'exclusivité de l'exploration du désert. Mais une réalité vivante est là pour témoigner du contraire : la présence séculaire dans ces immensités arides des *autochtones*, Touaregs, Bédouins et autres nomades. L'on parlera alors, non

---

<sup>1</sup> DOUCEY Bruno (Dir.) (2006), *Le livre des déserts, Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, Robert Laffont, « Coll. Bouquins », p. 620

plus de terre inconnue mais de « *Terrae incognitae* des Occidentaux ». (Doucey 2006 : 622) En outre, il apparaît clairement que l'on ne saurait toujours se fier aux récits de ces voyageurs, dont l'imagination exaltée par le désir « *d'évasion* », accorde une large place au merveilleux, conférant ainsi à l'exploration du désert, et par extension au désert lui-même, une dimension « *mythique* ». Car, cette quête, ou « *conquête* », s'enracine dans le désir intense, de « *découvrir* », de « *dévoiler* » ce qui est « *caché, dissimulé, inconnu, ignoré* » (Doucey 2006 : 620), afin de se l'approprier. Selon des chercheurs cette quête d'absolu s'inscrit également dans une perspective spirituelle, voire mystique ; l'homme moderne semble rechercher dans le désert « *ce que la civilisation et le progrès ont peut-être cessé de nous offrir* ». (Doucey 2006 : 620) Il se manifeste ainsi une volonté de surpasser le monde matériel et de revenir aux sources.

Le vide absolu. Le silence sublime. Insensiblement, le silence amène à méditer sur soi-même. L'homme ici s'abolit, en ce qu'il a de social ou d'artificiel devant la nature péremptoire et son apparente démesure. L'âme est mise à nu. C'est dans des lieux comme celui-ci que l'âme atteint la plénitude<sup>1</sup>.

D'autre part, le désert dans son infinitude, se dresse comme un obstacle aux multiples tentatives de l'homme d'en faire un lieu « *civilisé* », un lieu que pourrait « *dompter* » « *le progrès* ». Réfractaire et insoumis, il est versatile et imprévisible, à la fois un et multiple, réel et imaginaire, angoissant et reposant... Jamais le même entre deux ondolements de dunes. Un espace lunaire, « *un lieu imprenable* », ayant acquis une « *fonction symbolique* », par son ancrage dans l'imaginaire de l'homme, avec diverses représentations, plusieurs sens et selon d'innombrables interprétations. S'il y a une vérité inébranlable, c'est bien celle de la relation de l'Occidental avec le désert et celle du nomade ou de l'homme saharien avec le désert ; le nomade est, et sera toujours, « *l'héritier* » du désert, car il est le seul à savoir « *lire le paysage, le ciel et les étoiles, sans cartes, sur les étendues infinies* ». (Doucey 2006 : 698) L'étranger au désert, l'homme occidental en l'occurrence, ne demeurera, au final, et en dépit de toute sa technologie, qu'un profane face à cette insondable immensité.

---

<sup>1</sup> Extrait : MAMANI Abdoulaye (1932-1993), *Anthologie pour une lecture nomade : Une nuit au Ténéré*, In Doucey 2006 : 696.

Pourquoi le désert fascine-t-il autant ? Au regard de la multiplicité et de la récurrence des archétypes qu'il réveille, serait-il « *nécessaire* » à l'inconscient humain ? Ces lieux, aux confins de l'impossible, sont par essence la négation du progrès et de la civilisation au sens propre du terme. Le seul espace que l'homme, en dépit de son orgueil de conquérant, ne pourra jamais asservir. Car comment dominer un « monde » en perpétuel mouvement, un « monde » déroutant, à la fois immuable et jamais tout à fait le même : lieu de tous les paradoxes, de tous les antagonismes... Il est désert et cité, nature sauvage et culture, plein et vide, *attraction* et *répulsion*, peur et fascination, intérieur et extérieur, mirage et réalité, proche et lointain, calme et tourmente... Espace sublime et sublimé, le désert devient mythe.

Pour apprivoiser un pan de cet espace insaisissable, Saint-Exupéry, dans *Citadelle*, entre dans le corps et l'esprit d'un *enfant du désert*. Ainsi, l'œuvre se distingue des précédentes par son contexte particulier : une libération du confinement dans la culture exclusivement occidentale vers la découverte de la « *culture arabe* »<sup>1</sup>, du « *monde arabe* » avec une conscience aigüe du politique et de l'esthétique, du poétique et du symbolique. La genèse de l'œuvre révèle que c'est au moment où il écrivait *Courrier Sud*, dans le Sahara espagnol, qu'il a été subjugué par le désert. Il était à la tête d'une base « *encastrée* » entre trois « *infinis* » : *ciel*, *désert* et *océan*<sup>2</sup>. Nous retrouverons plus tard cette représentation dans *Citadelle*.

---

<sup>1</sup> PERONNET Jean-Claude (1994), *Une lecture de Citadelle*, In CADIX Alain (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le Cherche Midi éditeur, p. 148

<sup>2</sup> *Ibid.*



« *Le désert est le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance* » (J.M.G Le Clézio 1980 : 50)

## II. Le désert dans tous ses états

---

Les *gens du voyage*, en ralliant le désert, faisant le choix d'évoluer dans son incommensurable plénitude, sont en quête d'une vérité obsédante, essentielle. Une Vérité qu'ils ne *découvrent* peut-être, qu'une fois confrontés aux éléments sauvages, jamais domptés du désert, un désert dans lequel, pourtant, ils puisent force, courage et grandeur :

Ces hommes du Nord voués au rythme des saisons, aux printemps gorgés de sève, aux brumes automnales, ces hommes des villes saturées de rumeurs en ont appelé au sable, aux étendues immaculées, à la nudité de la terre, avec l'espoir de voir surgir quelque vérité du désert. (Doucey 2006 : Avant-propos)

Ces hommes libres, même s'ils portent toujours en eux les traces indélébiles de cette terre de « *granit* » où ils vivaient naguère, osent s'aventurer dans ces lieux où sévissent furieusement et impitoyablement les éléments. L'espoir que naît en eux quelque vérité miraculeuse, exacerbe leur incoercible désir de s'y confondre.

Le désert est aussi l'espace de tous les clivages prismatiques, dans ce sens où s'y sont succédé des civilisations multiséculaires et pluriculturelles. Dans ces mêmes lieux hostiles, ont cohabité et cohabitent, en harmonie, des êtres vivants : homme, animal, végétal et minéral. La découverte contemporaine de fossiles et vestiges dans le désert, a permis de confirmer la thèse selon laquelle cette partie du monde est passée par de multiples transformations géologiques, avant d'aboutir à sa configuration actuelle.

« *Ce musée à ciel ouvert, unique témoin des temps immémoriaux* » (Doucey 2006 : 357) semble impassible et immuable face aux civilisations qui l'ont traversé, lesquelles, pourtant, lui confèrent, indéniablement, une vie antérieure secrète. C'est ce que, d'une certaine manière, la littérature a, de tout temps, tenté de démontrer. Poètes

et écrivains ont perçu, chacun à sa façon, l'infinitude spirituelle qui caractérise ce lieu. D'aucuns s'accordent à dire que seuls les autochtones (en l'occurrence les Touareg et autres nomades), sont parvenus à s'adapter aux rudes conditions de vie et à demeurer libres (Doucey 2006 : 357), échappant de fait aux servitudes matérielles et morales des temps modernes. Dans cet ordre d'idées, et en tentant de rendre quelque peu compte (de façon non exhaustive) de l'évolution de la thématique du désert en pensée philosophique au travers du cheminement de l'auteur dans cet espace, nous axerons notre réflexion autour de la spiritualité qui se dégage du désert en général, et de celui de Saint-Exupéry en particulier ; dans une approche thématique, nous tenterons de voir quels impacts l'expérience du désert a eu sur l'œuvre et sur la pensée de l'auteur, et quels sont les idées qui se sont dévoilées, au fur et à mesure des méditations de l'auteur. Car quand le désert devient la substance même de l'écriture, il tend à offrir des images qui transcendent la réalité.

## ***II.1. Le désert, mythe de l'œuvre et de la création***

*Citadelle* marque l'aboutissement d'un long cheminement spirituel entrepris des années plus tôt par son auteur. Hanté par la nostalgie d'un monde et d'une époque révolus, mais aussi conscient de l'urgence d'œuvrer pour retrouver l'humanisme perdu, il s'engagera dans une quête profondément spirituelle à la recherche d'un sens à la vie. Saint-Exupéry renonce délibérément à tout confort matériel et se fait « réalisateur », « bâtisseur », « faiseur de loi »<sup>1</sup>, il œuvre pour faire valoir sa pensée laquelle met l'action au premier plan et tend à « humaniser le héros »<sup>2</sup>. De *Terre des hommes* à *Citadelle*, l'action et l'œuvre comme principale raison qui mène au salut de l'homme<sup>3</sup>, constituent l'axe central de la réflexion de l'auteur. « *L'homme se trompe sur lui-même quand il attend le bonheur du repos* »<sup>4</sup>, l'action créée par ce même homme lui permettra de découvrir sa raison d'être, de surmonter ses « faiblesses »<sup>5</sup>, de survivre et se surpasser. Par cette pensée, Saint-Exupéry a incontestablement sacralisé l'acte de création et de ce fait, le métier, ou le concept du travail. Pour définir l'acte de création, pour le valoriser, l'auteur y associe le concept « d'échange », mais non matériel. Dans ce sens, ce qui pourrait donner de la valeur à un objet onéreux, ce n'est point sa valeur matérielle mais le temps et l'effort que son créateur lui aura consacré, en y échangeant « deux années de veille »<sup>6</sup>. Ainsi, « plus un labeur demande à l'homme de temps, de peine et d'amour, plus il y transfère de son être périssable dans un objet qui demeure, et plus il trouvera de joie et de paix »<sup>7</sup>. Saint-Exupéry révèle ainsi sa pensée :

Qu'y a-t-il, savetier, qui te rend si joyeux ? Mais je n'écoutais point la réponse, sachant qu'il se tromperait et me parlerait de l'argent gagné, ou du repas qu'il attendait et du repos. Ne sachant point que son bonheur était de se transfigurer en babouche d'or. (Saint-Exupéry 1948 : 81)

---

<sup>1</sup> VERCIER Bruno (Dir.) (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 80

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 81

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

L'auteur croit profondément au grand ouvrage collectif qui, selon lui, s'inscrit dans la pérennité, *a contrario* de l'ouvrage individuel. L'homme, en œuvrant avec ses semblables contribue à leur propre unité et ainsi bâtit une civilisation. Toutefois et selon la pensée exupérienne, ce projet ne peut aboutir sans la présence fondamentale d'un chef qui le pense et le dirige. C'est dans ce sens que l'auteur de *Citadelle* a choisi comme narrateur et protagoniste un « *filz de roi, et roi lui-même, et chef d'une armée, et bâtisseur de cités, et mainteneur d'un empire* » (Saint-Exupéry 1948 : 82). Ces représentations symboliseraient « *un ordre solide, construit, imposé, durable* » (Saint-Exupéry 1948 : 82). Pour arriver à bâtir une civilisation, l'ordre ne peut se mettre en route sans la présence clairvoyante et le sens de parité d'un chef qui lui permettront de résister aux mauvais penchants et aux « *pentés naturelles* », qui peuvent entraver le projet et mener vers la médiocrité, voire à l'effondrement de la civilisation.

J'oppose mon arbitraire à cet effritement des choses et n'écoute point ceux qui me parlent de pentés naturelles (...) J'apparais avec mon arbitraire. Moi l'architecte, moi qui ai un cœur et une âme. (Saint-Exupéry 1948 : 81-82)

« *L'architecte* », à partir d'un tas de pierres, édifie « *le palais, la ville, l'empire* »<sup>1</sup> qui, à leur tour, contribuent à construire l'histoire ; chaque édifice harmonieusement bâti, régi par des lois et des principes fondamentaux, mène à l'aboutissement à une autre construction, celle-ci sera le fruit du façonnage de l'homme, qui restera éternel. Cette pensée est développée également dans d'autres œuvres, comme dans *Pilote de guerre*, où il est fait référence au tas de pierres, qui ne représente aucune forme encore sans le soubassement d'un quelconque principe. Son sens prendra racine une fois que « *la pensée et la main de l'homme seront intervenues pour lui donner une forme* »<sup>2</sup>, à ce moment précis, ce tas de pierres deviendra une bâtisse ayant un sens, une valeur, « *un rythme* » pérenne.

Selon certaines croyances antiques, notamment les mésopotamiennes, chaque objet – qu'il s'agisse d'une bâtisse ou d'une montagne – possède son « *archétype céleste* », le

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 82

<sup>2</sup> *Ibid.*

« Tigre a son modèle dans l'étoile Anunît, et l'Euphrate dans l'étoile de l'Hirondelle » (Eliade 1969 : 17-18). Depuis Gudea<sup>1</sup>, qui éleva un temple pour Lagash<sup>2</sup>, à la cité idéale de Platon, en passant par les cités babyloniennes, à Salomon, Jérusalem « Céleste », aux Indes dont les villes royales sont bâties selon le modèle mythique, de la cité céleste où habitait *in illo tempore* le « Souverain universel ». M. Eliade explique la relation de l'homme au monde en ces termes :

Le monde qui nous entoure, dans lequel on sent la présence et l'œuvre de l'homme – les montagnes qu'il gravit, les régions peuplées et cultivées, les fleuves navigables, les villes, les sanctuaires – ont un archétype extra-terrestre, conçu soit comme un *plan*, comme une *forme*, soit purement et simplement comme un *double* existant précisément à un niveau cosmique supérieur. (Eliade 1969 : 20-21)

En parlant de la notion d'archétype, il s'agit bien de cette image qui se reflète, selon les croyances religieuses et mythiques issues des légendes, dans les symboles et que l'homme prend comme modèle originel. D'un côté, nous constatons qu'il se dégage de l'idée de M. Eliade le concept d'une double création ; celle d'inspiration divine en premier lieu et celle de création humaine, qui cependant, existait au préalable dans son imaginaire, à travers les mythes.

La citadelle érigée au milieu du désert, d'un point de vue symbolique, sa forme circulaire, close, représenterait la demeure protégée, impénétrable, régie par un ordre structuré selon une hiérarchie : « *J'ai imposé ma loi, dira le seigneur berbère, qui est comme la forme des murs et l'arrangement de ma demeure.* » (Saint-Exupéry 1948 : 29). L'image du centre qui se reflète dès lors symbolise ainsi la création. Dans *Terre des hommes*, le centre est bâti au fur et à mesure à travers son avion. Seul dans le ciel, il est le point culminant à partir duquel il a une représentation du monde et une vision en surplomb qui lui permet de bâtir sa réflexion à partir de méditations. Cette seconde création ne serait que la réplique du concept de la transcendance, selon Mircea Eliade qui avance l'idée que chaque être humain procède à une répétition des mêmes gestes

---

<sup>1</sup> Ou Goudea.

<sup>2</sup> Cité-Etat et ville sumérienne, au nord de l'Ur et au sud de Babylone, à l'emplacement de l'actuelle Tello irakienne. Elle échappa à la destruction suite à l'invasion des nomades Guti et connaît une certaine prospérité sous le règne du prince Goudea, vers 2100.

qui ont été effectués depuis la genèse. Cet éternel recommencement devient atavique dans le seul but de perpétuer la vie. L'acte se sacralise et devient mythe, d'où la notion du « *mythe de l'éternel retour* » ; un retour *ab origine* qui n'en est pas moins dépourvu de sens, dans la mesure où il s'intègre à la « *réalité* ». (Eliade 1969 : 22)

Par contre, les notions de prototype et d'archétype s'évanouissent dès qu'il s'agit d'une région « *désertique* », de « *territoires incultes* » ainsi que de « *mers inconnues* », puisque ces derniers correspondent à « *un modèle mythique* » (Eliade 1969 : 21) assimilé au chaos, c'est-à-dire, au monde d'avant la création. Par conséquent, dès que l'on s'aventure dans ces contrées éloignées, ces terres inhabitées – dont on veut faire des terres habitables – « *on accomplit des rites qui répètent symboliquement l'acte de la Création* » (Eliade 1969 : 21), dans ce sens où la conquête d'une terre stérile nous mène à un véritable rituel, qui, loin d'être « *original* » et « *profane* », obéit simplement à un enchaînement d'actes séculaires : « *la transformation du chaos en Cosmos par l'acte divin de la Création.* » (Eliade 1969 : 22)

Mircea Eliade, en retraçant l'historique des sociétés archaïques sur un plan philosophique (lesquelles ne prennent pas en considération leurs propres conceptions fondamentales), pose le problème de l'évolution du temps historique contre lequel se révolte l'homme traditionnel, et aspire vers un retour « *périodique au temps mythique des origines* ». (Eliade 1969 : 11) L'historien évoque l'homme primitif puisqu'il constitue la genèse du monde. A travers cette détermination, se manifeste la présence prédominante des symboles, des mythes et des rites dans les sociétés archaïques, leur importance en tant que réalité du monde métaphysique véhiculant un sens profond, ainsi que leur authenticité en tant que révélateurs de « *la prise de conscience d'une certaine situation dans le cosmos* ». (Eliade 1969 : 14-15)

Selon l'auteur, même si les termes philosophiques ne sont pas appropriés à ces temps reculés de l'histoire, les « *choses* » pouvaient à elles seules être représentées, et d'une manière « *cohérente* », par des symboles et des mythes. Tout dans le monde prête à interprétation et acquiert une « *valeur* », aussi bien le comportement de l'homme que les objets « *du monde extérieur* », à l'image de ce « *temple enseveli, les grandes dalles rayonnantes que l'usure des pas a lustrées, (...) la forêt des piliers de granit* » d'une ville morte. (Saint-Exupéry 1948 : 99). Cette valeur leur permet de devenir « *réels* »,

puisqu'ils « *participent, d'une manière ou d'une autre, à une réalité qui les transcende* ». (Eliade 1969 : 15) Un objet, en apparence insignifiant – l'exemple d'une pierre est donné – devient sacré à partir du moment où on lui attribue une valeur intrinsèque, donc se transmue et passe d'un objet commun à un objet unique (quand bien même il en existerait une multitude dans le monde). Les concepts de l'« *être* » et de la « *réalité* » sont dégagés du symbolisme de cet objet, lequel constitue une « *hiérophanie* » puisque se manifeste en lui « *une force extérieure* » (Eliade 1969 : 15) qui lui confère « *sens* » et « *valeur* » et lui donne cette distinction des autres objets qui lui ressemblent.

Cette force peut résider dans la substance de l'objet ou dans sa forme ; une roche se *révèle* sacrée parce que son existence même est une hiérophanie : incompressible, invulnérable, *elle* est ce que n'est pas l'homme. Elle résiste au temps, sa réalité se double de pérennité. (Eliade 1969 : 15)

Le Petit Prince a réussi à entrevoir cette « *force extérieure* » dans sa rose et à en faire son objet sacré, malgré l'existence de milliers de roses qui lui ressemblent, ainsi que le pilote qui a perçu cette *force* dans le désert ou le seigneur berbère dans sa citadelle. En comprenant ce fait, les protagonistes ont fait ainsi de leur relation avec leurs *objets*, leur mythe éternel. Cette sacralité de l'objet s'acquiert par une force originelle, mythique ou encore rituelle. D'un autre point de vue, un lieu peut être sacré à partir du moment où, dans les temps anciens, on y avait pratiqué des rituels d'ordre religieux ou traditionnels, d'où l'aspect symbolique qu'en on peut extraire, à l'instar de cette pierre dont parle l'auteur qui fut jadis utilisée à des fins rituels. Quant à certains actes humains, jugés originels, l'auteur en démontre la valeur primordiale sur un plan symbolique et mythique, dans la mesure où ils se réitèrent depuis les temps les plus reculés. La « *nutrition* », en tant que geste itératif n'est pas réduite à sa seule fonction physiologique, et ne fait que régénérer une « *communion* », ou encore celui du mariage et « *l'orgie collective* », qui se rapportent à des modèles mythiques ; aussi leur réitération constitue la preuve d'une volonté de retour à l'origine (en ce temps-là, *ab origine*), gestes déjà effectués par des dieux, des héros ou simplement des ancêtres.

C'est à un éternel recommencement auquel s'adonne l'homme primitif, et dont les actes ne sont que les maillons d'une chaîne incommensurable remontant très loin dans le temps, lesquels actes ne peuvent s'inscrire dans une réalité autre que celle d'une réalité « *transcendante* ». « *Réalité* » d'un geste implique reproduction d'une action « *primordiale* ».

Dans *Citadelle*, le désert occupe une place primordiale, il devient le symbole du « *temps, de l'innombrable et de la mort.* »<sup>1</sup>, il reflète une image antagoniste d'un espace à la fois propice aux médiations et à la rencontre avec soi, et symbolisant le « *chaos à venir.* »<sup>2</sup>, car comme par le passé, des civilisations entières ont été englouties, dans le monde actuel, tout risque de se reproduire et de connaître le même sort sous « *les projets du sable* »<sup>3</sup>.

Le problème posé par Mircea Eliade est celui de chercher à comprendre « *comment* » et « *pourquoi* », pour l'homme des sociétés pré-modernes, quelque chose devient du réel. En d'autres termes, quelles sont les impulsions qui font qu'une chose devienne « *réel* »?

Pour cela, il procède à une classification des thèmes issus de cette idée, comme suit :

- Ce qui fait que, pour l'homme archaïque, la *réalité* se rattache à l'*imitation* d'un *archétype céleste* ;
- Ce qui fait que la *réalité* acquiert la vertu de se rattacher à ce *symbolisme du Centre* : dans ce sens où les villes, les temples, les maisons et autres bâtisses deviennent réels par leur intégration (ou rapprochement) au « *Centre du Monde* ».
- La symbolique des rituels et autres gestes profanes prend sa signification dans le fait de se réitérer (sciemment) *ab origine* par des dieux, des héros ou des ancêtres. (Eliade 1969 : 17)

Prendre possession d'un espace désertique implique pour l'homme de marquer son territoire par un symbole matériel et ce, quel que soit celui-ci : la croix pour les

---

<sup>1</sup> PERONNET Jean-Claude (1994), *Une lecture de Citadelle*, In CADIX Alain (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le Cherche Midi éditeur, p. 155

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

conquistadors espagnols et portugais, la citadelle pour le chef de tribu, ou l'avion pour le pilote (qui lui permet de dominer le paysage et construire sa réflexion). Le symbole serait donc une « *justification* » de leur « *consécration* » de l'espace conquis, et qui de là conduirait à une « *nouvelle naissance* ». Selon l'auteur de *Citadelle*, dès l'instant où l'on fait d'un lieu conquis un espace vital, celui-ci est préalablement transformé de « *chaos* » en « *cosmos* » ; c'est-à-dire que l'effet du rituel lui attribue une « *forme* », qui le fait aussi devenir « *réel* ». « *Et les rites sont dans le temps ce que la demeure est dans l'espace* », dit le seigneur berbère. (Saint-Exupéry 1948 : 29).

Le *Réel* qui devient ainsi *sacré*, conduit à la pérennité des choses, et de là cette conquête, ou appropriation, ancre le concept de l'*être*. L'homme *conquistador* affirme son existence par des actes réels : sa propre création.

Car il est bon que le temps qui s'écoule ne nous paraisse point nous user et nous perdre, comme la poignée de sable, mais nous accomplir. Il est bon que le temps soit une construction. Ainsi je marche (...) dans l'épaisseur du palais de mon père, où tous les pas avaient un sens. (Saint-Exupéry 1948 : 29)

Eriger une bâtisse sur une terre désertique symbolise la Création et l'affirmation de l'*être* ; cet acte devient de ce fait *sacré*. Des scènes et des actes de création, d'accomplissement progressif de soi, de projets individuels, - aux fins de servir la collectivité et sacrifier l'œuvre humaine -, se déploient ainsi pour nous dans les textes de Saint-Exupéry.

Moi je *recrée* les champs de force. Je *construis* des barrages dans les montagnes pour soutenir les eaux. (...) Je *rétablis* les hiérarchies...De l'injustice d'aujourd'hui je *crée* la justice de demain. (...) Et ainsi j'*ennoblis* mon empire. (Saint-Exupéry 1948 : 31-32)

Pour l'auteur, l'homme est présent dans le seul but de marquer son existence dans ce monde, et pour ce faire il y a le lieu ou le *topos* ; c'est l'endroit habitable de façon régulière tel que la maison, puisque l'on y revient toujours, et c'est à travers cet *éternel retour* à cette demeure devenue sacrée, que vont se construire les lieux et partant l'homme. Toutefois, ne perdons jamais de vue que toute construction humaine est

vouée à disparaître si elle est délaissée ou livrée au bon vouloir de la nature. L'homme doit être en état de constante vigilance, sans jamais oublier qu'il est très vulnérable face aux éléments.

Ainsi, le temple que tu as bâti sur la montagne, soumis au vent du nord, s'est usé peu à peu comme une étrave ancienne et commence déjà à sombrer. Et celui-là que les sables assiègent, ils en prendront peu à peu possession. Tu retrouveras sur ces fondations un désert étale comme la mer. (Saint-Exupéry 1948 : 175)

Apparaît ainsi la relation étroite entre le désert et la mer : deux vastes étendues, mystérieuses et magiques. Dans le désert une bâtisse s'érige puis s'ancre dans les sables, et dans la mer vogue le navire, dont l'épave, s'il venait à sombrer, demeurerait à jamais au fond du sable marin.

La terre au sens de Saint-Exupéry est une « *planète errante* » (Saint-Exupéry 1939 : chapitre I), comparée dans *Citadelle* à un « *navire* » balloté par les flots :

Car celui qui n'y prête plus attention et ne sait plus qu'il habite un navire, celui-là par avance est comme démantelé et il verra bientôt sourdre la mer dont la vague lavera ses jeux imbéciles. (Saint-Exupéry 1948 : 38)

Elle est donc si précaire, cette planète ! Cet état d'extrême fragilité qui menace l'homme dans son devenir même sur la terre (au regard notamment des deux grandes guerres incroyablement meurtrières), préoccupe profondément l'auteur. La comparaison de la planète à un navire démontre fortement l'instabilité de celle-ci, et le risque imminent de son engloutissement par la *mer* si l'homme persiste dans ses *jeux imbéciles*.

La mer est associée, implicitement, à un monstre qui, d'un instant à l'autre, surgirait des abysses pour plonger le monde dans l'Apocalypse, mais curieusement, ce même monstre pourrait s'avérer salvateur, car « [il] *lavera* [les] *jeux imbéciles* [de l'homme] ». C'est en cela que l'auteur lance ses appels, tantôt implicites ; « *comme le fou qui pour se saisir de la lune qui s'y reflète puiserait l'eau noire des fontaines.* » (Saint-Exupéry 1948 : 25), et tantôt explicites : « *Je sauve celui-là seul qui aime ce qui*

*est et que l'on peut rassasier.* » (Saint-Exupéry 1948 : 25). Pour lui, le désert à lui seul représente cette planète des hommes qui est en perpétuelle mouvance. Les changements et autres bouleversements mettent à nu son instabilité et sa fragilité, qui pourraient mener à sa décomposition. On pourrait être amené à penser que c'est cette précarité même qui rend la terre à la fois si attractive et si repoussante, car « *de même que la mer peut engloutir et le sable enfouir, la terre peut avaler.* » (Une lecture de Citadelle p 156)

Saint-Exupéry s'interroge sur le devenir du monde à partir des ruines du passé. Au commencement, le monde était un *Chaos*, il y a eu une vie, des vies, des êtres vivants qui ont bâti le monde actuel, forgé des histoires, des civilisations entières, parues puis disparues ; il comprend très vite que l'histoire se répète, que la vie est faite de cycles, et qu'à chaque fin de cycle, tout est englouti pour faire revenir le chaos. Dans *Citadelle*, les propos, formulés au passé, d'un homme au seigneur berbère relatant son expérience attestent de l'immense fragilité de la terre : « *Seigneur, j'habitais autrefois un village bâti sur le dos rassurant d'une colline, bien planté dans la terre et son ciel, un village établi pour durer et qui durait.* » (Saint-Exupéry 1948 : 40)

L'adjectif *rassurant* et l'adverbe *bien* évoquent déjà une inquiétude subjacente, évoquant une possible destruction du village, voire sa disparition. L'auteur par le biais de son personnage, souligne que l'homme doit se préparer constamment à sa fin et à la fin de son univers ; il doit se faire à l'idée que rien de matériel n'est fait pour durer. Et cette pensée est révélée au milieu de l'immensité et du silence du désert.

Et le vieil homme de poursuivre son récit :

Mais voici qu'une nuit quelque chose se réveilla dans notre assise souterraine. Nous comprîmes que sous nos pieds la terre recommençait de vivre et de se pétrir. Ce qui était fait redevenait ouvrage. Et nous eûmes peur. Nous eûmes peur non tant pour nous-mêmes que pour l'objet de nos efforts. (...) Mais la terre continuait de vivre et de se pétrir et une grande marée ocre commençait de se former et de descendre. Et que veux-tu que l'on échange de soi pour embellir une marée mouvante qui se retourne lentement et avale tout ? Que bâtir sur ce mouvement ? (Saint-Exupéry 1948 : 40-41)

Nous pourrions avancer l'idée que la terre, après tant d'abus de la part de l'homme, se rebelle enfin, à sa manière : « *la terre recommençait de vivre et de se pétrir...* » ; ce qui laisse supposer qu'elle avait cessé de vivre depuis longtemps, avant que n'advienne le moment où elle s'est *réveillée* ; son réveil peut être terrible, car l'homme n'en a pas pris soin, il s'est accaparé ses richesses en oubliant que rien dans cet univers ne lui appartient. Il est venu le temps où la terre veut reprendre son bien.

Saint-Exupéry est conscient que l'univers est en passe de subir des changements importants, voire inquiétants, et que l'homme doit absolument réagir en établissant un « *ordre* », mais loin de toute forme d'autoritarisme hégémonique. Cet « *ordre* », le seigneur berbère, sous son apparence de chef despotique, sans pitié, intransigeant, en a fondé les assises dans sa *Citadelle*.

## ***II.2. Le désert, une « perception intuitive de l'invisible »***

*« Il était quelque part une vieille maison que j'aimais. Peu importait qu'elle fût éloignée ou proche, qu'elle ne pût ni me réchauffer dans ma chair, ni m'abriter, réduite ici au rôle de songe : il suffisait qu'elle existât pour remplir ma nuit de sa présence. J'étais l'enfant de cette maison... » Terre des hommes.*

Qu'est-ce qui relance à l'infini l'écriture du désert ? est-on tenté de se demander. Est-ce une sorte de prescience poétique d'un espace hors du monde ? Un lieu énigmatique, à la fois immuable et jamais tout à fait le même ? L'écriture tente d'appriivoiser le désert ; elle s'en empare, déborde sur son silence, se projette dans sa symbolique, son immensité intemporelle, l'invente et se réinvente, lui prête la voix de la poésie, la magie du verbe, pour dire l'indicible face à son obsédante infinitude. Quoi donc de plus propitiatoire pour l'art, et précisément pour l'écriture, que cet espace en retrait du monde, ce lieu de perte, mais aussi de rédemption, où se cristallisent les désirs et les angoisses de l'âme humaine ? Poètes, écrivains, auteurs de récits, tous ont exprimé, chacun à sa manière, leur expérience du désert : interprétations diverses, sensations contrastives, ambivalentes et antinomiques. Pour les uns, c'est un « *espace paradoxal, vaste et vide...* », alors que d'autres cherchent plutôt sa *signification*. En dépit d'un

désir confus d'échapper à son emprise « *la tentation paraît grande, pour l'écrivain, de 'faire parler' le désert, et par conséquent de lui imposer la marque de son désir.* »<sup>1</sup>

Une « contrée », insaisissable en somme, qui suscite un désir de quête absolu sous forme de : « *fulgurances poétiques, carnets de route, littérature descriptive, romans hallucinatoires. Autant d'œuvres, autant de déserts.* »<sup>2</sup> Cette divergence des impressions a fait du désert un espace « *fantasmatique* », à l'aspect « *hostile* » et « *terrifiant* », « *trompeur* » et « *dangereux* », puisque certains<sup>3</sup> le redoutent d'ores et déjà, « *pour la clameur qui s'en dégage* », et ce, sans même avoir jamais foulé son sol.

Certes, nous savons que cet espace est infesté d'animaux dangereux et « *immondes* » tels que le serpent<sup>4</sup> mais ce qui le rend encore plus redoutable est cette espèce d'aura mystérieuse qui fait « *sortir toutes choses hors de leur nature* ». Les mirages en exacerbent l'hostilité, mais la faiblesse humaine, ou une irrésistible envie de percer ce mystère et d'ambivalence, pousse à aller à sa rencontre.

Le désert s'impose ainsi comme une entité paradoxale ; on le *redoute*, il est *dangereux*, *traître*, mais on s'y aventure et on se délecte presque de son inimitié. Aussi, comment l'appréhender dans ce cas de figure ? Comment le décrire ? Comment en parler ?

Le désert, par son approche par les hommes, se révèle comme le territoire de toutes les expériences vécues, aussi bien matérielles, morales que spirituelles. C'est dans ce sens qu'il a marqué la littérature et été source d'inspiration pour de nombreux artistes dans les traditions orientales et occidentales. Espace de mystère, de questionnements existentiels, de spiritualité, mais aussi d'angoisse et d'égarement, le désert a été *de facto* le révélateur d'une conscience humaine, individuelle et collective. Pour beaucoup (écrivains, poètes, mystiques, etc.) il a été le théâtre « *d'une perception intuitive de l'invisible* »<sup>5</sup>. Tous, plus ou moins, évoquent un certain « pouvoir » de perception » de l'univers ; autrement dit, la Vérité, qui se révélerait à eux, par et à travers le désert, grâce à des expériences intimes, exceptionnelles. Il y a également une

---

<sup>1</sup> *Désert ; entre désir et délire*, Actes d'une journée d'étude au Centre de Recherches « Espaces, Ecritures ».

[www.fabula.fr](http://www.fabula.fr)

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Alain Cullière, directeur de l'UFR « Lettres et langues » de l'université de Metz.

<sup>4</sup> Notons que le serpent est évoqué dans *Le petit prince* et *Terre des hommes*.

<sup>5</sup> ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (Dir.) (2010), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, « coll. Quadrige », p. 501

poétique du désert, une fascination d'où coulent les mots ; d'innombrables auteurs ont tenté un dialogue avec le mystère, l'inconnu, l'indicible, à l'instar de Malek Chebel, Adrien Mellion, Marco Polo, Paul-Emile Victor, Odette du Puigauveau, Ibrahim Al-Koni, Ella Maillart, Isabelle Eberhardt, ou encore Anne Perrier, Lorenzo Pestelli et bien d'autres. C'est donc, sans conteste, l'espace, par excellence, de l'aventure intérieure et de la découverte de soi.

Dans ce qui va suivre, nous allons tenter une approche centrée sur les différentes dualités, abstraites et concrètes à la fois, que peut renfermer l'idée même du désert.

Etant par définition un espace infini et vide, comment a-t-il pu faire naître ce foisonnement de sensations créatrices, d'un côté intimement liées à la réalité tangible, comme la maison, l'arbre, la citadelle, et de l'autre participant du merveilleux, du fantastique, ou du paradoxal, de l'ambivalence des sentiments, entre quiétude et angoisse, hostilité et bienveillance, répulsion et attraction... ?

Ce « *manque* », ce « *dépouillement* » mêmes représentent les « épreuves » par lesquelles doit passer l'individu pour « *mériter* » de s'accomplir, d'être enfin Homme<sup>1</sup>. Il faut pour cela pouvoir ressentir des « *désirs* », des « *rêves* », ressentir la « *soif* », au sens propre et figuré, avoir la volonté de se surpasser et de s'engager dans la quête spirituelle, afin de prendre conscience des « *richesses invisibles* » de l'univers, comme l'amour, l'amitié, la générosité envers son prochain, la compassion... soit les valeurs essentielles à l'essor de l'univers. Il faut également avoir le sens de la solidarité<sup>2</sup> : Saint-Exupéry en fait son credo ; il réunit les équipages et en fait une communauté d'hommes : « *On s'élargit par la découverte d'autres consciences* », écrira-t-il. (Saint-Exupéry 1939 : 37)

A travers ses œuvres, Saint-Exupéry atteste de la similitude du désert en ce qu'il a d'infiniment inquiétant et de triste, avec la vie en tant que condition humaine : « *C'est bien l'image de la condition de l'homme perdu dans un monde qui lui semble absurde.* »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> BRIN Françoise, *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p.69

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.72

La présentation symbolique des lieux attribue aux différents récits « *leur principe d'unité* »<sup>1</sup> et leur sujet commun. A travers leur description, se révèlent au lecteur les endroits les plus reculés du monde. Le narrateur nous fait vivre une épopée qui ne s'achève jamais. Et dans ce voyage au milieu d'un univers merveilleux, il introduit un autre voyage, celui de l'homme durant son passage à « *l'existence* »<sup>2</sup>. Et les lieux acquièrent en eux-mêmes une grande importance pour « *assurer au récit à la fois son unité et son mouvement, et combien l'espace est solidaire de ses autres éléments constitutifs* ».<sup>3</sup>

Dans sa volonté de changer constamment de lieu, de transporter, au péril de sa vie, le courrier, Saint-Exupéry s'est adonné à une sorte d'ascèse du devoir, en nourrissant l'espoir qu'un jour tous les hommes seraient réunis à travers tous les mots qu'il transportait.

Alors, par quel miracle, dans un espace aussi improbable que le désert, ont été érigés des lieux d'habitation ?

Et c'est dans le désert, - aussi bien extérieur qu'intérieur -, que s'est forgée la pensée exupérienne. L'auteur, par ses multiples voyages, a pu en faire un lieu<sup>4</sup> générateur d'images réelles et fabuleuses, un lieu de tous les possibles, de toutes les révélations : la naissance, l'amour, la mort, le sens de la vie. Un lieu qui demeure trop incertain pour abriter l'homme *ad vitam aeternam*, mais où il est permis d'échafauder des rêves, de tisser des légendes fabuleuses, même l'espace d'un instant :

Ses réponses brèves (...) nous construisaient un monde fabuleux, plein de pièges, de trappes, de falaises brusquement surgies, (...). Des dragons noirs défendaient l'entrée des vallées, des gerbes d'éclairs couronnaient les crêtes, *mais encore* : ...il se faufila sous les nuages, il déboucha dans un royaume fantastique. (Saint-Exupéry 1939 :11-12-23)

C'est grâce à tous ces rêves éveillés, à ces légendes et à ces mythes, que l'esprit du pilote a pu créer certains de ses personnages singuliers, tels le Petit Prince - un enfant habillé en prince venu d'une autre planète « *à peine plus grande qu'une maison* », et le

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> BOURNEUF Roland, OUELLET Réal (1998), *L'univers du roman*, Tunis, Cérès, p. 114

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 117

<sup>4</sup> Dans le sens d'abri temporaire.

seigneur berbère (ce dernier est aux antipodes de la culture de l'écrivain), chef d'une bâtisse, citadelle érigée au milieu du désert. Même si les deux personnages, - et les structures narratives -, sont loin de se ressembler, ils ont ceci de commun : ils apportent la sagesse et génèrent une profonde prise de conscience. Deux valeurs humaines qui ne participent d'aucune idéalisation du désert. Loin s'en faut. L'auteur, fait ressortir, sans complaisance, toute l'incroyable ambivalence qui s'avère être une secrète complémentarité. Dans ce sens, le désert est ainsi mis à nu :

Le désert est l'espace où l'autre nous apparaît dans son dénuement essentiel. Il est l'espace du visage qui s'impose à nous avec une hauteur incommensurable à la grandeur des façades monumentales aussi merveilleuses qu'elles puissent être.<sup>1</sup>

La grandeur absolue du désert nous « *commande* » de l'« *abriter ne serait-ce que dans la cabane de notre conscience* »<sup>2</sup>, et tout ce qui est enfoui en l'homme émerge des profondeurs de son *moi* et se transcrit sur les dunes de sable. Le désert se caractérise ainsi par son « *intérieurité* », ce qui n'est pas sans être paradoxal dans la mesure où la tradition veut que cette étendue ouverte à l'infini soit « *l'extériorité même* »<sup>3</sup>. Mais le ressenti de cette « *intérieurité* » est inhérent à cette propension de l'homme à vouloir s'« *approprier* » l'espace, à s'y « *représenter* », s'y « *maîtriser* » et s'y « *comprendre* »<sup>4</sup>. Le désert « *c'est en nous qu'il se révèle* », affirme Saint-Exupéry dans *Terre des hommes*. Par conséquent, le dépaysement est inévitablement suivi d'un « *retour et d'un revenir à soi* »<sup>5</sup>, mais jamais « *chez soi* », dans le sens où le désert reste dénudé, dépourvu de construction ou de tout équipement ; hormis les tentes qu'on plie et déplie, nul ne peut se l'approprier, « *personne n'est chez soi* ». Ainsi, « *le peuple qui se réclame du désert, doit donc rester fidèle à cette pensée que, de toute terre, il ne sera jamais que le locataire...* »<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne (2003), *Le désert, un espace paradoxal*, actes du colloque de l'université de Metz, 13-15. IX 2001, Berne, Peter Lang « coll. Recherches en littérature et spiritualité, vol 2 », p. 53-54

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 54

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 53

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 54

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 57

Cependant, c'est cette nudité qui a, paradoxalement, contribué à unir l'homme à son prochain, et c'est de ce vide qu'a jailli « *l'humanité en tant que telle* »<sup>1</sup>.

Dans cette perspective, nous avons décelé des aspects, dans les récits de Saint-Exupéry, qui révèlent cette image ambivalente du désert. Ces éléments se présentent sous forme de sentiments antinomiques qui se manifestent à travers les expressions employées par le narrateur, telles que « *caresse menteuse et tendre* », en décrivant la sensation du vent du désert dans *Terre des hommes*, ou la paix qui régnait dans un « *silence de piège* », « *La dissidence ajoutait au désert* », mais il était incroyablement « *enchanté* ». Il est « *d'abord...vide et...silence* » pourtant « *l'empire de l'homme est intérieur* », le désert est désarmé mais « *invincible* » (Saint-Exupéry 1939 : 63-77-78-82-153), le désert symbolise pour lui un espace vide mais où il a rencontré les hommes, un espace hostile mais qui lui a offert l'hospitalité et duquel des hommes ont jailli pour lui sauver la vie ; un lieu où il a apprivoisé des animaux, régné sur toute une cité dissidente ; un espace dangereux mais en même temps générateur d'espoir et de paix intérieure.

Ainsi, le sens du mot désert paraît ambivalent dès lors qu'il se transpose à l'espace intérieur du narrateur en se transformant en « *une métaphore, une expression symbolique de la retraite et de la solitude* »<sup>2</sup>. Les anachorètes s'y retiraient pour mener une vie de solitaires, mais en voulant s'éloigner de la civilisation, ils recherchaient, à leur façon, « *la compagnie de Dieu* »<sup>3</sup>. Ils fuyaient certes la société mais curieusement accomplissaient une nouvelle « *socialisation* », celle, entre autres, du monastère. Et bien d'autres rencontres sont possibles dans le désert : humaines, sociales, culturelles ou tout simplement avec soi. Le désert est au final un lieu « *non pas tant d'isolement que d'ouverture* »<sup>4</sup>.

A priori, la vision du désert de Saint-Exupéry ne diffère pas de celle des autres écrivains et poètes : celui-ci est néant, vide, car inhabité. « *Ici c'est le désert. Il n'y a personne dans les déserts.* » (Saint-Exupéry 1943 : 52), affirme le serpent que rencontre le petit prince. Ce vacuum à nul autre pareil, est ainsi perçu telle une vérité

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 5

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

universelle, une vérité censée être « connue » par tous, même si on n’y a jamais mis les pieds. Le seigneur berbère, en éduquant son fils, lui conta comment il apprit que le désert pourrait être source d’un bonheur innocent, et ce, en rencontrant un jour un forgeron qui avait pour seule habitation une tente dressée au milieu du désert. « *Et comment serait-il heureux s’il est seul au monde dans sa maison ? S’il habite avec sa famille une tente perdue dans le désert ?* ». (Saint-Exupéry 1948 : 65) En réponse à cette interrogation mêlée d’étonnement, le forgeron dira qu’il n’a besoin que de peu de choses pour se sentir heureux dans le désert : son « *thé* », son « *sucré* », son « *âne bien nourri* », sa « *femme* » à ses côtés, ses « *enfants progressent en âge et en vertu...* », et qu’attendre autre chose de la vie ne serait qu’une source de « *souffrances* ». (Saint-Exupéry 1948 : 66). Il apprendra que « *seul compte pour l’homme le sens des choses.* » (Saint-Exupéry 1948 : 66). Le Caïd, en observant de loin ce forgeron, le vit également un soir « *autour des feux nocturnes occupés de rôtir le mouton ou la chèvre* », et il entendit des « *éclats de voix.* » (Saint-Exupéry 1948 : 66). Ainsi, en épiant ce forgeron, le seigneur berbère découvre que sa vie commençait à s’illuminer lorsqu’il rencontrait d’autres voyageurs et qu’alors ils se mettaient à lui raconter :

Les merveilles de là-bas et les éléphants blancs d’un prince et le mariage à mille kilomètres de celle-là dont vous saviez à peine le nom. Ou encore ce remue-ménage des ennemis. Ou qui racontait cette comète ou cet affront ou cet amour ou ce courage devant la mort ou cette haine contre vous ou cette grande sollicitude. (Saint-Exupéry 1948 : 67)

A ce moment précis, le seigneur berbère prit conscience que les espaces ne sont qu’une référence et qu’ils dépendent des visions de chacun de nous et de notre manière de nous occuper l’esprit ; il comprit que le forgeron était « *plein d’espace et lié à tant de choses, alors elle prenait sa signification* » cette « *tente aimée et haïe, menacée et protégée.* » (Saint-Exupéry 1948 : 67). En vivant seul, le forgeron était occupé par un espace restreint, celui de sa tente, sa famille et sa nourriture. Quand il s’est retrouvé avec d’autres hommes, son univers s’élargit au point où il devient infini :

Alors vous étiez, lui dira le seigneur berbère, pris dans un réseau miraculeux qui vous changeait vous-mêmes en plus vaste que vous...Car vous avez besoin d'une étendue que le langage seul en vous délivre. (Saint-Exupéry 1948 : 67).

Dans le même ordre naturel des choses, la mort n'est jamais loin dans l'œuvre de Saint-Exupéry ; elle est omniprésente, liée étroitement à la vie. « *Le Sahara, la nuit, s'éteint tout entier et forme un grand territoire mort* » (Saint-Exupéry 1939 : 25).

Le vide et la mort semblent être le lot de cette contrée « *à mille milles de toute terre habitée...* » ; son sable, ses dunes, sa majestueuse infinitude, dissimulent des « *richesses invisibles* », qui suscitent en l'Homme un irrésistible désir de conquête. Dans cette ineffable vastitude, on peut faire des rencontres, éparées, rares :

Où sont les hommes ? demanda poliment le petit prince. (...) Les hommes ? Il en existe, je crois, six ou sept. Je les ai aperçus il y a des années. Mais on ne sait jamais où les trouver. Le vent les promène... (Saint-Exupéry 1943 : 53)

A ce vide s'oppose pourtant de vivants débordements : un véritable pullulement d'hommes, de violentes manifestations des éléments, une vie riche et pleine : « *Ainsi, en plein désert, sur l'écorce nue de la planète, dans un isolement des premières années du monde, nous avons bâti un village d'hommes.* » (Saint-Exupéry 1939 : 37).

En dépit donc d'une résistance farouche du désert, les hommes sont parvenus à l'investir, ne serait-ce que par l'imagination, le transformant en univers merveilleux, ou en y érigeant une communauté d'hommes. En ces lieux arides, l'homme continue à faire éclore de « *grandes espérances* »<sup>1</sup>, participant du légendaire ou du réel, de fonder une société et d'en être le leader, voire un demiurge.

Dans toute l'œuvre exupéryenne, nous relevons, tantôt implicitement et tantôt explicitement, le procédé de mise en évidence de la nudité qui caractérise le désert. Ainsi, « *S'il n'est d'abord que vide et que silence, c'est qu'il ne s'offre point aux amants d'un jour* ». (Saint-Exupéry 1939 : 77) C'est le lieu de l'isolement, de la retraite profonde, mais aussi celui de la rencontre de l'Autre et de soi, d'autres

---

<sup>1</sup> VATIN Jean-Claude (1984), *Désert construit et inventé, Sahara perdu ou retrouvé : Le jeu des imaginaires*, In *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, n°37, pp. 107-131. URL : <http://persee.fr>

civilisations, de sentiments et de passions. L'aviateur perçoit des sensations ambivalentes, issues d'un héritage humain immémorial, à travers un imaginaire fantasmatique ayant engendré une profusion d'illusions de débordement de vie :

En avion, quand la nuit est trop belle, on se laisse aller (...) On le croit encore horizontal quand on découvre sous l'aile droite un village. Dans le désert il n'est point de village. Alors une flottille de pêche en mer. Mais au large du Sahara, il n'est point de flottille de pêche, dénudé et garni, car il renferme un *royaume secret*, le désert demeure un espace atypique même dans sa nudité, « *Ainsi le désert n'est point fait de sable, ni de Touareg, ni de Maures même armés d'un fusil...* ». Le désert est à la fois habité et vacant ; « *Au fond d'un Sahara qui serait vide, se joue une pièce secrète, qui remue les passions des hommes* ». (Saint-Exupéry 1939 : 78-80-93-108-109)

Le désert se présente ainsi comme une métaphore, voire un archétype révélateur d'une conscience ; il serait comme un vaste théâtre dans lequel se découvriraient *les passions des hommes* les plus secrètes ; où émergeraient les réminiscences, les souvenirs les plus enfouis, voire les plus douloureux. Des lieux où s'exacerberait l'imagination, car « *l'observation de l'immensité nous renvoie inévitablement à notre immensité intérieure* »<sup>1</sup>. L'aviateur n'a-t-il pas professé que « *L'empire de l'homme est intérieur* » ? (Saint-Exupéry 1939 : 78) Le désert serait une sorte de révélateur d'innombrables vécus intérieurs lointains. Tahar Djaout, dans son roman *Invention du désert*, dit que l'aridité même de l'espace désertique permettait de créer des mondes, certes imaginaires, mais ayant une étroite relation avec l'Histoire, et par conséquent avec la réalité.

Le désert s'avère antinomique. Dès lors s'offre à nous toute une synthèse paradoxale : l'espace attire et repousse. Répulsion-attraction : c'est l'éternel duo d'absolue contradiction. Cette imbrication intime et duelle de sensations se présente comme le moteur du désir incoercible, - pour ceux ayant connu le désert -, d'y revenir s'y fondre, voire se refaire (?). Nous nous proposons donc, dans ce qui va suivre, d'étudier la progression de cette antinomie de l'image du désert dans l'œuvre de Saint-Exupéry et

---

<sup>1</sup> NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne (2003), *Le désert, un espace paradoxal*, Berne, Peter Lang, p. 33

de voir jusqu'à quel degré le personnage, l'homme ou le pilote, se fondent dans cette contradiction, et l'impact de cette dernière sur la pensée de l'auteur.

### *Le désert, entre répulsion et attraction...*

Le désert, c'est le miroir de l'homme, le territoire sans borne et sans repère où il n'a plus le loisir, la facilité de se raccrocher aux autres par le verbe ou le regard, là où il est intégré dans ce monde et en reçoit la leçon jusque dans l'hostilité<sup>1</sup>.

Une constatation d'ordre existentiel s'impose à nous : le 20<sup>ème</sup> siècle est le commencement de l'effondrement des valeurs humaines profondes. Sous l'apparente et toute nouvelle richesse d'une société de consommation effrénée, submergée par le désir obsessionnel d'acquisition de choses matérielles, se dissimule - en réalité - une navrante pauvreté. Parallèlement à cela, il y a le désert, « *espace nu naturel* » (Doucey 2006 : 724) ; il reflète dans son immensité, le vide et le néant, mais se pourvoit d'une grande valeur intrinsèque, celle de « *la réflexion sur l'existence, à cette quête intérieure valorisante* ». (Doucey 2006 : 724) Le désert renvoie l'image contraire d'une société de « *pullulement* » ou celle d'un « *surinvestissement de l'espace extérieur* » ; il est l'expression pure d'« *une plongée en soi et une mise en retrait de la société saturante* ». (Doucey 2006 : 724) D'aucuns déplorent cette perte de la transcendance dans la société moderne, laissant de ce fait la place « *à un seul monde horizontal et individuel* ». (Doucey 2006 : 724)

Au cours des siècles passés, les sociétés jouissaient d'un ordre bien établi et se fondaient sur des principes séculaires : « C'est-à-dire Dieu, l'Etat (le roi puis la république), la famille ou le groupe social, mais toujours dans une vision verticale amenant vers la transcendance. » (Doucey 2006 : 724) Cette organisation pyramidale pourrait amener à penser au système féodal mis en place à partir du Moyen âge jusqu'à la Révolution française et la chute de la Monarchie, mais la réalité est tout autre. En effet, l'organisation de la société actuelle renvoie l'image d'une société outrageusement bruyante mais désespérément indigente, et ce, à cause de la perte de

---

<sup>1</sup> LENZINI José (1987), *L'Algérie de Camus*, Aix-en-Provence, Edisud, p. 100

ses valeurs et de son identité. Dans ce sens, certains pensent que se réfugier ou, plus proprement, retourner au désert pourrait contribuer à « sauver » l'humanité, car « *le désert donne à penser, ou à repenser, notamment la confusion faite entre liberté et égalité.* » (Doucey 2006 : 724)

Beaucoup voient le désert comme le pays de la liberté par excellence, par sa vastitude, l'absence de frontières, - du moins auparavant -, et le fait qu'il soit propice à la retraite, sous toutes ses formes ; il serait plus aisé d'y méditer sur les thèmes existentiels :

En cela, le désert apparaît comme une forme de mystique laïque. Il est une quête, celle d'un autre type de vie plus « authentique », plus lucide que celle que nous impose la société de consommation. (Doucey 2006 : 724-725)

La quête du désert est donc multidimensionnelle, parce qu'elle implique les formes les plus complexes, comme celles des grands mystiques et philosophes, aux plus simplifiées, comme dans *L'Alchimiste* de Paulo Coelho. L'authenticité de l'espace désertique est déterminée par « *la question de l'origine à celle du sens, de la question de l'enfance du monde à celle de l'homme* » (Doucey 2006 : 725), principes qui mènent vers la découverte du « sacré » et de « *l'Etre* ». (Doucey 2006 : 725) Ainsi, d'espace simple à espace complexe, le désert introduit l'homme dans un univers ambivalent, paradoxal, extraordinaire où confusion et réalité se conjuguent pour donner naissance à cet irrépressible désir d'y bâtir une nouvelle société avec de nouvelles valeurs.

Tous ceux qui ont approché le désert, de quelque manière que ce soit, ont rapporté qu'il générerait des sentiments confus, tels que l'hostilité et la quiétude ; malgré le danger qui y règne, une paix mystérieuse submerge celui qui s'y aventure. Le désert met donc au jour un besoin de se ressourcer, de plonger au cœur du moi spirituel, quand celui-ci semble être en déperdition. Cet espace devient attractif dans la mesure où l'on ressent le besoin constant d'y revenir, d'y chercher la paix et d'y construire une civilisation. « *La grande force du désert tient à cette forme d'immanence*

*spirituelle* » (Doucey 2006 : 726), qui lui confère ce pouvoir d'être à la fois un espace attractif et répulsif. On veut le fuir mais mystérieusement on y revient :

Le désert, comme représentation de l'espace, comme symbole ou comme réalité, a marqué sous des formes variées l'univers intérieur des écrivains et, plus qu'aucun autre schéma signifiant, il vit de significations complémentaires (...) ou même de contradictions et de paradoxes.<sup>1</sup>

Gaston Bachelard<sup>2</sup> rend compte de la différence qui existe entre les images de « *l'espace heureux* » et celles de l'espace de « *l'hostilité* ». Le corps et l'âme seraient en symbiose dans le désert, dans le sens où son « *immensité intime* » ou son « *espace du dedans* » peut susciter des sentiments contraires chez l'homme : bonheur absolu et profonde inquiétude. Cette image d'ambivalence peut transparaître comme celle de la décomposition de l'univers désertique, entre l'hostilité de ce dernier qui s'associe avec l'image d'un espace protecteur. De prime abord, le désert, en général, et celui de Saint-Exupéry en particulier, se présente comme un espace où se mêlent animosité et amitié, mais d'où l'homme est pratiquement exclu. Pourtant, celui-ci tente de le conquérir, allant jusqu'à défier les éléments, à l'instar de ce pilote confronté « *aux puissances naturelles* »<sup>3</sup>, s'y imposant et voulant apprivoiser un espace multiséculaire et indomptable. Cet homme aux origines aristocratiques, au destin contrarié, qui s'est retrouvé dans un monde totalement dépouillé et dangereux à l'extrême, - d'où il pourrait ne pas en sortir indemne -, laisse deviner une secrète aspiration à une vie de bohème, une existence d'errant dans un espace où le temps n'a plus de mesure mais où tous « *les pas avaient un sens* ». Ainsi, le narrateur, le pilote ou le seigneur berbère décèlent dans le désert une certaine paix, mais qui s'avère au final fragile car à la merci de la première « *tempête violente* ». Une tempête qui eut tôt fait de transformer l'espace en chaos :

[...] une tempête d'est, et qui a dévasté les palmeraies lointaines de leurs papillons verts. (Saint-Exupéry 1939 : 85), et cependant : Le désert n'est plus qu'une maison vide : une

---

<sup>1</sup> Ibid., *Le désert, un espace paradoxal*, p. 33

<sup>2</sup> BACHELARD Gaston (1957), *Poétique de l'espace*, Paris, PUF, p 17 et 185

<sup>3</sup> ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil, p. 158

caravane maure aimante la nuit. (Saint-Exupéry 1939 : 83), ou encore : ...se mélangent les matériaux, (...) s'effritent les temples contre le temps, (...) se brouillent quand l'usure les défait les pages du livre, que se confondent et s'abâtardissent les langages, (...) et que toute construction née du nœud divin qui noue les choses se rompe en somme incohérente, alors ce pouvoir je le célèbre » (Saint-Exupéry 1948 : 284-285)

Même face à l'hostilité des éléments, l'homme demeure, dans une certaine mesure, l'artisan de son propre bien comme de son malheur. C'est lui qui forge et c'est lui-même qui détruit, c'est lui qui crée et c'est lui qui doit veiller à préserver sa création, sous peine de la voir anéantie. Partant de là, le désert peut être assimilé à un grand livre dont les pages seraient vierges et dans lesquelles l'homme est chargé d'écrire son histoire. Il se présente comme l'image réflexive du monde, cette *planète errante* dont l'homme doit être responsable et dans laquelle il sera contraint de mener le « *Grand Combat* »<sup>1</sup> de la vie. Un combat qui sous-tend une récompense, car le désert demeure *somptueux*, même le « *rezzou* »<sup>2</sup> n'arrive pas à lui ôter sa majesté : « *Il redevient somptueux, ce désert. Un rezzou en marche quelque part, et qui n'aboutira jamais, fait sa divinité.* » (Saint-Exupéry 1939 : 83)

Sans jamais cependant perdre de vue qu'il est une perpétuelle menace : « *Nous pourrions nous croire en sécurité. Et cependant ! Maladie, accident, rezzou, combien de menaces cheminent !* » (Saint-Exupéry 1939 : 83). Il est trompeur, il prend l'homme de court. Imprévisible et précaire, il peut s'ébranler au moindre mouvement, même sous l'effet du léger envol d'un papillon ; le désert prend ainsi la liberté d'animer l'homme de sentiments contradictoires, crainte ou joie, espoir ou désespoir.

Pour le moment ça va. (...). Mais j'entends un grésillement, une libellule bute contre ma lampe. Sans que je sache pourquoi, elle me pince le cœur. », *ou encore* ; « Mais voici qu'un papillon vert et deux libellules cognent ma lampe. Et j'éprouve de nouveau un sentiment sourd, qui est peut-être de la joie, peut-être de la crainte, mais qui vient du fond de moi-même, encore très obscur, qui, à peine, s'annonce. (Saint-Exupéry 1939 : 84)

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 159

<sup>2</sup> Groupe armé qui fait une razzia, généralement présent en Afrique du nord et au Sahara.

Ces insectes du désert ne sont jamais là par hasard. L'homme apprend à déceler dans leur présence les signes avant-coureurs d'un événement ; une tempête par exemple, ainsi, « *ces insectes me montrent qu'une tempête de sable est en marche...* » (Saint-Exupéry 1939 : 85). Le désert impose ainsi divers symboles liés à ses aspects changeants, d'une image à une autre, d'un objet à un autre, d'une couleur à une autre, d'un ton à un autre :

Mais je les connais, les menaces qui pèsent contre mon navire. Toujours tourmenté par la mer obscure du dehors. Et par les autres images possibles. Car il est toujours possible de jeter bas le temple et d'en prélever les pierres pour un autre temple. Et l'autre n'est ni plus vrai, ni plus faux, ni plus juste, ni plus injuste. Et nul ne connaîtra le désastre, car la qualité du silence ne s'est pas inscrite dans le tas de pierres. (Saint-Exupéry 1948 : 37)

Le navire, comme la citadelle, comme l'oasis et l'arbre, sont les symboles humains de cette cité en proie à tous les tourments. Tout en étant une récurrente menace de destruction pour ces symboles de vie, le désert consent néanmoins à abriter les hommes, à les laisser prendre racine dans ses entrailles, se promener, travailler...

Son écume déjà m'a touché. Et solennel, puisqu'il est une preuve, et solennel, puisqu'il est une menace lourde, et solennel, puisqu'il contient une tempête, ... *Et de poursuivre* : sa brûlure m'a enveloppé une fois, une seule, d'une caresse qui semblait morte. Mais je sais bien, pendant les secondes qui suivent, que le Sahara reprend son souffle et va pousser son second soupir. (...) Tout à l'heure nous décollerons dans ce feu, ce retour de flammes du désert. Sa « colère » est terrible, celle-ci se manifeste dans les éléments déchaînés. *Ainsi*, ce qui me remplit d'une joie barbare, (...) c'est d'avoir lu cette colère aux battements d'ailes d'une libellule. (Saint-Exupéry 1939 : 85)

L'infinie hostilité du désert s'accroît au fur et à mesure que le pilote avance dans ses réflexions. Il observe ainsi que le désert, loin de protéger l'homme, le livre, sans scrupules, aux affres du malheur :

Et je découvre que dans le désert il n'est point de refuge. Le désert est lisse comme un marbre. Il ne forme point d'ombre pendant le jour, et la nuit il vous livre tout nu au vent. (Saint-Exupéry 1939 : 148-149)

Cependant, l'homme, de par sa nature (aussi paradoxale), est fasciné par le désert, jusque dans sa félonie. Le narrateur montre, dans une certaine mesure, une sorte de délectation à se laisser avoir par cette traîtrise même, car « *sous cette caresse menteuse et tendre, notre sang s'évapore.* » (Saint-Exupéry 1939 : 153). Mais « *Nous devons sans doute notre vie à ces pierres noires et rondes, qui roulent librement sur le sable et qui ont formé plateau à billes.* » (Saint-Exupéry 1939 : 123), témoigne le pilote, qui ne peut s'empêcher de concéder au désert son côté salvateur.

Pour Saint-Exupéry, le vide qui caractérise le désert est le point de repérage de sa traversée qui s'avère prometteuse, car il est le lieu de retraite où l'homme est seul face à lui-même. L'expérience du désert évoqué sous diverses formes, géographique ou imaginaire, n'est que l'aboutissement symbolique de cette errance délibérée des écrivains qui s'y sont aventurés en vrai ou à travers l'écriture. Derrière cette surface rendue sensible, l'homme va marquer de son expérience, il y a une quête spirituelle rythmée par un renoncement à la vie sociale et l'investissement total dans la solitude. Et celui qui s'engage dans l'aventure du désert vivra inévitablement une atmosphère chargée de « *contradictions et de paradoxes* », de sentiments ambivalents envers un espace séculaire qui suscite à la fois angoisse et sécurité. Pour J-M.G Le Clézio, « *le désert est à la fois silence et rythme, monde imaginaire et concret, espace organique et mythique, manière d'être, de vivre et de comprendre.* »<sup>1</sup> Pour Saint-Exupéry, le désert est immémorial, infini, délirant, mystique et poétique, car il exerce sur l'homme son absolu pouvoir de le guider par le cœur, et la lumière qu'il dégage lui donne tout son éclat. Tout en générant la peur, il transmet, par la sagesse qui en découle, un enseignement sacré ; celui d'un sage à ses disciples. Il impose la crainte et le respect à travers son silence et son impassibilité. Il fait prendre conscience aux hommes que :

---

<sup>1</sup> VATIN Jean-Claude (1984), *Désert construit et inventé, Sahara perdu ou retrouvé : Le jeu des imaginaires*, In *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, n°37, pp. 107-131. URL : <http://persee.fr>

Etre homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. (Saint-Exupéry 1939 : 48)

Au cours de ses promenades, le seigneur berbère relate ses rencontres, ponctuées de réflexions sur les hommes et leurs créations, les différences entre tel peuple et tel autre. Tout en réfléchissant sur les grandes questions existentielles, il s'introduit dans l'univers intérieur de ses semblables et entreprend un travail sur soi par la méditation :

Certains, cependant, pour me faire admirer leur ville m'entraînaient avec eux à l'intérieur de leurs remparts et me conduisaient d'abord au temple. Et j'entrais, pris dans le silence et l'ombre et la fraîcheur. Alors je méditais. (Saint-Exupéry 1948 : 108)

En voulant exhiber au maître leurs richesses et l'opulence de leurs demeures, ces hommes se sont heurtés à un homme pour qui seul importait l'aspect spirituel de cette ville :

Et ma méditation me paraissait plus importante que la nourriture ou la conquête. Car je m'étais nourri pour vivre, j'avais vécu pour conquérir, et j'avais conquis pour revenir et méditer et me sentir le cœur plus vaste dans le repos de mon silence. (Saint-Exupéry 1948 : 108)

L'auteur découvre le silence du désert, un silence apaisant, gorgé de sérénité, qui mène à la méditation ; un silence auquel aspire le guerrier au retour d'un long et dur combat, mais que les hommes ne veulent pas hélas comprendre ; ils « *s'enfourment dans les rapides, mais ils ne savent plus ce qu'ils cherchent. Alors ils s'agitent et tournent en rond...* » (Saint-Exupéry 1943 : 63)

Ils s'agitent et tournent en rond. Oui, ce sont bien là les hommes, ils ne savent trouver leur quiétude dans ce grand silence qui les effraie. S'ils savaient pourtant, les bienfaits de ce silence planant sur cette immensité désertique ! Dans ce berceau des civilisations qui attire et rebute à la fois, Saint-Exupéry a senti une paix souveraine le submerger, dont il témoigne en ces termes : « *Sur ce chantier désert d'ombre et de*

*lune, régnait une paix de travail suspendu, et aussi un silence de piège, au cœur duquel je m'endormis.* » (Saint-Exupéry 1939 : 63)

Et, miraculeusement, le sommeil paisible s'apprend au milieu du danger même. L'auteur en a fait l'expérience, même s'il sait qu'il « *est des territoires où les hommes, s'ils vous rencontrent, épaulent aussitôt leur carabine...* » (Saint-Exupéry 1939 : 65). Il s'est lui-même retrouvé dans le désert, au milieu de nulle part, où il a su qu'il « *est des déserts où l'on dort, dans la nuit glacée, sans toit, (...), sans lit, sans draps...* » (Saint-Exupéry 1939 : 66-67).

### ***II.3. Le désert, élément régénérateur***

Quel sens donner à cette *terre des hommes* sans les hommes ? Il y a pour l'exploration des terres inconnues une intonation épique. Celle-ci devient une sorte d'aventure héroïque qui prend toute son ampleur dans les récits de Saint-Exupéry. De ce mélange épique et romantique découle une volonté profonde de se surpasser par les vertus héroïques ; toute cette pensée est née dans le désert :

L'œuvre de Saint-Exupéry, *dira Jean-Louis Major*, est à la fois attachante et décevante, traditionnelle et novatrice. Elle exprime la rencontre d'une pensée établie et d'une démarche personnelle éclairée par la recherche de l'authenticité<sup>1</sup>.

Saint-Exupéry s'inscrit, à notre sens, entre traditionalisme littéraire et pensée « *novatrice* », dans le courant des écrivains avant-gardistes, ceux qui n'ont pu trouver leur place dans leur époque ; il faisait partie de ceux qui étaient profondément préoccupés par le devenir de l'homme, une préoccupation allant jusqu'à l'angoisse. Toute sa pensée s'articule autour de l'individu à travers son action, c'est cette dernière qui tend vers son accomplissement. La pensée exupérienne est ainsi :

---

<sup>1</sup> MAJOR Jean-Louis, *Entre deux générations littéraires*, In VERCIER Bruno (Dir.) (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 64

A la fois une prise de conscience progressive, souvent hésitante, parfois exigeante, parfois facilement satisfaite, et (sa) création littéraire qui constitue dans ses instants les mieux réussis un témoignage lucide et une haute expression de l'homme<sup>1</sup>.

Etant un homme d'action, Saint-Exupéry a vécu dans le désert ; il y a construit toute sa réflexion. C'est dans le désert qu'il a rendu compte des exploits et des émotions de l'homme, de ses déroutes et de ses triomphes. Dans cet espace, il a su créer son jardin secret, et plus encore, une existence authentique. Voici, à titre d'exemple, un passage dans lequel le seigneur berbère décrit sa demeure :

C'était une vaste demeure avec l'aile réservée aux femmes et le jardin secret où chantait le jet d'eau. (Et j'ordonne que l'on fasse ainsi un cœur à la maison afin que l'on y puisse et s'approcher et s'éloigner de quelque chose. Afin que l'on y puisse et sortir et rentrer. Sinon, l'on n'est plus nulle part. Et ce n'est point être libre que de n'être pas). (Saint-Exupéry 1948 : 30)

La partie du palais occupée par les femmes est à l'image de l'éternel féminin dans la tradition orientale, qui commande aux femmes de ne pas se mélanger aux hommes. Le seigneur berbère a embelli l'endroit, il en a fait un lieu enchanté et enchanteur, qu'un « *jet d'eau* égayait de sa *symphonie* » ; pour lui, la partie de la demeure consacrée aux femmes doit refléter le cœur de la maison, accessible et inaccessible à la fois. La touche de mystère doit impérativement s'y préserver. C'est ainsi que toute l'œuvre de Saint-Exupéry semble ancrée dans une expérience poétique, voire mystique, ce qui nous ouvre la voie vers la découverte du cheminement spirituel et mystique de l'auteur.

Il s'agit, pour le lecteur, de revivre, simultanément avec l'auteur, sa propre expérience, une manière d'être et de se construire, et pour l'auteur d'introduire le lecteur dans son univers intime. En s'adressant aux architectes de sa cité, le Caïd tente de leur apprendre comment un métier devient sacré :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

Vous ne deviendrez grands que si les pierres que vous prétendez charger de pouvoir ne sont point objets de concours, abris pour la commodité ou de destin usuel et vérifiable, mais piédestaux et escaliers et navires qui portent vers Dieu. (Saint-Exupéry 1948 : 100)

Les paroles (des textes) de Saint-Exupéry, que ce soit dans *Citadelle*, *Terre des hommes* ou *Le Petit Prince*, sont autant d'épigraphes qui fusent comme des sentences prophétiques : « *Daigne faire l'unité pour ta gloire, en m'endormant au creux de ces sables déserts où j'ai bien travaillé.* » (Saint-Exupéry 1948 : 12). Une parole pleine d'une étrange sérénité au cœur même du danger, où se construit la préparation au repos éternel.

En évoquant, par exemple, un épisode de la vie du seigneur berbère dans le désert, l'auteur ne manque pas de décrire des hommes assoiffés de gain qui, dans les mines de sel, où « *rien n'autorisait la vie* », s'acharnaient à *détacher* « *à coups de pioche ces cristaux transparents qui figurent la vie et la mort.* »<sup>1</sup> au risque d'épuiser toute l'eau des puits alentour. Mais ils ignoraient que ce désert pouvait avoir la colère redoutable et se réveiller à tout moment, pour leur signifier qu'on ne mutile pas impunément la nature. Et cette nature finit par se réveiller :

Et le désert, et les salines souterraines, et les tribus, fixées sur une assise plus inhumaine que l'eau salée des océans, sur une assise de sel durcie, étaient dominés par un visage noir, sculpté dans le roc, furieux, sous la profondeur d'un ciel pur et ouvrant la bouche pour maudire. (Saint-Exupéry 1948 : 103)

Se sentant guidé par une lumière, celle-là même qui désignait la révélation de la Vérité Divine, le seigneur berbère aurait sans doute voulu reproduire, à travers sa *Citadelle*, l'image archétypale de la *lumière spirituelle* au sens métaphorique, selon laquelle l'humain retrouverait sa *lumière naturelle*.

Dans sa *Psychanalyse du feu*<sup>2</sup>, Bachelard aborde l'idée de la pensée subjective en l'associant très étroitement avec l'élément feu. Pour lui, il n'est un moment propice pour étudier ce qu'il appelle « *l'homme pensif* » (Bachelard 1998 : 14) que celui où il

---

<sup>1</sup> PERONNET Jean-Claude (1994), *Une lecture de Citadelle*, In CADIX Alain (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le cherche midi éditeur, p. 102

<sup>2</sup> BACHELARD Gaston (1998), *Psychanalyse du feu*, Saint-Amand, Gallimard.

est en pleine contemplation du feu, quand il est seul face à sa cheminée par exemple. Selon le philosophe, le feu et la chaleur attisent les souvenirs et développent la conscience, aidant ainsi à apporter des réponses à certaines interrogations, car « *le feu, pour lui, est un phénomène privilégié qui peut tout expliquer.* » (Bachelard 1998 : 23) Pour le seigneur berbère ; le soleil « *était âpre, dur et blanc comme la famine.* » (Saint-Exupéry 1948 : 102), ce qui aurait pu, vraisemblablement, susciter la colère du désert. Ce même soleil « *pesait et brûlait...* » (Saint-Exupéry 1948 : 102) cette terre qui a fini par céder sous les pieds des hommes terrifiés. D'un autre côté, pour que l'homme puisse s'extérioriser, il faut que soient réunies certaines conditions ; la solitude dans un premier temps qui, nous le savons, est un état qui permet la contemplation et de ce fait, une immersion profonde dans le moi, et une source de chaleur par la suite indispensable, selon Bachelard, à cet état d'être. Dans ce sens, le philosophe précise qu' : « *Il ne faut qu'un soir d'hiver, que le vent autour de la maison, qu'un feu clair, pour qu'une âme douloureuse dise à la fois ses souvenirs et ses peines.* » (Bachelard 1998 : 15). Suivant sa pensée, le feu est omniprésent, il est « *l'ultra-vivant* » (Bachelard 1998 : 23), il nous accompagne dans tout ce que nous entreprenons, il est aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, il est individuel et collectif, ici et ailleurs, il est là et peut être aussi « *latent* ». Qu'il soit flamme, brasier, chaleur du soleil, ou même celui émanant d'une passion, le feu est le seul phénomène « *qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal.* » (Bachelard 1998 : 23). Bachelard soutient l'idée que c'est la dimension contradictoire et dualiste du feu qui en fait « *un des principes d'explication universelle.* » (Bachelard 1998 : 24) Le feu brûle et guérit à la fois, détruit et construit, il est en même temps dévastateur mais peut s'avérer un remède universel à tous les maux.

Et celui-là qui eût assisté aux traditions séculaires de ce désert les eût prévues durables et fixées pour des siècles. La montagne continuerait de s'user avec lenteur comme sous la dent d'une lime trop faible, les hommes continueraient d'extraire le sel, les caravanes continueraient d'acheminer l'eau et les vivres et de relever ces forçats... (Saint-Exupéry 1948 : 102-103)

Cependant, ces hommes ignorent que quelque chose de latent se prépare à surgir de cette montagne asséchée, ils croient posséder le monde en l'analysant et l'expliquant, « *mais il advint une aube, atteste le Caïd, où les hommes se tournèrent du côté de la montagne. Et ce qu'ils n'avaient point vu encore se montra.* » (Saint-Exupéry 1948 : 103).

D'un autre côté, Bachelard estime que l'individu, depuis son enfance, est en quête du meilleur et cherche à dépasser le savoir auquel sont arrivés ses ancêtres en accumulant les expériences. Dans ce contexte, il choisit de donner le nom de « *Complexe de Prométhée* » à ce phénomène et de l'expliquer en ces termes :

Nous proposons donc de ranger sous le nom de *Complexe de Prométhée* toutes les tendances qui nous poussent à *savoir* autant que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres. Or, c'est en maniant l'objet, c'est en perfectionnant notre connaissance objective que nous pouvons espérer nous mettre plus clairement au niveau intellectuel que nous avons admiré chez nos parents et nos maîtres. (Bachelard 1998 : 30)

La lumière des connaissances objectives et sociales mène à celles subjectives et personnelles. L'enfant grandit avec un ensemble de convictions dans différents domaines, que le temps se chargera de confirmer, développer ou encore d'infirmier. Et ces mêmes convictions, naguère objectives, l'expérience personnelle se chargera de les rendre subjectives, car, selon Bachelard « *Quand nous nous tournons vers nous-mêmes, nous nous détournons de la vérité. Quand nous faisons des expériences intimes, nous contredisons fatalement l'expérience objective.* » (Bachelard 1998 : 17) Et c'est précisément cette subjectivité conjugée à la lumière du feu qui intéresse notre propos.

Le désert de Saint-Exupéry lui a été tantôt hostile tantôt amical, parfois destructeur, mais au final, il s'avèrera salvateur ; quoi qu'il en soit, il a été pour lui révélateur d'une vérité, celle de l'importance de l'acte de construire, qui confère à la vie sa dimension sacrée. C'est dans *Citadelle* qu'il concentrera la somme de sa pensée profonde et c'est à travers le chef de tribu qu'il partagera ses expériences. Il écrit dans ce sens :

Ainsi m'est-il apparu une nouvelle vérité et c'est qu'il est vain et illusoire de s'occuper de l'avenir. Mais que la seule opération valable est d'exprimer le monde présent. Et qu'exprimer c'est bâtir avec le disparate présent le visage un qui le domine, c'est créer le silence avec les pierres.

Toute autre prétention n'est que vent de paroles... (Saint-Exupéry 1948 : 104)

Dans sa quête de Vérité, l'auteur s'est adonné à une sorte d'errance dans les espaces vierges du désert, afin de parvenir à la pureté originelle de l'être. Cependant, il a compris que chaque chose, chaque élément, chaque entité, possédait sa propre vérité.

Bachelard, quant à lui, pour expliquer le principe de complexe de Prométhée, s'est appuyé sur une expérience banale vécue par chacun de nous, étant enfant. L'enfant, attiré par la lumière ou le feu, tente d'y mettre la main. Il se heurte forcément soit à l'opposition des parents, soit à la brûlure du feu, mais dans les deux cas de figure, il s'agira d'une interdiction à s'approcher du feu. De ce fait, le philosophe avance, en s'appuyant sur la psychologie, que l'interdiction sociale se transforme en inhibition et donc en complexe, d'où l'appellation qu'il attribue à ce phénomène : « *Complexe de Prométhée* ». C'est à travers les interdictions sociales que l'homme a développé cette volonté de savoir, ou d'être meilleur que ses pères.

Ainsi, toute source de chaleur est réconfort pour l'individu. Le feu, dans son acception poétique (Bachelard 1998 : 44), éveille les souvenirs, la douceur et la rêverie. Et la rêverie est plus instructive que le rêve :

Comment mieux prouver que la contemplation du feu nous ramène aux origines mêmes de la pensée philosophique ? Si le feu, phénomène bien exceptionnel et rare, a été pris pour un élément constituant de l'Univers, n'est-ce pas parce qu'il est élément de la pensée, l'élément de choix pour la rêverie ? (Bachelard 1998 : 42)

L'œuvre littéraire et poétique se retrouve ainsi imprégnée par le feu sacré (ne dit-on pas d'un grand artiste qu'il possède « le feu sacré » ?). Elle est révélatrice d'un état d'âme et d'un état d'être qui tient ses origines de l'inconscient individuel et de toutes les expériences vécues par le passé, lesquelles se sont transformées en sentiments,

perceptions et passions. Pour Gaston Bachelard, une œuvre qui s'inscrit dans la rêverie à partir du feu, préserve son *unité*. Il en atteste :

Une œuvre poétique ne peut guère recevoir son unité que d'un complexe. Si le complexe manque, l'œuvre, sevrée de ses racines, ne communique plus avec l'inconscient. Elle paraît froide, factice, fausse. (Bachelard 1998 : 42-43)

C'est dans cette perspective que nous jugeons de la profondeur de l'œuvre exupérienne, dans la mesure où celle-ci brille d'une double lumière, celle du désert, sa chaleur, la solitude qui en découle, du feu ardent de cet espace, et celle des expériences de l'auteur lui-même. Le feu qui fait parler Saint-Exupéry est celui de la lumière qui se dégage de sa citadelle et de l'espace désertique qui l'entoure, de l'engagement du pilote, de la passion du métier et enfin de l'enfant surgi du plus profond de son inconscient.

Saint-Exupéry a fait de sa *Citadelle* son univers, comme il a fait de son avion son instrument de pensée. Il choisira, pour le lecteur, non pas de s'ériger en redresseur de tort, mais bien de partager et de faire revivre ses expériences. L'imaginaire romanesque offre à la fois une glorification et une démystification du paysage désertique. En d'autres termes, il nous livre, à travers ses pensées et ses personnages, un univers singulier et une image authentique du désert, d'où jaillira sa lumière.

Le désert est d'abord un état d'être. Le désert a favorisé, depuis les temps les plus anciens, un climat spirituel propice à la vie ascétique ; l'homme, celui dont le désert a été révélateur de sa conscience, s'y est pleinement confondu.

L'homme, 'brûlé de volupté', n'est plus l'habitant d'une zone intermédiaire et ambivalente (désert/oasis, esprit/corps, raison/passion), mais se fond en une totale identification : l'homme est le désert. (Doucey 2006 : 46)

La passion du désert se révèle dans beaucoup d'œuvres ; elle laisse entrevoir les sentiments les plus profonds qui submergent l'écrivain. Nietzsche, par exemple, dans *Chez les filles du désert*, associe certains motifs du désert, tels que le nomadisme, l'oasis et le désert lui-même à une beauté féminine et sensuelle, par conséquent son

texte est « *imprégné de la mémoire et de l'imaginaire du désert* ». (Doucey 2006 : 34) Goethe quant à lui, écrit qu'en Orient la réflexion « *oscille entre la sensualité et la transcendance* » (Doucey 2006 : 35) En outre, chez lui, le thème de l'amour forge un lien étroit avec « *le champ métaphorique du voyageur dans le désert* ». (Doucey 2006 : 37) Ainsi, le désert joue un rôle primordial dans l'imaginaire de l'homme et contribue à attiser le feu de la passion chez les poètes et les écrivains.

Abondant dans ce sens, nous donnons un bref exemple extrait de *Notes et Dissertations* de Goethe, dans lequel la notion de voyage poétique est mise en évidence dans ces vers qui affirment que le désert est réellement l'espace générateur de poésie :

« *Celui qui veut comprendre la poésie,  
Doit aller dans le pays des poèmes ;  
Celui qui veut comprendre le poète,  
Doit aller dans le pays des poètes* ». (Doucey 2006 : 37)

Ces vers nous révèlent l'immense intérêt de l'écrivain pour les cultures étrangères et exotiques, d'autant plus que, selon les historiens et les critiques, Goethe ne s'était jamais rendu au pays des sables et ne connaissait nullement la vie dans le désert, ce qui nous amène à penser que cet espace existe d'emblée dans l'inconscient de l'homme<sup>1</sup>. Il semblerait que la Bible, en particulier l'Ancien Testament « *dont les histoires et les légendes sont déjà imprégnées de la symbolique religieuse du désert* » (Doucey 2006 : 38), influencerait davantage l'esprit des hommes.

Saint-Exupéry parle de la Terre comme point de départ de ses récits, une terre à la fois aimée et malmenée par les hommes, ces mêmes hommes qui sont le point d'ancrage de toute sa pensée. Dans cette terre, une civilisation d'hommes est née. Mais précisons cependant, que Saint-Exupéry, loin de vouloir « *construire une humanité globale* »<sup>2</sup>, envisageait plutôt une terre des hommes « *dans toute leur diversité concrète.* »<sup>3</sup> Une terre qui serait plurielle et unie à la fois.

---

<sup>1</sup> Ecrivain ou poète.

<sup>2</sup> AUTRAND Michel (1994), *Une lecture de Terre des hommes*, In CADIX Alain (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le cherche midi éditeur, p. 127

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 128

Etant attentif aux besoins des hommes, le seigneur berbère semble faire un voyage spirituel, durant lequel il fera découvrir, dans l'immensité du désert, sa détermination à enseigner aux hommes à devenir responsables. Tout en évoquant les motifs liés au désert, tels que l'oasis, les caravanes en marche, les nomades, et même le silence solennel propre au lieu, le protagoniste s'est imposé une ascèse, celle du devoir de forger l'homme aux valeurs essentielles et de se constituer guide suprême de la pensée humaine.

L'expérience du désert a eu pour effet de transcender son esprit ; par la méditation il y a eu prise de conscience d'une présence inhérente et absolue qui gouverne l'univers. Ses multiples retraites lui ont révélé une force immanente et durable que seul le silence éloquent du désert peut imposer à l'esprit. A travers cet élément perceptif, « *la conscience d'un monde réel et significatif est intimement liée à la découverte du sacré* »<sup>1</sup>, et ainsi la vie et l'homme prendront un sens. Le désert, selon beaucoup, reconstitue l'histoire, forge les esprits, restitue des valeurs perdues.

Théodore Monod dit en évoquant le désert : « *Fin d'une vie qui s'achève dans la paix du soir...* » et J.M.G. Le Clézio : « *Les derniers hommes bleus ont recommencé à marcher...* » Celui qui aurait l'intention d'aller dans le désert possède d'ores et déjà ses propres représentations selon ses références : littéraires, géographiques ou autres. Ainsi, l'intérêt que cet espace suscite va-t-il au-delà de la littérature. Paul Bowles y voyait « *le baptême de la solitude* » et remarquait dès l'arrivée « *la paix qui y règne...* », Chateaubriand, Gérard de Nerval, Alexandre Vialatte ont rapporté des images plus ou moins hétéroclites de ces étendues désertiques. Chacun y voyait un monde différent, une entité extraordinaire à travers laquelle on pouvait repérer « *des moyens d'expression dans la nature elle-même* ». (Doucey 2006 : 536)

En partant de l'idée que le désert était une « *affaire* » universelle, *les aventuriers du désert*, toutes spécialités confondues, ont en fait leur « *idée fixe* ». Selon toute évidence, cet espace éveille un besoin de quête, la curiosité d'un monde convoité au-delà de toute expression. Marguerite de Navarre en a donné une image tout aussi

---

<sup>1</sup> ELIADE Mircea (1971), *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1991 », p. 9

ambivalente. Pour elle c'est un « *lieu d'étrangement et de faim* »<sup>1</sup>, car il évoque, d'emblée, la soif, la faim et la désolation. Cette image vient faire suite à une autre, celle de la société matérielle caractérisée par la profusion des biens.

D'un autre point de vue, on constate également que le désert, stérile en apparence, devient peu à peu le lieu de « *fécondité* »<sup>2</sup> par excellence et ce, à travers la surabondance des écrits sur le désert. Il est le lieu de toutes les rencontres, aussi bien concrètes qu'abstraites. On y cherche un trésor, une entité spirituelle, une transcendance ou même la paix de l'âme et de l'esprit ; le désert met à nu le moi profond de tout un chacun, d'autres pensent qu'en essayant de le fuir, on s'en retrouve captif, et par conséquent « *A défaut de sortir du désert, on peut l'élire comme lieu de sa liberté* ». <sup>3</sup>

Les récits de Saint-Exupéry reproduisent, au gré de circonstances tantôt concrètes tantôt spirituelles, certaines constantes de l'image du désert relevées dans ses œuvres, comme ce passage dans *Citadelle* par exemple, qui nous met d'emblée face à un père soucieux de cultiver chez son fils l'esprit de courage et de bravoure, en le poussant à affronter la mort dans ce désert redoutable :

Cependant, comme je tremblais d'avoir affronté au large d'un plateau désert, semblable aux tables des anciens sacrifices, ces reliefs du repas de Dieu, mon père me dit encore :

« Ce qui importe ne se montre point dans la cendre. Ne t'attarde plus sur ces cadavres. Il n'y a rien ici que chariots embourbés pour l'éternité faute de conducteurs. » (Saint-Exupéry 1948 : 20-21)

Si le seigneur berbère partage avec son fils les images et les événements les plus cruels, c'est que ceux-ci n'ont de sens que par et pour ceux qui savent regarder avec le cœur. Il donne certes, l'apparence d'un chef impérieux, mais au-delà de cet aspect, il est celui qui aspire à restituer à l'homme la force qu'il a égarée.

---

<sup>1</sup> *Pres des deserts où gist la terre morte...la fonction d'une image dans la méditation spirituelle de Marguerite de Navarre*, In NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne (2003), *Le désert, un espace paradoxal*, Berne, Peter Lang, p. 216

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 227

<sup>3</sup> *Ibid.*

Cependant, tu n'es ni cet écolier, ni cet époux, ni cet enfant, ni ce vieillard. Tu es celui qui s'accomplit. Et si tu sais te découvrir branche balancée, bien accrochée à l'olivier, tu goûteras dans tes mouvements l'éternité. Et tout autour de toi se fera éternel. Eternelle la fontaine qui chante et a su abreuver tes pères, éternelle la fraîcheur des nuits. Le temps n'est plus un sablier qui use son sable, mais un moissonneur qui noue sa gerbe. (Saint-Exupéry 1948 : 24)

L'homme précisément se mesure avec les obstacles, s'il sait les dépasser il atteindra les cimes de *l'éternité*. Il pourra ainsi prétendre avoir vécu, œuvré, construit et défini son existence. Le désert est tant une *halte contemplative* qu'une source de régénération ; il est l'espace où l'on s'arrête pour puiser ses forces et se ressourcer car, « *livré à ses propres forces* », l'homme finit par se vider.

Lieu du vide absolu, le désert permet l'expérience de la plénitude. Passage obligé par des privations qui l'assimilent à l'imminence de la mort, il appelle par nécessité la compensation de la présence divine, qui nourrit, console, protège.<sup>1</sup>

Nous savons que Théodore Monod n'a pas cessé de le décrire et de le célébrer tout au long de sa vie. Nous savons aussi qu'il l'utilisait comme support pour ses réflexions en faveur des luttes écologistes et humanistes. D'autre comme Charles de Foucauld y cherchaient plutôt « *l'enfouissement de soi* ». Ayant été ascète à Béni Abbès, à Akbès et à Tamanrasset, le désert était partie intégrante de sa foi. Il disait à ce propos : « *C'est là qu'on chasse devant soi ce qui n'est pas Dieu* »<sup>2</sup>.

Cependant, malgré la différence des cultures, des races, des religions, des professions, tous tendaient, pour ainsi dire, vers le même objectif : la quête dans tous ses sens.

Le désert est avant tout un *état intérieur*, diront les ascètes, « *il s'anime et se peuple peu à peu d'une lumière souvent secrète.* » (Doucey 2006 : 1014) Pour certains mystiques, cette lumière est celle de la conscience individuelle d'un monde où l'essence se situe avant l'existence ; dans l'immensité de cet espace se révèle à eux l'essence propre des lieux, les détails ne sont pas perçus, tant sont imposants les espaces sahariens.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 231

<sup>2</sup> *Ibid.*

Ce désert est celui aussi de l'errance des âmes « *pécheresses* » qui cherchent l'ascension vers l'essentiel, ou tout simplement la recherche d'une sorte d'échappée qui est imposée par les circonstances – deuil, exil (ou sens aigu du devoir) – ou librement consenti (ascétisme, retraite...) – (Doucey 2006 : 231)

Dans *Citadelle*, nous retrouvons à l'évidence les motifs de l'errance, de l'inquiétude face au destin, et celui de la lumière qui guide l'homme vers son inconscient. Ainsi, déplorant en termes amers l'attitude de ses semblables, le Caïd dira :

Je condamne l'inquiétude qui pousse les voleurs au crime, ayant appris à lire en eux et sachant ne point les sauver si je les sauve de leur misère. Car s'ils croient convoiter l'or d'autrui ils se trompent. Mais l'or brille comme une étoile. Cet amour qui s'ignore soi-même ne s'adresse qu'à une lumière qu'ils ne captureront jamais. (Saint-Exupéry 1948 : 24)

Au lieu de condamner les *voleurs* eux-mêmes, le seigneur berbère décèle la profonde angoisse qui les ronge et qui les mène à commettre le forfait. Guidé par sa *lumière*, le roi déplore que certains hommes ne puissent jamais avoir la chance d'être imprégnés de ce feu qui forgerait en eux les principes éthiques. L'absence de lumière ne fera que les enfoncer dans leur aveuglement : « *Ils vont de reflet en reflet, déroband des biens inutiles...* » ; il les compare ainsi à un *fou* qui chercherait à attraper *la lune* qui se reflète et irait *puiser*, « *l'eau noire des fontaines.* » (Saint-Exupéry 1948 : 25).

La beauté pleine de tristesse du désert s'unit inconsciemment à l'âme de celui qui contemple<sup>1</sup>. Les sentiments romantiques, voire mystiques s'imposent d'eux-mêmes. Le crépuscule au coucher du soleil est appelé « *l'heure élue* ». La présence des minarets à proximité du désert exacerbe la ferveur religieuse et incite à la consécration d'une humilité nulle part ailleurs éprouvée. Pour certains artistes, le désert est à la fois « *passion et frustration* ». Le photographe et cinéaste Raymond Depardon, avoue n'être « *jamais parvenu à le photographier* », et pour cause, le désert est, selon lui, « *trop* » : trop dans la mesure où tout est excès, notamment les couleurs, la lumière, le sable ; « *Le ciel est trop bleu, le sable est trop saumon, les lumières trop flatteuses ou trop dures* ». Dépeindre sur une toile ses sentiments les plus enfouis, tels que l'anxiété

---

<sup>1</sup> EBERHARDT Isabelle (1988), *Ecrits sur le sable*, Grasset & Fasquelle, pp. 41-42

ou encore l'angoisse, serait fascinant, car face à la grandeur de l'univers désertique, l'on est inspiré et submergé par un désir de purification.

Le chanteur Jim Morrison a découvert le désert à l'âge de 4 ans ; depuis, imagination, peur, mort, mysticisme se confondent dans ses chansons qui reflètent un florilège d'images aux couleurs chatoyantes ; « *Le désert bleu rosé métallique et vert insecte miroirs blancs et étangs d'argent un univers dans un seul corps...* » (Doucey 2006 : 1015)

Avançant de plus en plus dans l'œuvre exupérienne, de multiples pistes de lecture s'ouvrent en perspective ; les éternelles traces des hommes du désert se font et se défont au gré des éléments, le désert revêt divers apparats pour créer un monde où l'on peut pénétrer de multiples façons, car « *les sentinelles sont bienveillantes* ». Et le seigneur berbère qui « *avance lentement, un pas lent sur la dalle d'or, un pas lent sur la dalle noire, dans les profondeurs de (son) palais* » (Saint-Exupéry 1948 : 570), transmet patiemment son savoir, non seulement à son fils, mais à l'humanité entière. Ainsi, en se retirant du monde, il est parvenu à une vérité, voire à la « vérité » : le désert constitue le principe d'unité de l'homme.

*A priori*, la quête du désert est lancinante, ce qui s'y reflète participe, à notre sens, quasiment du sacré et/ou de l'ésotérisme. Ce lieu suscite, indéniablement, des images ou impressions antagoniques : hostilité-bienveillance, anxiété-quiétude, répulsion-attirance, vide-plénitude... Nous nous retrouvons plongés au cœur d'un désert qui est « *moins une topique de la littérature qu'un champ fantasmatique lié à l'expérience humaine, individuelle ou collective.* »<sup>1</sup>

Au milieu de ces représentations symboliques et imaginaires, nous retrouvons la création dans toute sa diversité : écriture (romans, nouvelles, récits de voyage, carnets, poèmes, essais, poésie), peinture, musique, etc. Dans le désert s'est construit, à l'évidence, un principe, celui de la diversité dans toute sa splendeur, celle des thèmes, des cultures, des époques, tout se retrouve réuni dans cet espace, dont les occupants échangent impressions, fascination et autres témoignages.

---

<sup>1</sup> NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne (2003) ; *Le désert, un espace paradoxal*, Berne, Peter Lang, avant-propos, p. 1

Tout dans ces lieux exacerbe l'imaginaire de l'homme. Des lieux à la fois réels et fantastiques, dont les paysages aussi étranges qu'extraordinaires, nourrissent mythes et légendes, histoires fascinantes issues du folklore saharien et oriental, où sont mis en exergue la bravoure, les prouesses et les us et coutumes des hommes du désert. Et cet *Homme* du désert, cet être mystérieux, devient une entité, voire un mythe, donnant cours à tous les fantasmes, induisant la naissance d'une écriture plurielle liée à la thématique du désert.

---

**Troisième partie**  
**Le désert, source d'une vision du**  
**monde**

---

« *Le Sahara, c'est Dieu sans les hommes...Dieu a créé des pays pleins d'eau pour que  
les hommes y vivent*

*Et des déserts pour qu'ils y découvrent leur âme »*

Sagesse Touareg

## I. Désert mythique ou mythe du désert ?

Le désert, en tant qu'espace porteur d'une charge affective puissante, est, pour beaucoup, une manifestation de l'être lui-même, et représente de ce fait une possibilité d'évasion. Tout est réversible dans cette immensité : au désert bienfaisant, voire attractif, s'oppose un désert obscur et dangereux, angoissant, mortifère.

Dans l'œuvre de Saint-Exupéry, l'écriture du désert a contribué à placer le personnage central à la fois au cœur de la réflexion et en arrière-plan de l'histoire. Il est celui qui subit les événements et celui dont ces mêmes événements structurent le récit. Le narrateur, dans les récits est curieusement dépourvu de prénom, il est simplement représenté par des déictiques ; le pilote, l'aviateur, le seigneur berbère, mais c'est de ce même narrateur que découle la pensée. Il octroie des noms aux autres pilotes dont il raconte le parcours *héroïque*, mais se refuse le droit de faire paraître son engagement personnel, voire son identité. Avec une telle démarche, l'auteur, en se faisant le chantre de l'Homme, de ses émotions et de ses tourments, de l'affirmation même de son droit d'exister, s'engage à créer (en germe), des thématiques qui se confondent entre elles et donnent naissance à des mythes personnels, ouvrant ainsi la porte à *l'invention* d'un nouveau *désert*.

En nous engageant dans cet esprit, nous proposons donc d'orienter notre réflexion vers les thèmes structurant l'œuvre exupérienne, liés au désert et à son idéal. A fortiori, cet espace devient le pôle de rayonnement de la pensée de l'auteur, voire un espace mythique, favorable à la manifestation du sacré dans toute sa dimension. Dans cette perspective, nous structurons notre réflexion autour de certaines interrogations relatives à la question de l'homme et son lien à la mystique chez Saint-Exupéry, au-delà du religieux (compte tenu du fait que le pilote-écrivain s'était éloigné du

catholicisme). Dans cet ordre d'idées, une interrogation s'impose : comment cet espace est-il devenu, par la seule force de diverses représentations, un lieu sacré, mystique et mythique ? Ce lieu si glorifié et si décrié devenu la ligne de force des écrivains et dont Saint-Exupéry en a fait sa légende personnelle. L'Homme, chez cet écrivain a constitué l'apanage de sa pensée, il se manifeste ainsi « *en puissance* » et ce qui « *de l'homme [lui] paraît noble* » (Saint-Exupéry 1948 : 388), il n'a pas cessé de le célébrer dans toute son œuvre, en l'identifiant constamment à ce principe de *puissance* et de *noblesse*, en dénonçant cependant ce qui l'a égaré de son principe d'humanité. C'est dans cette perspective que nous nous permettons de qualifier l'œuvre expérienne d'humaniste sans aller jusqu'à l'imbriquer dans un principe idéologique au risque de la mettre dans un carcan classique et l'inscrire dans un courant de pensée, chose contraire à la volonté de notre auteur qui a revendiqué, de tout temps, sa liberté littéraire et de pensée. Dans ce sens, en nous engageant dans une approche humaniste de la pensée expérienne, nous pensons apporter une modeste contribution à la question relative à l'homme et son devenir en rapport à des interrogations, parfois tourmentées, de l'écrivain-aviateur lui-même. Ainsi, à travers ses réflexions, comment et de quelle manière se manifeste l'humanisme chez Antoine de Saint-Exupéry et quelles ont été ses principales préoccupations relatives à l'homme ? Dans cette dernière partie, il nous a semblé pertinent de rapprocher les deux concepts d'humanisme et de mysticisme et d'étudier leur évolution dans l'œuvre, que nous pensons à plus forte raison, philosophique, de notre auteur. Jusqu'à quel degré pouvons-nous percevoir que les principes humanistes et mystiques s'entrecroisent et forment ainsi une sorte de vision du monde, à notre sens, avant-gardiste ?

## ***1.1 Le désert, entre réalité et mysticité***

Il existe « *mille façons d'aborder le désert et de le vivre* »<sup>1</sup>, affirme Raymond Depardon dans *Nous venons tous du désert*. A travers les expériences livresques, télévisuelles ou même imaginatives, les représentations du désert acquièrent une dimension plurielle, issue d'un besoin commun pour les voyageurs de quitter les hommes. Imprégnés des photographies, méditations ou même de romans, les voyageurs du désert portent préalablement en eux un désert : un désert avant tout spirituel. L'accès au désert est multiple. Il a ouvert le champ à des études pluridisciplinaires dans lesquelles se sont croisées beaucoup de spécialités, telles que la géographie, la botanique, la zoologie, la géologie, l'ethnologie, l'anthropologie, l'histoire, la sociologie, la musique, la peinture, la théologie et, bien entendu, la littérature. (Doucey 2006 : a-p)

Par sa vastitude, le désert devient le « *grand sablier* » (Doucey 2006 : a-p) de l'imaginaire occidental et renferme à lui seul une typologie des terres désertiques localisées dans le monde, tels que les déserts littoraux : l'Atacama du Chili, ou du Namib, les déserts de sables : le grand Erg occidental ou le Roub al-Khali, les déserts d'Asie centrale ou nord-américains, les déserts de montagne aussi divers que le Hoggar, le Tibesti, les Andes tropicales sèches ou la Péninsule arabique, sans oublier les déserts de glace qui sont aussi hostiles à la vie. (Doucey 2006 : a-p)

Le mot désert en lui-même recèle une grande portée symbolique et mythique, mais avant de parler de cette *empreinte* du désert dans les différentes écritures, arrêtons-nous un moment à ses différentes définitions.

De par son étymologie, le terme désert vient du latin *deserta, desertum* en bas latin, et qui signifie lieu sans habitants. (Doucey 2006 : a-p) Le désert est « *une région abandonnée, désertée par les hommes, un espace désolé, dénudé et sauvage.* » (Doucey 2006 : a-p) Cette définition rejoint celle plus commune où le désert, en géographie, désigne une zone très sèche, aride et inhabitée. De ce fait, le

---

<sup>1</sup> DEPARDON Raymond, « *Nous venons tous du désert* », in *Le Monde des déserts*, GEO (2002), « hors-série », n°7, pp. 18-19, in DOUCEY Bruno (2006), *Le livre des déserts, Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, Robert Laffont, « coll. Bouquins », avant-propos.

désert se révèle par sa diversité : déserts froids, chauds, du Sahara, du Kalahari<sup>1</sup> ou de Gobi<sup>2</sup>. Cette multiplicité du désert renferme, en outre, des connotations avec les mêmes dénominateurs communs : l'immensité, la désolation et le silence. La sécheresse, les brusques variations de température, l'infertilité de certains endroits le caractérisent et poussent les divers êtres qui y vivent à user de stratégies d'adaptation. Il prend également différentes formes, telles que le désert de sable, erg, dunes du désert, désert de pierres, d'escarpements rocheux, Hamada, et se constitue d'éléments, comme les vents du désert, Simoun, sirocco..., de points d'eau, Oasis et végétation.

La traversée de ce vaste espace sablonneux est habituellement accomplie par les nomades, les bédouins et les caravanes de chameaux. Le désert se révèle d'ores et déjà imprenable car il ne se livre pas aisément au profane, qui serait leurré par les mirages ou risquerait de s'égarer dans son infinitude.

Dans *Vie de Jésus*, Ernest Renan<sup>3</sup> présente ainsi le désert :

Le désert était, selon les croyances populaires, la demeure des démons. Il existe au monde peu de régions plus désolées, plus abandonnées de Dieu, plus fermées à la vie que la pente rocailleuse qui forme le bord occidental de la mer Morte<sup>4</sup>.

Le désert devient peu à peu un espace si controversé, que ses échos parviennent jusque dans les contrées les plus éloignées et même dans les sociétés occidentales, à travers les œuvres des poètes, explorateurs ou même de moines ascètes qui l'ont choisi comme lieu de retraite. Hérodote ou Marco Polo, René Caillié ou Isabelle Eberhardt, Lawrence d'Arabie ou encore Théodore Monod, tous ont écrit le désert, décrit cette irrésistible envie d'y vivre, parlé de la prodigieuse aventure du désert, tous ont eu en commun cette passion qui les a poussés à répondre à son appel. Ces auteurs, et d'autres encore, ont senti et perçu les traces de civilisations passées, le sentiment d'une vie antérieure au désert, mais aussi ont tous évoqué cette même impression de virginité

---

<sup>1</sup> Plateau aride et semi-aride d'Afrique australe qui occupe le Sud-Ouest du Botswana, le Nord-Ouest de l'Afrique du Sud et le Sud-Est de la Namibie, entre le fleuve Orange et la cuvette de l'Okavango au Nord.

<sup>2</sup> Grande étendue désertique, en Asie centrale, principalement situé en Mongolie. C'est un désert continental à hiver froid et à très forte amplitude thermique quotidienne et annuelle.

<sup>3</sup> (1823-1892), philologue français et historien des religions. L'ouvrage connu, lors de sa sortie, un immense retentissement en Europe, suscita d'innombrables controverses et contribua de façon décisive à désacraliser la critique biblique et à fonder une exégèse laïque en France.

<sup>4</sup> RENAN Ernest (1974), *Vie de Jésus*, VI, Œ, t. IV, Jean Gaulmier, (coll. Folio classiques », p. 156.

du sol, comme à l'aube des temps. Quel serait le secret d'un tel attrait ? D'aucuns y verront, pour des raisons plus ou moins objectives « *peut-être, une représentation de leur contraire, leur envers exacerbé* »<sup>1</sup>. Cette attirance pourrait être liée à la volonté, présente depuis la nuit des temps, de partir à la découverte et la conquête de lieux lointains et exotiques. Nous citons une des multiples définitions que beaucoup donnent du désert :

Densité particulière de silence. Présence aiguë de la matière minérale. Couleurs ténues de la pierre, du sable. Solitude et vide abrasifs. Modes de vie que le lieu, dans son excès, réduit à l'essentiel. Rareté et nécessité conjuguées<sup>2</sup>.

Le désert se présente d'emblée comme un espace à double signification, l'une extrinsèque, géographique, et l'autre intrinsèque, spirituelle, étroitement liées par les traces du passé qui en découlent, formant ainsi une sorte de « *mythologie saharienne* » qui a laissé son empreinte dans la littérature occidentale. Dans son ouvrage, *Géographie des zones arides*, Jean Dresch<sup>3</sup> retrace les impressions du désert laissées par des Français, des Américains et des Russes. Ainsi, le Sahara serait un « *modèle* » pour les Français, il est « *hérissé de rochers, de plantes surprenantes, succulentes, mais aussi de l'herbe, des Indiens, et des chevaux* »<sup>4</sup> pour les Américains. Les Russes, pour leur part, imaginent de grandes étendues sableuses et des « *pâturages parcourus par des pasteurs de moutons turco-mongols* »<sup>5</sup>. En sillonnant ses routes sablonneuses, les occidentaux se sont quelque peu alignés aux caravaniers, habitués aux variations brusques du désert et à son danger perpétuel. Sa découverte a permis aux hommes non seulement de vivre, mais de partager une expérience authentique et sensible. Il est avant tout le lieu de « *provocation pour des individus isolés, « fous » du désert* »<sup>6</sup> qui veulent à tout prix fuir la « *civilisation* », ensuite, il est « *objet de conquête et de colonisation* »<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> LAMBERT Edwige (1983), *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent », p. 12.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>3</sup> DRESCH Jean (1982), *Géographie des zones arides*, Paris, PUF, p. 7.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>6</sup> LAMBERT Edwige (1983), *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent », p. 12.

<sup>7</sup> *Ibid.*

Le désert est donc objet de fascination, de quête dans tous ses sens, et de convoitise ; il est davantage représenté comme un espace symbolique et mythique en littérature qu'un espace géographique réel. Les différentes descriptions de ses paysages montrent que sa découverte participe d'une expérience spirituelle. Ainsi, le désert est nu, il renferme des vestiges naturels, des rochers taraudés par l'érosion ; le sol porte des traces séculaires qui révèlent maints secrets quant à la présence sur les lieux de civilisations oubliées ; ce musée à ciel ouvert a été et est encore le récipiendaire de diverses formes de vie, même si celles-ci deviennent toujours invisibles, étant éternellement et subrepticement balayées par le vent. En dépit de tout, cet espace fascine et fascinera toujours ; le voyage vers le désert est ainsi appréhendé :

Peuvent être des voyages a-topiques où le désert comme métaphore est lieu d'expérience intérieure. Dans son dépouillement et sa démesure, dans son incandescence, le désert évoque ou appelle la mise à nu. En cela, il tente écrivains, poètes, mystiques de toutes origines<sup>1</sup>.

De ces voyages, certains ont rapporté des légendes, à l'exemple des arbres pétrifiés qui auraient été, selon certaines croyances, des géants des temps anciens ; des histoires de combats entre populations, des pierres de différentes formes connues sous le nom de pierres de foudre, utilisées jadis pour se protéger des dangers du désert, de la lance magique, de la montagne tractée ou encore des arbres reliques, ces espèces ancestrales qui subsistent encore au désert. C'est le lieu par excellence où les occidentaux partent à la quête de la paix intérieure. (Doucey 2006 : pp 359-360). Le mythe du désert en Occident est aussi présent que prisé, ceux qui partent à sa découverte vivent des moments intenses, la passion de « *vivre le désert* » s'avère très vive dans l'esprit de l'homme occidental. Les romantiques et les mystiques ont été *fascinés* et *séduits* par ce lieu qui a été révélateur de leur « *espace intérieur* »<sup>2</sup>. La fascination du désert est tellement intense que l'individu est amené, inconsciemment, à vouloir se l'approprier, dans ce sens où il est dû à « *l'affrontement de la nature* » qui transforme le désert d'un

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

lieu de méditation et de reconquête de soi, en un « *espace à conquérir, à posséder et un témoin de l'élan vital de l'individu* »<sup>1</sup>.

Il est le lieu de la solitude, celui de la retraite, de la méditation, du recueillement mais également d'épreuves destinées à ébranler profondément l'homme. Ainsi, l'expérience du désert se résume entre autres, en ces termes :

Moment de probation et de prière, le passage au désert est la condition indispensable de mutations fondamentales pour des individus ou pour des peuples. On renonce à un monde, et à une vision du monde, pour faire éclore un temps nouveau<sup>2</sup>.

Les moines ascètes n'ont évidemment pas manqué de conquérir le désert et d'en faire, dès cet instant, un lieu « *paradoxal* ». On y fuit le monde, tout en l'apportant avec soi : l'ermite qui se réfugie dans la forêt, la sanctifie et apprivoise les animaux féroces<sup>3</sup>. Marguerite Yourcenar, dans *En pèlerin et en étranger*<sup>4</sup>, précise cette antinomie qui caractérise tant le désert, dans ces propos :

On n'a que le choix entre la pure sensualité et la perversité pure, entre le réalisme magique qui s'associe victorieusement au rythme même des choses, et le renoncement mystique, qui les repousse pour s'inventer un ciel. Il faut choisir d'être César à Rome, ou de rêver au désert.

Théodore Monod<sup>5</sup>, quant à lui, met en garde les hommes contre le désert, ou plutôt en recommande la traversée uniquement pour ceux dont la santé est « *robuste* », car le désert est, selon lui, « *un pays où l'on n'a pas le droit d'être malade* »<sup>6</sup>. D'autres estiment que le désert « *nous renvoie à nous-même, à nos limites* »<sup>7</sup>. Ainsi, se rendre au désert serait, selon beaucoup, une façon pour l'homme de dépasser ses propres limites ; s'y risquer serait une manière de transgresser « *un interdit intime* » et ainsi en

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.18

<sup>4</sup> YOURCENAR Marguerite (1989), *En pèlerin et en étranger*, essais, Paris, Gallimard, in Doucey (Dir.) (2006), *Le livre des déserts, Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, Robert Laffont, p. 697

<sup>5</sup> MONOD Théodore (1989), *Méharées*, Arles, Actes Sud, « coll. Babel »

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 225

<sup>7</sup> LAMBERT Edwige (1983), *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent », p. 19

subir les pires des conséquences. Régis Debray<sup>1</sup>, dans *Dieu, un itinéraire*, parle du désert comme étant un « *espace transitionnel* » entre le milieu de la vie ordinaire et celui où « *les peuples nomades installent leur civilisation et fondent leurs églises* »<sup>2</sup>

La traversée du désert devient de ce fait symbolique et acquiert une dimension mystique puisque évoquée dans les trois Livres sacrés. Ainsi, « *Le désert, qu'il soit réel ou imaginaire, est avant tout un espace dont dépendent la puissance de ses représentations et les sens qui lui sont octroyés.* » (Doucey 2006 : 697)

Des explorations et différentes expéditions ont été engagées au désert, celui-ci a donné naissance à des rêveries, des conquêtes, des fantasmagories car il reflète l'envers du progrès et la décadence citadine ; le désert est cette image contraire du monde moderne. (Doucey 2006 : 697) Il apparaît, pour ainsi dire, comme une « *belle ambivalence entre garder les choses en l'état et/ou transgresser ou contraindre pour dépasser un état, un être* ». <sup>3</sup>

Le désert résonne par conséquent de connotations mystiques, il renferme une nature hostile mais cependant convoitée par l'homme en quête de sensations nouvelles, d'un retour aux temps primitifs et d'une révélation de soi ; comment, par conséquent, appréhender le désert avec tant de contradictions ? Comment *l'interroger* pour qu'il s'offre à nous sans condescendance ? Toutes ces divergences liées au désert ont créé le renouveau dans la littérature, à l'instar du *roman Saharien* de l'entre-deux-guerres, reconnu par de nombreux prix littéraires, mais populaires et consacré par le cinéma. Celui-ci développe un argument dominant : l'aventure *méhariste*, comme elle est surnommée, avec comme variantes, la geste des aviateurs et celle des hommes de la piste<sup>4</sup>. Tout en mettant en exergue les valeurs individuelles et existentielles, le roman saharien sait faire la place à une problématique qui consiste à soulever les thèmes relatifs aux *faiblesses humaines* ou *désert victorieux*, mais aussi, à la fragilité des civilisations.

---

<sup>1</sup> (1940- ), philosophe et écrivain français, créateur de la médiologie, connu aussi pour son engagement politique en Amérique Latine et en France. DEBRAY Régis, *Dieu un itinéraire* (compte rendu) par WENDER Philippe, Autres temps. *Cahiers d'éthique sociale et politique* (2003), vol. 76, n°1, pp. 201-203, in Persée.

<sup>2</sup> LAMBERT Edwige (1983), *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent », p. 19

<sup>3</sup> *L'histoire du désert*, URL : <http://interbible.org>

<sup>4</sup> LAMBERT Edwige (1983), *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent », p. 23

Ainsi, les chercheurs, toutes disciplines confondues, allant des géographes, aux biologistes, ethnologues, historiens, philosophes et hommes de lettres, ont tous tenté, à travers leurs expériences vécues dans le désert, de rapporter et de dire toute la spiritualité que reflète cet espace, vide en apparence, mais empreint de significations mystiques. (Doucey 2006 : a-p) L'appel du désert est lancinant, irrésistible et ne peut être occulté. Il est à la fois *quête et conquête*, dans la mesure où il est présent en tant que mythe dans l'imaginaire occidental.

Le désert est désir d'espace, ouverture sur un livre de sable, appel à la désertion. Désir d'un ailleurs sublimé, d'un monde aux formes mouvantes et sensuelles, d'une simplicité conquise par le sortilège des nuits étoilées et de l'épure des paysages. (Doucey 2006 : a-p)

Au-delà des frontières, la mémoire et l'imaginaire du désert ont submergé la littérature. Crise humanitaire, idéologique ou mystique, les traces d'un mal profond déchirant des hommes en quête de valeurs nouvelles et authentiques caractérisent beaucoup de textes. Ceux de Saint-Exupéry en sont également imprégnés. L'aventure mystique est aussi prétexte à une longue méditation poétique autour de la citadelle, du désert et des hommes. L'humanisme de Saint-Exupéry passe par l'enracinement à cette terre de granit si chère à son cœur et vers laquelle il revient constamment. Fin admirateur des paysages les plus rustiques, pèlerin passionné de ces lieux où « *seul l'Esprit s'il souffle sur la glaise peut créer l'homme* » (Saint-Exupéry 1939 : 185), lieux de retraite, de méditation et de plénitude, Antoine de Saint-Exupéry, dès l'entrée en matière, a fait du désert, par la poétique qui habite son écriture, la matrice de l'imaginaire, la muse de la poésie, la demeure de l'âme.

« *Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère...* »<sup>1</sup>, dira poétiquement Maurice Barrès dans sa *Colline inspirée*. De cette image, multiples aspects se dégagent, et en font, entre autres, un espace rebelle, car il n'obéit à aucune loi : « *...Le Sahara insoumis* » décrit notre auteur. (Saint-Exupéry 1939 : 31). L'aviateur devient écrivain, et de ce fait penseur...il cherche à répondre à certaines interrogations au milieu de nulle part, dans ce silence et cette

---

<sup>1</sup> BARRES Maurice (1913), *La Colline inspirée*, Paris, Plon (1973 pour la présente édition), p. 5.

immensité. Subtilement, l'œuvre de Saint-Exupéry tend à devenir, peu à peu, philosophique et morale. De son engagement dans la voie de la réflexion morale et existentielle, l'auteur en fait son cheval de bataille, car il est appelé à témoigner de sa propre expérience d'homme, au milieu des tourments qui caractérisent cette époque moderne et qui assombrissent l'horizon. Dans ce nouveau contexte, peut-on encore s'interroger sur la vérité ? Dans ces conditions qui semblent obscures, l'homme peut-il encore tendre vers son salut ? Peut-on encore retrouver la conscience individuelle, les liens sacrés entre les hommes, les valeurs qui régirent jadis l'humanité ?

Sans faire une œuvre à morale religieuse, l'auteur tente, à travers ses appels, ses interrogations et ses méditations, de rendre à l'homme une vision cohérente de son destin qui semble aller droit vers l'inconnu. Des écrivains comme François Mauriac, Georges Bernanos ou encore Julien Green, Henri de Montherlant ou Albert Camus, ont eux aussi, tenté de répondre à ces questionnements relatifs à la conscience individuelle face aux nouvelles exigences du monde. Tout comme Saint-Exupéry, ces écrivains ont articulé leur pensée autour de la conscience héroïque de l'homme, qui, si elle venait à être développée, pourrait mener celui-ci à l'accomplissement de soi et à la reconquête de sa part d'humanité.

Saint-Exupéry est avant tout attentif aux besoins de l'homme, à ses exigences et ses contraintes. Il met en scène des personnages issus de son expérience, qui ont un sens profond du devoir, un désir absolu d'accomplir, - au-delà de toute considération sentimentale ou familiale -, leur mission. A travers ses écrits, l'auteur montre un monde moderne en proie aux contraintes matérielles, morales et politiques et aborde le mal présent en chacun de nous en faisant du désert l'entité salvatrice, symbolisant le lieu où se révélera la vérité à l'homme moderne. Il met en scène dans son propre monde, des héros mythiques des temps anciens en exprimant sa nostalgie d'une société et de valeurs disparues. Le seigneur berbère dans *Citadelle*, se sent non seulement chargé de veiller au salut de sa cité mais aussi à la paix dans le monde. Nous pouvons déceler une connotation de mysticisme dans ses propos : « (...) *moi qui suis serviteur de Dieu, j'ai le goût de l'éternité...* » (Saint-Exupéry 1948 : 27) ; sans pour autant verser dans l'effusion religieuse, il cherche à faire marcher le monde selon l'ordre dans

lequel il a été créé. Pour lui, le désordre engendre le Chaos et c'est la mise en place d'un système bien ordonné qui ramènera les hommes dans le *droit* chemin.

Il propose avec *Citadelle*, une expression de la moralité d'une autre culture. Le Seigneur berbère apprend à son fils l'art et la manière de mener à bien la tribu : « *Il est un temps pour la conquête, mais vient le temps de la stabilité des empires...* » (Saint-Exupéry 1948 : 27). Par cette « bible »<sup>1</sup>, il s'engage à mettre au service de l'humanité une œuvre issue de son expérience, - tant individuelle que collective -, politique, morale et mystique. De sa solitude, il en sort grandi, métamorphosé ; en entreprenant un travail intérieur, il a tenté, à travers ses personnages, le chef de tribu et son fils, le petit prince et l'aviateur, le pilote et ses camarades (sans pour autant s'ériger en défenseur de l'ordre moral), de comprendre les tourments qui agitent les hommes, ces mêmes tourments qui ont été la cause de la rupture de ce « *nœud de relations* ».

Au-delà de la contrainte documentaire, Saint-Exupéry a su rendre compte à travers ses textes, de son expérience vécue tout en faisant ressortir une morale qui lui est propre : « *le bonheur est d'agir pour faire reculer les limites de la mort* » dira-t-il dans ses lettres. *Courrier Sud*, 1928 et *Vol de Nuit*, 1931 tournent autour du thème du sacrifice, dans *Terre des hommes*, 1939 considéré comme un essai autobiographique, et *Le Petit Prince*, 1943, conte pour enfants et adultes, la réflexion est mise au premier plan. Les œuvres présentent une méditation sur l'humanité, tout en utilisant l'avion comme instrument principal d'analyse des thèmes moraux. L'obsession du désert, liée à un atterrissage forcé en 1935 qui a failli lui coûter la vie, est clairement exprimée dans ces textes, d'où émergeront les leçons du désert qui feront suite à de multiples interrogations : Que fait-on ici-bas ? Pour quelles valeurs s'engager ? Que signifie la pureté immaculée du désert ? Son infini ?

La « banque solaire » ouvre les yeux de l'homme qui, pour y avoir risqué sa vie, a appris à mépriser les biens matériels, à ne faire confiance qu'à ceux de l'esprit et de la fraternité. L'humanité, c'est la conscience de la solidarité nécessaire entre les hommes, une fois éprouvée l'expérience du dépassement de soi. (Saint-Exupéry, *Lettres au général X*)

Les œuvres constituent un chant d'espoir et un hymne à la fraternité humaine. Dans *Citadelle*, il s'agit bien, parallèlement à d'autres thèmes propres à la pensée

---

<sup>1</sup> Selon le propre qualificatif de Saint-Exupéry.

exupérienne, du devenir de l'humanité, car cette œuvre serait « à maints égards une vaste et discrète proclamation du conflit entre l'être et le néant, entre la Genèse et l'Apocalypse. » (Estang 1970 : 155). Mais l'homme, selon lui, refuse de se soumettre par crainte, sans doute, de perdre sa liberté, une liberté corrompue, selon l'auteur. En défiant les éléments, l'homme se condamne à errer sans but dans une mer de sable (abstraite et concrète).

L'insensé est venu me dire : « Délivre-nous de tes contraintes ; alors nous deviendrons plus grands. » Mais je savais qu'ils y perdraient d'abord la connaissance d'un visage et, de ne plus l'aimer, la connaissance d'eux-mêmes, et j'ai décidé, malgré eux, de les enrichir de leur amour. Car ils me proposaient, pour s'y promener plus à l'aise, de jeter bas les murs du palais de mon père où tous les pas avaient un sens. (Saint-Exupéry 1948 : 29)

Mais en voulant la destruction des remparts de la citadelle, ne savaient-ils pas qu'ils seraient exposés à l'univers redoutable du désert ? Ce monde minéral qui s'est chargé d'effacer les villes et les oasis « englouties » au fil du temps par ces « vagues de sable » (Estang 1970 : 155) est celui de tous les dangers et ses éléments peuvent, en un instant, tout détruire. Pour le seigneur berbère, l'homme pense et agit contre son bien et son intérêt en voulant se *libérer* de la monarchie. Mais ce système dont il leur propose les principes, est celui bâti par son père au sein de cette cité dans laquelle il (le père) avait fini par faire rayonner de son *sens*. Le seigneur pense que les hommes ne sont pas assez matures pour arriver à cette liberté qui doit se mériter et c'est pour cette raison qu'il a *décidé, malgré eux*, de leur inculquer d'abord les valeurs de l'humanisme, de l'amour et de la fraternité indispensables à l'élévation de l'homme.

Ainsi, poursuit le seigneur berbère, de l'homme perdu dans une semaine sans jours, ou une année sans fêtes, qui ne montre point de visage. Ainsi de l'homme sans hiérarchie, et qui jalouse son voisin, si en quelque chose celui-ci le dépasse, et s'emploie à le ramener à sa mesure. Quelle joie tireront-ils ensuite de la mare étale qu'ils constitueront ? (Saint-Exupéry 1948 : 31)

Entre les événements de la citadelle et ceux réels, vécus par l'auteur, il n'y a qu'un pas. L'homme est dans toutes les circonstances, un conquistador par définition, il n'est

jamais satisfait de ce qu'il a et convoite toujours le bien d'autrui, entre richesses et territoires, en prenant plaisir à y semer le chaos. C'est pourquoi, le chef de tribu, et en filigrane Saint-Exupéry, donne libre cours à son imagination sur un ton à la fois grave et imposant :

Moi je recrée les champs de force. Je construis des barrages dans les montagnes pour soutenir les eaux. Je m'oppose, ainsi, injuste aux pentes naturelles. Je rétablis les hiérarchies là où les hommes se rassemblaient comme les eaux, une fois qu'elles se sont mêlées dans la mare. Je bande les arcs. (Saint-Exupéry 1948 : 31)

Vouloir rétablir l'honneur perdu des hommes est une vérité qui semble s'échapper de ces propos. Ainsi, seul, du haut de son avion ou de sa citadelle, ou encore de sa planète, l'écrivain-aviateur observe cette *injustice* qui pousse les hommes à se détruire. Il va consacrer sa vie et son œuvre à chercher un chemin qui puisse permettre à l'homme de ressusciter, de trouver enfin la paix, avant tout avec lui-même ensuite avec tous les hommes. Le seul chemin qu'il aura trouvé, a été celui de les priver d'abord de leur liberté, de les soumettre au pouvoir d'un chef, en apparence despotique, pour leur inculquer les valeurs et lorsqu'ils auront enfin atteint la maturité, il leur donnera la liberté tant attendue. « *De l'injustice d'aujourd'hui, affirme le seigneur berbère, je crée la justice de demain.* » (Saint-Exupéry 1948 : 31)

La civilisation que Saint-Exupéry cherche à bâtir doit avoir une assise spirituelle, celle-ci naîtra du désert, d'un désert qui peut être géographique, mais aussi et surtout un espace intérieur, spirituel, « *ascétique, que tout homme porte en lui* » (Estang 1970 : 156). Le pilote, en foulant de ses pieds cette vaste terre sablonneuse ou de *granit*, cette partie de la terre tant mystérieuse, s'est senti l'âme d'un pionnier, l'âme d'un démiurge dont le devoir solennel est celui de « [rétablir] *les directions, là où chacun s'installe sur place et nomme bonheur ce croupissement.* » (Saint-Exupéry 1948 : 31) et ainsi *ennoblir son empire*.

## ***1.2. Le désert, « territoire inculte » ou « modèle mythique »***

Les deux espaces représentés dans l'œuvre (espace extrinsèque, géographique et intrinsèque, intérieur de l'homme) se rejoignent dans un axe anthropologique, celui-ci confère au désert une dimension (ou fonction) « *oraculaire* »<sup>1</sup> dans la mesure où l'homme ressent le besoin de s'y retirer pour méditer et tenter de trouver réponse à ses interrogations. De ce fait, le personnage lui-même se mue en une sorte de *messenger* d'une parole originelle de « *l'illud tempus* »<sup>2</sup>. Ce *messenger* devient vecteur d'une conscience dont il entérine, au fur et à mesure, les assises. Dans ce sens, le seigneur berbère de la *Citadelle* déclare : « *Je suis bâtisseur de cités. J'ai décidé d'asseoir ici les assises de ma citadelle.* » (Saint-Exupéry 1948 : 23) Dans cette œuvre posthume, le nomade du ciel qu'il fut jadis devient maître des lieux, grand Caïd, seigneur garant d'une cité dont l'enracinement au milieu du désert se dévoile comme nécessaire à la construction d'un empire qui lui-même devient civilisation. Mais la civilisation dont il parle est loin d'être celle de son époque, ce n'est pas celle de jadis, « *pastorale et artisanale en veine d'implantation.* » (Estang 1970 : 140) son souci est de construire des liens entre les civilisations, lesquels ont besoin d'« *éléments supérieurs d'une collectivité qui puissent prévoir et préparer le bonheur des autres...* »<sup>3</sup> (Saint-Exupéry 1953 : 60) « *Ces éléments supérieurs* » sont représentés, à titre d'exemple dans *Vol de nuit* et *Citadelle*, respectivement, par Rivière et le Grand Caïd ou le Seigneur, chef de tribu, qui ont pour rôle de guider les hommes et maintenir l'ordre de *leur civilisation*, même si l'auteur lui-même pense dans ses *Carnets* que « *le bon tyran* », « *n'est qu'un mythe* », dans le sens où « *rien ne nous fait prévoir un mode de sélection qui le crée nécessairement bon.* » (Saint-Exupéry 1953 : 60) Dans un de ses monologues, il donne sa propre définition de la civilisation en ces termes :

Ce qui vaut c'est un certain arrangement des choses. La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement. (Saint-Exupéry 1939 : 84)

---

<sup>1</sup> MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? », p. 11

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 12

<sup>3</sup> SAINT-EXUPÉRY Antoine (1953), *Carnets*, Paris, Gallimard.

Ainsi, l'auteur compose une morale sur laquelle reposerait sa civilisation en personnifiant, sans doute, la fantasmagorie du « *bon tyran* », représenté par ses personnages-leaders qui ne seraient, à notre sens, que l'incarnation d'un mythe.

Ce mythe est né à partir d'une volonté d'asseoir une civilisation, celle aussi de s'octroyer le droit de créer une certaine harmonie entre les hommes qui les acheminerait vers la grandeur, mais à force de *tyrannie* et d'*arbitraire*, l'homme a égaré ses croyances, ses coutumes, a remis en question « *la démarche et la destination* » (Estang 1970 : 141) qui lui ont fait perdre « *le sens des pas et le sens des choses* ». (Estang 1970 : 141) Dans ce soliloque qui oppose l'homme à son moi, Saint-Exupéry en fait le prétexte à une sorte de purgatoire dans lequel il s'interroge sur des questions souvent jugées, par ses détracteurs, *niaises*, telles que l'injustice, la trahison, la corruption, ou ce qui les oppose comme l'équité, la fidélité ou l'intégrité. Ce que le chef tente d'inculquer à son fils ce n'est pas tant de se faire « *craindre* » par son peuple, mais se faire « *aimer* » pour mieux être « *respecté* », car « *la crainte (...) humilie l'humanité et exalte l'animalité* »<sup>1</sup>. L'œuvre est profondément ancrée dans un cadre « *où le vivant et la parole sont plus rares que le mort et le silence* »<sup>2</sup> : celui du désert. Cet espace, comme nous l'avons évoqué précédemment, renferme une double dimension, intrinsèque d'une part et extrinsèque d'autre part. Les deux espaces sont en complémentarité dans le sens où ils se révèlent, l'un comme lieu ascétique transcendantal d'une pensée et l'autre comme moyen d'aboutir à une fusion avec le premier. Dès lors, la notion de sacré prend forme, dans ce contexte et l'espace de se révéler à l'homme en tant qu'entité vénérable, inviolable et cultuelle.

Par ailleurs, dans le « *système de représentations* »<sup>3</sup> mentales qu'est le mythe, la conscience humaine se forme en trois états qui la conduiraient à traverser, en continu, trois étapes existentielles, à savoir, l'âge théologique, l'âge métaphysique et enfin l'âge positif<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> DELAROCHE Philippe (2009), « *Citadelle, œuvre posthume et testamentaire* », In *Lire*, hors-série, Saint-Exupéry, n°9, Groupe Express Roularta, p. 82

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? », p.

14

<sup>4</sup> GUSDORF Georges (1987), *Mythe et Métaphysique*, Paris, Flammarion, « coll. Champs ».

En effet, les états de conscience humaine entament leur processus par *la conscience mythique* qui représente à elle seule la « structure de l'être dans le monde »<sup>1</sup>. Située dans la période de la préhistoire, cette conscience a pour principale fonction de guider l'être vers l'*intégration* du « *cosmos* » puisqu'il ne peut être considéré comme faisant partie du monde à partir de l'instant où la naissance est en elle-même, et selon la définition étymologique, un « *traumatisme de séparation* »<sup>2</sup>. La conscience ne peut se constituer pleinement, voire devenir « *réelle* » que lorsqu'elle « *imite* » ou « *répète un mythe fondateur* »<sup>3</sup>. C'est ainsi que le mythe devient, par rapport à cette période et à cet état, le pourvoyeur de l'explication du monde, car il est « *avant tout liturgie de répétition et d'imitation* »<sup>4</sup>. Dans notre contexte, le désert devient mythe à partir du moment où le narrateur en fait un espace sacré, dans lequel il a entrepris une quête de sens, une marche vers *l'éternité*. Un espace qui lui a permis de découvrir la *Vérité*, de se dépasser et de *bâtir* une *civilisation*. Dans ce désert, le père du Grand Caïd se fait assassiner, cet acte engendre un double traumatisme, celui de la perte du père, du leader, du chef, et celui de la cession inopinée de la chefferie au fils. Ce dernier découvre sa propre *Vérité* à travers le meurtre de son père. En l'observant dans sa sépulture, le fils s'aperçoit que son père « *pesait, suspendu, comme la première dalle d'un temple* » (Saint-Exupéry 1948 : 18). Ce père dont les enseignements précieux ont mené le fils au trône, a été perçu pour la première fois comme la pièce charnière d'un grand édifice. Une mort qui acquiert à son tour une dimension sacrée car cette année-là fut appelée « *le Festin du Soleil* ». Même dans la mort le seigneur berbère continuait à transmettre ses enseignements, entre autres de poursuivre le chemin de l'élévation de l'Homme. Un héritage était alors en marche.

Sur un ton qui se veut solennel, le fils s'exprime encore, comme pour fonder définitivement cette *Vérité* : « *Et nous ne l'enterrâmes point, mais le scellâmes dans la terre, enfin devenu ce qu'il est, cette assise.* » (Saint-Exupéry 1948 : 18)

---

<sup>1</sup> MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? », p.

14

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

Le fils se voit reprendre le flambeau en prenant garde à ce que le message paternel se perpétue. Le fils n'existait qu'à travers les paroles du père, après la disparition de ce dernier, la conscience du même fils devient « réelle ». Dans *Terre des hommes*, la réalité de l'auteur était ce désert dans lequel il avait côtoyé de près la mort, il y avait vu défiler les souvenirs de son enfance ; il avait pris conscience que le principe de la communauté allait au-delà des liens de la camaraderie, mais à des liens plus profonds, universels qui nous font découvrir, entre autres, qu' « *Aimer, ce n'est point nous regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction.* » (Saint-Exupéry 1939 : 171-172). Longtemps enfermée dans l'unique carcan de l'amour, cette formule signifie, pour Saint-Exupéry, qu'il n'est « *de camarades que dans la même cordée, vers le même sommet en quoi ils se retrouvent* »<sup>1</sup>. Pour l'auteur-aviateur, le désert est en chacun des hommes et il incombe à chaque homme de faire l'expérience de ce désert pour découvrir sa propre Vérité. « *L'empire de l'homme est intérieur. Ainsi le désert n'est point fait de sable, ni de Touareg, ni de Maure même armés d'un fusil...* » (Saint-Exupéry 1939 : 78) Peu importe le chemin emprunté, même si l'objectif peut sembler dérisoire, comme risquer sa vie pour faire parvenir le courrier, c'est ce qui est engendré au-delà de l'acte ; la noblesse de l'action même. Guillaumet s'égaré au-dessus des Andes, en hiver : « *Les Andes, en hiver, disaient les contrebandiers, ne rendent point les hommes.* » (Saint-Exupéry 1939 : 39). Seul, il prend conscience alors que son action n'aura aucun sens si l'on ne retrouve pas son corps, car, au lieu de penser à sauver sa propre vie, il pense à sauver celle de sa femme : « *Ma police d'assurance, raconta-t-il plus tard à ses camarades, lui épargnerait la misère.* » (Saint-Exupéry 1939 : 45). Selon les lois de l'époque, la disparition n'était considérée comme une mort que quatre années après.

Parti à sa recherche, le narrateur-pilote n'est pas très optimiste quant aux chances de retrouver son camarade, car même les officiers chiliens lui « *conseillèrent* » de suspendre les recherches qui ne seraient que vaines tentatives.

---

<sup>1</sup> MONTENOT Jean (2009), « *Terre des hommes. Quand le romancier se fait philosophe* », In *Lire*, hors-série, Saint-Exupéry, n°9, Groupe Express Roularta, p. 76

C'est l'hiver, *lui diront-ils*. Votre camarade, si même il a survécu à la chute, n'a pas survécu à la nuit. La nuit, là-haut, quand elle passe sur l'homme, elle le change en glace. (Saint-Exupéry 1939 : 39)

Malgré tous les conseils et paroles dissuasives que le pilote a reçus, il décide de poursuivre ses recherches au-dessus des Andes et il lui semblait alors « *non plus [le] rechercher, mais veiller [son] corps, en silence, dans une cathédrale de neige.* » (Saint-Exupéry 1939 : 39). Mais quelque part, au milieu des montagnes enneigées, un homme avait décidé de rassembler toutes ses forces et de continuer sa marche pour la seule et unique raison d'arriver au premier village, afin que ses camarades puissent retrouver son corps. Il importait peu à Guillaumet de sauver sa vie, tout ce qu'il voulait c'était permettre à sa femme de continuer à avoir une vie décente après son départ. La noblesse de l'action de Guillaumet, et celle de beaucoup d'autres de ses camarades, va permettre à l'homme de Saint-Exupéry de voir au-delà d'un simple acte, mais qu'à travers l'action même, tous les hommes vont donner un sens à leur existence.

La phrase que va prononcer Guillaumet au moment où il est enfin retrouvé sain et sauf, est significative du potentiel de l'homme qui peut œuvrer pour se dépasser : « *Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait.* » (Saint-Exupéry 1939 : 40) Saint-Exupéry comprend ainsi que « *l'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle* ». (Saint-Exupéry 1939 : 9)

D'autre part, à la période située entre la préhistoire et l'histoire, correspond le deuxième état de conscience, notamment *la conscience intellectuelle*, qui constitue l'éveil de l'homme de son état intégré dans l'élément spatio-temporel. Cette phase va lui permettre d'avoir une image consciente de lui-même, ses perceptions, émotions, pensées, etc., et de « *découvrir* », d'une part, « *l'universalité qui coïncide avec l'apparition des grands empires méditerranéens* », et d'autre part sa « *personnalité* »<sup>1</sup>, qui se construit en même temps que le « *transfert ontologique qui passe de l'extériorité des mythes communautaires à l'intériorité de la conscience de soi.* »<sup>2</sup> La littérature va devenir cet exutoire où l'homme aura à étaler, voire assouvir ses pensées

---

<sup>1</sup> MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? », p.

14

<sup>2</sup> Ibid., pp. 14-15

les plus profondes et les plus intimes. Le « *syndrome de Narcisse* »<sup>1</sup> va alors marquer la civilisation d'Europe occidentale et développer la notion de « *mythe littéraire* »<sup>2</sup>.

Dès lors que la dualité pensée mythique / pensée rationnelle va s'enraciner dans la conscience humaine, va se voir engendrer un conflit (moral) entre volonté de dire la vérité ou *d'affabuler*. Ainsi :

La perte du lieu ontologique garanti par le mythe est ressentie comme une transgression génératrice d'angoisse – Servante – maîtresse, la raison n'a plus qu'à refouler sa peur dans une fuite en avant : en s'auto-justifiant, et en refoulant elle-même le mythe.<sup>3</sup>

Dans sa dimension aussi bien politique que poétique, l'œuvre de Saint-Exupéry se dévoile comme une conscience établie pour éclairer l'homme sur sa destinée qui ressemble au palais ruiné et abandonné de *Citadelle* et qui ne représenterait à son tour que « *nostalgie inconsciente de l'ancien palais* » (Estang 1970 : 141). Le seigneur berbère ayant compris que la crainte n'engendrait que le mal, a décidé « [*d'opposer son*] *arbitraire à cet effritement des choses...* » (Saint-Exupéry 1948 : 30). En proclamant ainsi un principe d'autorité, le chef érige un postulat selon lequel il met en marche ses principes qui tendent vers la grandeur de l'humanité :

Je suis le chef. Je suis le maître. Je suis le responsable. Et je les sollicite de m'aider. Ayant bien compris que le chef n'est point celui qui sauve les autres, mais celui qui les sollicite de le sauver. Car c'est par moi, par l'image que je porte, que se fonde l'unité que j'ai tirée moi seul, de mes moutons, de mes chèvres, de mes demeures, de mes montagnes, et dont les voilà amoureux... (Saint-Exupéry 1948 : 32)

Le chef, saisissant toute la suprématie des liens entre les hommes, cherche à travers eux sa raison d'être, il cherche en eux son propre salut, et fonde ses principes qui donnent un sens à l'existence des hommes.

Le pilote de *Terre des hommes* fonde son postulat à travers les expériences de ses camarades, à travers le « *Sahara insoumis* ». (Saint-Exupéry 1939 : 31) Le désert avec

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 15

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

tous ses dangers livre l'homme à une mort certaine, parfois charge ses éléments de le malmené au gré de ses humeurs. Mermoz a été capturé par les Maures, après une panne dans ce redoutable désert. Echappant à une mort certaine, il fut retenu en captivité pendant quinze jours. Relâché, il « *reprit ses courriers au-dessus des mêmes territoires.* » (Saint-Exupéry 1939 : 31) Mermoz semblait inconscient du danger qui le guettait, d'abord le désert, ensuite les neiges des montagnes périlleuses de la Cordillère des Andes.

Mermoz, *racontait le pilote*, s'engageait dans ces combats sans rien connaître de l'adversaire, sans savoir si l'on sort en vie de telles étreintes. Mermoz « essayait » pour les autres. (Saint-Exupéry 1939 : 31-32)

Ainsi, le mythe engendré s'avère être celui de l'héroïsme, mais non enfermé dans un prisme scolastique, voire naïf mais plutôt mettant l'homme en position de force en lui permettant de se dépasser et dépasser l'angoisse de la mort. Mermoz a survolé les Andes en les explorant dans l'espoir de trouver un chemin et ouvrir la voie à un autre itinéraire pour le courrier. Il « *découvrit la plaine chilienne, sous lui, comme une Terre promise.* » (Saint-Exupéry 1939 : 32), il *apprivoisa* la nuit, *essaya* l'Océan, Mermoz avait « *défriché les sables, la montagne, la nuit et la mer...* » (Saint-Exupéry 1939 : 32), mais son retour n'était toujours que prétexte à un nouveau départ. Ce camarade, cet ami, ce pilote pour qui le devoir passait au-delà de toute considération, incarnait l'archétype du héros mythique, paré au sacrifice pour permettre aux hommes de survivre. La mort du camarade dans ce sens devient significative d'une grandeur absolue de l'homme, le drame revêt une dimension solennelle et sacrée, la perte de l'être cher est vécue comme la rédemption de tous les hommes, la nouvelle de la perte du camarade, de l'ami, du pilote est accueillie avec une dignité majestueuse.

La destinée a prononcé son jugement, et, contre ce jugement, il n'est plus d'appel : une main de fer a gouverné un équipage vers l'amerrissage sans gravité ou l'écrasement. Mais le verdict n'est pas signifié à ceux qui attendent. (Saint-Exupéry 1939 : 33)

Les valeurs humaines nous apprennent à admettre notre destin quand il est consacré par un ennoblissement de l'être, ainsi Mermoz est mort pour que s'accomplissent les liens entre les hommes, pour que la vie continue à avoir un sens. De cette expérience, le narrateur arrache une *morale*<sup>1</sup>, résumée en ces termes :

La grandeur d'un métier est peut-être, avant tout, d'unir des hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines.

En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires, avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille de vivre.

Si je cherche dans mes souvenirs ceux qui m'ont laissé un goût durable, [...] à coup sûr je retrouve celles que nulle fortune ne m'eût procurées. On n'achète pas l'amitié d'un Mermoz, d'un compagnon que les épreuves vécues ensemble ont lié à nous pour toujours. (Saint-Exupéry 1939 : 35-36)

Les valeurs engendrent l'amitié, celle-ci procure le sens du devoir qui génère l'héroïsme et qui, à son tour donne naissance aux liens entre les hommes et bâtit une *civilisation* nouvelle de *surhomme*. Cette chaîne, au sens de Saint-Exupéry, ne peut être rompue si tous les maillons y sont réunis. L'homme, pour vivre avec dignité, doit faire preuve d'abnégation et non de renoncement, il doit œuvrer perpétuellement à l'élévation de sa condition, donner un sens à son existence à travers son action qui le définira en tant qu'homme. Il doit se dépasser pour découvrir *sa Vérité*.

Cette *vérité*, le Petit Prince la découvrira à sa manière, aussi innocente que précieuse. En remontant loin dans son enfance, Saint-Exupéry revivra, à travers son récit légendaire, ce « *rayonnement et ce magnétisme* »<sup>2</sup> qui, enfant, le caractérisait tant et faisait sa singularité. Ce conte à dimension philosophique, renferme pour sa part également les préoccupations de son auteur quant aux liens entre les hommes et le sens de la vie et des choses. « *L'aspiration au bonheur, à la pureté* »<sup>3</sup>, le sacrifice, l'amitié, la fraternité, la responsabilité, autant de thèmes qui découlent de la quête spirituelle du penseur et qui s'inscrivent, par leur seule mysticité, dans un ancrage mythique.

---

<sup>1</sup> Selon le propre mot de Saint-Exupéry.

<sup>2</sup> VIRCONDELET Alain (2008), *La véritable histoire du Petit Prince*, Paris, Flammarion, p. 85

<sup>3</sup> *Ibid.*

L'héroïsme du petit prince se dévoile à travers son voyage céleste, sa confrontation avec les habitants des six planètes et enfin son arrivée sur la planète Terre, au milieu du désert du Sahara, « *à mille milles de toute terre habitée.* » (Saint-Exupéry 1943 : 13). L'enfant est un héros à sa manière, et à travers ses aphorismes, il se définit comme un chevalier vaillant qui affronte tous les dangers sans osciller, même la mort n'aura pas raison de son courage. Il a su voir que les hommes, une fois devenus adultes, oublièrent qu'ils ont un jour été des enfants, qu'ils ont rêvé et joué. L'enfant a acquis des enseignements sur les valeurs qui régissent la vie, ainsi il a compris que « *c'est le temps qu' [il a] perdu pour [sa] rose qui fait [sa] rose si importante* », il a saisi le sens profond du mot « *apprivoiser* », appris un grand *secret* de la vie : « *On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.* » Le renard explique à l'enfant le sens de la responsabilité en lui précisant bien que les « *hommes [avaient] oublié cette vérité...* » : « *Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. Tu es responsable de ta rose...* » (Saint-Exupéry 1943 : 58-59) De même que le seigneur berbère apprend à son fils « *un grand mystère de l'homme...* », celui où ces mêmes hommes « *perdent l'essentiel et ignorent ce qu'ils ont perdu.* » (Saint-Exupéry 1948 : 70) Cet *essentiel* est pour le seigneur berbère l'*empire* que l'homme a égaré en portant son intérêt aux choses matérielles, trop occupé à amasser des biens sans jamais se poser de questions sur leur utilité, de cette façon il s'est détourné du sens dissimulé derrière chaque chose :

S'ils perdent le sens de l'empire, ils ne conçoivent point qu'ils se racornissent et se vident de leur substance et enlèvent leur prix aux choses. Les choses conservent leur apparence, mais

qu'est-ce qu'un diamant ou une perle si nul ne les souhaite : autant du verre taillé. Et l'enfant que tu berces a perdu quelque chose de soi s'il n'est plus cadeau pour l'empire. Mais tu l'ignores d'abord car son sourire n'a point changé. (Saint-Exupéry 1948 : 70)

Ces sentences, plus que jamais d'actualité, ont participé à ancrer éternellement la pensée exupérienne dans une éthique philosophique unificatrice et, à notre sens, empreinte de sagesse. Ainsi, celui dont « *l'empire est mort* » perd la grandeur.

*La conscience existentielle* est le troisième état développé dans la période correspondant à l'âge positif d'Auguste Comte et qui représente une période de « *réconciliation* » avec le marasme vécu précédemment par l'homme, car le mythe est dorénavant pressenti comme une extériorisation des peurs, refoulement des angoisses<sup>1</sup>. En appuyant cette idée d'extériorisation, Gaston Bachelard met l'accent sur :

La réintégration du corps, médiateur entre le cosmos et la psyché. Or, dans ce travail de médiation, le récit mythique joue un rôle thérapeutique. La raison sépare, explique (explicare, mettre à plat : le syndrome de Procuste...), refoule.<sup>2</sup>

Dans la pensée existentialiste, l'angoisse fait partie intégrante de l'homme. De cette angoisse se formuleront les interrogations relatives à cette même existence et l'homme entamera, par conséquent, un itinéraire réflexif, méditatif à travers lequel il passera par différentes épreuves, aussi bien physiques que morales.

De ce fait, une sorte de mythologie existentielle se formera, qui aura pour aboutissement une « *réconciliation* » avec l'être. Il s'agira enfin pour l'homme, d'avoir sa propre interprétation des phénomènes de la vie, par conséquent, d'avoir un mythe personnel, fondateur d'une vision du monde.

Plutarque confère au mythe une triple fonction<sup>3</sup> ; d'abord poétique qui vise à mettre en exergue la dimension esthétique de l'œuvre littéraire, ensuite pédagogique, avec la transmission d'un enseignement, une morale, et enfin religieuse, celle du *mythe-incantation*, visant à se fondre dans une sorte de réflexion métaphysique et celle relative aux questions de la destinée de l'Homme après la fin des temps.

En évoquant le mythe, Gilbert Durand, dans *Champs de l'imaginaire*, estime que ce dernier :

---

<sup>1</sup> MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? », pp. 15-16

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 16

Ne se conserve jamais à l'état pur. Il n'y a pas de moment zéro du mythe, de commencement absolu. Il y a des inflations et des déflations. C'est pour cela que le mythe vit, c'est pour cela qu'il est endossé par des cultures, et par des personnes, et par des moments.<sup>1</sup>

Ainsi, l'image que transmet le mythe est celle d'un phénomène propice aux métamorphoses<sup>2</sup>. Il apparaît donc que le mythe est voué à un éternel recommencement dans cette sphère existentielle qui lui permet de subsister et de s'adapter à tous contextes et toutes périodes confondus. Durand affirme ainsi : « *Je crois effectivement qu'un mythe ne disparaît jamais ; il se met en sommeil, il se rabougrit, mais il attend un éternel retour, il attend une palingénésie.* »<sup>3</sup>

Ainsi, les mythes du passé meurent pour se réincarner, dominant en se forgeant à l'image de la société et re-naissent pour s'inscrire dans la pérennité<sup>4</sup>. A l'image du mythe, le désert est le lieu qui se métamorphose au gré de ses éléments, mais encore des sentiments de l'homme qui s'y confond. Le désert est aussi ce lieu de l'éternel recommencement, de la vie, des émotions, des manifestations des épreuves spirituelles et du dépassement de soi. Le désert, comme le mythe, est infini, indéfinissable, et se transmue à travers des cultures et des périodes, il sommeille en chacun de nous et « *c'est en nous qu'il se manifeste* », comme le dit Saint-Exupéry. Le désert et le mythe se rapprochent par leur aspect pérenne, par leur aptitude à se confondre avec l'imaginaire. Le désert représenterait le corps céleste du mythe<sup>5</sup> dans lequel ce dernier prend forme. Ainsi, le mythe serait, en quelque sorte, l'âme du désert.

La quête du désert s'avère nécessaire pour la construction de soi en tant qu'homme, car celui-ci hérite du legs multiséculaire d'un royaume qu'il façonne inlassablement à l'image de ses sentiments et émotions, de son moi profond. L'écrivain ne laisse pas d'indiquer la puissance du mystère que recèle cet espace, de même que l'ambivalence de ses motifs, attestant d'une richesse sous-jacente qui ne se dévoile qu'aux seuls initiés. Mais le désert a d'abord renfermé une connotation culturelle, dans le sens où sa

---

<sup>1</sup> DURAND Gilbert (1996), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, ELLUG, p. 105

<sup>2</sup> MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? », p. 81

<sup>3</sup> DURAND Gilbert (1996), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, ELLUG, p. 101

<sup>4</sup> MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? », p. 80

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 81

relation à l'homme s'est constituée à travers les religions monothéistes, le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam. Dans l'imaginaire occidental, l'image du désert s'est construite en majeure partie à travers, d'un côté, la Bible, et d'un autre côté par rapport à la topographie de certaines régions. Mais avant tout, le désert est symbolique. Pour certains mystiques (le désert étant un lieu ascétique par excellence), l'homme ne peut gagner la plénitude sans avoir accompli une traversée du désert, même symbolique, car « *le vrai désert à surmonter, à traverser, il est en chacun de nous* »<sup>1</sup>. Pour Maître Eckhart<sup>2</sup>, le désert symboliserait ce lieu de prédilection où l'on rencontre *Dieu* après une profonde quête spirituelle.

Le dictionnaire des symboles définit le désert comme étant, d'une part « *l'indifférenciation principielle* » et d'une autre part, comme « *l'étendue superficielle, stérile, sous laquelle doit être cherchée la Réalité* »<sup>3</sup>. La quête du désert est génératrice d'une « *Essence* » dont s'imprègnent les mystiques pour découvrir la « *Vérité* ». C'est dans cette optique que se révélera le désert au pilote, au seigneur berbère et au Grand Caïd. Le désert dans l'œuvre exupérienne a pris une telle valeur qu'il tend à devenir un symbole susceptible de recevoir des interprétations différentes et finalement un espace autour duquel se construisait un mythe littéraire. Le pilote-écrivain-penseur s'exprime en images plus vastes, et dans un langage dépourvu de grandiloquence surfaite ses réflexions et ses constations du monde d'alors. « *Je les enfermerai dans le silence de mon amour.* » dira le seigneur berbère. Qu'a-t-il voulu exprimer aux hommes? Son silence a été éloquent, révélateur d'une attitude despotique en apparence qui laisse penser à un tyran dont le seul souci est de soumettre les hommes et exercer son despotisme. La lourde charge de sa mission, spirituelle en somme, celle qui consiste à édifier l'Homme, à l'aider à trouver un sens à sa vie, va révéler une vision du monde profondément existentialiste, dans l'acception très large du concept. Ainsi, on peut avancer sans appréhension que l'œuvre exupérienne défend une poétique de l'action et un sens aigu du devoir pour que l'homme puisse se définir en tant que tel et donner un sens à son existence. Jean-Philippe Coumel (professeur au séminaire d'Ars), en

---

<sup>1</sup> GROU Jean, bibliste, Sainte-Foy, in [www.interbible.org](http://www.interbible.org)

<sup>2</sup> (v 1260-v 1328), théologien et mystique dominicain allemand d'inspiration néoplatonicienne.

<sup>3</sup> CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain (1982), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont & Jupiter, p. 34

abordant la question de la place de l'homme dans la réflexion philosophique de Saint-Exupéry, formule que ce dernier aurait plaidé pour un « *humanisme sacrificiel* » dont les prémisses auraient germé dans *Pilote de guerre*<sup>1</sup> :

Notre humanisme a négligé les actes. Il a échoué dans sa tentative. L'acte essentiel ici a reçu un nom. C'est le sacrifice. Sacrifice ne signifie ni amputation, ni pénitence. Il est un don de soi-même à l'Être dont on prétendra se réclamer. Celui-là seul comprendra ce qu'est un domaine, qui lui aura sacrifié une part de soi, qui aura lutté pour le sauver, peiné pour l'embellir. Alors lui viendra l'amour du domaine. Un domaine n'est pas la somme des intérêts, là est l'erreur. Il est la somme des dons. Tant que ma civilisation s'est appuyée sur Dieu, elle a sauvé cette notion du sacrifice qui fondait Dieu dans le cœur de l'homme. L'Humanisme a négligé le rôle essentiel du sacrifice. Il a prétendu transporter l'Homme par les mots et non par les actes. (Saint-Exupéry 1942 : 85)

L'édifice humain s'est détérioré, selon lui, quand l'homme a perdu son *âme* et son *cœur*, quand il s'est éloigné de *Dieu*, quand il a occulté la notion du don de soi. De même, l'auteur de *Citadelle* « *n'appelle pas à se sacrifier* »<sup>2</sup> à proprement parler, « *mais à renoncer aux prétentions particulières* »<sup>3</sup> qui détournent l'individu des choses essentielles. En vérité, le penseur, - l'homme, le pilote -, invite à voir au-delà de l'acte les conséquences que ce dernier peut engendrer et qui peuvent se révéler aux hommes comme prétexte à une union, une amitié, ou même à une élévation vers le meilleur de soi. Cependant, que ces conséquences aient été « *un succès ou un échec* »<sup>4</sup>, que cet

acte ait pu se révéler pénible, la souffrance finit toujours par faire ressortir le « *bienheureux déchirement qui te fait accoucher de toi-même.* »<sup>5</sup>

L'expérience de l'auteur le pousse très loin dans la réflexion, il part à la rencontre des hommes là où il n'en existe presque pas, et cette expérience lui permet de se détacher de *sa* civilisation afin, sans doute, de mieux la retrouver. De cette expérience

---

<sup>1</sup> SAINT-EXUPÉRY Antoine (1942), *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard.

<sup>2</sup> DELAROCHE Philippe (2009), « *Citadelle, œuvre posthume et testamentaire* », In Lire, hors-série, *Saint-Exupéry*, n°9, Groupe Express Roularta, p. 82

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

découleront des discours, tantôt réels, mystiques et philosophiques, et tantôt féériques, poétiques et ésotériques. « *Dans un monde devenu désert...* », dira-t-il (Saint-Exupéry 1939 : 38). Comment aller à la rencontre des hommes dès lors que le désert lui-même s'est déplacé chez eux ? Voici la première leçon que lui apprend son expérience. Il s'agit en effet de faire la différence entre ce qui « *lie les hommes entre eux et qui se situe en dehors d'eux* »<sup>1</sup>. Ce monde devenu désert est par malheur le monde réel que l'auteur de *Terre des hommes* tente désespérément de ranimer, celui qui a perdu le sens de la responsabilité, de la camaraderie, de la fraternité, celui qui ne voit plus au-delà des apparences, qui est indifférent au monde extérieur. Ce même désert peut s'avérer salvateur car le sillonner éveille en lui « *de tendres réminiscences empreintes de nostalgie* »<sup>2</sup> et le fait introduire dans un monde empreint de merveilleux, d'enchantement, et voilà que son univers enfantin refait surface dans ce même désert et le mène aux confins d' « *un parc chargé de sapins noirs et de tilleuls.* » (Saint-Exupéry 1939 : 45) Cette image, fruit de son imagination, à travers laquelle il ressent « *une pesanteur qui le ramène à lui-même* » (Saint-Exupéry ; 1939 : 46) participe pleinement à le sauver d'un désert moral davantage destructeur que le réel. Ce désert l'a immergé au fond de doux et enchanteurs souvenirs à travers lesquels il a ressenti une chaleur l'envahir, que seule la maison de son enfance pouvait lui procurer. Ainsi, son désert se voit illuminé d'un rayonnement qu'il a réussi à percevoir au milieu de la nuit. Il témoigne dans ce sens : « *Mon Sahara, mon Sahara, te voilà tout entier enchanté par une fileuse de laine !* » (Saint-Exupéry 1939 : 65) Son expérience spirituelle lui fait prendre conscience que le désert, « *source infinie de rêverie* »<sup>3</sup> est pressenti comme le fondement « *d'une nouvelle compréhension de soi et des autres* »<sup>4</sup>. De même qu'il est un pays de liberté, il peut s'avérer autant celui de la contrainte, car :

On croit que l'homme peut s'en aller droit devant soi. On croit que l'homme est libre... On ne voit pas la corde qui le rattache au puits, qui le rattache, comme un cordon ombilical, au ventre de la terre. S'il fait un pas de plus, il meurt. (Saint-Exupéry 1939 : 71)

---

<sup>1</sup> MONTENOT Jean (2009), « *Terre des hommes. Quand le romancier se fait philosophe* », In Lire, hors-série, *Saint-Exupéry*, n°9, Groupe Express Roularta, p. 76

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

Allusion à cet espace infini qui renferme les dangers les plus improbables ; d'une part la désorientation spatiale et même temporelle, si l'on perd les repères ou un quelconque lien qui nous reliait à notre point de départ, s'il est une tempête, le paysage change et c'est la mort assurée, car droit devant soi, il n'y a rien. D'autre part, les différentes tribus qui se disputent le pouvoir et les contrôles des territoires sont d'une telle violence qu'on ne peut prétendre nouer des liens avec eux ou même discuter. Le désert ne sera sans doute jamais un lieu de liberté absolue, mais celui où se révèle la *Vérité*.

Les récits de Saint-Exupéry mettent en exergue les questionnements les plus profonds auxquels est voué l'individu quand il est confronté au néant. Le mythe sert à déchiffrer le monde, le désert son non-sens. Les deux entités se rejoignent, au final, dans « *l'ultime miroir, le suprême référentiel auquel puisse se regarder le visage des œuvres de l'homme et se déchiffrer la légende.* »<sup>1</sup>

Ainsi, de l'acte est engendrée une civilisation qui à son tour donne naissance à l'Empire qui unit les hommes, mais sans le retour vers *Dieu*, estime Saint-Exupéry, l'Homme ne peut prétendre à son élévation, ne peut se sentir responsable d'autrui s'il n'a pas pris conscience de la valeur conférée par le divin à ce même homme :

Durant des siècles ma civilisation a contemplé Dieu à travers les hommes. L'homme était créé à l'image de Dieu. On respectait Dieu en l'homme. Les hommes étaient frères en Dieu. Ce reflet de Dieu conférait une dignité indéniable à chaque homme. Les relations de l'homme avec Dieu fondaient avec évidence les devoirs de chacun vis-à-vis de soi-même ou d'autrui.  
(Saint-Exupéry 1942 : 222)

Sa *vérité* apparaît en filigrane, celle d'une civilisation dépourvue de l'ordre qui la fondait jadis, lequel ordre lui conférait son omnipotence. La civilisation d'alors avait Dieu pour la bâtir, celle d'aujourd'hui est en décadence, elle est « *en morceaux* », à l'image même de la « *vérité* » de Saint-Exupéry, car elle s'était détournée de Dieu. Ce Dieu dont il est question ne représenterait pas une entité religieuse formelle, mais peut être un guide spirituel, une transcendance absolue qui accompagne l'homme vers le

---

<sup>1</sup> DURAND Gilbert (1979), *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, Paris, Berg International, p. 322

chemin de l'existence et l'aider à se reconnaître en chacun de ses semblables pour mieux aller à sa rencontre et construire des liens. De ce fait, une question s'impose : peut-on considérer le désert comme l'*essence* de la spiritualité et si c'est le cas, jusqu'à quel degré et comment se manifeste cette spiritualité dans l'œuvre expérienne ?

### ***1.3 Le désert comme essence spirituelle***

« *Ce qui embellit le désert, dit le petit prince, c'est qu'il cache un puits quelque part...* » (Saint-Exupéry 1943 : 62) C'est dans le désert et à travers le désert que Saint-Exupéry a mis l'homme et le spirituel au centre de sa réflexion. Ses écrits de voyage entretiennent un rapport étroit avec son expérience professionnelle, personnelle et spirituelle. L'éthique qu'il défend est celle d'une écriture engagée qui prend toute sa dimension dans le désert en tant qu'espace indéfinissable et infini. C'est à travers l'expérience du narrateur que le désert se manifeste aux lecteurs, - à son sens -, ce sont les hommes qui donnent vie à cet espace. Dans ses récits, se révèlent des séquences descriptives du désert, des impressions qui renvoient à la plénitude de l'être, et c'est à travers cet espace et ses moments de solitude qu'il a constitué sa philosophie. L'homme qu'il est n'était pas en quête de « *vérités absolues* »<sup>1</sup>, mais de fondements solides qui permettent à l'homme de se définir et de définir son existence. Certains de ses biographes ont articulé sa pensée autour de deux axes :

Le premier est l'idée de civilisation, le bien le plus précieux qu'une collectivité garde à travers les âges. Ce bien est une construction de l'esprit dont l'évidence s'impose à tous et qui constitue l'horizon toujours fuyant d'une société<sup>2</sup>.

Pour l'écrivain-penseur, la civilisation de jadis, en tant qu'entité sacrée, s'est dégradée en donnant plus d'importance aux biens matériels. L'homme s'est détourné de lui-même au profit du pouvoir, de l'argent, de la gloire avilissante au lieu de la prééminence de son honneur.

---

<sup>1</sup> TANASE Virgil (2014), « *Il n'y a pas chez lui de vérités absolues* », In *Le Point*, hors-série, *Saint-Exupéry le héros éternel*, interview, propose recueillis par Brigitte Hernandez, Sebdo, p. 13

<sup>2</sup> *Ibid.*

L'autre axe est la dimension spirituelle de l'homme, seul être au monde capable de concevoir des valeurs et de sacrifier sa vie pour elles. C'est le devoir et l'honneur des hommes. De tous les hommes<sup>1</sup>.

Les principes du sacrifice, du sens du devoir et de l'honneur constituent toute la pensée de Saint-Exupéry qui déplore que son époque soit devenue insensible. Mais envers et contre tout, il croit à « *l'échange, qui ne peut exister que par le dialogue avec un autre, dont l'altérité est nourrissante.* »<sup>2</sup> Saint-Exupéry est un visionnaire qui a compris qu'il ne devait rien *espérer* « *de l'homme s'il travaille pour sa propre vie et non pour son éternité.* » (Saint-Exupéry 1948 : 584)

L'œuvre de Saint-Exupéry est composée de sorte à laisser entrevoir un assemblage de paraboles ascensionnelles qui transfigurent, dans un lyrisme qui lui est propre, une expérience vécue, profondément empreinte d'images provenant des « *ondulations du sable* ». (Estang 1970 : 156) L'écrivain-aviateur exprime explicitement que dans ses expériences, le désert occupe une place essentielle : « *Dès mon premier voyage, j'ai connu le goût du désert.* » (Saint-Exupéry 1939 : 92). Ce désert va embraser toute son œuvre de la flamme mystique, qui sera à tout moment ravivée. Dans ce sens, nous citons : « *Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre. L'aborder, ce n'est point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine.* » (Saint-Exupéry 1939 : 92)

Ainsi le désert révèle un *goût*, une *religion*, une expérience personnelle lourde de sens qui a fini par s'étendre et devenir une « *leçon universelle* ». (Estang 1970 : 158)

De cette expérience découle un autre aspect plus *originel* du désert : celui des prophètes, le lieu où se sont révélées les trois religions monothéistes qui « *nous rappellent que la foi en un Dieu unique est sortie des sables.* » (Doucey 2006 : a-p), et où ont été éternellement scellés la *Terre* et le *Ciel* par la seule force du « *silence et d'écoute* ». (Doucey 2006 : a-p)

Le désert révèle donc au jour un besoin de spiritualité, de quête de sens, il se constituant comme lieu principalement de manifestation du sacré et permet ainsi la pratique spirituelle et mystique, avec ou sans recours au religieux. Le désert a cette

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 13-14

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 14

particularité de renfermer une « *forme d'immanence spirituelle* », qui prône par elle seule « *une mystique laïque fondée sur le recentrement et le questionnement.* » (Doucey 2006 : a-p). L'image que véhicule le désert est celle de l'ambivalence, c'est un espace hétéroclite, multiculturel et cultuel, car « *C'est la stérilité, sans Dieu ; c'est la fécondité, avec Dieu, mais due à Dieu seul* »<sup>1</sup>. Pour les mystiques, l'aspiration à l'obtention de la grâce de Dieu s'avère salvatrice, purgatoire et purificatrice, mais pour y arriver, il faut un engagement absolu envers l'Être Suprême.

Cependant, cet Être hégémonique revêt différentes formes, selon les croyances, les cultures et les appartenances religieuses. Il peut être Dieu, comme il peut être tout simplement une force transcendante emplissant l'homme de toute son aura et vers laquelle tend l'accomplissement de son être. Méditer dans le désert est une forme de contemplation de la vie spirituelle, une fuite de la vie matérielle vers la quête mystique ou l'espoir d'une fusion avec l'Éternel. Mais le projet de *Citadelle* « *participe de la volonté de trouver une autre voie pour la littérature, oraculaire, de prière, agissante, qui doit convertir.* »<sup>2</sup> Saint-Exupéry, en tant que penseur, loin de s'ériger en moralisateur, aurait voulu, selon ses biographes (et également loin de toute forme de religiosité), *convertir ses lecteurs* :

A une forme achevée, épanouie d'humanité, dont l'image exacte est l'arbre ou la cathédrale. Avec la participation de chacun – et chacun se justifie dans le tout. Le tout est porté dans l'individuel. C'est très clairement un testament philosophique, qui devient monumental et pesant. Il sera publié à titre posthume, sans la campagne de dégraissage qu'il lui aurait forcément fait subir. C'est un peu comme s'il avait construit une cathédrale inversée : il finit par le socle. Saint-Exupéry rejette l'intellectualisme, dépasse les oppositions, refuse la lecture mécaniste de la vie. Tout s'interpénètre dans un grand dessein commun. Il faut s'appuyer sur une autre façon d'utiliser le langage, avec une ferveur partagée<sup>3</sup>. (Interview)

L'écrivain-aviateur, bien que descendant d'une famille catholique pratiquante, s'est très vite détaché de la religion « *au moment de sa vie parisienne* ». Avec *Terre des*

---

<sup>1</sup> CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain (1982), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont & Jupiter, p. 350

<sup>2</sup> CERISIER Alban (2009), « *Ce que l'on sait de Saint-Ex* », interview, In *Lire*, hors-série, *Saint-Exupéry*, n°9, Groupe Express Roularta, p. 26

<sup>3</sup> *Ibid.*

*hommes* et *Citadelle* surtout, il s'est distingué par la forme allégorique de l'écriture, pour lui, « *il n'y a pas de rupture entre la littérature et la vie* »<sup>1</sup>, c'est une continuité, voire une complémentarité. A travers son écriture, profonde à notre sens, Saint-Exupéry :

Dénonce les images creuses, qui ne débouchent pas sur une vérité des sensations, du perçu, du métier. Il essaie de définir une poésie qui, au contraire de celle de ses prédécesseurs, s'appuie complètement sur un rapport nécessaire entre le mot et la chose dite<sup>2</sup>.

Le désert pour beaucoup d'écrivains se révèle comme une source d'inspiration à travers quelque chose d'« *intime* » (Selon l'écrivain égyptien arabophone Nabil Naoum) qui les unirait à cet espace perçu comme « *le miroir opaque, la porte invisible de l'inconscient, le rêve différent, le maître qui mène patiemment au savoir intérieur* »<sup>3</sup>. Pour les mystiques, le silence que renferme le désert est loin d'être une réalité, *a contrario*, « *on entend la vie qui fourmille* » et on peut voir « *que chaque petit élément est un univers* » (Doucey 2006 : 651).

Le désert se définit donc comme le lieu propice à la méditation, lieu d'ascèse, le vide est nécessaire à la plénitude de l'âme, c'est aussi un lieu de prière car territoire sacré par le silence solennel qui en découle. Son immensité ainsi que son austérité ont fait sentir à l'homme son insignifiance face à cette nature imposante, et lui ont fait prendre conscience que le « *Nu appelle l'Un* » (Doucey 2006 : 913), ce même désert fait ressortir les sentiments innés de l'homme nécessaires à la prise de conscience « *d'un dieu unique* » et de s'éloigner « *des divinités païennes* ». (Doucey 2006 : 914)

(...) les trois grands monothéismes sont nés dans les déserts. Mieux encore, le judaïsme, le christianisme et l'islam accordent au désert, réel ou symbolique, une place prépondérante que pas un penseur n'oserait aujourd'hui contester. (Doucey 2006 : 913)

Pour mettre en valeur la mysticité liée au désert, il nous a semblé primordial de faire un bref rappel de la place du désert dans les trois grandes religions monothéistes :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 27

<sup>3</sup> Magazine Match du monde.

Judaïsme, Christianisme, Islam, afin de rendre compte des traces mystiques multiséculaires du désert et de montrer qu'il s'agit bel et bien d'un lieu de « découverte de Dieu » et « d'expérience spirituelle ». (Doucey 2006 : 915)

Dans la tradition biblique, « *Au prix d'un paradoxe verbal, on peut affirmer que le symbole du désert est l'un des plus fertiles de la Bible* »<sup>1</sup>. La représentation du désert peut être divergente selon sa conception ; lieu géographique ou historique de l'époque du Salut, « *Sublime dans son immense uniformité, [le désert] révèle tout d'abord à l'Homme l'idée de l'infini* ». (Doucey 2006 : 913) Dans la religion Chrétienne, le désert est avant tout une terre que « *Dieu n'a pas bénie* »<sup>2</sup>, puisque la vie y est presque impossible à cause du manque d'eau et de nourriture. Lieu inhabitable, le désert est semblable au « *chaos originel* »<sup>3</sup>, Jérémie 2, 6 ; 4, 20-26, seuls y habitent « *démons, Lévitique 16, 10 ; Luc 8, 29 ; 11, 24, satyres, Lévitique 17, 7, et autres bêtes malfaisantes, Isaïe 13, 21 ; 14, 23 ; 30, 6 ; 34, 11-16 ; Sophonie 2, 13s* »<sup>4</sup>. Mais il peut être aussi un lieu salvateur, un lieu de refuge et de contemplation, de « *découverte de Dieu* », « *d'expérience spirituelle* » (Doucey 2006 : 915) en sachant que Dieu a infligé au peuple d'Israël la traversée « *pénible* » du Sinaï, pour éprouver sa « *foi* », afin de le soumettre à Sa seule hégémonie et le guider vers le chemin du monothéisme : « *Ce fut un temps d'épreuves (...) et même d'apostasie* »<sup>5</sup>. Par ce « *passage* », les Hébreux allaient enfin obtenir la grâce divine et réussir à conclure « *l'Alliance* » qui ferait d'eux le peuple élu, pour ensuite arriver au bout de cette épreuve, et enfin gagner la terre où « *coulent le lait et le miel* »<sup>6</sup>, la Terre promise et ainsi commencer une nouvelle vie. Exode 3, 17s = 5, 1ss.

Ainsi, le désert est depuis les temps reculés de l'Histoire, ce lieu de *passage*, d'*épreuves*, de souffrances et enfin de re-naissance et de purification de l'être. Par conséquent, il devient évocateur de l'errance, de la soumission, il est un refuge qui permet à l'homme de se révéler à lui-même. D'un autre côté, les rabbins définissent le désert « *comme lieu privilégié de la parole.* » (Doucey 2006 : 913), car c'est dans cet

---

<sup>1</sup> CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain (1982), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont & Jupiter, p. 350

<sup>2</sup> LEON-DUFOUR Xavier *et al* (1988), *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, CERF, p. 261

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 262

<sup>6</sup> *Ibid.*

espace du silence que Dieu a parlé à Moïse. L'homme a su entendre la parole divine en étant dépouillé, et a pu surmonter les rudes épreuves avec « *peur, force, courage* » (Doucey 2006 : 916)

« Voix du Seigneur, elle secoue le désert,

Le Seigneur secoue le désert de Cadès (Ps 29,8) » (Doucey 2006 : 931)

Le désert de la Bible renferme multiples significations, selon le contexte, l'époque, l'événement relaté. Il est à la fois passage, refuge, il peut inspirer également un sentiment, de peur ou d'angoisse, de solitude ou de soif. (Doucey 2006 : 922) Le désert porte en lui une force mystérieuse, par son « *silence* » et sa « *lumière* », « *par les risques qu'il amène à accepter* » (Doucey 2006 : 923) et s'annonce comme le lieu « *privilegié d'inspiration* », divine, spirituelle ou même humaine. Dans une correspondance adressée à sa mère, Charles de Foucauld décrit ainsi les paysages qui l'entourent et les sentiments qu'ils suscitent, à partir d'Askrem dans la région du Hoggar à Tamanrasset :

Chaque fois que j'ouvre la fenêtre ou la porte, je suis en admiration devant les plis qui m'entourent et que je domine, c'est une vue merveilleuse et une bien belle solitude. Qu'il fait bon dans ce grand calme et cette belle nature, si tourmentée et si étrange, élever le cœur vers le Créateur et le Sauveur Jésus ! (Charles de Foucauld (1965), *Œuvres spirituelles de Charles de Jésus*, Paris, Seuil, in Doucey 2006 : 931)

Le Nouveau Testament évoque un désert qui ne serait « *qu'un moyen pour se convertir en vue du Messie qui vient* »<sup>1</sup>. Jésus a également été éprouvé au désert mais a surmonté toutes les difficultés par sa seule foi en Dieu. Sa retraite dans le désert a été à la fois un refuge contre la foule et un prétexte à la prière et à la méditation. Dans la tradition biblique, Jésus est le guide spirituel, le sauveur de l'humanité :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 265

L'eau vive, le pain du ciel, le chemin et le guide, la lumière dans la nuit, le serpent qui donne la vie à tous ceux qui le regardent pour être sauvés ; il est enfin celui en qui se réalise la connaissance intime de Dieu, par la communion à sa chair et à son sang<sup>1</sup>

Dans le désert se conjuguent la soif, la mort, la solitude, le danger mais « *chante comme une symphonie et son silence est éloquent.* » (Doucey 2006 : 935) L'Homme traverse le désert, s'y réfugie, voire s'y perd, parfois y survit, mais aboutit à un sens et acquiert une valeur « *révélatrice des relations entre Dieu et les hommes.* » (Doucey 2006 : 948)

En Islam le désert revêt également multiples significances, c'est le lieu dans lequel se sont révélées les premières paroles divines adressées au prophète Mohammed (Qssl), au moment d'une « *grande solitude nocturne* » où il entendit une voix qui lui ordonne : « *Lis !* », mais il ne savait lire, et la voix reprend :

Lis au nom de ton Seigneur qui a créé !

Il a créé l'homme d'un caillot de sang

Lis !...

Car ton Seigneur est le Très-Généreux

Qui a instruit l'homme au moyen du calame

Et lui a enseigné ce qu'il ignorait (Versets 1-5, Sourate XCVI) (Doucey 2006 : 1078)

C'est le début d'une grande Révélation, celle du Coran, et dont le lieu est tout aussi symbolique : une grotte appelée an-Noûr (« *La Lumière* »), située dans le rocher de Hira. (Doucey 2006 : 1078). C'est dans cette même grotte que le prophète allait s'isoler pour méditer, avant la Révélation. Le désert devient alors le théâtre où va se voir naître l'une des plus grandes religions du monde : l'Islam.

Dans la période préislamique<sup>2</sup>, les Bédouins occupaient « *l'île arabe* » ou l'actuelle Arabie qui était un subcontinent désertique entouré par la mer. Ils y menaient une vie pastorale où prévalaient le commerce et l'élevage du dromadaire. Leur cadre de vie était régi par un sage, la virilité, « *leur idéal moral* » et leur justice se basait sur la loi

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Ayant déjà évoqué la symbolique de désert en Islam dans notre précédent travail de mémoire, nous la reprenons telle qu'elle en y ajoutant quelques détails afin de les relier à notre contexte.

du talion. Les croyances de ces peuples étaient quelque peu primaires, car ils avaient l'intime conviction que la « *terre recelait des esprits invisibles* », notamment les « *Djinns* ». Cependant, ils se nourrissaient de poésie : Imru al-Qays, Tarafa, Zuhayr Ibn Abi Salma, Antara, Hatim de Tayy ou encore Al-Khansa. Avec l'avènement de l'Islam, ce dernier « *réorganisera cette société et scellera, en secret, l'alliance du Coran et de la poésie* »<sup>1</sup>. La société musulmane se déplacera au-delà des frontières de l'Ile arabe dans le but de faire connaître sa nouvelle religion et dans sa mission, découvrira ainsi de nouvelles cultures. Pourtant, la culture du désert, en dépit des transformations subies, « *vidée parfois de son sens profond* »<sup>2</sup>, n'a jamais été oubliée, mieux encore, elle est ancrée et vivace dans l'imaginaire arabo-musulman.

L'Islam, à ses débuts, semblait s'accommoder plutôt des espaces arides et plats, lesquels se présentaient comme partie inhérente à sa vocation<sup>3</sup>. Si dans les Textes Coraniques, le mot désert n'apparaît presque pas, il *respire* pourtant « *la splendeur terrible du lieu nu.* » (Doucey 2006 : 1080) Aussi le désert est évoqué une seule fois, au verset 100 de la sourate XII, consacrée au prophète Joseph. S'étant fait connaître à son père et à ses frères, voici les paroles divines à ce propos :

[Joseph] fit monter son père et sa mère sur le trône  
Et ses frères tombèrent prosternés.  
Il dit :  
« Ô mon père !  
Voici l'explication de mon ancienne vision :  
Mon Seigneur l'a réalisée ;  
Il a été bon pour moi,  
Lorsqu'il m'a fait sortir de la prison  
Et qu'il vous a fait sortir du désert. » (Doucey 2006 : 1080)

Ainsi, le désert, dans certains contextes, est étroitement lié à la symbolique de la « *perdition* » ou de la « *mort* » (Doucey 2006 : 1080) mais laisse entrevoir que c'est la religion la plus liée au désert. Dans ce contexte, nous pouvons déceler à travers les

---

<sup>1</sup> Magazine *Match du monde*, p.10.

<sup>2</sup> MIQUEL André (1977), *L'Islam et sa civilisation*, Paris, Armand Colin, p. 15

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 16

versets des éléments qui constituent le désert, tels que le sable ; « *Un tourbillon qui vous ensevelira sous le sable* »<sup>1</sup>. D'après les théologiens, le désert dans le Coran revêt une fonction négative, il est loin d'avoir les mêmes vertus positives qu'il a dans la Thora et la Bible. Cependant, nous constatons que le mot désert est désigné, dans la langue arabe par divers termes, mais aucun de ces termes ne désigne le lieu géographique ou géologique. Le mot *Saharâ*, d'où vient Sahara est le plus courant. Il dérive d'une racine sous laquelle se range le verbe *sahira*, qui signifie « être de couleur fauve »<sup>2</sup>. Mais, dans son sens le plus vaste, le mot *Saharâ* désigne une vaste plaine désertique : il pourrait bien ne dériver de rien, alors qu'en revanche, on trouve un verbe qui en dérive, *ashara*, avec le sens de « s'engager dans une vaste plaine désertique »<sup>3</sup>.

D'autres termes ont une signification qui implique le manque d'eau, par exemple *mawmât*, *fayfâ*. Mais, la plupart se réfèrent au caractère dangereux et effrayant du désert : *balqaca* est le pays inculte et inhabité ; *majhal* est le désert où rien ne guide ; *baydâ* et *matlaf* sont des déserts de ruine et de perdition. Le mot *fâlat* désigne le désert que parcourt le voyageur ; évidemment dans le monde arabe, il était impossible de se déplacer sans avoir à traverser de vastes étendues désertiques. On pourrait encore citer *shawl*, vaste terre déserte, *tît* ou *ard tayhâ*, pays où l'on s'égare<sup>4</sup>. Il est aussi exprimé par le mot *Badw*, qui signifie le désert des nomades, celui des bédouins. Un autre terme qui a parfois le sens de désert se rencontre deux fois dans le Livre Sacré, c'est *mafâza* ; mais on peut ici se fier à son étymologie, car il vient de la racine *fâza*, qui donne le sens de « se sauver, s'échapper » ; *fawz* étant le Salut et la Délivrance. Dans le Coran, ce mot n'a pas la signification de désert. Il s'agit d'un lieu de refuge contre le châtement divin « *mafâza min al-adhâb* »<sup>5</sup> et du lieu de délivrance dans lequel Dieu sauvera les hommes de piété « *yunajji'llâhu'llâdhina 'ttaqaw bi-mafâzatihim* »<sup>6</sup>.

Contrairement à la religion de la Bible, le désert est loin d'être le lieu de la solitude. Certes, il est, pour les Arabes, « le pays de la soif, des vastes étendues où l'on s'égare

---

<sup>1</sup> Sourate XVII, verset 70.

<sup>2</sup> LAMBERT Edwige (Dir.) (1983), *Déserts-métaphores de la mystique musulmane*, In *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent », p. 202

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Sourate 3, verset 188

<sup>6</sup> Sourate 39, verset 61

*et où l'on périt* »<sup>1</sup>, mais c'est celui aussi des bédouins et des nomades, donc en quelque sorte des « *connaisseurs* » ou encore des « *habitués* », à quelqu'un d' « *étranger* » à qui est fortement déconseillé de s'y aventurer sans guide. Ses « *habitants* » connaissent ces lieux et savent où se trouvent les puits où, selon les saisons, les troupeaux pourront être mis au pâturage. Ce n'est pas un lieu de solitude, « *il suffit de s'arrêter pour voir surgir, de derrière les dunes, un ou plusieurs hommes* »<sup>2</sup>.

Le désert est effrayant pour deux raisons. D'un côté, parce que les conditions physiologiques et naturelles<sup>3</sup> exacerbent le danger de mort, et d'un autre côté, le désert serait le lieu des manifestations surnaturelles, selon la tradition arabe, notamment, les *djinns*, les *ghûl*, les *siclât*, les *marada*, les *qutub*, les *ghaddâr* ou encore les *shayâtûn*<sup>4</sup>, mais aussi : « *Tous démons ou être fabuleux qui peuvent changer de forme, qui s'attaquent au voyageur* »<sup>5</sup>. Ces êtres surnaturels ont inspiré plus d'un poète ou chroniqueur des temps préislamiques, engendrant ainsi une forme de « *solitude désertique* » aux yeux des anciens arabes.

Nous relevons d'autre part également, un autre terme qui ne désigne pas cette fois-ci le désert, mais des voix venues de nulle part que les arabes appellent les *hawâtif*. A ce propos, Mascûdî écrit dans *Les Prairies d'or* :

Un certain nombre d'auteurs ont pensé que tout ce que les Arabes ont rapporté était le fruit d'une imagination surexcitée par la solitude dans le qifâr (déserts sans eau et sans végétations), par l'isolement dans les wadi, par les marches à travers des terres désolées, vides de tout, et des steppes sauvages. En effet, quand l'homme se trouve livré à lui-même en de pareils lieux, il s'abandonne à de sombres rêveries qui engendrent la crainte et la peur. La peur ouvre son cœur à des croyances mensongères et à de dangereux fantasmes qui engendrent la mélancolie. Des voix se font alors entendre, des fantômes se présentent à lui...<sup>6</sup>

Cependant le même auteur n'omet pas le fait que la religion musulmane rejette toutes ces « *superstitions* ». En tout état de cause, le désert, dans la tradition arabe, n'est donc

---

<sup>1</sup> LAMBERT Edwige (Dir.) (1983), *Déserts-métaphores de la mystique musulmane*, In *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent », p. 203

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Soleil, soif, mirages, etc.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

pas un lieu propice à la méditation et à la quête de soi, il susciterait plutôt la peur et l'effroi. C'est un milieu non plus de méditation pour le bédouin, mais un lieu de combat. La *qasîda* antéislamique comprend obligatoirement une partie dans laquelle le poète relate ses prouesses : monté sur son cheval ou sa chamelle agile, il se lance, plein de fougue, à travers ces immenses espaces. Le désert est pour lui un milieu qu'il faut vaincre, dont il doit se rendre maître. Aussi, il ne cherche pas à entretenir les valeurs spirituelles du recueillement, mais la force physique, l'endurance, le courage<sup>1</sup>.

Pour revenir à la religion coranique, il est vrai que le prophète Mohamed (QSSL) avait pour habitude de se retirer un mois par an dans une caverne sur le mont Hirâ', non loin de la Mecque, pour s'adonner au *tahannuth* : cette pratique consistait à se consacrer uniquement au culte de Dieu en évitant de commettre des fautes ; « *son caractère ascétique est nettement marqué* »<sup>2</sup>. Le lieu était sans aucun doute désert ; néanmoins il se trouvait à proximité du quartier de la montagne occupé par la tribu d'al-Akhnas. Il s'agit donc simplement d'une retraite, ce que les soufis ont appelé plus tard, en s'inspirant de cet illustre exemple, *ôuzla*, *khalwa*, *wahda* ou *infirâd*. Ces différents termes signifient le fait de se retirer d'un groupe, de faire le vide autour de soi, de rester tout seul, de s'isoler et de se séparer<sup>3</sup>. Tous les soufis n'ont pas été d'accord sur la valeur de cette pratique. Certains pensaient que pour se rapprocher de Dieu il faut s'éloigner des hommes. Mais d'autres estimaient qu'il est plus facile de supporter l'isolement que la vie en communauté. Certains pensent que la solitude ne convient qu'aux hommes forts, ou qu'elle n'a de valeur que selon les moments de la vie mystique : « *La retraite corporelle n'est que l'image extérieure de la retraite véritable, qui est intérieure, qui consiste à se retirer de ses détachements et de ses passions.* »<sup>4</sup>

Tel est le but, et il semble certain qu'il n'exige pas, pour être atteint, qu'on passe obligatoirement par une solitude physique<sup>5</sup>.

Ainsi :

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 203-204

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 205

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

Le désert matériel n'a donc pas de valeur en soi. Il est l'image de la condition de la créature qui, après avoir accompli les œuvres de la Loi, vide sa pensée de tout ce qui n'est pas Dieu lui-même, fût-ce la promesse des délices paradisiaques, et se met dans l'esseulement, en présence de son Seigneur<sup>1</sup>.

Le désert est un lieu de transit rapide, où il est permis de rêver, mais non de s'attarder. C'est un lieu de retraites temporaires où il n'est pas souhaité de s'éterniser. Lieu d'origine, lieu de commencement, mais jamais éternel dans ses repères. Les contours sont toujours flous et jamais les mêmes.

Les événements que le peuple de Dieu a vécus au désert lui ont fait découvrir sa valeur spirituelle. Le désert a du sens. Il ouvre un chemin vers le mystère de Dieu, il est révélateur de l'action de Dieu. Avec ce que l'homme y vit, il propose une signification, il ouvre à une certaine intelligence. (Doucey 2006 : 948)

Le désert a besoin de ces lieux sédentarisés comme aboutissement logique à son austérité démentielle : désolation ; espoir, oasis, jardins, champs cultivés, point d'eau. A la stabilité de la vie sédentaire, s'oppose la mobilité du désert, où les repères s'estompent. Il est mobile, à l'image de ses nomades. Ces derniers ne peuvent prétendre y séjourner longtemps. Pour survivre, ils se font à l'image même du désert : instables, et en quête de la vie, car ils n'ont pas d'autre alternative que d'être ce qu'ils sont ; de perpétuels itinérants.

De l'œuvre exupérienne, on retient la forme singulière, changeante au gré des circonstances et surtout des humeurs de son auteur. Des lettres, des romans, un conte, des essais, Saint-Exupéry a laissé derrière lui un héritage étoffé de ses expériences, d'abord livresques, – il est fasciné par les livres dès l'âge de 4 ans et son baptême de lecture fut un traité de vinification – ensuite vécues, qu'il a su transformer « *en nourriture spirituelle* »<sup>2</sup>. De la perte des êtres qui lui sont chers, Saint-Exupéry « *comprend que lorsque le corps se défait, l'essentiel se montre* ».<sup>3</sup> Cette pensée sera

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 207

<sup>2</sup> TANASE Virgil (2014), « *Il n'y a pas chez lui de vérités absolues* », In *Le point*, hors-série, *Saint-Exupéry le héros éternel*, interview, propos recueillis par Brigitte Hernandez, Sebdo, p. 14

<sup>3</sup> *Ibid.*

développée plus tard dans *Le Petit Prince* lorsque ce dernier s'apprêtera à regagner sa planète pour rejoindre sa rose dont il se sentait responsable, mais s'apercevant que son corps était *trop lourd* pour y être transporté, il accepte d'être mordu par le serpent. Il dira dans ce sens à l'aviateur : « *J'aurais l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai... (...) Mais ce sera comme une vieille écorce abandonnée. Ce n'est pas triste les vieilles écorces...* » (Saint-Exupéry 1943 : 71)

A travers son œuvre, Saint-Exupéry est en quête de cet essentiel qui ne se montre qu'à ceux qui savent regarder au-delà des simples apparences, au-delà d'un métier, la noblesse, au-delà d'une action, le risque, au-delà d'un aviateur, un être sensible, aimé et aimant, une vie, des projets, des aspirations, des espérances, mais aussi des douleurs, des deuils, des tourments...les choses importantes ne sont pas visibles aux profanes, le petit prince l'a bien compris, il a bien compris aussi qu'il suffit d'aimer une fleur ou d'y penser très fort pour la sentir auprès de soi.

Ce qui est important, ça ne se voit pas...dira le petit prince. (...) C'est comme pour la fleur. Si tu aimes une fleur qui se trouve dans une étoile, c'est doux, la nuit, de regarder le ciel. Toutes les étoiles sont fleuries. (Saint-Exupéry 1943 : 69)

Son œuvre est un condensé d'expériences et de réflexions sur l'homme et la vie, pour ses biographes, « *écrire, c'est aussi une forme d'existence.* »<sup>1</sup> Ils estiment également que le pilote-écrivain tire la simplicité de son style non pas d'une « *volonté de dire* », « *mais [du] compte rendu loyal d'un vécu* »<sup>2</sup>.

## **Le désert, une écriture de l'immatériel...**

*Citadelle* est une œuvre singulière par sa forme, son cadre, les circonstances de son écriture, sa structure, car elle n'appartient à aucun genre littéraire bien défini, et à cette singularité s'ajoute celle du choix des personnages et plus particulièrement le personnage principal. Le choix du protagoniste est d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'abord d'un roi, un roi berbère. Nous sommes ici face à une nouvelle identité

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

culturelle, celui qui mène l'histoire est un Maure noble, chose qui met encore davantage en valeur la richesse de l'œuvre.

A la différence des autres œuvres de Saint-Exupéry, dans celle-ci ce n'est plus l'auteur qui transmet ses *messages*, bien au contraire, il prête sa voix à quelqu'un de totalement différent de lui, quoique lui ressemblant sur des points sensibles, tels que la noblesse et la sagesse. Ce seigneur berbère contemple et médite non seulement sur la condition humaine, mais de même et surtout sur sa propre condition « royale » : « *Ce vieux guerrier a combattu, contre lui et contre les autres...* » (Saint-Exupéry 1948 : 94) C'est un homme qui détient le pouvoir sur toute une communauté et puise sa force du désert, il a imposé ainsi ses lois : « *Moi qui dans la vie remonte à coups de sabre le flot des infidèles...* » (Saint-Exupéry 1948 : 94)

Mais à force de tyrannie, le protagoniste finit par comprendre que le meilleur chemin vers la sagesse et le respect c'est d'abord « *œuvrer en soi-même* », le guerrier qu'il est devait « *ouvrir les voies à cette royauté plus intérieure qu'il (sentait) naître* » (Saint-Exupéry 1948 : 94) De ses expériences passées, celles dont il vantait les exploits, il est enfin arrivé à prendre conscience qu'il n'était rien d'autre qu'un « *messenger* » : « *...Parce qu'il l'a possédé, le monde s'est tu en lui* » (Saint-Exupéry 1948 : 94)

La somme de la vie du vieux seigneur berbère s'est constituée peu à peu à travers une voix intérieure qui a longtemps germé en lui, et au fil des ans et des expériences, cette voix a fini par devenir plus intense et plus poignante. Non par orgueil ni présomption, mais par une prise de conscience aigüe de son humanité, car sans s'en rendre compte, les hommes croient agir seulement pour assouvir une envie, un instinct primaire et bestial, cependant la vérité est tout autre, elle nous suit comme un boulet :

On découvre peu à peu qu'on s'est laissé prendre au rayonnement des créatures... Si l'on croit avoir subi des appels différents, on découvre après soixante ans qu'à travers eux passaient les appels d'un même archange. (Saint-Exupéry 1948 : 115)

Ce roi Maure, tant craint par les hommes, voit subitement sa superbe s'évanouir comme un rêve lointain face à cette révélation. Même la femme, « *échouée là, si nue parmi les minéraux de la terre* » (Saint-Exupéry 1948 : 116) ne suscite plus le désir charnel, mais elle incarne le « *miracle de la vie* ». Le roi, à travers son périple

spirituel, fait de cette révélation : « *la vie, qui depuis l'origine s'écoule de créature en créature* », désormais sa religion.

L'auteur, par le biais de son personnage, recommande de suivre une religion, non celle du dogme, mais plus personnelle qui se construit par le prolongement de la vie-même. Cette pensée, déjà évoquée précédemment dans *Pilote de guerre*, accentue la philosophie exupérienne :

La seule victoire dont je ne puis douter est celle qui loge dans le pouvoir des graines. Plantée, la graine au large des terres noires, la voilà déjà victorieuse...Je ne m'inquiète pas du limon épars s'il abrite une graine. La graine le drainera pour le construire. (Saint-Exupéry 1942 : 204)

Poursuivant ses méditations, le vieux roi réalise que l'homme, aussi cruel, aussi coupable qu'il puisse être, devient curieusement innocent devant la mort, car à travers les yeux de l'un de ses condamnés, le seigneur berbère a pu percevoir « *l'ange* » qui commence à naître en lui sur le peloton d'exécution. « *Nous condamnons le criminel, mais c'est l'innocent qui meurt.* » (Saint-Exupéry 1948 : 117)

Si le roi est sensible à la communion des hommes ce n'est autre que Saint-Exupéry qui célèbre l'amitié à travers son personnage : « *Je ne sais plus aimer que la tribu. Elle contient l'archange épars* », confie-t-il. (Saint-Exupéry 1948 : 118)

Tout le livre s'inscrit dans la perspective de la quête spirituelle à travers les enseignements que nous révèle le désert. C'est cette solitude qui a permis à l'écrivain de se rendre compte que finalement le progrès a aveuglé les hommes au point d'atteindre un tel degré d'indifférence vis-à-vis d'autrui. En écrivant une sorte de « *Bible des hommes* »<sup>1</sup>, Saint-Exupéry célébrait l'homme et les valeurs qui sont en déperdition tels le sacrifice, la responsabilité, l'amitié, l'honneur...

En outre, cette citadelle qui se construit à travers le texte, s'érige à l'image même de l'homme, elle reste cependant inachevée comme le livre et comme le *message* qu'il chercherait à transmettre : « *Citadelle, je te construirai dans le cœur de l'homme.* » (Saint-Exupéry 1948 : 185)

---

<sup>1</sup> VERCIER Bruno et al (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 95

Nous assistons donc, dans ce livre, à la naissance de rêves, de projets formés pour les hommes, comme une sorte d'optimisme qui s'affirme malgré toutes les douleurs vécues, tout le mal qui règne dans la tribu et ceci afin de faire naître un espoir, celui de l'ouverture des esprits et la conscience humaine.

Jusqu'à *Citadelle*, l'aviateur était ce contemplatif à qui le danger révèle la fragilité et le prix des conquêtes humaines et dont la mission d'écrivain et de poète est d'exprimer – en images – cette révélation<sup>1</sup>.

Et c'est à travers l'épreuve, la dureté de la vie, le risque, la solitude « *et cette contemplation qui tient du sacrifice et de la royauté* »<sup>2</sup> que l'écrivain-aviateur a approfondi sa quête et a légué aux hommes l'héritage de la conscience et celui de la réflexion.

L'œuvre se présente comme une construction intérieure de l'homme qui est chargé de restituer, voire d'édifier les valeurs constantes passées et qu'il a égarées. La tâche est d'autant plus difficile car elle suppose, et le seigneur berbère le montre au fil de son récit, de revenir à des pratiques qui peuvent sembler désuètes, celles des principes d'autorité et de hiérarchie, mais au sens du roi, légitimes pour que se révèle la vérité à l'homme. Il est des éléments dans le désert – et dans les moments de solitude - qui amènent l'homme à percevoir le *sens* des choses. Le petit prince a vu dans l'eau que le pilote lui a donnée à boire, « *une musique, à cause de la poulie et de la corde...* » (Saint-Exupéry 1943 : 69), les hommes du seigneur berbère ont appris, par leur silence et leur sagesse, à s'imposer et à imposer leurs pensées :

Et certes nous savons tous combien les raisonnements sont trompeurs. Ceux-là que je regardais, les arguments les plus habiles et les démonstrations les plus impérieuses n'entraînaient point leur conviction. « Oui, disaient-ils, tu as raison. Et cependant je ne pense point comme toi... » (Saint-Exupéry 1948 : 104-105)

---

<sup>1</sup> PERONNET Jean-Claude (1994), *Une lecture de Citadelle*, In CADIX Alain (Dir.) (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le cherche midi éditeur, p. 96

<sup>2</sup> *Ibid.*

Pour ces hommes du désert, ceux-là qui ont compris que le silence pouvait être beaucoup plus éloquent et imposant que les paroles vaines, chaque chose renfermait sa propre vérité :

Ceux-là, on les disait stupides. Mais je compris qu'ils n'étaient point stupides mais, bien au contraire, les plus sages. Ils respectaient une vérité que les mots ne charriaient point. (Saint-Exupéry 1948 : 105)

A l'image de cette eau qui était particulière aux yeux du petit prince et du pilote de *Terre des hommes*, car issue d'une longue et pénible marche dans le désert, la vérité également ne s'acquiert pas aisément. C'est le fruit d'un long travail et d'une profonde quête spirituelle. Le seigneur berbère a compris que l'oppression ne servait qu'à la déchéance de la civilisation, à son sens, les hommes sont naturellement bienveillants, il suffit de savoir pénétrer dans leurs âmes pour en tirer le meilleur d'eux-mêmes et leur montrer « *l'essentiel invisible pour les yeux* ». Quand le pilote-naufagé du désert est sauvé, il ne pense plus à sa propre vie mais à celle de l'humanité entière, il a vu le bédouin incarner l'Homme devenu divinité par une simple action, et c'est à cet instant précis que va se révéler à lui une vérité qui tombera comme une sentence : « *Eau, (...) tu n'es pas nécessaire à la vie : tu es la vie.* » (Saint-Exupéry 1939 : 158)

Ainsi nous assistons à une sorte d'écriture de l'immatériel, celle « *du goût du retentissement des choses les unes sur les autres.* » (Saint-Exupéry 1948 : 137) La quête de l'essentiel se fait quand l'homme est conscient de son être, de ce qui l'entoure, l'homme se cherche et pour ce faire, il doit créer des liens. Ce « *nœud de relations* » est donc au cœur de la réflexion exupérienne, conjugué au spirituel et au mystique, nous sommes face à une nouvelle vision du monde de l'auteur, celle de *l'humanisme mystique* que nous développerons dans le chapitre suivant. Nous tenterons de démontrer maintenant que l'humanisme de Saint-Exupéry n'est pas un humanisme classique, mais imprégné de son aura mystique de chevalier solitaire des cieux, du désert également, loin de la religion et des dogmes mais si près de *Dieu*.

« ...Tu es nœud de relations et rien d'autre. Et tu existes par tes liens. Tes liens existent par toi. Le temple existe par chacune des pierres. Tu enlèves celle-ci : il s'écroule. Tu es d'un temple, d'un domaine, d'un empire. Et ils sont par toi. »

## II. Ecrire l'humanisme, penser le mysticisme

Les questions qui ont agité le pilote-écrivain furent les mêmes qui préoccupèrent les penseurs et les écrivains humanistes depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Ces questions tournaient autour de l'homme et sa définition, sa place dans l'univers, sa nature, etc. De la Renaissance à nos jours, la littérature d'idées est imprégnée par une conception du monde qui met l'homme au cœur de toute réflexion sociale, politique et philosophique. Nombreux furent – et le sont toujours – les débats engagés pour traiter des grandes questions philosophiques autour des thèmes humanistes. Si certains penseurs croyaient en la possibilité de tout homme de s'améliorer, d'autres en doutaient fortement. La vanité et la barbarie humaines avec l'éducation de l'homme et de la femme constituaient les thèmes fondateurs de la pensée humaniste et étaient au cœur de la réflexion philosophique de l'époque. Dans ses *Essais*, Montaigne parle de l'orgueil de l'homme comme d'une *maladie naturelle et originelle* (livre II, chapitre 12), Pascal réfléchit à la place de l'homme en articulant ses *Pensées* autour de l'importance de celui-ci dans l'univers. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, la question du colonialisme, concept fondé sur l'exploitation de l'homme par l'homme, est dénoncé par de nombreux auteurs qui remettent en question la définition même de la nature humaine. Les points de vue étaient divergents mais tous avaient en commun le souci de l'éducation de l'homme, grâce à laquelle, selon eux, l'individu, pris en charge dès son jeune âge, pourrait potentiellement s'améliorer, voire se dépasser. A l'instar de Montaigne qui était un fervent défenseur de la méthode de l'éducation qui forme l'esprit critique, Rabelais considérait le savoir encyclopédique comme le moyen idéal de perfectionner l'homme. Le but recherché à partir de ces réflexions était d'engager le lecteur à s'interroger sur lui-même.

Pour notre part, loin de nous considérer comme philosophe, il s'est dévoilé au fil de nos lectures, des traces d'un profond mysticisme en totale imbrication à son idéal humaniste, cependant loin de toute expression ou pratique religieuses. Les héros de Saint-Exupéry sont porteurs de beaucoup de valeurs, aujourd'hui éteintes, ils sont habités par un profond sens du devoir et de la responsabilité envers les autres, proches ou lointains. Dans l'univers de Saint-Exupéry, nous percevons deux concepts principaux : l'humanisme et le mysticisme, l'un se présentant comme idéal et l'autre comme moyen de transmettre cet idéal. Dans ce qui va suivre, nous tenterons, après avoir fait un bref rappel des fondements essentiels de l'humanisme et du mysticisme, de mettre en évidence la dimension philosophique de l'œuvre exupérienne, laquelle s'inscrit sous l'égide de l'humanisme. Nous intégrerons ce dernier à son tour dans le mysticisme à travers l'écriture et les pensées qui en découlent pour tenter de démontrer qu'il s'agit, pour l'auteur de *Citadelle*, d'une nouvelle vision du monde et de la vie.

## **II.1 L'Homme, un nœud de relations**

### *De l'humanisme en général...*

En 1765, le mot *humanisme* apparaît pour désigner, dans son sens général, l'amour de l'humanité, et particulier, l'enseignement relatif aux lettres classiques. Mais les racines du concept se sont fait sentir bien avant cette époque, avec les philosophes de l'Antiquité dans plusieurs disciplines, à savoir : l'épigraphie, l'archéologie, la topographie et les mathématiques dont la lecture du *Timée* de Platon a fortement exercé son influence. Le concept a commencé à évoluer après Plutarque, lorsque le Pogge<sup>1</sup> a décrit des ruines romaines, laquelle description a mené « à une réflexion sur les jeux de la fortune, leçon qu'il livre à ses contemporains dans l'espoir d'aiguiser le regard qu'ils portent sur leur propre époque. »<sup>2</sup> Plus tard, en 1530, les novateurs humanistes (Budé) persuadent François Ier de fonder Le Collège des Lecteurs Royaux (en marge de l'université et actuel Collège de France). C'est grâce à la traduction et l'assemblage des textes de l'Antiquité que les Français ont pu découvrir César, Cicéron, Homère, Epictète, Plutarque et Platon. Jusque-là, l'humanisme renvoyait à la connaissance des lettres et la traduction des textes classiques antiques, cependant très étroitement lié au contexte politique et social de l'époque.

En faisant découvrir ces textes, le but de Budé était non moins « l'édition de textes », mais plutôt « un instrument de culture générale propre à rendre l'humanité plus noble, plus accomplie. »<sup>3</sup> C'est ainsi que la découverte et la lecture des œuvres de l'Antiquité influencèrent « directement les productions littéraires majeures du XVI<sup>e</sup> siècle : Marot, Rabelais et Montaigne, mais aussi la poésie savante de la Pléiade. »<sup>4</sup> Nous assistons dès lors à la mise en place des principes de base de l'humanisme. Ainsi,

---

<sup>1</sup> Gian Francesco Poggio Bracciolini (1380-1459) dit le Pogge en français, érudit, philosophe, humaniste et homme politique italien. Il a découvert le manuscrit du grand poème *De rerum natura* de Lucrèce qu'il a traduit du grec au latin et du latin à l'italien. Il fut chancelier de la République de Florence de 1453 à 1458.

<sup>2</sup> ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (Dir.) (2010), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, « coll. Quadrige », p. 353

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

l'humanisme a largement contribué à rétablir l'esprit critique et privilégié la réflexion personnelle en aidant l'homme à prendre conscience qu'il était la mesure de toute chose et qu'il pouvait, librement, développer et orienter ses facultés pour reconstruire sa propre vérité. De cette façon, la religion et la politique ont subi les premières répercussions : l'on assiste pour la première fois à la critique de la version traditionnelle des Ecritures Saintes, Erasme traduit le *Nouveau Testament* (1516) d'après le grec et d'autres prônèrent le retour aux sources et l'épuration de la doctrine : ainsi naît la Réforme. Une remise en question des sacrements de la religion catholique a également été proposée. Mais les humanistes entendaient bien transmettre leurs principes pour lesquels ils se sont battus afin de replacer l'homme dans sa sphère véritable. L'architecte Alberti (1402-1472) par exemple avait pour fondement de base de sa pensée que : « *L'homme est créé pour agir, l'utilité est sa destinée.* »<sup>1</sup> Montaigne dans ses *Essais* (I, 20) affirmait : « *Nous sommes nés pour agir* ». Quant à Jean-Jacques Rousseau, à propos de l'éducation des enfants, il dira : « *L'homme peut se modeler lui-même ; il dispose de la liberté de dégénérer en animal ou régénérer en créature divine.* »<sup>2</sup> Ainsi, il se révèle que l'action et la liberté sont la pierre angulaire de l'humanisme en général et celui moderne en particulier. De plus, le nazisme et l'occupation allemande conduisent les écrivains et les philosophes modernes à repenser à l'homme et réfléchir sur l'existence en contribuant aux moyens de lui fournir pour l'orienter vers son amélioration sur les plans intellectuel et social. De ce fait, les humanistes modernes affirment la supériorité des choix individuels de l'homme et les événements tragiques de la guerre les poussent encore à s'interroger s'il était encore possible de croire en l'homme. A ce propos, Sartre écrit en 1946 dans *L'Existentialisme est un humanisme* : « *L'homme est libre, l'homme est liberté [...], il est, sans aucun appui et sans aucun secours condamné à chaque instant à inventer l'homme.* »<sup>3</sup>

De l'œuvre romanesque de Saint-Exupéry, nous retenons en particulier qu'il a fait de l'action son cheval de bataille et de l'Homme la clé de l'univers. Quel que soit l'acte, aussi infime soit-il, il participe du fondement et de « *l'appartenance à une*

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> SARTRE Jean-Paul (1996), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, p. 28

*communauté.* » (Estang 1970 : 94) Ainsi, « *avant d'atteindre à la signification métaphysique d'une délivrance de la mort, l'action trouve son prix dans l'union* ». (Estang 1970 : 94) Pour l'écrivain-aviateur, un métier devient la ligne de force de l'Homme et crée en lui une « *mystique* » qui définit sa grandeur. Le métier est par conséquent l'action qui révèle à l'homme au grand jour sa magnificence et sa valeur et le pousse à s'« *unir* » aux hommes, car, à son sens, les « *relations humaines* » sont le seul « *luxé véritable* » auquel on peut croire. (Saint-Exupéry 1939 : 40)

Saint-Exupéry célèbre à la fois les hommes et les outils qui leur permettent de plonger au cœur de l'action et de se définir dans l'univers. Dans *Terre des hommes* il s'exprime ainsi :

Il est une qualité qui n'a point de nom. Peut-être est-ce la 'gravité', mais le mot ne satisfait pas. Car cette qualité peut s'accompagner de la gaîté la plus souriante. C'est la qualité même du charpentier qui s'installe d'égal à égal en face de sa pièce de bois, la palpe, la mesure et loin de la traiter à la légère, rassemble à son propos toutes ses vertus. (Saint-Exupéry 1939 : 43)

Pour lui, la vie serait un éternel recommencement d'ouvrage, l'homme ne doit pas tomber dans un satisfecit béat, l'action entreprise profondément et intensément contribue à l'ennoblir et à l'éloigner de ses instincts primaires, car, « *ce qui sauve c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence...* » (Saint-Exupéry 1939 : 53)

Dans cette optique, l'auteur appellerait à une sorte de communion salutaire entre les hommes mais en se défendant d'enfermer ces relations humaines dans un carcan de concepts conventionnels, au risque de réduire l'Homme en individu et de le simplifier de l'universel au particulier. (Estang 1970 : 102) Il défend les universaux que l'Homme a perdus de vue, tels la fraternité ; « *puisque'on est frère en quelque chose et non frère tout court...* », cette même fraternité prend racine dans le sacrifice, celui du don de soi qui dépasse le simple individu : « *elle se noue dans le seul sacrifice. Elle se noue dans le don commun à plus vaste que soi.* » (Estang 1970 : 102)

L'œuvre de Saint-Exupéry a évolué dans un contexte littéraire, politique et social assez particulier. Les valeurs défendues sont une affirmation de l'individu, de sa dignité et de sa liberté et constituent un pied de nez aux systèmes qui visent à asservir l'homme. Avec *Courrier sud* (1928), Saint-Exupéry inaugure le sujet de l'homme qui, mue par l'idéal de l'absolu, ne trouve son bonheur que dans l'accomplissement de l'action. Le ton « *philosophique et poétique* »<sup>1</sup> ajoute à l'histoire sa dimension romantique sous le thème de la passion amoureuse dans un contexte tragique et dont le protagoniste est un aviateur solitaire et désespéré. *Vol de nuit* (1931) reprend à nouveau la vie et le contexte des aviateurs et les lecteurs identifient la dimension autobiographique du roman en reconnaissant beaucoup de traits de Saint-Exupéry dans le héros. Ce roman est particulier dans le sens où son auteur développe des thèmes à dimension philosophiques, comme celui de la « *mystique du devoir* »<sup>2</sup>. En 1936, le pilote-écrivain entame son projet de *Citadelle. Terre des hommes* (1939), recueil d'expériences de l'aviateur, tient sa genèse des reportages et des articles que Saint-Exupéry avaient effectués et publiés dans les années 1930. Ce livre, mêlant expérience professionnelle et personnelle, révèle le côté penseur de l'aviateur et rend compte de ses méditations dans le désert. Les thèmes développés s'articulent autour de la question de l'homme et tout ce qui le constitue. *Pilote de guerre* (1942) est d'abord publié aux Etats-Unis sous le titre *Flight to Arras* et raconte la déroute de 1940 à travers le récit d'une mission effectuée dans le ciel du nord de la France. La même année, le roman paraît en France avec une phrase censurée : « *Hitler est un idiot* », mais sera interdit en 1943 à la demande de l'Allemagne nazie. *Le Petit Prince* (1943), conte philosophique, mêle à la fois fiction et réalité et baigne dans une atmosphère tendre et innocente. L'aviateur, tombé en panne quelque part dans le désert, retrouve, grâce au petit prince, l'innocence de l'enfant qu'il n'a jamais cessé de vouloir être. L'auteur nous livre ses méditations et pensées à travers les thèmes qui lui sont chers, tels l'amitié, la fraternité et le sens de l'existence, et transmet des enseignements par le biais de personnages singuliers, visiblement libérés des angoisses existentielles qui pèsent sur les héros de ses autres romans. Quant à *Citadelle* (1948), œuvre posthume, elle se révèle comme un recueil de

---

<sup>1</sup> MONTENOT Jean (2009), « *Courrier Sud. Le mythe d'Orphée et d'Eurydice revisité* », In *Lire, hors-série, Saint-Exupéry*, n°9, Groupe Express Roularta, p. 70

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 72

méditations mûries au désert « *sur l'origine et l'avenir de nos sociétés* »<sup>1</sup>, sur l'Homme et sa place dans l'univers infini, sous forme tantôt de dialogue entre un père, seigneur berbère et son fils Grand Caïd et tantôt de soliloque intérieur. Ces œuvres, aussi différentes qu'elles puissent paraître, confluent vers un point culminant, celui de l'homme et des questions existentielles dans un contexte gangréné par la guerre et le despotisme. Les écrivains se liguent contre les systèmes totalitaires en place et dénoncent, chacun à sa façon, la politique destructive de l'homme :

Le rejet du totalitarisme s'inscrit ainsi dans une perspective temporelle. Il s'appuie sur une tradition identitaire solide, se renforce de quelques penseurs indépendants, d'une ouverture même partielle sur l'étranger et d'attentes liées au futur<sup>2</sup>. (Gautier 2006 : 10)

L'œuvre de Saint-Exupéry participe d'une grande « *fresque sur la violence, la rébellion et la liberté.* » (Gautier 2006 : 10). Sa disparition va donner naissance à un mythe autour de l'écrivain-aviateur et permettre d'ériger l'action comme thème primordial au même titre que l'humanisme, la morale et l'héroïsme. Cette omniprésence des valeurs a engendré la légende de Saint-Exupéry, car « *sa vie après n'avoir été que la caution de son œuvre, va finir par éclipser celle-ci totalement.* »<sup>3</sup>

Autour de Saint-Exupéry, s'est édifié un véritable mythe suite à sa vie quelque peu singulière et sa mort demeurée mystérieuse. La légende de Saint-Exupéry s'est formée, à notre sens, à l'aune de ses deux métiers qu'il a su conjuguer l'un à l'autre mettant ainsi en valeur leur complémentarité et faisant de lui une figure mythique, car « *Le mythe naît au premier chef de l'adéquation entre la vie et l'œuvre.* » (Gautier 2006 : 55). Son œuvre s'enracine dans une véritable sphère héroïque engagée d'où la « *mythification* » de l'auteur qui a su concilier entre « *action* » et « *écriture* » (Gautier 2006 : 55). Ainsi, « *L'action, l'écriture et l'engagement politique* » vont être le point d'ancrage du mythe exupérien et les thèmes développés dans son œuvre vont contribuer à « *entretenir le culte.* » (Gautier 2006 : 56)

---

<sup>1</sup> DELAROCHE Philippe (2009), « *Citadelle. Œuvre posthume et testamentaire* », In *Lire, hors-série, Saint-Exupéry*, n°9, Groupe Express Roularta, p. 81

<sup>2</sup> GAUTIER Brigitte (2006), *Un humanisme subversif, lectures polonaises de Camus, Malraux et Saint-Exupéry*, Paris, l'Harmattan.

<sup>3</sup> VERCIER Bruno et al (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 9

La critique littéraire polonaise, fascinée du reste par Saint-Exupéry, le rapproche de l'écrivain Joseph Conrad<sup>1</sup> par son « *héroïsme* » exacerbé et son œuvre qui a su confronter deux mondes parallèles, aux antipodes l'un de l'autre, celui de la réalité et de la fiction. Dans ce contexte : « *La disparition en mission de Saint-Exupéry prend un accent symbolique, puisqu'il 'est allé retrouver Le Petit Prince'* » affirmeront certains. (Gautier 2006 : 57) Le rapprochement entre l'homme de Saint-Exupéry et son personnage-enfant le jette d'emblée dans la sphère mythique d'un écrivain incarnant le chevalier des temps modernes « *qui a troqué le cheval contre l'avion* » (Gautier 2006 : 57). L'écriture devient pour lui non plus une aventure, mais un engagement qui place l'héroïsme et l'humanisme au cœur de l'action, celle-ci « *se place au service des valeurs et au service des autres, elle est donc ennoblie.* » (Brigitte Gautier 2006 : 58) *Citadelle* nous fait découvrir une écriture d'un autre genre. L'avion a été remplacé par une bâtisse de forme *circumvulaire*, le pilote devient un seigneur berbère, chef de tribu et garant de la demeure *sacrée*. Bien que l'œuvre soit inachevée, - notons qu'il a bien été difficile de rassembler cette œuvre et de lui donner sa forme d'aujourd'hui, car l'auteur lui-même l'avait laissée inachevée -, nous arrivons à déceler un certain ordre et une certaine harmonie dans le texte. Le protagoniste montre un désir d'absolu qu'il veut cristalliser chez les hommes par le biais de son fils. En outre, les thèmes abordés dans cette œuvre reprennent tous ceux évoqués auparavant dans ses textes, mais insufflent un vent nouveau, celui mystique et « *testamentaire* »<sup>2</sup>. Indépendamment de la puissance (ou la tyrannie apparente) du personnage-chef, l'œuvre illustre, sous des formes variées de paraboles, les inquiétudes de nombreux auteurs contemporains à Saint-Exupéry, des préoccupations universelles. Le plus intéressant à notre sens dans *Citadelle*, c'est la somme de la pensée de l'auteur où y est mis l'accent sur sa philosophie dans un contexte historique et politique. L'œuvre est une réflexion profonde sur l'Homme, et tout ce qui tourne autour de lui, car ce dernier, pour l'auteur, est coupable d'avoir égaré son âme pour assouvir ses besoins primaires : le pouvoir,

---

<sup>1</sup> Conrad Joseph (1857-1924), écrivain d'expression anglaise d'origine polonaise. Appartenant à la noblesse polonaise, qualifié de « Kipling des mers du Sud », Conrad laisse une œuvre considérable d'aventure et pittoresque, mais au-delà, il y traite de thèmes tels que l'infinie solitude de l'homme exacerbée par le mal, mais aussi de la solidarité des hommes et le thème de la générosité comme fondement primordial du salut individuel.

<sup>2</sup> DELAROCHE Philippe (2009), « *Citadelle. Œuvre posthume et testamentaire* », In *Lire, hors-série, Saint-Exupéry*, n°9, Groupe Express Roularta, p. 81

l'argent. Il est en outre perçu comme l'artisan de son propre malheur et celui du monde.

Cette œuvre s'incarne donc dans une perspective philosophique d'autant que sa réflexion s'articule autour des notions abstraites de l'être, de l'existence, de la mort. Le désert de Saint-Exupéry a vu s'y constituer des thèmes fondateurs de sa pensée : action, responsabilité, solidarité, amitié, héroïsme. Ces mêmes thèmes convergent tous vers un point prépondérant, celui de l'homme au cœur de la réflexion. L'homme, selon le penseur, se définit par rapport à ses actes, ses expériences ; ces derniers l'inscrivent dans l'échelle des valeurs, enrichissent sa mémoire et lui permettent de mériter le statut d'homme. Saint-Exupéry subsume l'homme dans l'échelle de la civilisation, il est le maillon d'une chaîne : s'il acquiert des leçons et des expériences au cours de sa vie, c'est bien pour les transmettre à ses descendants et leur octroyer une conscience et « *le bagage si lentement accumulé au cours des siècles* » (Saint-Exupéry 1939 : 178). Les hommes qui jalonnent ses textes sont de toutes catégories confondues, des esclaves, des Maures, ses amis et ses camarades aviateurs, une vieille paysanne, un seigneur berbère, des mendiants, des enfants, etc. Sans doute pour que chacun donne de son *sens* à la civilisation et c'est ainsi que la lignée se constitue et que « *notre maison se fait plus humaine* », dira l'auteur. (Saint-Exupéry 1939 : 51) De cette façon, « *l'homme est responsable d'un héritage et donne ainsi un sens à sa condition – Etude sur Terre des hommes – p.78* »<sup>1</sup>. Son métier ainsi que son avion ont été le fil conducteur de la chaîne humaine, cette même chaîne qui pousse les hommes à communiquer entre eux et inscrit son œuvre d'ores et déjà sous le grand thème de l'union. L'homme ne peut pas se définir de manière individuelle, selon la pensée de Saint-Exupéry, il fait partie d'une collectivité et c'est par celle-ci qu'il doit se définir, car « *les scènes les plus fortes sont des moments privilégiés qui fondent le sentiment d'appartenance à une communauté* ». L'écrivain dira dans ce sens, dès les premières pages de *Terre des hommes* : « *Il faut bien tenter de se rejoindre. Il faut bien essayer de communiquer.* » (Saint-Exupéry 1939 : 10). Ce besoin permanent de s'unir à son prochain, ne serait-ce que par les mots, voire les gestes, ne peut que provenir d'un profond sentiment de solitude, longtemps vécu, par son métier et ses multiples

---

<sup>1</sup> BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p. 79

voyages, notamment dans le désert. Ainsi, le cheminement personnel de l'homme se fait en dehors d'une communauté tout en créant constamment des liens, car l'on ne peut se sentir accompli que lorsqu'on se sent utile. Utile à une communauté, utile aux hommes. Bark, un des personnages de *Terre des hommes* était esclave des Maures, une fois libre, il ne se sentait pas encore accompli tant que plus personne n'avait besoin de lui, tant qu'il n'avait plus de liens avec les hommes.

Alors, comme un enfant passait, Bark lui caressa doucement la joue. L'enfant sourit. (...) Et cet enfant réveilla Bark, et Bark se devina un peu plus important sur terre, à cause d'un enfant faible qui lui avait dû de sourire. (Saint-Exupéry 1939 : 106)

Voici qu'un premier lien a été créé, avec un enfant, et qui lui a redonné le goût de sourire, de marcher, d'acheter des « *présents* », en un mot, de vivre. En se mettant à jouer au père Noël dans les rues de la ville d'Agadir, il s'est enfin senti responsable d'une mission, celle d'égayer les enfants, comme quand il fut un temps où il était responsable de ses brebis, car « *il éprouvait, comme on éprouve une faim profonde, le besoin d'être un homme parmi les hommes, lié aux hommes.* » (Saint-Exupéry 1939 : 107). Tout comme les pilotes se sentent responsables du courrier qu'ils transportent, Saint-Exupéry se sent responsable des hommes dont il parle et à qui il transmet sa pensée, car pour lui, « *être homme, c'est précisément être responsable.* » (Saint-Exupéry 1939 : 47) Dans *Le Petit Prince*, un premier lien s'est constitué dès que l'enfant est apparu devant le pilote, en plein milieu du désert, « *à mille milles de toute région habitée...* » (Saint-Exupéry 1943 : 14) Une amitié spontanée s'engagea alors entre les deux personnages et ce fut le début d'une aventure singulière. Tout le conte est jalonné par des liens qui en font sa particularité ; des liens de l'enfant avec chacun des habitants des sept planètes dont la Terre : le roi, le vaniteux, le buveur, le businessman, l'allumeur de réverbères, le géographe et enfin le pilote, le renard et le serpent, habitants de la septième planète qui est la Terre, dont il fit la connaissance et avec qui il noua des liens profonds. Le renard apprend à l'enfant les concepts de l'appriivoisement et la responsabilité, et le pilote apprend de l'enfant que *l'essentiel était invisible pour les yeux.*

Le Grand Caïd quant à lui, s'occupe à inculquer à ses hommes le sens du devoir, mais il leur *impose* d'abord de « *devenir autre et plus détendu et plus clair et plus généreux et plus fervent...* » (Saint-Exupéry 1948 : 78), il cherche, à travers cela, montrer la voie de l'union à soi d'abord, et après à celle des autres. Il n'est pas dupe quant aux objets des *litiges* entre les hommes, mais il fait montre d'une grande sagesse en regardant au-delà de ces discordes, croyant encore à la noblesse de l'homme qui, selon lui, peut aisément se détacher des biens matériels de la vie. Son projet est celui-là même de « *fonder la noblesse de [ses] guerriers* » (Saint-Exupéry 1948 : 79) afin de les amener à découvrir un *sens* à leur existence. Le Caïd découvre à son tour *l'essentiel* au fil de ses promenades et lui-même en fait l'expérience du *sens* des liens aux autres lorsqu'il rencontre, sur le chemin de la méditation, *une petite fille en larmes...*

Mais, ce soir, *raconte-t-il*, en me promenant dans le désert de mon amour, j'ai rencontré une petite fille en larmes. J'ai renversé sa tête pour lire dans ses yeux. Et son chagrin m'a ébloui. Si je refuse, Seigneur, de le connaître, je refuse une part du monde et n'ai point achevé mon œuvre. Ce n'est pas que je me détourne de mes grands buts, mais que cette petite fille soit consolée ! Car alors seulement le monde va bien. Elle est aussi signe du monde. (Saint-Exupéry 1948 : 79-80)

Le Caïd ne se sentira pas accompli tant qu'il n'aura pas *lu* son chagrin... Il ne cherche pas seulement à savoir mais sentir ce qu'elle ressent, vivre sa douleur au risque de se détourner un instant de sa grande mission. Sa sagesse lui dévoile que l'individu, quelle que soit sa place dans le monde, reste important car il est partie intégrante de l'univers ; il est indispensable à la vie, car il *est signe du monde*.

L'intérêt de Saint-Exupéry pour l'homme est exacerbé par son isolement. Plus il s'éloigne de son semblable plus il réfléchit pour lui, par lui et à travers lui. Cet humanisme se présente sous différents motifs existentiels que les philosophes renferment dans des concepts, à savoir : un humanisme laïque, tragique, héroïque (Gautier 2006 : 89) en ce sens que l'œuvre de Saint-Exupéry est une fusion entre l'homme et son action :

L'homme de l'humanisme est celui qui n'entend plus recevoir ses normes et ses lois ni de la nature des choses, ni de Dieu, mais qui prétend les fonder lui-même à partir de sa raison et de sa volonté. (Gautier 2006 : 89)

Cette vision philosophique de l'humanisme entend bien se constituer comme une perspective moderne aux fondements de base de l'humanisme *classique* et offrir aux hommes une représentation d'un nouvel humanisme, loin des angoisses du monde d'alors, fondée sur l'action et les liens sacrés humains. Ainsi, Saint-Exupéry à travers son œuvre, rend compte d'une nouvelle attitude que l'Homme devra adopter pour dépasser les angoisses d'un présent précaire et d'un avenir incertain. L'Homme ne doit plus chercher à exister seulement, mais *agir* aussi et surtout, c'est là qu'il acquiert une valeur essentielle et atteint ce vers quoi il tend : l'accomplissement de soi. La grande Œuvre, au sens de l'auteur, doit devenir l'axe central de sa vie, œuvrer pour le bien d'autrui, œuvrer pour l'humanité entière, œuvrer pour son propre bien-être pour que puissent se régénérer les valeurs existentielles et entrer dans une nouvelle ère, celle de l'accomplissement d'une nouvelle civilisation plus humaine.

Pour Saint-Exupéry, quel que soit le *système* établi dans une communauté, quand l'homme est accompli, il ne peut perdre son intégrité quand bien même l'homme aurait à subir les pires affres, il suffit qu'intérieurement il préserve sa dignité et sa liberté, ainsi : « *ni l'extrême dénuement ni un destin hostile* » ne sont en mesure de rabaisser de la valeur de l'homme. (Gautier 2006 : 91) A son sens, seuls les actes de l'individu le définissent en tant que tel et l'ennoblissent. Ses anecdotes à propos de ses camarades, ses amis, ses propres expériences ou même des étrangers qu'il rencontrait entre deux escales ont scellé à jamais les liens de la chaîne humaine. Quand il est forcé d'atterrir dans le désert de Lybie en 1935, à deux cents kilomètres du Caire avec son mécanicien Prévot, Saint-Exupéry vivra une expérience unique qu'il rapportera plus tard dans l'avant-dernier chapitre de *Terre des hommes*. Sa longue marche dans le désert sera pour lui le prétexte à une profonde réflexion centrée sur l'homme et la terre qui le porte.

On croit que l'homme peut s'en aller droit devant soi, *dira-t-il quand il sera submergé par la soif*. On croit que l'homme est libre...On ne voit pas la corde qui le rattache au puits, qui le

rattache, comme un cordon ombilical, au ventre de la terre. S'il fait un pas de plus, il meurt. (Saint-Exupéry 1939 : 150-151)

Cette terre hostile et salvatrice à la fois, l'homme y est profondément ancré, et c'est la solitude que renferme cette même terre qui lui révèle que « *dans les villes, il n'y a plus de vie humaine.* » (Saint-Exupéry 1939 : 151) La révélation se fait plus intense quand il rencontre les hommes qui vont lui sauver la vie. Un autre lien vient de se nouer, entre les naufragés et le bédouin, à travers un seul geste, un seul regard, « *un quart de tour...* » :

A la seconde même où il se présentera de face, tout sera accompli. A la seconde même où il regardera vers nous, il aura déjà effacé en nous la soif, la mort et les mirages. Il a amorcé un quart de tour qui, déjà, change le monde. (Saint-Exupéry 1939 : 157)

L'anaphore est lourde de sens, elle produit l'effet d'un accomplissement immédiat d'une destinée, elle inscrit l'homme dans la sphère du sacré par l'acte solennel du regard. Nous voici face à une mystique de l'action qui met encore une fois l'homme au centre de toute chose et de toute considération. Cet homme qui le sauve, par son geste s'est fondu dans l'éternité en lui révélant une *Vérité* : « *Tu es l'Homme et tu m'apparais avec le visage de tous les hommes à la fois.* » (Saint-Exupéry 1939 : 159)

L'Homme dans toute sa splendeur, celui-là que glorifie le penseur est l'Homme qui ne s'abaisse pas aux considérations ethniques, culturelles ou même culturelles, il s'engage dans l'action pour sauver son semblable : « *Il n'y a plus ici ni races, ni langages, ni divisions... Il y a ce nomade pauvre qui a posé sur nos épaules des mains d'archange.* » (Saint-Exupéry 1939 : 158) Un lien fraternel est noué entre le naufragé et le bédouin par un seul regard, et par là même, entre le naufragé et tous les hommes. Il y a comme un pacte solennel tacite qui se conclut ; avoir une éternelle reconnaissance envers ces hommes du désert : « *Tu es le frère bien-aimé. Et à mon tour, je te reconnaîtrai dans tous les hommes.* » (Saint-Exupéry 1939 : 159)

En transportant le courrier malgré le danger constant auquel il s'expose, Saint-Exupéry ainsi se place « *au service des autres* » en se constituant « *comme un trait d'union* » entre les hommes. (Gautier 2006 : 92) Ainsi, pas à pas, l'écrivain-aviateur participe à

la construction de l'édifice humain en y apportant sa contribution à travers l'écriture, la pensée, les actions, pour tenter de détourner cette « *angoisse existentielle* » qui submerge l'homme et qui se répercute sur son œuvre en l'amenant à créer des personnages issus de sa propre expérience, qui véhiculent ses préoccupations, en perpétuelle quête de *sens* et de valeurs sacrées. C'est ainsi que d'une œuvre littéraire, l'auteur a basculé vers l'œuvre philosophique avec *Citadelle*. Son style particulier est rapproché de la « *Bible ou d'Ainsi parlait Zarathoustra, de Nietzsche.* » (Gautier 2006 : 93) L'œuvre met en valeur une société différente (orientale, musulmane), avec un système de valeurs différent, et dont le chef est perçu comme autoritaire et despotique, mais sous ses dehors de dictateur, il œuvre pour faire régner l'ordre et la fraternité humaine. L'humanisme de Saint-Exupéry est imprégné de rêve et d'innocence, il emprunte en effet à l'enfant son monde « *de l'enfance, le paradis perdu de l'innocence et de la naïveté.* » (Gautier 2006 : 110). Les personnages exupériens « *incarnent l'aspiration au rêve, la rupture avec le quotidien et l'idée que le monde peut être plus plaisant dans les nuages, le désert ou sur une autre planète.* » (Gautier 2006 : 110).

Saint-Exupéry recherche à des valeurs aussi simples que profondes. Il prône un retour aux valeurs humaines intrinsèques qui fondent l'individu dans son essence même, des valeurs spirituelles qui l'aident à se construire et à agir en faveur d'autrui. La responsabilité s'affiche comme thème central dans toute son œuvre, de *Courrier sud* à *Citadelle*. Tous ses personnages évoluent dans ce sens, la dignité est également un motif primordial qui constitue un point d'ancrage à l'humanisme exupérien, la liberté, élément fondamental de la pensée humaniste, se révèle en complémentarité avec la responsabilité et la dignité. Mais pour le seigneur berbère, la liberté ne se donne pas, mais se gagne après une longue quête. Ainsi, l'homme ne sera totalement libre que quand il se sera défait des servitudes matérielles et morales qui l'avalissent : « *Vous ne naîtrez que de l'œuvre véritable à réaliser, car celle-là vous drainera puisqu'elle ne vous servira plus et vous contraindra de la servir.* » (Saint-Exupéry 1948 : 100), dira-t-il à ses architectes pour leur apprendre à construire leur âme et leur cœur, à avoir des aspirations spirituelles, à méditer dans le silence de leur cœur à la recherche d'abord de la grandeur morale avant la gloire. « *Car, comment naîtrait-il de grands architectes*

à l'occasion d'ouvrages sans grandeur ? » (Saint-Exupéry 1948 : 100), s'interroge-t-il.

Saint-Exupéry n'a pas cessé de célébrer l'Homme dans son œuvre, dans toutes ses différences, sociales, raciales, culturelles, géographiques et même religieuses ; il a contribué à le définir et à le mettre au centre de sa pensée, à continuer de croire en lui malgré toutes ses désillusions. Il appelle cet Homme à prendre sa vie en main tout en rayonnant optimiste, en œuvrant avec sa communauté, à construire un *empire*. Dans *Citadelle*, le seigneur berbère initie son fils et son peuple, sous forme de bréviaire, à la manière de bâtir cet édifice, à la fois moral et réel :

N'invente point d'empire où tout soit parfait. Car le bon goût est vertu de gardien de musée. Et si tu méprises le mauvais goût tu n'auras ni peinture, ni danse, ni palais, ni jardins. Tu auras fait le dégoûté par crainte du travail malpropre de la terre. Tu en seras privé par le vide de ta perfection. Invente un empire où simplement tout soit fervent. (Saint-Exupéry 1948 : 254)

En mettant encore une fois l'action au centre de sa pensée, le locuteur rassemble, sur un ton sentencieux, l'engagement individuel de continuer à œuvrer en dépassant tous les obstacles, au profit d'une collectivité tourmentée, insatisfaite et toujours à la recherche de nouvelles terres à conquérir ; la mystique de l'action, un concept qui le caractérise tant et qui traduit son œuvre romanesque. Cette action, à son sens, ne doit pas être entachée par des considérations autres que morales ; l'homme doit construire un empire qui ait valeur spirituelle avant tout. Peu importe la conception esthétique de la bâtisse, ce qui vaut c'est la mysticité qui en découle et qui sera à l'image de l'individu accompli. Ainsi, de son expérience personnelle, de ses méditations au milieu du désert aussi bien concret qu'abstrait, physique et moral, Saint-Exupéry aboutit à reconvertir cette réalité en pensée qui se veut, vraisemblablement universelle.

## ***II.2 De l'expérience personnelle à la pensée universelle***

Pour Saint-Exupéry, les principes humanistes traditionnels ont été biaisés, voire oubliés dans un contexte tel que celui de l'époque, où les aspirations matérielles ont emboîté le pas à celles morales et spirituelles. L'Homme a plus que jamais besoin de fonder des « *relations humaines* », pour son propre équilibre, pour d'une part, restituer son humanité, et d'autre part pour l'accomplissement d'un destin commun. L'homme doit aller vers l'homme et dépasser son regard individualiste pour exhumer les principes qui fondaient l'humanité : le courage, la solidarité, la responsabilité. A travers son œuvre, il tend vers des idéaux qui peuvent sembler parfois naïfs, mais qui cependant, appellent fortement à la création d'une nouvelle communauté, non pas de surhomme, mais plutôt d'une civilisation humaniste qui prétend [exclusivement] « *éclairer* » et « *perpétuer la primauté de l'Homme sur l'individu* ». (Saint-Exupéry 1942 : 229) C'est donc vers un dépassement de soi que tend la pensée humaniste exupérienne, et peu importe le chemin à suivre pour y arriver – s'inspirer d'un modèle ou en créer un, suivre la voie de la religion ou s'en éloigner – le plus important est « *la solidité d'une assise et [...] la justification des valeurs sur quoi et avec quoi l'on construit* ». (Estang 1970 : 92)

Toutes les formes d'humanisme se valent, en vertu des principes de « *foi, d'espérance et de charité* » (Estang 1970 : 92) qui doivent être le fil conducteur de cet idéal. « *Nous avons goûté aux heures de miracle, une certaine qualité des relations humaines : là est pour nous la vérité.* » écrit Saint-Exupéry dans *Terre des hommes*.

Saint-Exupéry a toujours défendu les principes d'un héroïsme non centré sur les vieux poncifs, mais sur une sorte d'héroïsme spirituel situé autour de l'action concrète et l'aventure intérieure. Il avait de tous temps axé sa réflexion autour de cet « *idéalisme* » et refusé, « *dans une interrogation existentielle* », ce que certains désignent par « *l'intellectualisme pur* » (Estang 1970 : 92). A notre sens, il est loin d'être l'écrivain naïf et moralisateur que ses détracteurs ont maintes fois vu en lui ; au contraire, il prône le sens non de l'action mais « *dans l'action* ». Trouver un sens à tout ce que l'on entreprend afin d'atteindre une valeur noble, tel est le combat de l'auteur de *Citadelle*, « *Si tu veux comprendre le mot de bonheur, il faut l'entendre comme récompense et non comme but* » dira-t-il.

Anna Bukowska, dans son ouvrage intitulé *Saint-Exupéry ou les paradoxes de l'humanisme*<sup>1</sup>, voit dans l'œuvre de Saint-Exupéry des traces de « *l'influence nietzschéenne* » (Gautier 2006 : 111) visibles à travers ses personnages présentés comme des héros qui font de leur métier une priorité au-delà de toute autre considération. La mort n'est plus un obstacle à l'accomplissement du devoir, celui-ci revêtant une connotation sacrée et l'engagement absolu devient de ce fait un héroïsme qui « *préserve le héros du doute, du néant, de l'absurde* » (Gautier 2006 : 111) et ainsi aboutira au sens de la vie. Le philosophe tchèque Jan Patočka, dans l'un de ses *Essais hérétiques*, résume en ces termes cette vision :

L'homme ne peut vivre sans sens, sans un sens total et absolu. Cela veut dire : il ne peut pas vivre dans l'incertitude du non-sens. Mais cela signifie-t-il qu'il ne puisse pas vivre à l'intérieur d'un sens recherché et problématique ? (In Gautier 2006 : 115)

Dans *Terre des hommes* l'auteur fonde la notion de *sens* dans le « *nœud de relations* » qu'il cherche perpétuellement à établir entre les hommes à travers ses pensées humanistes et les thèmes qui lui incombent ; il prône la solidarité, la responsabilité, l'engagement, cependant en les fondant dans une topique mystique et les rapprochant aux motifs religieux tels que le sacrifice, la contemplation, la retraite, le mystère, le néant à travers ses aphorismes au rythme d'un refrain liturgique : « *Par le mouvement de son seul buste, par la promenade de son seul regard, il crée la vie, et il me paraît semblable à un dieu...* », ou encore à travers la comparaison de l'homme à une divinité : « *C'est un miracle... Il marche vers nous sur le sable, comme un dieu sur la mer...* » (Saint-Exupéry 1939 : 157)

Par ce geste noble et majestueux, selon l'auteur, il se réconcilie avec tous les hommes et semble refléter une lueur d'espoir quant à l'avenir de sa communauté. A travers cette relation établie subtilement entre deux êtres totalement étrangers l'un de l'autre, Saint-Exupéry a saisi, à ce moment de communion avec la mort, la grandeur absolue de l'homme. Dans cet univers en déperdition, dans un instant de désespoir insensé, voilà que la présence d'un *dieu* se manifeste dans, par et à travers les hommes du

---

<sup>1</sup> BUKOWSKA Anna (1968), *Saint-Exupéry ou les paradoxes de l'humanisme*, PIW In GAUTIER Brigitte (2006) : p. 111

désert. L'homme est confronté à lui-même dans l'immensité infinie du désert et est poussé à observer, dans un regard de recul, sa place dans l'édifice universel.

Pour Bukowska, l'auteur-aviateur cherchait à [créer] « *plutôt l'antidote à la maladie du siècle – il souhaitait uniquement sauver ce qui était l'acquis le plus précieux de l'humanisme.* » (Gautier 2006 : 112) Son œuvre, à notre sens, se présente comme un manifeste des valeurs spirituelles à travers lesquelles il prône le dépassement de soi pour participer à « *l'édification de la civilisation* » (Gautier 2006 : 114) La solitude et l'homme lui permettront de trouver un *sens* à la vie. L'œuvre de Saint-Exupéry laisse plus de place à la réflexion qu'à la narration elle-même. Ses personnages s'arrangent toujours pour se retrouver seuls face à eux-mêmes. La religion, - ou plus précisément le dogme - est exclue de l'œuvre, mais l'idée d'une transcendance y est toujours latente. « *C'est le Dieu des philosophes et des savants, un postulat qui organise l'œuvre.* » (Gautier 2006 : 115) diront d'aucuns. Il invoque le divin avec une sorte de détachement résolu à croire en une puissance suprême qui régit le monde, mais loin des consécration dogmatiques. Son *Dieu* à lui ne se révèle pas aisément au simple mortel, l'homme doit entrer dans une profonde communion avec son être et apprendre à déchiffrer « *un signe qui ait valeur de confiance même obscure...* » (Estang 1970 : 162)

... je n'avais point touché Dieu mais un dieu qui se laisse toucher n'est plus un dieu. Ni s'il obéit à la prière. Et pour la première fois, je devinais que la grandeur de la prière réside d'abord en ce qu'il n'y est point répondu et que n'entre point dans cet échange la laideur d'un commerce. (Saint-Exupéry 1948 : 204)

La sacralité divine réside dans cette quête perpétuelle des valeurs intrinsèques qui ne s'acquièrent pas gracieusement à travers de simples prières dictées par le dogme, pour le seigneur berbère, ce *Dieu* auquel il croit, est infiniment Grand, trop Grand pour que les hommes le réduisent à un comptable des bons actes. Pour lui, « *... l'apprentissage de la prière est l'apprentissage du silence...* » qui se révèle une ascèse menant à l'éducation de son être pour apprendre à œuvrer « *là seulement où il n'est plus de don à attendre...* » (Saint-Exupéry 1948 : 204). Il apparaît donc que l'œuvre est imprégnée de principes humanistes fondamentaux qui se transmutent en valeurs mystiques à

travers les motifs spirituels qui en découlent, à savoir le silence méditatif, la prière, le divin, le sacré, le silence ascétique, la contemplation, le miracle de la vie, la solitude, le sacrifice ou même la mort. *Citadelle* « se présente comme une réflexion mystique sur l'homme, cet inconnu, qu'il faut sauver en trouvant un ciment qui l'unisse aux autres, à l'instar du christianisme à une époque. » (Gautier 2006 : 118)

Saint-Exupéry aurait une « conception vitaliste de la vie », son humanisme montre que l'homme ne doit pas conquérir mais plutôt s'adapter à la nature, il ne doit pas essayer de maîtriser les éléments ni de les dominer mais seulement les contempler. Pour lui, l'homme est un noyau appartenant à l'ensemble de la vie (théorie qu'il tire des acquis de la thermodynamique), il n'est plus « sujet » mais « objet de l'action des lois de la vie. L'individu n'est qu'un maillon dans la perpétuation de l'espèce ». (Gautier 2006 : 118) Certains critiques voient en Saint-Exupéry un « agnostique » qui refuse d'enfermer son esprit dans le carcan de la distinction antinomique des conceptions morales du bien et du mal, de la vérité et du mensonge. (Gautier 2006 : 118) Pour notre part, nous estimons que Saint-Exupéry ne prétend pas connaître les secrets de l'univers, mais pense pouvoir s'adapter aux composants existentiels. Il tend, à notre sens, vers une certaine connaissance métaphysique à travers les questionnements qu'il pose, mais ne peut aboutir à des réponses au risque de se substituer à ce Dieu qu'il recherche. C'est dans ce sens qu'il est un mystique qui doute, s'interroge, hésite, pense, mais n'affirme jamais. Pour certains critiques, Saint-Exupéry est un « poète et penseur » qui « aborde la philosophie de l'émergence, de l'homme en train de se faire » perpétuellement. (Gautier 2006 : 118)

Sa réflexion est dirigée vers l'homme et sa situation réelle par rapport au monde et au contexte dans lequel il s'inscrit. Selon l'écrivain, cette époque est celle d'une génération gangrénée par l'industrialisation et les guerres qui dévorent les pensées profondes et assassinent l'innocence. Le monde part à la dérive et il faut absolument tenter de sauver ce qu'il en reste. L'auteur n'entend pas expliquer une démarche à suivre ou proposer des solutions à des problèmes, mais bien partager des idéaux et secouer les consciences. C'est en quelque sorte un appel de ce désir d'unité qui hante toute son œuvre. Saint-Exupéry, l'homme, l'humaniste, pense que « l'individu doit d'abord fonder son être » (Estang 1970 : 107), principe fondamental de l'union des

hommes qu'il ne cesse de clamer dans son œuvre. La préoccupation essentielle de Saint-Exupéry s'est articulée autour du « *devenir de l'homme* ». Il est une question primordiale qui résume toute sa pensée, et qui rassemble principe humaniste classique et moderne. En effet, les humanistes anciens s'occupaient à chercher une signification à l'homme et se demandaient : « *Qu'est-ce que l'Homme ?* », l'humanisme moderne, celui dont les racines remontent à la philosophie nietzschéenne semble questionner : « *Que peut l'homme ?* », celui de Saint-Exupéry formerait une sorte de « *synthèse* » des deux et demanderait : « *que sera l'Homme ?* » (Estang 1970 : 107). Ainsi, c'est vers l'avenir de l'Homme que regarde le penseur, l'écrivain, l'aviateur, et présente une sorte d'ontologie humaniste qui fonde l'homme à la fois par rapport à son être et à son devenir, ancré dans la sphère éternelle. Au final, les deux postulats de l'humanisme exupérien se rejoignent et se complètent, l'un a besoin de l'autre pour bâtir ce à quoi il tend : l'union des hommes. « *Car ce que tu fondes, en fin de compte, c'est ce vers quoi tu vas d'abord et rien de plus. Tu fondes ce dont tu t'occupes et rien de plus.* » (Saint-Exupéry 1948 : 77)

Ses écrits reflètent à la fois un espoir crédule et une inquiétude immanente quant à l'avenir de sa civilisation. Il manifeste une volonté sans bornes à montrer le chemin à l'homme vers son « *édification* », son « *élévation* » « *au-dessus de lui-même* ». (Estang 1970 : 108) Et c'est par « *la parole* » et l'expérience personnelle que l'écrivain entend s'y prendre. Son écriture, les thèmes qu'il développe, sa pensée, s'inscriront alors dans une signification spirituelle et mystique, car dotés d'une énergie intense et intuitive qui se répandra naturellement au fil du temps. Avant de disparaître, l'aviateur aspirait à « *rendre aux hommes une signification spirituelle* » (*Lettre au général X*, écrite la veille de sa disparition), laquelle signification qu'il voulait partager avec ceux qui arriveraient à voir au-delà d'un simple individu, un Homme. Pour lui, seul le sacrifice peut amener à édifier l'homme : « *Toujours le même mythe...Abandonne, renonce, souffre, lutte, franchis les déserts de la soif, refuse les fontaines, et je te conduirai à l'épanouissement de toi-même.* » (Saint-Exupéry 1953 : 44)

Son idéal insuffle à son expérience un vent nouveau, celui par lequel il a cherché un *sens* à sa vie et à celle de tous les hommes, c'est par l'action que se définit l'Homme,

mais « *c'est l'esprit non la lettre de l'action qui inspire* » son humanisme. (Estang 1970 : 108) Son humanisme vise à atteindre tous les esprits, même ceux qui ont été perturbés par les choses matérielles, il cherche à « *éveiller l'inconnu qui dort dans l'homme et qui n'est autre que lui-même convertible en sa propre grandeur* ». (Estang 1970 : 109) On assiste alors à une construction spirituelle d'une *citadelle* imprenable.

A travers ses personnages, dans toute son œuvre, Saint-Exupéry invite à changer sa propre réalité, bafouée, selon lui, au profit d'un idéal incarné par ce nouvel homme. Le seigneur berbère, maître de la citadelle, entend bien arriver à cette ambition : « *Mais les tentatives de rébellion, je les leur rentre dans la gorge : je forge l'homme* » affirmera-t-il. (Saint-Exupéry 1948 : 25)

Ce que nous qualifions d'humanisme mystique est cette aspiration de Saint-Exupéry à dénoncer ce « *Coran de vérités inébranlables et le fanatisme qui en découle* », et la non-imposition des doctrines et des dogmes. L'homme et son devenir sont au centre de ses réflexions et de ses préoccupations, et sans tomber dans le prosélytisme, il ne cherche pas à imposer un modèle à suivre mais à suggérer des principes, loin de la raison et de la logique, qui s'imprègnent de « *l'intuition et l'imagination* » sur un ton poétique, car « (II) *croi(t) tellement à la vérité de la poésie* » (Saint-Exupéry 1953 : 48)

Les textes de Saint-Exupéry reflètent à la fois, une dimension pérenne et une charge philosophique qui s'inscrivent toutes deux dans une perspective mythologique. Le désert a dépassé, et de loin, dans les textes de l'écrivain-aviateur, sa dimension géographique. En instaurant un climat spirituel, l'auteur a tendu vers un idéal incarné par le mysticisme qui en découle et à travers lequel l'on peut retrouver les valeurs intrinsèques exposées dans toute son œuvre. Tout porte à croire que le mythe du désert se manifeste dans chaque idéal prôné par l'auteur ; l'héroïsme, l'humanisme, l'amitié, la responsabilité, etc. Nous pensons alors que c'est cette mysticité qui les élève au rang de mythe.

Le désert est générateur de cette pensée, il se réitère, géographique ou moral, il est assassin mais aussi salvateur, il est le lieu de la solitude mais du rassemblement, et au-

dessus de tout cela, il est le lieu de la mort et de la re-naissance. Avec cet éternel recommencement, le désert s'inscrit définitivement dans le mythe.

Dans le troisième et dernier chapitre de ce travail, nous nous proposons de rapprocher les traits fondamentaux de l'humanisme exupérien du mysticisme de son écriture et de ses motifs ayant découlé de ses méditations et de ses moments de solitude dans le désert, pour faire valoir sa vision du monde et appuyer l'idée que sa pensée serait génératrice d'une nouvelle forme d'humanisme.

Dans ce contexte, nous ferons un bref rappel de la définition et des principes fondamentaux du mysticisme, nous tenterons ensuite de mettre en exergue les motifs et les thèmes qui s'inscrivent dans cette perspective pour les mettre en relation avec les valeurs défendues par Saint-Exupéry et son écriture que nous pensons, à plus forte raison, baignant dans un profond mysticisme. Cependant, nous tenons à préciser que nous ne cherchons pas à inscrire la pensée de Saint-Exupéry dans le domaine religieux, mais au-delà du religieux, le transcendant, l'immatériel, l'infini.

### ***II.3 Le désert, vecteur d'un humanisme mystique***

Le désert est infini, tous ceux qui l'ont parcouru ont senti son infinitude et compris, religieux ou non, que quelque chose de beaucoup plus grand que l'homme, plus grand que l'univers encore transcendait cet espace et tout ce qui entoure l'homme. Quatorze siècles plus tôt, l'islam avait apporté des réponses à beaucoup d'interrogations quant à cette lumière que les mystiques ressentaient dans le silence du désert. A l'instar de Hamza Ibn Abdel Moutalib, l'oncle paternel du prophète Mohamed (QSSL) qui avait senti profondément la présence divine au moment où il était dans le désert ; il dira dans ce sens : « *Au moment où je sillonnais le désert la nuit, je savais qu'Allah était beaucoup plus Grand pour être enfermé entre quatre murs* », faisant allusion à la Kaâba.

Du désert découlerait donc l'expérience mystique qui n'est autre que « *l'expérience intérieure* », celle de « *l'infini* », telle que définie par Romain Rolland<sup>1</sup>, un « *Sentiment océanique* » qui force l'esprit à contempler le silence et épier le moindre signe de la nature qui nous entrainerait dans un tourbillon spirituel, loin de l'opulence de la vie. Cependant, dans son évolution historique, le mysticisme est un courant issu de l'histoire religieuse qui s'est développé dans les premiers siècles du christianisme, dans la tradition érémitique. Dans sa définition générale, le mysticisme « *se distingue par l'affirmation d'une expérience vécue et intuitive du divin, de l'éternel, de l'infini et trouve à s'incarner dans des courants constitués (quiétisme, illuminisme)* »<sup>2</sup>. A ses débuts, le courant était indissociable de la pratique religieuse et inspira beaucoup d'écrivains dans la tradition orientale. Mais à partir de la renaissance, son évolution a commencé à se faire sentir, avec le développement de l'esprit critique, les hommes ont commencé à prendre de l'indépendance par rapport à la religion. Nous assistons alors, après la Révolution française, à la montée de l'anticléricalisme et la laïcisation qui ont largement contribué à libérer le religieux du dogmatique. D'expérience collective, le mysticisme a pris la forme d'expérience individuelle privilégiant « *une religion du cœur plus intériorisée* »<sup>3</sup>. Ainsi, loin des dogmes, des écrivains du XIXe siècle sont attirés par le mysticisme, en tant qu'attitude, sentiment, plénitude et non en tant que pratique. A l'instar de Balzac qui s'intéresse au mysticisme illuministe, l'on retrouve des traces dans certains de ses romans, tels que *Louis Lambert*, 1832 et *Le Lys dans la vallée*, 1835, s'inspirant des idées mystiques dans les chants de Saint-Martin (*L'homme de désir*, 1790) et de la pensée de Swedenborg (*Séraphita*, 1835). Nerval, dans *Aurélia* (1865) retrace l'épopée d'une descente aux enfers de la folie et une quête mystique. Il s'intéresse aux illuminés du XVIIIe siècle et évoque le « *lien possible entre pensée mystique et dissidence politique* »<sup>4</sup>, dans *Les illuminés ou les précurseurs du socialisme* (1852). Au XIXe siècle, à l'heure où la société (intellectuelle) s'éloigne du religieux, la littérature s'intéresse de près au spirituel :

---

<sup>1</sup> (1866-1944), prix Nobel de littérature en 1915, Romain Rolland est un écrivain français dont la pensée a été révélatrice d'un nouvel humanisme patriotique fondé sur le « pacifisme ». « Ma tâche est de dire ce que je crois juste et humain. »

<sup>2</sup> ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (Dir.) (2010), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, « coll. Quadrige », p. 501

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

Soit parce que le poète affirme avoir une perception intuitive de l'invisible (Hugo : La pente de la rêverie dans *Les feuilles d'automne* (1831), ou *Dieu*, poème inachevé, publié en 1891), soit parce que l'écrivain agnostique défend un « *mysticisme esthétique* »<sup>1</sup>

De l'essence mystique découlera une doctrine philosophique et religieuse appelée l'illuminisme qui véhicule comme principe fondamental que « *la connaissance intérieure de Dieu prime sur toute connaissance rationnelle ou pratique d'un culte officiel* »<sup>2</sup>. Pour les adeptes de l'illuminisme, le monde est un univers de symboles et de forces invisibles que seul l'homme communiant directement avec Dieu peut déceler et déchiffrer. La doctrine tire ses sources de l'Antiquité gnostique et exégétique, occultiste et alchimique mais également de la mystique chrétienne et musulmane soufie de la pure contemplation. Selon les illuminés, l'homme, déchu, doit expier ses fautes pour acquérir une nouvelle spiritualité plus pure, ce qui veut dire qu'il doit s'adonner à un rituel d'initiation, symbolique ou réel, afin de se purifier. Les influences de cette doctrine se feront sentir jusque chez les romantiques qui vont s'intéresser à l'exploration des voies de l'irrationnel. La littérature sera profondément imprégnée de l'illuminisme en empruntant au surnaturel et aux phénomènes paranormaux le cadre de plusieurs romans réalistes, tels que *La peau de chagrin* (1831) de Balzac. Le roman portera essentiellement sur une réflexion philosophique sur « *la place de l'homme à l'intérieur du cosmos* »<sup>3</sup>. Jules Barbey d'Aureville avec son œuvre intitulée *L'ensorcelée* (1855) consacrée aux puissances dévastatrices de la passion mystique, s'est versé dans l'illuminisme, la fascination pour l'invisible, l'inconnu et le mystérieux. D'autres écrivains ont également rejoint cette lignée du déchiffrement spirituel sensible, tels que Nodier, Aloysius Bertrand, Nerval ou encore Maupassant. Les adeptes de l'illuminisme et du mysticisme pensent que l'univers dissimule des forces mystérieuses et qu'il leur appartient de les saisir et les expliquer, ils soutiennent l'idée qu'entre Dieu et l'homme il n'existe pas d'intermédiaire, mais un lien immanent.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 363

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 364

Le mysticisme est très vite associé à la poésie (par l'abbé Henri Bremond, dans *Prières et poésie*) et défend *La poésie pure* (1926) qui se fonde sur une perception intuitive de l'univers « *inaccessible à la conscience claire* »<sup>1</sup> ; il explique ainsi la fascination de certains écrivains pour une expérience plus personnelle de l'au-delà<sup>2</sup>. (A titre d'exemple : le Durtal de Huysmans dans *En route*, 1895, en dépit de sa méfiance à l'égard de l'Eglise, est finalement amené à Dieu par le chant grégorien et les textes mystiques). Il existe aussi une poésie chrétienne qui tente un dialogue avec le mystère (Jean Grosjean, Jean-Pierre Lemaire, Jean-Claude Renard). Au XXe siècle, la pensée orientale qui mène à l'expérience extatique sans Dieu, est découverte.

La littérature a donc un rôle important dans la survie du mysticisme même s'il s'éloigne parfois radicalement de ses origines religieuses et s'il faudrait peut-être plutôt lui réserver l'expression plus profane d'expérience intérieure ou d'expérience des limites<sup>3</sup>.

Cette expérience, loin d'être une entrave, se révèle comme libératrice d'une vision du monde qui permet à l'homme d'élargir son horizon spirituel et ainsi se détourner des préjugés. A présent, il est question, à notre sens, de trouver un principe existentiel qui permette à l'esprit humain de saisir son *sens*. Ce principe serait, selon Saint-Exupéry, celui d'*unité* qui serait une marche continue vers une transformation des valeurs individuelles en valeurs existentielles et universelles.

Confronté à un monde dont l'avenir est incertain, l'écrivain-aviateur s'est réfugié dans un désert qui fonde ses principes sur une vérité absolue mais innommable car suggérée, voire déductive. Cette vérité devient l'objet d'une quête spirituelle entreprise par l'individu afin de pénétrer l'ésotérisme réservé aux seuls initiés. Pour l'auteur, l'image est plus puissante que la parole, « *Dieu est silence (...) signe de perfection* » et le silence mène à la réflexion et à la découverte, car « *L'image peut à l'infini s'ouvrir à une description, à une inépuisable contemplation.* »<sup>4</sup> Saint-Exupéry entreprend de réfléchir sur la manière à transmettre aux hommes sa pensée, à un langage que tous les

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 501

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> DURAND Gilbert (1994), *L'imaginaire, Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier, p. 6

hommes pourraient comprendre, sur ce qu'il qualifie de « *vent de paroles* » susceptibles d'atteindre les consciences, langage :

Parfois jugé vain et dont il déplore les vicissitudes ; mais il en signale aussi certaines vertus magiques. (...) Comme les surréalistes, il s'attache au frémissement intime et en ce sens on peut parler d'imaginaire lyrique...<sup>1</sup>

Dans son lyrisme, Saint-Exupéry appelle l'homme à s'élever vers un idéal et de bâtir une civilisation nouvelle qui se définirait pour ses actes nobles et non par ses richesses matérielles. L'œuvre ne constitue qu'un prétexte, voire un outil de prise de conscience. La poésie dans son sens traditionnel, accompagne et cache tout à la fois un grand intérêt à la forme essentielle de la pensée humaine. Saint-Exupéry ne disait-il pas dans ses *Carnets* : « *Je crois tellement à la vérité de la poésie* » ?

La lumière de la poésie fait découvrir aux hommes des valeurs qu'ils ignoraient peut-être ou dont ils s'étaient tout simplement détournés. L'homme, selon Saint-Exupéry a perdu toute volonté de s'ennoblir même si de temps à autres « *une illumination soudaine semble parfois faire bifurquer une destinée.* » (Saint-Exupéry 1942 : 67), mais ce même homme a besoin d'un événement, d'une action, d'une « *occasion* », d'un « *terrain favorable* » pour que puisse se révéler en lui une vertu qui le mènera vers l'accomplissement de soi. (Saint-Exupéry 1939 : 191)

Saint-Exupéry, à l'image de ses personnages, a eu à vivre un périple tout le long de sa vie, l'exil a été une fuite délibérée qui l'a mené au sacrifice, vertu qu'il défend solennellement. L'écrivain-aviateur s'est arraché à ses racines pour se sentir « *utile* » à sa communauté et tenter de « *convertir* » celle-ci à une sorte d'« *héroïsme* » des temps modernes et ainsi l'accompagner dans sa quête de *sens* pour échapper, selon lui, à cette réalité bouleversante. Ainsi donc, le sacrifice se révèle comme un élément sacré qui mène à la création de liens entre les hommes.

---

<sup>1</sup> DE GALEMBERT Laurent (2002), *L'idéologie chez Antoine de Saint-Exupéry*, Mémoire de DEA.

## *Vers un humanisme sacrificiel...*

Les textes se présentent comme une « *légende de l'humanité pure* » (Saint-Exupéry 1943 : 7) et glissent dans un monde merveilleux où les « *rêves* » deviennent réalité. Mais à côté de ces *rêves*, il y a comme une altération du peu d'espoir qu'il nourrissait à l'égard de sa « *génération* », selon lui, « *vide de toute substance humaine...* ». Il déplore, dans sa *Lettre au général X*, son époque asservie au matériel, dépourvue de profondeur et la compare à une terre aride et sèche où l'homme « *y meurt de soif* ». Il comprend très vite que le monde est en passe de perdre le dernier rayon de lumière qui lui permet encore de subsister, et appelle à revenir impérativement aux valeurs d'antan pour que l'homme retrouve sa *substance*. Il prône dans son œuvre le respect, le devoir, la tolérance, la responsabilité, l'abnégation qui permettent à l'homme de s'accomplir et se dépasser. Lui-même a sacrifié sa stabilité, son équilibre, sa vie « *ancrée en Terre, terre des arbres et des fleurs, terre de l'enfance, du foyer, du bonheur familial* »<sup>1</sup>, pour la seule édification de l'Homme.

Le désert de Saint-Exupéry est pressenti comme la mémoire de ses expériences vivantes où des valeurs, comme le courage, la responsabilité, l'héroïsme, l'humanisme, y ont été profondément gravées. En « *paysan des escales* », selon sa propre formule, il retrace ses épopées en mettant en avant des héros qui portent, ancré en eux, le sens du devoir et du sacrifice, celui des valeurs « *qui en font des acteurs mus par une force sacrée.* »<sup>2</sup> C'est dans un cheminement spirituel que Saint-Exupéry met l'accent sur le devenir de l'Homme, sur sa place aussi dans l'univers. Il utilise le désert comme espace de méditation et rend compte de son expérience vécue, fondée sur l'homme pour tenter de le persuader d'aller vers cet engagement de la quête de la *Vérité* et ainsi s'accomplir. Mais pour atteindre cette *Vérité*, il faut entrer en communion avec le sacré qui se manifeste à l'homme, et en particulier à l'homme religieux, ou l'*homo religiosus* comme appelé par Mircea Eliade, à travers des signes dont il doit saisir les sens<sup>3</sup>. Dans ce contexte, nous sommes en face d'une expérience

---

<sup>1</sup> BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p. 27

<sup>2</sup> Couliesses, *Les mots du cercle* (2006), *Héroïsme de Saint-Exupéry*, n° 29, Gallimard.

<sup>3</sup> RIES Julien (Dir.) (1992), « *L'homme religieux et le sacré à la lumière du Nouvel Esprit Anthropologique* », In *Traité d'anthropologie du sacré : Les origines & le problème de l'homo religiosus*, vol. 1, Paris, Desclée, p. 346

rendue sacrée par le désert qui revêt une dimension spirituelle et mystique, car espace de méditation et de contemplation, mais non religieuse à proprement dite. Par conséquent, on ne peut pas associer Saint-Exupéry à l'*homo religiosus*, en raison de son éloignement de la religion catholique, par contre ce qui peut être intéressant c'est l'influence de la modernité sur l'expérience du sacré de l'homme et le rôle de sa culture dans ce changement. Le sacré peut-il toujours perdurer dans ces temps modernes ? L'on reconnaît le sacré à travers le vocabulaire et le comportement de l'homme qui en fait l'expérience :

Le sacré est à la fois perçu et vécu comme une médiation significative de la relation de l'homme avec le transcendant, avec le divin, avec Dieu. Cette relation est vécue dans le cadre d'une culture, elle-même fruit de la pensée et du labeur de l'homme<sup>1</sup>.

L'homme religieux, selon Mircea Eliade, alimente ses croyances par des symboles présents dans « *des récits et des gestes* » dans lesquels va se manifester, selon lui, « *une réalité supérieure qui dépasse le monde ordinaire* »<sup>2</sup>. C'est par le biais du symbolisme que l'homme « *transcende* » l'aspect « *temporel* » et s'unit « *au monde invisible* »<sup>3</sup>. L'homme et la nature sont liés par des symboles de différentes essences, tels que les symboles animaliers : le serpent, l'aigle, le crocodile ; végétaux : le palmier et le bananier. Quant aux symboles issus de la création originelle, l'on retrouve l'homme dans son propre corps, et ils se décèlent dans la nature, le soleil, la lune, l'espace, les hauteurs. L'homme religieux appréhende le sacré « *comme une manifestation de puissance, de force, d'efficacité différente de toute puissance d'ordre naturel* »<sup>4</sup>. Dans sa conception traditionnelle, le sacré est associé à la croyance, au profit de la réalité, en une entité supérieure, immuable et transcendantale. Ainsi, l'homme de Saint-Exupéry « *voit dans le sacré une construction humaine – et non un Absolu – permettant à chaque homme de s'élever vers un niveau supérieur* »<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, pp. 21-22

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 346

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 342

<sup>5</sup> DE GALEMBERT Laurent (2006), *Le sacré et son expression chez Antoine de Saint-Exupéry*, Thèse de doctorat.

Mircea Eliade désigne la manifestation du sacré par le terme « *hiérophanie* » qui permet à l'homme de communier avec le « *Transcendant* », à travers « *les symboles* », « *le mythe* » et « *le rituel* »<sup>1</sup>. L'expérience du sacré se dévoile à travers le ton du verbe et son expression, le discours comme systèmes de significations, le rite du geste et des choses. D'après les historiens des religions, un geste aussi insignifiant soit-il, peut devenir sacré quand il s'appuie sur un symbolisme précis dont l'archétype est présent dans la nature ou dans la culture de l'individu, même si le geste n'a pas « *de véritable infrastructure mythique* »<sup>2</sup>. L'eau par exemple symbolise l'humidité, la germination, la fécondité, la vie. Et dans l'aire culturelle négro-africaine, l'eau est un symbolisme de « *la terre considérée comme le réceptacle des restes des ancêtres* »<sup>3</sup>. Ainsi, verser de l'eau par terre devient un geste sacré dans certaines cultures et acquiert de ce fait une conception rituelle.

### *Vers une mysticité de l'humanisme...*

Dans cet esprit, *Citadelle* recèle des paraboles et des motifs qui ont leur ascendant dans le religieux et rendent compte de certaines vérités sur les choses cachées qui ne se manifestent qu'aux seuls initiés. En évoquant une caravane en marche dans le désert qui s'est égarée, le Caïd inscrit d'ores et déjà cet espace avec ses éléments et ses hommes dans la sphère sacrée, car à travers certains signes, il fait allusion à la Genèse et compare tacitement le monde à un « *sable vierge et répandu à la façon d'un talc...* », et dans ce même sable, il a entrepris de « *[relire], après coup, l'histoire de [son] ennemi.* » (Saint-Exupéry 1948 : 101) Ses paroles prennent une intonation grave en expliquant à ses « *généraux* » comment se constitue la chaîne humaine qui ne s'interrompt jamais car en perpétuelle mouvance : « *Sachant qu'un pas est toujours précédé d'un autre pas qui l'autorise et que la chaîne va de chaînon en chaînon sans qu'aucun chaînon puisse jamais manquer.* » (Saint-Exupéry 1948 : 101) En utilisant cette figure de substitution qu'est la métonymie, il remplace l'homme par le pas et par

---

<sup>1</sup> RIES Julien (Dir.) (1992), « *L'homme religieux et le sacré à la lumière du Nouvel Esprit Anthropologique* », In *Traité d'anthropologie du sacré : Les origines & le problème de l'homo religiosus*, vol. 1, Paris, Desclée, p. 342

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*, pp. 342-343

le chaînon pour lui attribuer davantage de majesté, au milieu de l'immensité désertique et qui constitue l'existence à part entière. Ainsi, la marche des hommes ou celle d'une caravane devient geste sacré par le seul fait qu'elle devient un rituel voué à un éternel recommencement.

Le désert est comparé à une page dans laquelle est consignée inlassablement et indéfiniment l'aventure existentielle, mais elle s'efface au gré des vents pour laisser planer le mystère quant au passé et à « *l'origine des choses* ». (Saint-Exupéry 1948 : 101) Cependant, loin de pouvoir saisir tous les signes du désert, le Caïd apprend à ses hommes qu'il est des vérités qui ne se révèlent pas aisément, peu ou prou dans les empreintes déposées par les civilisations séculaires.

Mais au cours de cette lecture je n'ai point reçu d'enseignement qui me permît de la précéder dans sa marche. Car la vérité qui la domine est d'une autre essence que le sable dont je dispose. Et la connaissance des empreintes n'est que connaissance d'un reflet stérile, lequel ne m'instruira ni sur la haine, ni sur la terreur, ni sur l'amour qui d'abord gouverne les hommes. (Saint-Exupéry 1948 : 101-102)

Le mystère et l'ésotérisme des paroles se manifestent dans cette affirmation : « *Car la vérité qui la (la caravane) domine est d'une autre essence que le sable dont je dispose...* ». On découle dans un monde où la *Vérité* que l'on cherche dépasse et de loin l'entendement humain. Nous assistons alors à une *Vérité* ponctuée par l'expérience de tout un chacun. Le protagoniste tend à enseigner à ses hommes les origines des sentiments pluriels qui habitent l'individu, en cherchant dans les *empreintes* déposées dans le sable, dans le silence éternel du désert, quelque signe censé lui apporter des réponses. Ce signe se manifestera dans un motif biblique, celui de l'exode : « *Et, comme ils ne me comprenaient point, je leur racontai le grand exode.* » (Saint-Exupéry 1948 : 102)

Cet exode s'est fait par des hommes qui n'ont pas supporté le travail et la vie dans les salines à cause de la chaleur exécrable, du soleil pesant et brûlant et l'eau salée. L'image qu'il transmet est celle d'une image figée dans le temps pour celui qui use d'un regard extérieur :

Et celui-là qui eût assisté aux traditions séculaires de ce désert les eût prévues durables et fixées pour des siècles. La montagne continuerait de s'user avec lenteur comme sous la dent d'une lime trop faible, les hommes continueraient d'extraire le sel, les caravanes continueraient d'acheminer l'eau et les vivres et de relever ces forçats... (Saint-Exupéry 1948 : 102-103)

Ces hommes étaient trop occupés à travailler pour voir, - ou prévoir -, ce qui allait se produire, « *Mais il advint une aube où les hommes se tournèrent du côté de la montagne. Et ce qu'ils n'avaient point vu encore se montra.* » (Saint-Exupéry 1948 : 103) Il survint enfin ce signe tant attendu qui sera le symbole à travers lequel va se montrer cette puissance supérieure qui transcende le monde réel dont l'essence est aux antipodes de celle de l'homme, mais cependant, y est liée par une aura mystique :

Car le hasard des vents qui avait mordu le bloc depuis tant de siècles y avait sculpté un visage géant et qui exprimait la colère. Et le désert, et les salines souterraines, et les tribus, fixées sur une assise plus inhumaine que l'eau salée des océans, sur une assise de sel durcie, étaient dominés par un visage noir, sculpté dans le roc, furieux, sous la profondeur d'un ciel pur et ouvrant la bouche pour maudire. » (Saint-Exupéry 1948 :103)

Pris de terreur, les hommes fuirent précipitamment, dans un mouvement de panique, n'ayant pas pu faire des provisions, tous périrent de soif en chemin. Les hommes meurent, et la chaîne humaine est interrompue lorsqu'ils ne s'arrêtent pas de temps en temps pour regarder leur ouvrage...C'est dans des moments comme ceux-là que la « *logique* » n'a plus sa place, seuls les sentiments et les émotions peuvent sauver une vie. Les êtres sont faits d' « *essences* » différentes et c'est cette essence-là qu'il faut prévoir et non l'avenir. En dernier enseignement, sous forme de synthèse de pensée, le Caïd rassemble, en une anaphore lancinante, les éléments qui deviennent sacrés pour l'homme et qui lui sont essentiels :

Car le silence est quelque chose qui s'ajoute aux pierres mais qui meurt si on les sépare. Car le visage est quelque chose qui s'ajoute au marbre ou aux éléments du visage mais qui meurt si on le brise ou si on les distingue. Car le domaine est quelque chose qui s'ajoute aux chèvres, aux demeures, aux moutons et aux montagnes... (Saint-Exupéry 1948 : 104)

Chaque élément a son complément qui lui est indissociable, comme le corps et l'âme, comme l'être et l'essence. Le Caïd conclut par une sentence sur la destinée qui se révèle être le principe fondamental de toute existence centrée sur le mysticisme : « *Je ne saurai prévoir mais je saurai fonder. Car l'avenir on le bâtit.* » (Saint-Exupéry 1948 : 104) L'homme doit avoir des fondements solides pour pouvoir être en harmonie avec la vie. Il ne doit pas avoir peur de l'avenir mais œuvrer à sa construction solide.

A partir de là, une *Vérité* transcendantale se révèle à l'homme et recèle un principe humaniste fondamental : l'action qui mène au *nœud de relations* :

...il est vain et illusoire de s'occuper de l'avenir. Mais que la seule opération valable est d'exprimer le monde présent. Et qu'exprimer c'est bâtir avec le disparate présent le visage un qui le domine, c'est créer le silence avec les pierres. (Saint-Exupéry 1948 : 104)

La sacralité de l'action mène au salut de l'Homme, et ainsi à trouver son *sens*. Et c'est cette sacralité des principes qui régit l'œuvre qui imbrique la pensée exupérienne dans le mysticisme.

L'expérience du désert nous dévoile un espace mystérieux où le vide semble se révéler comme l'apanage d'éléments substantiels ; la vie, la mort, la rédemption, la fuite vers l'inconnu, la méditation. Le désert est donc investi d'un caractère immuable dans lequel l'homme – l'initié ou le profane, le mystique ou le simple voyageur – perçoit une force transcendante qui lui fait découvrir une certaine *Vérité*, car « *le Transcendant est le sacré par excellence ; la source du réel, la source de la vie* »<sup>1</sup>. Mircea Eliade postule dans ce sens que : « *L'expérience du sacré est indissolublement liée à l'effort fait par l'homme pour construire un monde qui ait une signification* »<sup>2</sup>. Pour l'aviateur-écrivain, son monde, qui est assurément son désert, lui a permis de forger une vision du monde centrée sur « *des idéaux humanistes fondateurs* »<sup>3</sup> ancrés

---

<sup>1</sup> RIES Julien (Dir.) (1992), « *L'homme religieux et le sacré à la lumière du Nouvel Esprit Anthropologique* », In *Traité d'anthropologie du sacré : Les origines & le problème de l'homo religiosus*, vol. 1, Paris, Desclée, p. 344

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 345

<sup>3</sup> Le point, p. 46

dans un rapport de réciprocité avec le mysticisme ; ainsi, de l'un découle l'autre et inversement.

C'était dans un souci de trouver un sens à l'existence des hommes que Saint-Exupéry avait nourri le projet de composer une « bible » pour l'offrir aux hommes et arriver à créer « un courant spirituel fort »<sup>1</sup>. Le texte de *Citadelle* rend compte du plus profond de son auteur et de sa volonté de « guider » les hommes en tirant ses forces non pas d'une religion, mais de l'essence divine, à partir du désert *sacralisé*.

En implorant son Seigneur de lui concéder un peu de sa quintessence ; « Seigneur, prêtez-moi un copeau de votre manteau pour y abriter tous les hommes avec leurs bagages de grands souhaits ! » (Saint-Exupéry 1948 : 566), le chef de tribu se définit comme un messager qui, mue par une force transcendante, a pu « convertir la foule des mécréants »<sup>2</sup> « en une seule nuit par la toute-puissance de son verbe » (Saint-Exupéry 1948 : 556) Cette pensée laisse suggérer une perception du désert moins comme espace réel que comme espace sacralisé et lieu d'une quête profondément spirituelle. Le Clézio, à ce propos, le décrivait en ces termes :

C'était un pays hors du temps, loin de l'histoire des hommes, peut-être, un pays où plus rien ne pouvait apparaître ou mourir, comme s'il était déjà séparé des autres pays, au sommet de l'existence terrestre<sup>3</sup>.

Un pays où l'on peut trouver un sens à notre existence, où le désert n'est pas seulement « étendue », mais aussi et surtout « révélation de l'étendue », il est « profondeur, et il mesure à la fois la grandeur de l'homme et la limite des forces humaines »<sup>4</sup>.

Dans sa quête de la *Vérité*, l'homme découvre la difficulté d'être et son besoin indéfectible de la présence divine. Et c'est ainsi que la « présence » de Dieu, « son exigence, baigne et transfigure *Citadelle* »<sup>5</sup>. L'aviateur contemple et écoute le silence de la nature, du monde, il écoute s'exprimer les éléments et entreprend de déchiffrer leurs paroles. Il lit ce que dit l'univers et « c'est précisément dans ce silence que se

---

<sup>1</sup> VERCIER Bruno et al (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères, pp. 114-115

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 115

<sup>3</sup> LE CLEZIO J-M. G (1980), *Désert*, Paris, Gallimard, p. 11

<sup>4</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou les enseignements du désert*, Paris, La Colombe, p. 63

<sup>5</sup> *Ibid.*

développa la rêverie. *Rêverie nocturne dans Vol de nuit, mirages au désert dans Terre des hommes* »<sup>1</sup>, rayonnement mystique dans *Citadelle*. Il « [lira] son chemin dans les astres » dira-t-il. Son œuvre transcrit une « communion avec le cosmos »<sup>2</sup> et il semble devenir le messager d'une expérience avec le divin, expérience se définissant, selon certains critiques, comme « unique et d'abord intraduisible »<sup>3</sup>. A travers le silence du désert, le penseur suit une voie mystique pour donner un souffle à une nouvelle « définition de l'homme. »<sup>4</sup> La solitude qui définit le désert exhale un dialogue que d'aucuns décrivent comme divin : « Dieu parle dans les déserts »<sup>5</sup>, témoigne l'explorateur du Kalahari, François Balsan, Philippe Diolé confirme, lors de son passage dans le Tassili :

... Si Dieu jamais doit être proche des cœurs, c'est un soir comme celui-ci, sous ce ciel, dans cette solitude... Je veux croire à la beauté du soir, à l'influence de cette paix si près déjà d'être religieuse...

Il y a ici, comme en plongée, libération de la pesanteur et j'ai appris combien l'esprit obéissait aux lois de la pesanteur. Au fond de l'eau ou du désert, les moments pendant lesquels on échappe au plaquage au sol, à l'écrasement sur la terre sont *des moments de grâce*...<sup>6</sup>

Ainsi, tout autant que les ascètes, les explorateurs exhortent les hommes à « se rendre à Dieu » au milieu du désert, qui porte en lui « encore le sceau de la Genèse »<sup>7</sup>. Ernest Psichari, dans le désert mauritanien, pense au *silence* dans lequel « s'entend le verbe de Dieu... »<sup>8</sup>, Charles de Foucauld, exprimant dans ses *Pensées et Maximes* toute la spiritualité du désert, attestera qu' « Il faut passer par le désert et y séjourner pour recevoir la grâce de Dieu »<sup>9</sup>. Ces témoignages se rencontrent dans le croisement du ressenti divin et ceux de Saint-Exupéry n'en diffèrent pas, dans la mesure où dans sa

---

<sup>1</sup> Coulisses, *Les mots du cercle* (2006), *Héroïsme de Saint-Exupéry*, n° 29, Gallimard

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> HUGUET Jean (1956), *Saint- Exupéry ou les enseignements du désert*, Paris, La Colombe, p. 64

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 65

<sup>9</sup> *Ibid.*, 66

« *quête ardente de Dieu* »<sup>1</sup> il s'engage dans un champ liturgique célébrant l'homme dont la marche se dirige solennellement vers *Dieu* :

Je vais à Toi Seigneur, à la façon de l'arbre qui se développe selon les lignes de force de sa graine. L'aveugle, Seigneur, ne connaît rien du feu. Mais il est, du feu, des lignes de force sensibles aux paumes. Et il marche à travers les ronces, car toute mue est douloureuse. Seigneur, je vais à Toi, selon ta grâce, le long de la pente qui fait devenir...

Glaciale, Seigneur, est quelquefois ma solitude. Et je réclame un signe dans le désert de l'abandon...

C'est pourquoi je marche, formant des prières auxquelles il n'est point répondu, et n'ayant pour guide, tant je suis aveugle, qu'une faible chaleur sur mes paumes flétries... (Saint-Exupéry 1948 : 615)

A la recherche d'une transcendance dans ce silence « *fait de mille silences* », le héros de Saint-Exupéry, habitué à cette solitude délibérée, entreprend de repenser et rebâtir l'effondrement d'un monde et de ses idéaux, dans un désert, lui-même perçu comme lieu de connaissance et d'expression dans lequel se perpétue une sorte de rituel ou cérémonial « *sacré* » de la Genèse. Cet espace s'avère être une chance de salut pour l'homme en quête de la *Vérité*. Le rayonnement divin est d'une telle intensité que même un aveugle y trouverait son chemin, le désert devient un repère emblématique d'une conscience lyrique paradoxalement déchirée entre fascination pour un espace de vide, d'absence et de silence, oublié par la civilisation, mais qui forge l'homme dans sa quintessence, et une aversion pour un territoire qui pourrait, probablement, ôter à l'homme « *ses traits d'humanité* » dans sa solitude loin de ses semblables. L'homme loin de cette expérience toute chargée de mysticisme, s'imprègne l'homme, qui en sort convaincu d'un *Sens* et d'une *Présence* :

L'arbre, c'est cette puissance qui lentement épouse le ciel. Ainsi de toi, mon petit d'homme. Dieu te fait naître, te fait grandir, te remplit successivement de désirs, de regrets, de joies et de souffrances, de colères et de pardons, puis Il te rentre en Lui. (...) Tu es celui qui s'accomplit. » (Saint-Exupéry 1948 : 23-24)

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

Ainsi, lorsque nous pénétrons dans l'univers de Saint-Exupéry, nous découvrons peu à peu les tourments d'un homme, sa vision du monde qui s'approfondit et à travers l'évolution de sa pensée, un individu qui se construit ; notre regard se porte alors sur le monde pour tenter de l'interpréter. Par-delà un simple espace désertique, une philosophie est née.

Le désert appelle la société ; si l'on fuit le désert, c'est dans l'espoir d'y trouver le modèle d'un espace social régénéré. Enfin, plus qu'une expérience spirituelle, (...) il existe une expérience naturelle du désert. Comment définir ce sentiment si particulier éprouvé en présence de la nature désertique ? Pressentiment de la présence infuse de Dieu dans l'univers, le désert ne prépare-t-il pas à l'œuvre de conversion ?<sup>1</sup>

Se retirer dans le désert s'avère un acte sacré qui génère une harmonie mystique, mène à une expérience spirituelle et aboutit à la quête de Dieu. C'est cette expérience en définitive qui semble donner son caractère mystique à l'humanisme de Saint-Exupéry et guider les hommes vers la découverte en eux du meilleur, les aider à dépasser leur indifférence et leur suffisance. Ils sentiront un besoin ineffable de se prosterner devant tant de gravité et de silence, tant de pureté qui regorge de signes perceptibles aux seuls initiés. Une nouvelle civilisation de surhomme serait en marche, différente de celle de Nietzsche, aux yeux de l'écrivain, civilisation dont la « *posture est d'abord celle du silence, (...), silence de la dignité, la "gravité"* », attitude que l'aviateur même prône dans ses missions « *lors de l'affrontement avec la mort* »<sup>2</sup>. L'humaniste en lui nourrissait le profond désir de fonder une nouvelle civilisation qui permettrait « *une certaine qualité des relations humaines* » (Saint-Exupéry 1942 : 15). Le désert est pour lui le lieu par excellence où peut se former cette nouvelle civilisation.

L'œuvre de Saint-Exupéry s'inscrit dans une vision profondément humaniste car elle renferme ses principes les plus primordiaux, tels que la solidarité, le sacrifice, « *la réalisation de soi en tant qu'homme* »<sup>3</sup>. Cependant, la particularité de son œuvre repose sur une nouvelle forme d'humanisme :

---

<sup>1</sup> NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne (2003), *Le désert, un espace paradoxal*, Berne, Peter Lang, pp. 289-290

<sup>2</sup> Coulisses, *Les mots du cercle* (2006), *Héroïsme de Saint-Exupéry*, n° 29, Gallimard

<sup>3</sup> BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des hommes de Saint-Exupéry*, Paris, Ellipses, p. 81

A la fois classique, reconnaissant en chaque homme la qualité humaine qui se révèle chez certains « modèles » comme Guillaumet (il y aurait donc une nature humaine idéale) et de l'humanisme moderne puisque l'homme se définit par son action et sa responsabilité<sup>1</sup>.

Pour notre part, nous pensons avoir décelé dans l'œuvre de Saint-Exupéry une autre forme d'humanisme qui s'avère partie intégrante de sa pensée : un humanisme mystique que reflète son écriture et qui dépasse de loin, la dimension très générale de l'homme, « *qui peut amener à une négation du simple individu.* »<sup>2</sup> La conception qu'a Saint-Exupéry de l'homme cherche à atteindre l'« *élévation vers un niveau supérieur* »<sup>3</sup> afin d'arriver au dépassement de soi, « *grâce à la discipline et la ferveur inculquées par le chef* »<sup>4</sup>. Cependant, loin de rechercher une sorte de vérité idéale, l'écrivain a construit, à travers ses expériences, son métier, ses voyages, ses rencontres pluriculturelles, sa propre vérité issue de ses préoccupations d'ordre intellectuelles ; politiques, humanitaires et même spirituelles. L'écriture sous forme de versets de *Citadelle* ou même en épigraphe dans certains passages où il est question de l'homme dans *Terre des hommes*, empruntée au vocable religieux (mais loin du fait religieux), amène à associer sa pensée au mysticisme, cependant « *loin d'un Absolu immuable et éternel* »<sup>5</sup>. Saint-Exupéry use de sentences religieuses dans son œuvre, qui peuvent laisser à penser à un ton quelque peu moralisateur, mais « *pour désigner un Absolu en réalité relatif à l'homme et qui n'a pas grand rapport avec la religion* » et encore moins les dogmes<sup>6</sup>. Le désert a fait donc de l'homme de Saint-Exupéry une sorte de médiateur de la pensée humaniste qui s'avère être l'axe essentiel de l'œuvre exupérienne, qui a donné naissance à une écriture mystique étroitement liée, à notre sens, à sa pensée humaniste.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 82

<sup>3</sup> DE GALEMBERT Laurent, (2006), *Le sacré et son expression chez Antoine de Saint-Exupéry*, Thèse de doctorat, p. 2

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*



# Conclusion

---

## Conclusion

---

Tenter de cerner une œuvre romanesque aussi dense que celle de Saint-Exupéry, expose, à notre humble avis, à s'adonner à une véritable exégèse ; elle donne lieu à diverses interprétations, comme si chaque lecteur était susceptible de découvrir une réponse, ou des réponses à ce qui l'obsède. C'est, nous semble-t-il, le propre de cette

œuvre : cette intense particularité réflexive. Il s'agit dès lors, d'en extraire non pas un sens, mais une pluralité de sens, au-delà même du perceptible. L'imagination pose d'abord une condition : elle est avant tout d'ordre esthétique. Rendre compte de cet esthétisme est autant une tâche plurielle qu'éclectique. L'œuvre s'avère être constituée d'éléments ayant pour charge de restituer, quelque peu, une certaine réalité propre à l'auteur. Dans une certaine mesure, la mission du lecteur averti est de tenter de pénétrer ce monde dans lequel évoluent des idées d'importance cruciale, et d'essayer, ce faisant, d'accéder à d'autres réalités sous-jacentes, qui se mêlent à celles déjà mises en œuvre.

Pour Saint-Exupéry, l'espace désertique devient ainsi le théâtre d'une vaste interrogation morale. Son silence, hors du temps, prépare à une sorte de science du savoir esthétique, éveille une conscience humaine qui pourrait mener à un renouvellement total de l'être. Le lieu, neutre par excellence, et donc moralement accessible à l'humanité entière, se fait le réceptacle de solutions effectives pour un monde meilleur. Il nous a été révélé, au cours de notre étude, que Saint-Exupéry s'est profondément engagé, autant dans son métier que dans son œuvre, ce qui a constitué, à notre sens, toute sa force créatrice. Il a œuvré pour la Résistance dans tout son sens, et son écriture, plurielle, s'est employée à transfigurer poétiquement son expérience ; une expérience issue du réel. Ainsi la thématique du désert dans l'œuvre exupérienne donne-t-elle sens à la réalité, car forgée dans sa propre vie de pilote. Les multiples perceptions du désert qu'il nous transmet à travers son écriture, offrent une curieuse hétérogénéité de sensations, allant de la fascination à la répulsion, mais cet aspect antinomique même nous plonge d'emblée dans une atmosphère solennelle, voire mystique. On voit alors se dessiner la suprématie de l'espace ; c'est finalement à une réelle transfiguration du désert que nous assistons, qui donne naissance à une nouvelle vision du monde, axée autour d'un idéal sublimatoire. Nous rappelons que notre étude a principalement porté sur le désert en tant qu'espace s'inscrivant dans la perspective du sacré, se transformant en lieu mythique et créateur d'une nouvelle conscience. Pour cela, nous avons composé notre travail en trois grandes parties s'articulant autour des axes suivants : Le désert, espace initiatique, Désert sublime et/ou désert sublimé et Le désert, source d'une vision du monde.

En tant qu'espace multidimensionnel, le désert, par son rayonnement spirituel, par sa suprématie, par le silence qu'il impose et qui en découle, s'est transformé en espace initiatique, favorable à forger les esprits des profanes et à générer des enseignements pour celui qui veut découvrir sa propre *Vérité*.

Dans le désert, l'imagination de l'écrivain est exacerbée par la solitude, qui le mène à la méditation à propos d'une infinité de préceptes moraux comme l'amitié, l'amour et la fraternité entre les hommes, les religions et la mort. Ainsi, c'est sans le savoir qu'il s'est préparé à une sorte de « *conversion* » au sens symbolique du terme. Le désert est également un espace d'égarement, d'illusion, de mirage. Notre objectif principal a été de rendre compte des multiples visions et autres représentations de cet espace, transcrites par les pensées et les réflexions de l'auteur. Un auteur tantôt subjugué et tantôt menacé par les transmutations brusques du désert, d'un espace rayonnant de beauté sablonneuse, à un espace hostile et assassin engloutissant tout sur son passage, mais dont l'écriture porte les singuliers stigmates. Bientôt, l'écriture du désert nous transporte dans un monde ésotérique, ayant de fait inscrit celui-ci dans le sillage d'une mythologie qui s'est construite au fur et à mesure de l'évolution des événements, des réflexions et des manifestations d'ordre existentiel. Afin de structurer notre réflexion, nous avons été amené à orienter notre thématique du désert selon les approches : anthropologique symbolique, poétique ésotérique et humaniste. Ainsi, nous nous sommes engagé dans le désert exupérien, portant nombreuses interrogations, ayant mené vers d'autres orientations, laissant de fait le champ de la réflexion s'élargir et susciter de perpétuels questionnements. Nous avons constaté, au fil de nos lectures, que le désert dont parle Saint-Exupéry, et même de nombreux autres auteurs ou aventuriers qui ont tenté cette expérience de l'infini, est un espace, qui, s'il n'est pas sacré est du moins sacralisé par le silence et le mystère qui le caractérisent.

Nous avons également pu relever que les personnages exupériens se sont adonnés à une vraie ascèse qui les a poussés à pratiquer, symboliquement, une initiation spirituelle leur permettant de se régénérer et de re-naître autre. Le désert a été le prétexte pour l'auteur de se construire et de bâtir, selon son propre idéal, une nouvelle communauté qui transcenderait toute préoccupation d'ordre matériel pour aller vers

une réflexion autour de l'homme, avec ses valeurs morales authentiques, car celles-ci sont, selon l'auteur, en réel péril de disparition. Le chef de tribu, dans *Citadelle*, illustre bien cette grande préoccupation morale ; il instruit son fils en l'introduisant, au cours de longues promenades, tantôt au milieu du désert, tantôt dans la Cité, et en lui dispensant des leçons afin de le préparer à entrer dans le monde des adultes et à devenir chef suprême à son tour. Le désert comme axe central de toute réflexion, devient source d'une vision du monde et le fondement même d'une prise de conscience survenue à la suite de cette aventure intérieure. Le désert acquiert de ce fait une aura mythique, mystique, sacrée ; il a constitué, dans l'œuvre exupérienne, un symbole de quête de soi et de l'Autre, une planète excentrée dont rêvent les hommes. La dualité y est omniprésente. En « bâtissant » dans ces lieux hostiles une communauté d'hommes, l'auteur en fait un milieu *sociable* (fût-il éphémère). La particularité du désert dans l'œuvre de Saint-Exupéry reflète davantage une essence spirituelle, les caractéristiques d'un être sacré :

Il est « un royaume fantastique », il est « insoumis », c'est une « Terre promise » et « il redevient somptueux, ce désert. Un rezzou en marche quelque part, et qui n'aboutira jamais, fait sa divinité. » (Saint-Exupéry 1939 : 23-31-32-83)

L'auteur, par le biais de ses personnages, est à l'écoute des enseignements que lui prodiguent ses expériences ; le pilote écoute son cœur, il est attentif à ce que lui susurrent les éléments du désert, il écoute aussi l'enfant qui à son tour écoute les animaux et le fils écoute son père et observe par la suite « *Ce qui rend son peuple fervent ou désabusé, ce qui fortifie ou décompose son empire* »<sup>1</sup>.

Cette expérience dans le désert a été essentielle, d'abord pour l'homme ensuite pour l'écrivain et pour le pilote ; elle a permis une fulgurante prise de conscience par rapport aux vraies valeurs humaines. Le désert a ainsi été, - indéniablement -, l'espace décisif pour un cheminement intérieur, permettant une re-conquête d'une dimension humaine égarée. Il s'agit, en effet, pour l'homme, d'y acquérir les connaissances nécessaires afin de se dépasser et d'atteindre l'authenticité originelle. Et ce, par

---

<sup>1</sup> Préface de *Citadelle*. Notes des éditeurs.

l'épreuve, aussi terrible soit-elle. Ainsi, d'une œuvre esthétique et poétique, nous découplons vers une œuvre à l'allure ésotérique, voire prophétique. Plus qu'humaniste, celle-ci, par sa profondeur, atteint une sorte de mysticisme, dont nous nous permettons d'extraire le concept d'humanisme mystique.

Le plus intéressant chez Saint-Exupéry, c'est qu'il a transcendé sa culture d'origine, pour se préoccuper du sort de toute l'humanité. Son humanisme est non conformiste, il ne participe d'aucune école ou courant codifié. En s'extirpant de l'intellectualisme stérile, l'auteur s'impose d'ores et déjà comme un défenseur acharné des vraies valeurs humaines. Au-delà de la littérature, - dans l'acception esthétique du mot -, Saint-Exupéry a été un homme déchiré, en proie à un perpétuel sentiment d'échec, face à la situation catastrophique du monde. Un monde croulant sous une violence inouï, allant inévitablement au délitement. Ce « *poète d'idées* », en inscrivant sa pensée en plein cœur de la spiritualité, a abordé les questions relatives à des croyances cachées qui, au-delà de la simple raison objective, permettent d'extirper de l'homme ce qu'il a de meilleur en lui, c'est-à-dire son humanité. La grande pensée ainsi mûrie, trouve son aboutissement dans son œuvre posthume, *Citadelle*, qui résonne comme un testament pour l'humanité. C'est la somme de toute sa réflexion sur la condition de l'homme et le lien de celui-ci à Dieu. L'auteur a consacré sa vie et son œuvre au bien-être de l'Homme. Il se sent investi de la mission de faire prendre conscience à ce dernier de sa grandeur, de son potentiel de bonheur et de quiétude. Et l'éternelle constante nécessaire à ce potentiel inexploré - à cause de l'espace cacophonique qu'offre le monde moderne- est bel et bien le désert. Celui-ci, avec tous ses dangers, toute son hostilité, peut aussi devenir un havre de paix, un exutoire, un lieu de repentance (ou de perdition), menant à la perte ou à la rédemption. Quelque part, la pensée exupérienne requiert du courage et de l'abnégation pour être appliquée. L'antinomie, ou le franc paradoxe, peut, selon les différentes perceptions humaines, devenir plénitude. Y aurait-il donc un lien entre le désert et l'homme ? Dans sa vision, Saint-Exupéry évoque des images du merveilleux ; le désert attise son imagination, fait proliférer un univers fantastique...Le désert devient ainsi, grâce à l'imaginaire de l'écrivain, une prodigieuse métonymie.

Le désert de l'auteur de *Citadelle* a su être une consolation au milieu de la tourmente. C'est un espace hostile qui peut assaillir les hommes à tous moments : « *Mais voici l'heure du danger* » ; il témoigne aussi de leur courage devant la détresse « *Nous avons accepté la règle du jeu...* » (Saint-Exupéry 1939 : 78), mais aussi de leur appartenance à cet espace qui les forge à son image : « *Le Sahara, c'est en nous qu'il se montre. L'aborder ce n'est point visiter l'oasis, c'est faire notre religion d'une fontaine.* » (Saint-Exupéry 1939 : 78) Dans *Terre des hommes*, comme dans toute l'œuvre de Saint-Exupéry, le silence est présent tel un emblème de désolation « *S'il n'est d'abord que vide et que silence, c'est qu'il ne s'offre point aux amants d'un jour.* » (Saint-Exupéry ; 1939 : 77) Le désert aussi, quand il est aimé à l'aune de sa grandeur, peut devenir consolation, source d'inspiration et de sagesse. « *L'empire de l'homme est intérieur* » (Saint-Exupéry 1939 : 78)

Saint-Exupéry, en dépit d'une vie trop courte, a su composer une œuvre magistrale, originale, d'une densité unique, ayant livré une pensée universelle. En conjuguant fiction et réalité, en reliant des cultures divergentes, en se mêlant aux hommes de différentes races, l'auteur ne fait que rappeler cet indéfectible lien qui unit les hommes sur une même planète. L'écrivain s'est placé du point de vue de ses personnages pour nous exposer une nouvelle vision de l'être en perpétuelle quête de soi. Face à l'anarchie deshumanisante de la vie citadine, Saint-Exupéry préconise un retour aux temps et à l'espace des premiers instants de l'univers (le désert en l'occurrence). L'écrivain n'est plus donc ce producteur d'histoires, ou ce conteur, mais un acteur de la vie. Cette vision du rôle de l'écrivain rejoint celle que défend Camus dans son *Discours de Suède* : « *l'artiste aujourd'hui ne peut se mettre au service de ceux qui font l'histoire, il est au service de ceux qui la subissent* »<sup>1</sup>.

L'œuvre de Saint-Exupéry se veut (sans aucune prétention), une sorte de bible pour l'humanité. Une humanité au sort bien précaire. « *Le héros exupérien dépasse la condition d'homme et atteint la grandeur.* »<sup>2</sup> Les maîtres-mots de l'auteur sont : amour, mort, vaillance, doute, espoir, sacrifice. Des mots drainant des concepts

---

<sup>1</sup> Albert Camus, extrait de son discours prononcé à Stockholm à l'occasion de la réception du Prix Nobel de Littérature en 1957.

<sup>2</sup> GAUTIER Brigitte (2006), *Un humanisme subversif, Lectures polonaises de Camus, Malraux et Saint-Exupéry*, Paris, L'Harmattan, p. 143

profondément humanistes. Son « *extrême vitalité* » et son « *endurance* » pousse les critiques à rapprocher cette vision à celle du « *surhomme* » de Nietzsche<sup>1</sup>. Le héros représenté aspire à « *repousser* » « *les limites de la condition humaine* »<sup>2</sup>, l'homme, à son sens, est né libre et doit se construire en faisant en sorte de préserver cette liberté qui lui permettra un constant renouvellement de son être.

Les héros humanistes, sans abdiquer leur libre-arbitre et sans renoncer à leur subjectivité, rencontrent les autres. Ils évoluent ainsi de l'aventure individuelle à l'action qui scelle une solidarité<sup>3</sup>.

Les valeurs authentiquement humaines s'incarnent donc dans les concepts évoqués par Saint-Exupéry, implicitement ou explicitement, et dominant, ou presque, toute l'œuvre. Ainsi l'homme, pour s'accomplir, doit se mesurer avec l'obstacle, plonger au cœur de l'action, devenir un héros avec toutes les connotations que renferme le terme. Il devra être responsable, se sacrifier pour la seule voie de l'engagement, affronter les éléments les plus redoutables, créer des liens au-delà des frontières, mais aussi et sur un autre plan (philosophique et mystique en l'occurrence), se retirer du monde pour méditer, réfléchir, s'interroger et se dépasser, afin de revenir en tant qu'Homme (accompli). De *Citadelle*, certains critiques diront que « *c'est un livre exaltant, et nous sommes persuadés que l'homme a besoin d'une pareille exaltation* »<sup>4</sup>, même si le livre demeure inachevé, tout comme cette citadelle. La symbolique qui s'en dégage est celle de la chute d'Icare qui a choisi de braver tous les dangers afin de se sortir de l'emprise d'une (cloison). Animé d'une ambition trop dévorante de liberté, il n'a pas pris en considération le risque d'une éventuelle perte. Ainsi est représenté, à travers ces textes, le spectacle de la désolation après le passage d'un déluge : une construction fragile (la citadelle) à l'image du monde et de l'homme : « *La citadelle construite avec le sable, voici que le vent du siècle la démantèle* »<sup>5</sup>. Voici donc cette pathétique fragilité de l'homme, cet équilibre au fil du rasoir. Au chapitre CXV, l'auteur donne des leçons d'économie politique, qui effacent l'exotisme pour laisser la place à la dure réalité de

---

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 145

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 164

<sup>4</sup> VERCIER Bruno (Dir.) (1971), *Les critiques de notre temps et Saint Exupéry*, Paris, Garnier Frères, p. 71

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 72

l'empire « *aristocratique et hiérarchisé* »<sup>1</sup>. Son indignation contre le comportement de l'homme y transparaît : « *L'homme, je te le dis, cherche sa propre densité et non pas son bonheur* » (Saint-Exupéry 1948 : 342) A l'un de ses camarades d'escadrille en 1944, peu avant sa tragique disparition, Saint-Exupéry faisait cet aveu : « *Je ne regarde plus le ciel* ». Dans son œuvre, le langage qu'il adopte révèle une lassitude extrême, un désespoir infini quant à l'inconscience des hommes. Il lance un dernier cri de détresse afin de « grandir » celui-ci et le sauver de lui-même, dans sa *Lettre au général X* : « *Que peut-on, que faut-il dire aux hommes ?* » Cette question est posée à un moment crucial de sa vie, à quelques jours de sa disparition. Une conclusion sous forme interrogative, ou encore la somme de ses longues méditations sur l'existence. Saint-Exupéry a nourri un intérêt sans pareil pour ses semblables, il était hanté par cette civilisation qui a choisi de s'entretuer au lieu d'œuvrer pour la paix.

Car je suis d'une civilisation qui a choisi l'homme pour clef de voûte... Il faut restaurer l'homme. C'est lui l'essence de ma culture, c'est lui la clef de ma communauté. C'est lui le principe de ma victoire. (Saint-Exupéry 1942 : 65)

Trahi par son époque qui ne se construisait que sur la base des modèles d'asservissement, son horreur atteint son paroxysme dans sa *Lettre à un général* : « *Je hais mon époque de toutes mes forces, l'homme y meurt de soif* »

De cette écriture poétique, va découler une série d'assertions renfermant des préceptes moraux immuables, sans aucune prétention moralisatrice. Juste un besoin sincère d'aider ses semblables. Des préceptes qui rappellent par exemple la fonction didactique du conte : « *N'oublie pas que ta phrase est un acte* ». Saint-Exupéry va se heurter à des « *contradictions* » « *de nature ou de principe* » au cours de ses réflexions qu'il essaiera d'harmoniser et d'en faire, de manière artistique, un moyen « *pour vivifier son œuvre* ». Il préconise, en filigrane, de remplacer la connaissance rationnelle par une connaissance plus profonde, celle du cœur : « *On ne voit bien qu'avec le cœur* », fait-il dire au renard, dans *Le Petit prince*. Saint-Exupéry fonde

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 71

alors sa pensée sur les expressions du langage imagées ; la métaphore et l'aphorisme, ou encore la parabole.

Avec de telles réflexions, nous voilà au cœur de l'actualité. L'œuvre de Saint-Exupéry ne fait, à notre sens, que gagner en vérité anticipatrice, quasi prophétique. L'homme d'aujourd'hui fait face aux mêmes préoccupations d'hier.

Le thème du voyage est central dans l'œuvre exupérienne, aussi bien le voyage concret que celui abstrait et spirituel. En effet, *Le Petit Prince* met en scène un voyage céleste entrepris par un enfant qui fait des rencontres plus ou moins singulières. Les habitants des planètes représentent chacun un trait de caractère humain, le renard et enfin le serpent, animal qui trouve sa symbolique dans les histoires religieuses. Dans *Terre des hommes*, c'est également le récit des voyages d'un pilote qui cumule les aventures jusqu'à la dernière fois où il frôle la mort et rencontre son sauveur. Quant à *Citadelle*, le voyage est symbolique car il représente un père, chef de tribu, sillonnant le désert en compagnie de son fils pour l'initier à la chefferie et le préparer ainsi à reprendre le flambeau. Comme dans une odyssee, les personnages subissent continuellement toutes sortes d'aventures, au péril de leur vie, dont l'issue est parfois néfaste. L'enfant est mordu par le serpent et meurt ; le pilote et son mécanicien manquent de mourir de soif au milieu du désert mais, sauvés par les bédouins, ils réussissent à rentrer chez eux ; le seigneur berbère est assassiné et le fils hérite ainsi, précocement, du trône. Le voyage en littérature est toujours associé à l'aventure, car il permet à l'intrigue de se mettre en route et enclenche l'action.

Et plus que jamais, dans l'immensité désertique, l'homme se retrouve face à lui-même, conscient de son peu d'importance, plein d'humilité, mais singulièrement pénétré de sa grandeur. Mais, le chemin reste très long pour explorer le désert. Comme l'a exprimé Le Clézio : « (...) *C'était une route qui n'avait pas de fin, car elle était plus longue que la vie humaine.* »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> LE CLEZIO J-M. G (1980), *Désert*, Paris, Gallimard.

---

---

# Bibliographie thématique

---

## Œuvres d'Antoine de Saint-Exupéry

---

### *Corpus*

- ◆ (1939) *Terre des hommes*, Paris, Gallimard. Grand Prix du Roman de l'Académie française.
- ◆ (1943) *Le Petit Prince*, Paris : Gallimard.
- ◆ (1948) *Citadelle*, Paris, Gallimard.

## Œuvres complémentaires de Saint-Exupéry

- ◆ (1929) *Courrier Sud*, Paris, Gallimard.
- ◆ (1942), *Pilote de guerre*, Paris, Gallimard.
- ◆ (1953), *Carnets*, Paris, Gallimard.
- ◆ (1955), *Lettres à sa mère (1908-1944)*, Paris, Gallimard.
- ◆ AUTRAND Michel, QUESNEL Michel (Dir.) (1999), *Antoine de Saint-Exupéry, Œuvres complètes, Œuvres II.*, Paris, Gallimard, « coll. Bibliothèque de la Pléiade ».

## Œuvres complémentaires d'autres auteurs

---

- ◆ BARRES Maurice (1913), *La Colline inspirée*, Paris, Plon, (1973 pour la présente édition.
- ◆ EBERHARDT Isabelle (1988), *Ecrits sur le sable*, Grasset & Fasquelle.
- ◆ KAFKA Franz (1989), *La Métamorphose et autres récits*, Paris, Gallimard.
- ◆ LE CLEZIO J-M. G (1980), *Désert*, Paris, Gallimard.
- ◆ MAURIAC François
- ◆ MONOD Théodore (1989), *Méharées*, Arles, Actes Sud, « coll. Babel ».
- ◆ PICARD Max (1956), *Le monde du silence*, PUF.
- ◆ RENAN Ernest (1974), *Vie de Jésus*, VI, Œ, t. IV, Jean Gaulmier, (coll. Folio classiques »
- ◆ ROPS Daniel (1937), *Ce qui meurt et ce qui naît*, Paris, Plon.
- ◆ SARTRE Jean-Paul (1996), *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard.

## Biographies

---

- ◆ DE SAINT-EXUPERY Consuelo (2000), *Mémoires de la Rose*, Versailles, Feryane.
- ◆ ESTANG Luc (1970), *Saint-Exupéry par lui-même*, Paris, Seuil.
- ◆ GERBER François (2000), *Saint-Exupéry. De la rive gauche à la guerre*, Paris, Denoël.
- ◆ GUENO Jean-Pierre (2008), *La mémoire du Petit Prince. Antoine de Saint-Exupéry, Le journal d'une vie*, éditions Jacob-Duvernet.
- ◆ MIGEO Marcel (1958), *Saint-Exupéry*, Paris, Flammarion.
- ◆ PRADEL Jacques, VANRELL Luc (2008), *Saint-Exupéry, l'ultime secret. Enquête sur une disparition*, éditions du Rocher.
- ◆ VIRCONDELET Alain (2008), *La véritable histoire du Petit prince*, Paris, Flammarion.
- ◆ WEBSTER Paul (2002), *Consuelo de Saint-Exupéry, La rose du petit prince*, Paris, Félin.
- ◆ WERTH Léon (1994-2010), *Saint-Exupéry tel que je l'ai connu*, Viviane Hamy.

## Théories et critiques littéraires générales

- ◆ ARON Paul, SAINT-JACQUES Denis, VIALA Alain (Dir.) (2010), *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, « Coll. Quadrige ».
- ◆ BACHELARD Gaston (1942), *L'eau et les rêves*, Paris, Corti.
- ◆ BACHELARD Gaston (1947), *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Corti.
- ◆ BACHELARD Gaston (1948), *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, « coll. Les Massicotés »
- ◆ BACHELARD Gaston (1949), *Psychanalyse du feu*, Saint-Amand (cher), Gallimard.
- ◆ BACHELARD Gaston (1957), *Poétique de l'espace*, Paris, PUF.

- ◆ BLANCHOT Maurice (1955), *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1988 ».
- ◆ BONN Charles (1988), *Lecture présente de Med Dib*, Alger, ENAL.
- ◆ BOURNEUF Roland, OUELLET Réal (1998), *L'univers du roman*, Tunis, Cérès.
- ◆ GENETTE Gérard (1969), *Figure II*, Paris, Seuil.
- ◆ LE GALLIOT Jean *et al* (1977), *Psychanalyse et langages littéraires, théorie et pratique*, Fernand Nathan.
- ◆ LENZINI José (1987), *L'Algérie de Camus*, Aix-en-Provence, Edisud.
- ◆ MAROUF Nadir (1989), directeur de l'URASC (unité de recherche en anthropologie sociale et culturelle), *Espaces maghrébins, pratiques et enjeux, Actes du colloque de Taghit 23-26 novembre 1987*, éd ENAG.

## Critiques littéraires sur Antoine de Saint-Exupéry

---

- ◆ BRIN Françoise (2000), *Etude sur Terre des Hommes de Saint Exupéry*, Paris, Ellipses.
- ◆ CADIX Alain (Dir) (1994), *Saint-Exupéry, Le sens d'une vie*, Paris, Le cherche midi éditeur.
- ◆ GAUTIER Brigitte (2006), *Un humanisme subversif, lectures polonaises de Camus, Malraux et Saint-Exupéry*, Paris, L'Harmattan.
- ◆ HUGUET Jean (1956), *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*, Paris, La Colombe.
- ◆ VERCIER Bruno (Dir.) (1971), *Les critiques de notre temps et Saint-Exupéry*, Paris, Garnier Frères.

## Ouvrages sur le désert

---

- ◆ DOUCEY Bruno (Dir) (2006), *Le livre des déserts, Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, Robert Laffont, « coll. Bouquins »

- ◆ DRESCH Jean (1982), *Géographie des zones arides*, Paris, PUF.
- ◆ LAMBERT Edwige (Dir.), (1983), *Désert*, Paris, Autrement, « coll. Alain Laurent »
- ◆ NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne (2003), *Le Désert, un espace paradoxal*, actes du colloque de l'université de Metz, 13-15.IX.2001, Berne, Peter Lang, « coll. Recherches en littérature et spiritualité, vol. 2 ».

## Théories et critiques littéraires spécifiques

- ◆ CAILLOIS Roger (1938), *Le mythe et l'homme*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1987 ».
- ◆ CARLIER Christophe, GRITON-ROTTERDAM Nathalie (1994), *Des mythes aux mythologies*, Paris, Ellipses.
- ◆ CAZENEUVE Jean (1971), *Sociologie du rite. (Tabou, magie, sacré)*, Paris, PUF, « Sup / Le sociologue ».
- ◆ CELLIER Léon (1977), *Parcours initiatiques*, éditions de la Baconnière-Neuchâtel.
- ◆ CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain (1982), *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont & Jupiter.
- ◆ DIEL Paul (2002), *Le symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, Payot & Rivages.
- ◆ DURAND Gilbert (1979), *Figures mythiques et visages de l'œuvre*, Paris, Berg International.
- ◆ DURAND Gilbert (1992), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Introduction à l'archétypologie générale*, (11<sup>e</sup> édition), Paris, Dunod.
- ◆ DURAND Gilbert (1994), *L'imaginaire, Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Paris, Hatier.
- ◆ DURAND Gilbert (1996), *Introduction à la mythodologie*, Tunis, Cérès.
- ◆ DURAND Gilbert (1996), *Champs de l'imaginaire*, Grenoble, ELLUG.
- ◆ ELIADE Mircea (1956), *Forgerons et Alchimistes*, Paris, Flammarion.

- ◆ ELIADE Mircea (1957), *Mythe, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1989 ».
- ◆ ELIADE Mircea (1959), *Initiation, rites, sociétés secrètes. Naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1992 ».
- ◆ ELIADE Mircea (1963), *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1988 ».
- ◆ ELIADE Mircea (1969), *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 2006 ».
- ◆ ELIADE Mircea (1971), *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, « coll. Folio Essais 1991 ».
- ◆ GUSDORF Georges (1987), *Mythe et Métaphysique*, Paris, Flammarion, « coll. Champs ».
- ◆ LEON-DUFOUR Xavier *et al* (1988), *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, CERF.
- ◆ MONNEYRON-JOEL THOMAS Frédéric (2002), *Mythes et littérature*, Paris, PUF, « coll. Que sais-je ? ».
- ◆ RIES Julien (Dir.) (1992), « *L'homme religieux et le sacré à la lumière du Nouvel Esprit Anthropologique* », In *Traité d'anthropologie du sacré*, vol. 1 : Les origines & le problème de l'*homo religiosus*, Paris, Desclée.
- ◆ VIERNE Simone (1973), *Jules Verne et le roman initiatique. Contribution à l'étude de l'imaginaire*, Paris, éditions du Sirac.
- ◆ VIERNE Simone (2000), *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, PUF.

## Ouvrages spécifiques à l'histoire et aux religions

---

- ◆ BENTOUNES Khaled (Cheikh) avec la collaboration de Bruno & Romana Solt (1996), *Le soufisme cœur de l'Islam*, Paris, La Table Ronde.

- ◆ LE BON Gustave (1996), *La civilisation des arabes*, Paris, La Fontaine Au Roy.
- ◆ MIQUEL André (1977), *L'Islam et sa civilisation*, Paris, Armand Colin.

## Thèses et mémoires

---

- ◆ DE GALEMBERT Laurent (2002), *La grandeur du petit prince : Approche générique*. Mémoire de DEA.
- ◆ DE GALEMBERT Laurent (2002), *L'idéologie chez Antoine de Saint-Exupéry*, Mémoire de DEA.
- ◆ DE GALEMBERT Laurent (2006), *Le sacré et son expression chez Antoine de Saint-Exupéry*, Thèse de doctorat.
- ◆ BATTESTI Vincent (1993), *Les relations au désert des religions monothéistes*, mémoire secondaire de DEA Sciences sociales, Université R. Descartes - Sorbonne (Paris V), U.F.R. Sciences Sociales.

## Revue et périodiques

---

- ◆ *Lire* (2009), hors-série N°9, édition spéciale : *Saint-Exupéry, l'écrivain l'aviateur, l'homme d'action*, Groupe Express Roularta.
- ◆ *Le Point* (2014), hors-série, *Saint-Exupéry le héros éternel*, Sebdo.
- ◆ *Match du monde* (2006), n°6, janvier-février 2006.

## Sitographie

---

- ◆ *Désert ; entre désir et délire*, Actes d'une journée d'étude au Centre de Recherches « Espaces, Ecritures ». URL : <http://Fabula.fr>
- ◆ BASTIDE Roger (1996), *Initiation*, dans *Encyclopoedia Universalis*, corpus 12, <http://encyclopoedia.universalis.com>
- ◆ <http://saint-exupery.org> (Le site officiel)
- ◆ *L'histoire du désert*, URL : <http://interbible.org>

- ◆ GROU Jean, bibliote, Sainte-Foy, URL : <http://interbible.org>
  - ◆ DEOM Laurent (2005), *Le roman initiatique : éléments d'analyses sémiologique et symbolique*, dans *Cahiers électronique de l'imaginaire*, n°3 : Rite et littérature, pp. 73-86, In GRIT (groupe de recherche sur l'image et le texte), URL : <http://grit.fltr.ucl.be>
  - ◆ <http://www.champlibre.org>
  - ◆ PETTITI Magali (2004), *Quête identitaire : processus initiatique et dimension mythique*, paru dans *Loxias* 5, URL : <http://revel.unice.fr>
  - ◆ MONIN Emmanuel Yves (1996), *L'ésotérisme du petit prince*, Point d'eau, URL : <http://revues.org>
  - ◆ IBN KATHIR, *Histoire des Prophètes*, éditions Darussalam, révisé par l'association Aux sources de l'Islam, URL : <http://sourceislam.com>
  - ◆ MONIN Emmanuel-Yves, *Saint-Exupéry et les lignes de force d'un cheminement initiatique*, URL : <http://arkologie.com>
  - ◆ VATIN Jean-Claude (1984), *Désert construit et inventé, Sahara perdu ou retrouvé : Le jeu des imaginaires*, In : *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, N°37, pp. 107-131, URL : <http://persee.fr>
  - ◆ Coulisses, *Les mots du cercle* (2006), *Héroïsme de Saint-Exupéry*, n° 29, Gallimard : URL : <http://>
-

# Annexes

---

## Annexes

---

### ***Morceaux choisis pour une lecture du désert<sup>1</sup>***

---

<sup>1</sup> Extraits de DOUCEY Bruno (Dir.) (2006), *Le livre des déserts, Itinéraires scientifiques, littéraires et spirituels*, Robert Laffont, « coll. Bouquins », pp. 187-188-781-782-1137-1138

*Philippe Diolé (1908-1977)*

*Quand changer d'espace permet de changer de nature*

Plongeur, Explorateur et écrivain français, Diolé est né à Saint-Maur-des-Fossés, dans le Val-de-Marne. Licencié en droit de l'université de Paris en 1928, il signe, avec Jacques-Yves Cousteau, dont il fut membre de l'équipe Calypso, sept volumes de la collection « Odyssée », chez Flammarion, collection publiée simultanément en anglais sous le titre *The Undersea Discoveries of Jacques-Yves Cousteau*. Archéologue, journaliste, il a été chargé de mission des Musées de France et du Muséum national d'histoire naturelle, il a écrit sur la mer et la plongée de nombreux ouvrages traduits dans plusieurs langues. En 1977, année de sa mort, Philippe Diolé a été cofondateur de la LFDA (La Fondation Droit Animal). Parmi ses ouvrages, *Promenades d'archéologie sous-marine* (1952), dans lequel il relate ses recherches sur le port antique de Cherchil en Afrique du Nord, *L'exploration sous-marine* (1953), *Les portes de la mer* (1954), *Au bord de la Terre* (1954), *Le trésor du banc d'Argent* (1956), *Chantiers dans la mer* (1961). L'ouvrage dont nous tirons l'extrait suivant est intitulé : *Le plus désert du monde* (1955).

**« Une immersion inventée »**

« J'ai écrit jadis que celui qui avait connu la mer profonde ne pouvait plus redevenir un homme comme les autres. C'est à des instants comme celui-ci (au milieu du désert) que j'en ai la preuve. Car je me suis aperçu que mentalement, tout en marchant, j'emplissais d'eau le décor du Désert ! En imagination, j'inondais l'espace qui m'entourait et au centre duquel je marchais. Je vivais dans une immersion inventée. Je me déplaçais au centre d'une matière fluide, lumineuse, secourable, dense, qui est l'eau de mer, le souvenir de l'eau de la mer. Cet artifice suffisait à humaniser pour moi un monde d'une rebutante sécheresse, me conciliant les rochers, le silence, la solitude, les nappes d'or solaire tombant du ciel. Ma fatigue même s'en trouvait allégée. Ma pesanteur s'appuyait en rêve sur cette eau imaginaire.

Je me suis avisé que ce n'était pas la première fois qu'inconsciemment j'avais recours à cette défense psychologique. Le silence et la lente progression de ma vie saharienne réveillaient en moi le souvenir de la plongée. Une sorte de douceur baignait alors mes

images intérieures et dans le passage ainsi reflété par le rêve, l'eau tout naturellement affleurerait. Je marchais, portant en moi des reflets luisants, une épaisseur translucide qui n'étaient autres que des souvenirs de la mer profonde. [...] Toute nouvelle cosmicité renouvelle notre être intérieur et tout nouveau cosmos est ouvert quand on se libère des liens d'une sensibilité antérieure »

### ***Spiritualité de l'espace et rapport au désert***

***Christian Jambet (né en 1949)***

Orientaliste, professeur agrégé de philosophie né à Alger, il est chargé de cours sur l'Islam à l'École supérieure de commerce de Paris, et en philosophie islamique à l'Institut d'études iraniennes (université de Paris III-Sorbonne nouvelle). Il maîtrise plusieurs langues ; l'anglais, l'allemand, l'arabe, le persan, le latin et le grec ancien, et dirige la collection « Islam spirituel » aux éditions Verdier et a écrit plusieurs ouvrages, parmi lesquels *La Grande Résurrection d'Alamût* (1990), *La Logique des Orientaux* (1983) et *Apologie de Platon* (1976). L'ouvrage dont nous tirons l'extrait suivant est intitulé : *L'appel du Maroc* (1999)

#### ***« L'appel du désert »***

[...] L'étendue hostile aux règnes du vivant se transmue en lieu de présence pour le Vivant par excellence. Elle s'offre pour métaphore de l'essence divine transcendante et solitaire, elle attire les esseulés d'amour, les spirituels qui se dépouillent de leurs passions et de leurs désirs d'ici-bas, dans la seule quête infinie d'un autre monde dont l'origine est et demeure insondable. Le désert rend visible le retrait du Créateur loin de ses créatures, le secret de sa miséricorde, l'essence divine antérieure au mouvement par lequel « elle aime à être connue », selon la fameuse tradition qui énonce : « J'étais un trésor caché, j'ai aimé être connu, et j'ai créé les créatures. »

Cette poétique spirituelle et religieuse est d'autant plus vive que la civilisation de l'Islam a construit la cité, uni la communauté, éprouvé la loi et multiplié les richesses aux lisières de cet espace où menaçait le néant, cet autre nom de l'être absolu. [...] A Hirâ, Muhammad (qpsl) ne connaît plus ni la fugacité des apparences, ni l'inconsistance de l'être. Les confins de l'étendue montagneuse et désertique lui offrent soudain la « vision véridique » (*al-ru'yâ al-sâdiqa*). Il s'était éloigné du lieu de peuplement, il éprouvait dépossession et vide de soi, et il reçut cette annonce d'une

errance toute nouvelle : la convocation soudaine, sans autre nécessité que d'être l'appel de l'ange. Vision et appel : la manifestation et la voie, le corps et le souffle. Dans l'événement prophétique, la plénitude de la divinité se rend visible et audible, tout en préparant son immédiat retrait. Le monde n'est plus un champ de ruines, mais un espace où les théophanies vont se multiplier, où chaque arbre, chaque visage de femme, chaque corps d'adolescent, chaque livre, auront un peu la fonction d'une apparition divine dans le sensible.

***Mona Zaalouk (née en 1945)***

Artiste plasticienne née en Egypte, elle est l'auteur d'œuvres picturales inspirées par le désert dont elle suggère à la fois l'immensité, le dépouillement et la mystérieuse présence. Elle est également l'auteur de plusieurs publications, parmi lesquelles un texte consacré aux peintres du désert, « La vibration du vide ». L'extrait suivant est paru dans *Le Courrier de l'Unesco*, en janvier 1994.

*« La vibration du vide »*

Merveilleux espace polychrome où le ciel, la terre et les hommes se confondent dans un jeu d'ombres et de lumière, le désert est une terre d'élection pour le peintre.

Le désert... Mystérieux, inquiétant. Sous son apparence infinie, tout un monde, riche et foisonnant, se dévoile à qui prend le temps d'observer, de comprendre, de s'interroger.

Le voyageur avide de sensations se trouve tout petit face à l'immensité qui l'entoure, avant de se laisser pénétrer par la grandeur du paysage. Enveloppé par la douceur sensuelle des dunes de sable, semblables à des corps enlacés que la lumière changeante du jour et des saisons teinte d'ocre et de beige, de gris et de blanc, il aimerait s'y allonger un instant avant de poursuivre sa route vers d'autres formes, d'autres couleurs. Tranchants comme des lames qui transpercent l'espace, leur dur faciès rocheux adouci de rose et de parme, des reliefs lunaires aux formes humaines et animales dressent à l'horizon des visions où le réel et l'imaginaire se confondent.

Apparitions d'hommes qui passent. D'où viennent-ils, où vont-ils ?

Ce sont les hommes bleus, seigneurs du Sahara auréolés de mystère, peuple si digne et si simple, que son errance nomade d'oasis en point d'eau dépouille de tout superflu. [...] Le soir tombe, et le voyageur reprend sa route, à la lueur des étoiles qui allument

des milliers d'étincelles dans la nuit sombre. La lune à son apogée éclaire la vibration silencieuse du désert.

Dans ses métamorphoses et ses contrastes, sa pesanteur et sa légèreté, son rythme et son silence, sa grandeur écrasante et sa volupté, le désert résume l'essentiel de la vie. Mais comment rendre son atmosphère, et ce dépouillement, sur une toile ? Les mots du poète décrivent mieux les impressions, les émotions d'un tel voyage, que les lignes et les couleurs de l'artiste. [...]

Opacité des masses rocheuses, légèreté, mouvement, liberté de l'instant – le désert est une terre d'élection pour le peintre. Au-delà d'une première perception, tout y est unité, comme traversé par un axe autour duquel le ciel, la terre et les hommes se fondent en un tout indivisible. Il incarne le rêve ultime de l'artiste, qui est de tendre vers la synthèse de l'apparent et de l'inapparent, du figuratif et de l'abstrait, de la matière de la lumière.

### ***Extraits de lettres d'Antoine de Saint-Exupéry<sup>1</sup>***

*Dernière lettre du commandant Antoine de Saint-Exupéry à la veille de sa disparition le 31 juillet 1944, considérée comme prémonitoire et visionnaire.*

#### ***Adieu Saint-Exupéry***

30 juillet 1944

« Je viens de faire quelques vols sur P. 38. C'est une belle machine. J'aurais été heureux de disposer de ce cadeau-là pour mes vingt ans. Je constate avec mélancolie qu'aujourd'hui, à quarante-trois ans, après quelques six mille cinq cents heures de vol sous tous les ciels du monde, je ne puis plus trouver grand plaisir à ce jeu-là. Ce n'est plus qu'un instrument de déplacement - ici de guerre. Si je me soumetts à la vitesse et à l'altitude à mon âge patriarcal pour ce métier, c'est bien plus pour ne rien refuser des emmerdements de ma génération que dans l'espoir de retrouver les satisfactions d'autrefois.

Ceci est peut-être mélancolique, mais peut-être bien ne l'est-ce pas. C'est sans doute quand j'avais vingt ans que je me trompais. En Octobre 1940, de retour d'Afrique du Nord où le groupe 2 - 33 avait émigré, ma voiture étant remise exsangue dans

---

<sup>1</sup> AUTRAND Michel, QUESNEL Michel (Dir.) (1999), *Antoine de Saint-Exupéry, Œuvres complètes*, Œuvres II., Paris, Gallimard, « coll. Bibliothèque de la Pléiade », pp. 88-101- 328-334-847-848-922-923

quelque garage poussiéreux, j'ai découvert la carriole et le cheval. Par elle l'herbe des chemins. Les moutons et les oliviers. Ces oliviers avaient un autre rôle que celui de battre la mesure derrière les vitres à 130 kms à l'heure. Ils se montraient dans leur rythme vrai qui est de lentement fabriquer des olives. Les moutons n'avaient pas pour fin exclusive de faire tomber la moyenne. Ils redeviennent vivants. Ils font de vraies crottes et fabriquent de la vraie laine. Et l'herbe aussi avait un sens puisqu'ils la broutaient.

Et je me suis senti revivre dans ce seul coin du monde où la poussière soit parfumée (je suis injuste, elle l'est en Grèce aussi comme en Provence). Et il m'a semblé que, toute ma vie, j'avais été un imbécile...

Tout cela pour vous expliquer que cette existence grégaire au cœur d'une base américaine, ces repas expédiés debout en dix minutes, ce va-et-vient entre les monoplaces de 2600 chevaux dans une bâtisse abstraite où nous sommes entassés à trois par chambre, ce terrible désert humain, en un mot, n'a rien qui me caresse le cœur. Ça aussi, comme les missions sans profit ou espoir de retour de Juin 1940, c'est une maladie à passer. Je suis « malade » pour un temps inconnu. Mais je ne me reconnais pas le droit de ne pas subir cette maladie. Voilà tout. Aujourd'hui, je suis profondément triste. Je suis triste pour ma génération qui est vide de toute substance humaine. Qui n'ayant connu que les bars, les mathématiques et les Bugatti comme forme de vie spirituelle, se trouve aujourd'hui plongé dans une action strictement grégaire qui n'a plus aucune couleur.

On ne sait pas le remarquer. Prenez le phénomène militaire d'il y a cent ans. Considérez combien il intégrait d'efforts pour qu'il fut répondu à la vie spirituelle, poétique ou simplement humaine de l'homme. Aujourd'hui nous sommes plus desséchés que des briques, nous sourions de ces niaiseries. Les costumes, les drapeaux, les chants, la musique, les victoires (il n'est pas de victoire aujourd'hui, il n'est que des phénomènes de digestion lente ou rapide) tout lyrisme sonne ridicule et les hommes refusent d'être réveillés à une vie spirituelle quelconque. Ils font honnêtement une sorte de travail à la chaîne. Comme dit la jeunesse américaine, « nous acceptons honnêtement ce job ingrat » et la propagande, dans le monde entier, se bat les flancs avec désespoir.

De la tragédie grecque, l'humanité, dans sa décadence, est tombée jusqu'au théâtre de Mr Louis Verneuil (on ne peut guère aller plus loin). Siècle de publicité, du système Bedeau, des régimes totalitaires et des armées sans clairons ni drapeaux, ni messes pour les morts. Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif.

Ah ! Général, il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde. Rendre aux hommes une signification spirituelle, des inquiétudes spirituelles, faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. On ne peut vivre de frigidaire, de politique, de bilans et de mots croisés, voyez-vous ! On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour. Rien qu'à entendre un chant villageois du 15ème siècle, on mesure la pente descendue. Il ne reste rien que la voix du robot de la propagande (pardonnez-moi). Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le robot, se font robots.

Tous les craquements des trente dernières années n'ont que deux sources : les impasses du système économique du XIXème siècle et le désespoir spirituel. Pourquoi Mermoz a-t-il suivi son grand dadais de colonel sinon par soif ? Pourquoi la Russie ? Pourquoi l'Espagne ? Les hommes ont fait l'essai des valeurs cartésiennes : hors des sciences de la nature, cela ne leur a guère réussi. Il n'y a qu'un problème, un seul : redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit plus haute encore que la vie de l'intelligence, la seule qui satisfasse l'homme. Ça déborde le problème de la vie religieuse qui n'en est qu'une forme (bien que peut-être la vie de l'esprit conduise à l'autre nécessairement). Et la vie de l'esprit commence là où un être est conçu au-dessus des matériaux qui le composent. L'amour de la maison - cet amour inconnaissable aux Etats-Unis - est déjà de la vie de l'esprit.

Et la fête villageoise, et le culte des morts (je cite cela car il s'est tué depuis mon arrivée ici deux ou trois parachutistes, mais on les a escamotés : ils avaient fini de servir). Cela c'est de l'époque, non de l'Amérique : l'homme n'a plus de sens.

Il faut absolument parler aux hommes.

A quoi servira de gagner la guerre si nous en avons pour cent ans de crise d'épilepsie révolutionnaire ? Quand la question allemande sera enfin réglée tous les problèmes véritables commenceront à se poser. Il est peu probable que la spéculation sur les stocks américains suffise au sortir de cette guerre à distraire, comme en 1919,

l'humanité de ses soucis véritables. Faute d'un courant spirituel fort, il poussera, comme champignons, trente-six sectes qui se diviseront les unes les autres. Le marxisme lui-même, trop vieilli, se décomposera en une multitude de néo-marxismes contradictoires. On l'a bien observé en Espagne. A moins qu'un César français ne nous installe dans un camp de concentration pour l'éternité.

Ah ! quel étrange soir, ce soir, quel étrange climat. Je vois de ma chambre s'allumer les fenêtres de ces bâtisses sans visages. J'entends les postes de radio divers débiter leur musique de mirliton à ces foules désœuvrées venues d'au-delà des mers et qui ne connaissent même pas la nostalgie.

On peut confondre cette acceptation résignée avec l'esprit de sacrifice ou la grandeur morale. Ce serait là une belle erreur. Les liens d'amour qui nouent l'homme d'aujourd'hui aux êtres comme aux choses sont si peu tendus, si peu denses, que l'homme ne sent plus l'absence comme autrefois. C'est le mot terrible de cette histoire juive : « tu vas donc là-bas ? Comme tu seras loin » - Loin d'où ? Le « où » qu'ils ont quitté n'était plus guère qu'un vaste faisceau d'habitudes.

Dans cette époque de divorce, on divorce avec la même facilité d'avec les choses. Les frigidaires sont interchangeables. Et la maison aussi si elle n'est qu'un assemblage. Et la femme. Et la religion. Et le parti. On ne peut même pas être infidèle : à quoi serait-on infidèle ? Loin d'où et infidèle à quoi ? Désert de l'homme.

Qu'ils sont donc sages et paisibles ces hommes en groupe. Moi je songe aux marins bretons d'autrefois, qui débarquaient, lâchés sur une ville, à ces nœuds complexes d'appétits violents et de nostalgie intolérable qu'ont toujours constitués les mâles un peu trop sévèrement parqués. Il fallait toujours, pour les tenir, des gendarmes forts ou des principes forts ou des fois fortes. Mais aucun de ceux-là ne manquerait de respect à une gardeuse d'oies. L'homme d'aujourd'hui on le fait tenir tranquille, selon le milieu, avec la belote ou le bridge. Nous sommes étonnamment bien châtrés.

Ainsi sommes-nous enfin libres. On nous a coupé les bras et les jambes, puis on nous a laissé libres de marcher. Mais je hais cette époque où l'homme devient, sous un totalitarisme universel, bétail doux, poli et tranquille. On nous fait prendre ça pour un progrès moral ! Ce que je hais dans le marxisme, c'est le totalitarisme à quoi il conduit. L'homme y est défini comme producteur et consommateur, le problème

essentiel étant celui de la distribution. Ce que je hais dans le nazisme, c'est le totalitarisme à quoi il prétend par son essence même. On fait défiler les ouvriers de la Ruhr devant un Van Gogh, un Cézanne et un chromo. Ils votent naturellement pour le chromo. Voilà la vérité du peuple ! On boucle solidement dans un camp de concentration les candidats Cézanne, les candidats Van Gogh, tous les grands non-conformistes, et l'on alimente en chromos un bétail soumis. Mais où vont les Etats-Unis et où allons-nous, nous aussi, à cette époque de fonctionnariat universel ? L'homme robot, l'homme termite, l'homme oscillant du travail à la chaîne système Bedeau à la belote. L'homme châtré de tout son pouvoir créateur, et qui ne sait même plus, du fond de son village, créer une danse ni une chanson. L'homme que l'on alimente en culture de confection, en culture standard comme on alimente les bœufs en foin.

C'est cela l'homme d'aujourd'hui.

Et moi je pense que, il n'y a pas trois cents ans, on pouvait écrire *La Princesse de Clèves* ou s'enfermer dans un couvent pour la vie à cause d'un amour perdu, tant était brûlant l'amour. Aujourd'hui bien sûr les gens se suicident, mais la souffrance de ceux-là est de l'ordre d'une rage de dents intolérable. Ce n'a point à faire avec l'amour.

Certes, il est une première étape. Je ne puis supporter l'idée de verser des générations d'enfants français dans le ventre du moloch allemand. La substance même est menacée, mais, quand elle sera sauvée, alors se posera le problème fondamental qui est celui de notre temps. Qui est celui du sens de l'homme et auquel il n'est point proposé de réponse, et j'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde.

Ça m'est égal d'être tué en guerre. De ce que j'ai aimé, que restera-t-il ? Autant que les êtres, je parle des coutumes, des intonations irremplaçables, d'une certaine lumière spirituelle. Du déjeuner dans la ferme provençale sous les oliviers, mais aussi de Haendel. Les choses. Je m'en fous, qui subsisteront. Ce qui vaut, c'est certain arrangement des choses. La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement. Nous aurons de parfaits instruments de musique, distribués en grande série, mais où sera le musicien ? Si je suis tué en guerre, je m'en moque bien. Ou si je subis

une crise de rage de ces sortes de torpilles volantes qui n'ont plus rien à voir avec le vol et font du pilote parmi ses boutons et ses cadrans une sorte de chef comptable (le vol aussi c'est un certain ordre de liens).

Mais si je rentre vivant de ce « job nécessaire et ingrat », il ne se posera pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes ? »

### *Extraits de Lettre à un otage*

Sur les thèmes de la mort, l'amitié, l'amour, la fraternité, le dépassement de soi, l'éloignement et la séparation, l'action et le sens de la responsabilité.

« [...] Que l'on soit absent dans la pièce voisine, ou sur l'autre versant de la planète, la différence n'est pas essentielle. La présence de l'ami qui en apparence s'est éloigné, peut se faire plus dense qu'une présence réelle. C'est celle de la prière. Jamais je n'ai mieux aimé ma maison que dans le Sahara. Jamais fiancés n'ont été plus proches de leur fiancée que les marins bretons du XVII<sup>e</sup> siècle, quand ils doublaient le Cap Horn et vieillissaient contre le mur des vents contraires. Dès le départ ils commençaient déjà de revenir. C'est leur retour qu'ils préparaient de leurs lourdes mains en hissant les voiles. Le chemin le plus court du port de Bretagne à la maison de la fiancée passait par le Cap Horn. Mais voici que mes émigrants m'apparaissaient comme des marins bretons auxquels on eût enlevé la fiancée bretonne. Aucune fiancée bretonne n'allumait plus pour eux, à sa fenêtre, son humble lampe. Ils n'étaient point des enfants prodiges. Ils étaient des enfants prodiges sans maison vers quoi revenir. Alors commence le vrai voyage, qui est hors de soi-même.

Comment se reconstruire ? Comment refaire en soi le lourd écheveau de souvenirs ? Ce bateau fantôme était chargé, comme les limbes, d'âmes à naître. Seuls paraissaient réels, si réels qu'on les eût aimé toucher du doigt, ceux qui, intégrés au navire et ennoblis par de véritables fonctions, portaient les plateaux, astiquaient les cuivres, ciraient les chaussures, et, avec un vague mépris, servaient des morts. Ce n'est point la pauvreté qui valait aux émigrants ce léger dédain du personnel. Ce n'est point d'argent qu'ils manquaient, mais de densité. Ils n'étaient plus d'homme de telle maison, de tel ami, de telle responsabilité. Ils jouaient le rôle, mais ce n'était plus vrai. Personne n'avait besoin d'eux, personne ne s'apprêtait à faire appel à eux. Quelle merveille que ce télégramme qui vous bouscule, vous fait lever au milieu de la nuit, vous pousse vers

la gare : « Accours ! J'ai besoin de toi ! » Nous nous découvrons vite des amis qui nous aident. Nous méritons lentement ceux qui exigent d'être aidés. Certes, mes revenants, personne ne les haïssait, personne ne les jalousait, personne ne les importunait. Mais personne ne les aimait du seul amour qui comptât. Je me disais : ils seront pris, dès l'arrivée, dans les cocktails de bienvenue, les dîners de consolation. Mais qui ébranlera leur porte en exigeant d'être reçu : « Ouvre ! C'est moi ! » Il faut longtemps cultiver un ami avant qu'il réclame son dû d'amitié. Il faut s'être ruiné durant des générations à réparer le vieux château qui croule, pour apprendre à l'aimer. [...] »

*Sur le désert...sur le silence et les choses invisibles qui l'habitent*

« [...] J'ai vécu trois années dans le Sahara. J'ai rêvé, moi aussi, après tant d'autres, sur sa magie. Quiconque a connu la vie saharienne, où tout, en apparence, n'est que solitude et dénuement, pleure cependant ces années-là comme les plus belles qu'il ait vécues. Les mots « nostalgie du sable, nostalgie de la solitude, nostalgie de l'espace » ne sont que formules littéraires, et n'expliquent rien. Or voici que, pour la première fois, à bord d'un paquebot grouillant de passagers entassés les uns sur les autres, il me semblait comprendre le désert.

Certes, le Sahara n'offre, à perte de vue, qu'un sable uniforme, ou plus exactement, car les dunes y sont rares, une grève caillouteuse. On y baigne en permanence dans les conditions même de l'ennui. Et cependant d'invisibles divinités lui bâtissent un réseau de directions, de pentes et de signes, une musculature secrète et vivante. Il n'est plus d'uniformité. Tout s'oriente. Un silence même n'y ressemble pas à l'autre silence.

Il est un silence de la paix quand les tribus sont conciliées, quand le soir ramène sa fraîcheur et qu'il semble que l'on fasse halte, voiles repliées, dans un port tranquille. Il est un silence de midi quand le soleil suspend les pensées et les mouvements. Il est un faux silence, quand le vent du Nord a fléchi et que l'apparition d'insectes, arrachés comme du pollen aux oasis de l'intérieur, annonce la tempête d'Est porteuse de sable. Il est un silence de complot, quand on connaît, d'une tribu lointaine, qu'elle fermente. Il est un silence de mystère, quand se nouent entre les Arabes leurs indéchiffrables conciliabules. Il est un silence tendu quand le messager tarde à revenir. Un silence aigu

quand, la nuit, on retient son souffle pour entendre. Un silence mélancolique, si l'on se souvient de qui l'on aime.

Tout se polarise. Chaque étoile fixe une direction véritable. Elles sont toutes étoiles des Mages. Elles servent toutes leur propre dieu. Celle-ci désigne la direction d'un puits lointain, dur à gagner. Et l'étendue qui vous sépare de ce puits pèse comme un rempart. Celle-là désigne la direction d'un puits tari. Et l'étoile elle-même paraît sèche. Et l'étendue qui vous sépare du puits tari n'a point de pente. Telle autre étoile sert de guide vers une oasis inconnue que les nomades vous ont chantée, mais que la dissidence vous interdit. Et le sable qui vous sépare de l'oasis est pelouse de contes de fées. Telle autre encore désigne la direction d'une ville blanche du Sud, savoureuse, semble-t-il, comme un fruit où planter les dents. Telle, de la mer.

Enfin des pôles presque irréels aimantent de très loin ce désert : une maison d'enfance, qui demeure vivante dans le souvenir. Un ami dont on ne sait rien, sinon qu'il est.

Ainsi vous sentez-vous tendu et vivifié par le champ des forces qui tirent sur vous ou vous repoussent, vous sollicitent ou vous résistent. Vous voici bien fondé, bien déterminé, bien installé au centre de directions cardinales.

Et comme le désert n'offre aucune richesse tangible, comme il n'est rien à voir ni à entendre dans le désert, on est bien contraint de reconnaître, puisque la vie intérieure loin de s'y endormir s'y fortifie, que l'homme est animé d'abord par des sollicitations invisibles. L'homme est gouverné par l'Esprit. Je vaudrais, dans le désert, ce que valent mes divinités. [...] »

### *Lettres à sa mère*

#### **« N'exprimer que la vie intérieure »**

Montluçon 1925.

« La vie courante a si peu d'importance et se ressemble tant. La vie intérieure est difficile à dire, il y a une sorte de pudeur. C'est si prétentieux d'en parler. Vous ne pouvez imaginer à quel point c'est la seule chose qui compte pour moi. Ça modifie toutes les valeurs, même dans mes jugements sur les autres. Ça m'est si égal un type

« bon » si ce n'est qu'un attendrissement facile. Il faut me chercher tel que je suis dans ce que j'écris et qui est le résultat scrupuleux réfléchi de ce que je pense et vois. Alors dans la tranquillité de ma chambre ou d'un bistro, je peux me mettre face à face avec moi-même et éviter toute formule, truquage littéraire et m'exprimer avec effort. Je me sens alors honnête et consciencieux. Je ne peux plus souffrir ce qui est destiné à frapper et fausse l'angle visuel pour agir sur l'imagination. Un tas d'auteurs que j'ai aimés parce qu'ils me procuraient un plaisir de l'esprit trop facile, comme des mélodies de café-concert qui vous énervent, je les méprise vraiment. »

***Périodes de grande solitude, de doute, de questionnements sur la vie et l'avenir...***

Orconte, 1940.

Maman chérie,

« Je vous écris sur mes genoux dans l'attente d'un bombardement annoncé qui ne vient pas. Je pense à vous.

Rien sans doute, rien certainement ne m'est plus cher au monde que Didi, ses enfants et vous. Et c'est sans doute pour vous toujours que je tremble. Cette perpétuelle menace italienne me fait du mal parce qu'elle vous met en danger. J'ai tellement de chagrin. J'ai infiniment besoin de votre tendresse, maman chérie, ma petite maman. Pourquoi faut-il que tout ce que j'aime sur terre soit menacé ? Ce qui m'effraie bien plus que la guerre, c'est le monde de demain. Tous ces villages détruits, toutes ces familles dispersées. La mort, ça m'est égal, mais je n'aime pas que l'on touche à la communauté spirituelle. Je nous voudrais tous réunis autour d'une table blanche.

Je ne vous dis pas grand-chose de ma vie : il n'y a pas grand-chose à dire : missions dangereuses, repas et sommeil. Je suis terriblement peu « satisfait ». Il faut d'autres exercices pour le cœur. Je suis terriblement peu content des préoccupations de mon époque. Le danger accepté et subi ne suffit pas à apaiser en moi une sorte de lourde conscience. La seule fontaine rafraîchissante, je la trouve dans certains souvenirs d'enfance : l'odeur de bougie des nuits de Noël. C'est l'âme aujourd'hui qui est tellement déserte. On meurt de soif.

Je pourrais écrire, j'ai le temps, mais je ne sais pas encore écrire, mon livre n'est pas mûr en moi. Un livre qui « donnerait à boire ».

Au revoir, ma petite maman, je vous serre de toutes mes forces dans les bras.

Votre

Antoine. »

### ***Lettres à Nelly de Vogüé***

Manhattan, Janvier 1938.

« J'habite au vingt-cinquième étage d'un hôtel en pierre, et j'écoute à travers ma fenêtre la voix d'une ville nouvelle. Et cette voix me semble déchirante. Les rafales de vent y font le même bruit que dans les cordages. Il y a là, au dehors, de grands mouvements invisibles. Et des cris. Et des plaintes. Et des bruits de marteaux et d'enclume. Et je ne sais d'où montent ces courtes sirènes qui expriment si bien le danger. Ce tumulte de pleine mer. Ce remue-ménage de navire un peu en perdition. Je n'ai jamais senti ça si fort, cet entassement d'hommes dans leurs pyramides de pierre, et qui font tous ces bruits de départ, de charroi, de naufrage, et qui s'agitent entre leur planète et les étoiles, sans rien comprendre de leur voyage et sans capitaine. C'est curieux, mais je n'ai rien senti ici de matériel. Encore rien senti, au contraire. Toute cette foule, toutes ces lumières, et ces flèches des buildings, il me semble que ça pose d'abord, et d'une façon écrasante, le problème de la destinée. Sans doute est-ce idiot, mais je me sens ici, plus que partout ailleurs, en haute mer. »

### ***Los Angeles 8 septembre 1941***

« Je veux vite devenir autre chose que moi. Je ne m'intéresse plus. Mes dents, mon foie, le reste, tout ça est vermoulu, et n'a aucun intérêt en soi. Je veux être autre chose que ça quand il faudra mourir.

Maintenant, les jugements sur moi, je m'en moque bien. Je suis très pressé. Je n'ai plus le temps d'écouter tout ça. Maintenant, si c'était mieux de moi, de mourir quelque part, je suis tout prêt à mourir quelque part. Simplement, il m'est venu une vocation que je pense la mieux. Et c'est fini. Je pense maintenant que c'est dans ce que je fais que l'on est avec moi ou contre moi. J'ai compris, par la guerre, puis par Guillaumet, qu'un jour j'allais mourir. Ce n'était plus cette mort abstraite de poète, qui est un événement sentimental, et un souhait dans le chagrin. Aucun rapport. Il ne s'agissait plus de cette mort que pense le garçon de 16 ans « las de la vie ». Non. De la mort d'homme. De la mort sérieuse De la vie révolue. »

Janvier 1943.

Je n'ai jamais été aussi seul au monde. J'ai comme un chagrin inconsolable. [...] Je voudrais être jardinier parmi des légumes. Ou être mort. [...] La nuit je m'angoisse sur toute chose. Sur les miens. Sur mon pays. Sur ce que j'aime. J'ai l'air gai dans les tours de cartes, mais je ne puis me faire des tours de cartes à moi-même, et j'ai terriblement froid dans le cœur.

Oh ! non, ce n'est pas physique ma tristesse. Je sais bien que je ne supporte pas l'angoisse sociale. Je suis tout rempli, comme un coquillage, de ce bruit-là. Je ne sais pas être heureux seul. L'Aéropostale, c'était l'allégresse. Tout de même, comme c'était grand ! Je ne puis plus vivre dans cette misère. Je ne le puis plus. Vie de cellule sans religion. Cette chambre idiote. Cette absence totale de lendemain. Je ne suis plus supporter cette fosse.

### ***Interviews avec un spécialiste de l'auteur<sup>1</sup>***

#### *Ce que l'on sait de Saint-Ex*

Entretien avec ALBAN CERISIER, archiviste paléographe, il est attaché à la direction des éditions Gallimard. Il a en charge l'ensemble des fonds patrimoniaux et étudie l'œuvre d'Antoine de Saint-Exupéry depuis une douzaine d'années. Editeur, il a publié un essai (*Il était une fois...Le Petit Prince*) et plusieurs textes inédits de l'écrivain, parmi lesquels *Lettres à l'inconnue*.

Propos recueillis par TRISTAN SAVIN

#### **Qu'avez-vous pu apprendre au cours de vos recherches ?**

Ce qui m'a intéressé, en tant qu'historien du livre, ce sont les recherches sur la genèse du *Petit Prince*, avec les dessins disparus, la reconstitution du texte original et l'histoire éditoriale. Comme c'est une œuvre universellement connue, le moindre détail relatif à cette histoire prend des proportions énormes. Et, au-delà de l'œuvre, il y a l'homme, dans tout son charme incroyable. De tous les écrivains morts que je « fréquente », c'est le plus sympathique, le plus attachant. Il est fascinant de contradictions, de maladresses, de tendresse, de ferveur. On a envie de tout savoir sur ce qui a pu lui arriver. Car la moindre de ses rencontres a un sens dans le réseau de ses

---

<sup>1</sup> SAVIN Tristan (2009), *Ce que l'on sait de Saint-Ex*, In *Lire* (2009), hors-série N°9, *Saint-Exupéry l'écrivain, l'aviateur, l'homme d'action*, Groupe Express Roularta, p. 18-27

connaissances. Dans ses relations aux femmes, que ce soit sa mère ou la dernière en date, cette inconnue, il est en permanence entre la réalité et la fiction. Jusqu'à ce point ultime, *Lettres à l'inconnue*, où la vie est vécue complètement dans la fiction. La fusion est totale : aucune distinction avec *Le Petit Prince*. A mes yeux, c'est une grande découverte, qui éclaire l'œuvre.

### **Vous voulez dire qu'il a été un véritable héros de roman ?**

Il s'est fait héros de roman, il s'est mis en scène. Il est à l'aise dans l'autobiographie et il s'est construit un personnage. Mais sans arrière-pensée, avec une grande naïveté. Dans un entretien donné en 1972, Gaston Gallimard parlait de ses amis écrivains et la première chose qu'il dit de Saint-Exupéry, c'est : « Extraordinaire naïveté. »

Il n'a pas de plan de carrière. Mais il cherche à créer un personnage de fiction qui donnera toute sa portée à son écriture. Il ne veut pas être un écrivain de message, il a horreur des gens qui se paient de mots mais il croit à la littérature et à la capacité qu'elle a d'agir. Et une façon qu'elle a d'agir, c'est de faire d'un personnage un mythe, qui peut être le Petit Prince et qui d'une certaine façon est Saint-Exupéry lui-même. Ce qui fait l'universalité de Saint-Ex, c'est à la fois une morale pratique – une certaine idée de la vie, une volonté de réformer l'homme – et une image très incarnée, qui s'appuie sur une existence charnelle, un imaginaire poétique. Sa pensée est très individualisée. Trois lignes suffisent à le reconnaître. Et quand un écrivain fait du Saint-Ex, cela se voit tout de suite. Par exemple, j'y ai déjà pensé en lisant Malraux. Quand il fait des raccourcis saisissants ou dans certains usages des images, il n'est pas loin de Saint-Exupéry.

### **Quelle est sa conception de la littérature ?**

Il n'y a pas de rupture entre la littérature et la vie. Il dénonce les images creuses, qui ne débouchent pas sur une vérité des sensations, du perçu, du métier. Il essaie de définir une poétique qui, au contraire de celle de ses prédécesseurs, s'appuie complètement sur un rapport nécessaire entre le mot et la chose dite. Ce qui lui permet de dire : « Oui, je peux être à la fois écrivain et pilote. Ecrivain, je suis encore pilote et je sais restituer la sensation pour ceux qui ne sont pas pilotes. »

### **Remontons aux origines de l'écrivain-pilote. Est-ce important pour lui de descendre d'une vieille famille ?**

Oui, il a de vrais réflexes. Nous avons les deux côtés : Saint-Exupéry, côté paternel, et Fonscolombe, côté maternel. Dans la famille de la mère, Marie, on vit de ses revenus de propriétaire terrien. C'est donc l'enfance dans un château, la proximité avec la nature, une vie vouée à la musique et aux arts. C'est assez oisif, cultivé, mais on entend éduquer les garçons pour les diriger de préférence vers une carrière militaire. Côté paternel, on travaille pour vivre. Le père était assureur au Mans. Donc, deux influences.

### **Que sait-on sur la mort précoce de son père ?**

Le père, Jean, plus âgé que sa femme, a une attaque cérébrale. C'est une mort subite, dont Saint-Exupéry ne parlera absolument pas. Et il parlera extrêmement peu de son frère (mort en 1917). On constate une part manquante évidente dans l'œuvre. En revanche, l'atmosphère féminine est surreprésentée, avec les sœurs, les tantes – et plus tard les maîtresses.

Gabrielle de Lestranges, comtesse de Tricaud, la tante de Marie, a tenu un rôle très important pour Saint-Ex. C'est une figure tutélaire de l'enfance : elle a recueilli les enfants à la mort du grand-père Fonscolombe, chez qui la famille, après la mort du père de Saint-Ex, était allée vivre, au château de La Môle, dans le Var. Ils se partagent ensuite entre Lyon et Saint-Maurice-de-Rémens, propriété familiale où la vie est rythmée par la présence de la tante, et les Fräulein, les nounous, perçues comme les déesses du foyer, garantes de la coutume, des draps bien pliés. L'univers sensoriel de son enfance est omniprésent dans son œuvre : les sapins, l'odeur du linge, le grenier, le jardin, tout cela dominé par un vert très sombre. Et la manie du dessin qu'avait Saint-Exupéry est portée par la formation artistique qu'a initiée sa mère, aquarelliste. C'était une éducation assez libérale. Et je n'arrive pas à lire, dans l'œuvre de Saint-Exupéry, un processus d'émancipation du milieu familial. Il y en a un du milieu parisien, où il ne se sent pas très à l'aise. Mais l'aventure qu'il va entamer avec l'Aéropostale n'est pas une rupture avec la famille.

### **D'où vient sa passion pour les avions ?**

Ca vient d'Ambérieu (aéroport proche de la propriété de Saint-Maurice). C'est une passion d'enfant de son époque. Proust aussi était fasciné par les avions. C'est ce qui rendra Saint-Exupéry « attractif » pour un milieu comme celui de la NRF. Ca

correspond à une forme de modernité. Il allait donc voir les avions à Ambérieu. Et, l'été 1912, il monte dans un appareil, il le fait en cachette de sa mère. Il gardera aussi un côté gamin bricoleur, ingénieux.

### **Il a un esprit plus mathématique que littéraire ?**

Absolument. Il a une passion pour les mathématiques, les problèmes d'algèbre et d'arithmétique. Il a l'esprit pratique. Il a d'ailleurs déposé des brevets.

### **A l'école, quel genre d'élève était-ce ?**

Pas très bon, plutôt cancre. Un peu étourdi. On a gardé quelques traces de ses premiers travaux de rédaction. Ils sont assez amusants mais ne recèlent aucun génie précoce.

### **Il est encore adolescent en 1914. Comment la famille va-t-elle vivre la guerre ?**

Un peu dispersée. Sa mère monte une sorte d'hôpital de campagne, de dispensaire, dans lequel ses sœurs vont aussi œuvrer. Saint-Ex revient du Mans, où il a fini sa scolarité, hébergé dans la famille paternelle. Il va ensuite préparer l'Ecole navale au lycée Saint-Louis, à Paris. Pourquoi Navale ? On ne sait pas trop. Mais il ne faut pas négliger l'attrance pour la mer chez Saint-Exupéry. Il a écrit de très belles choses sur les bateaux. Il a peut-être l'idée d'embarquer, un désir d'évasion. Mais Navale sera un échec.

### **Il perd son frère à cette époque, en 1917...**

François meurt de rhumatisme cardiaque. Saint-Ex apprend cela quand il est en pension en Suisse mais il s'y attendait, on avait détecté la mal assez tôt. Il se rend à son chevet et le prend en photo sur son lit de mort. Ils étaient proches l'un de l'autre. Dans ses textes, y compris la correspondance, il y a un domaine réservé, une pudeur par rapport à cela.

### **C'est à Paris qu'il rencontre sa future fiancée Louise de Vilmorin ?**

Il la rencontre dans le milieu parisien qu'il fréquente en arrivant. Il l'appelle « Loulou » dans sa correspondance, que je considère comme sublime. Tout cela reste très mystérieux. Louise a parlé de « fiançailles pour rire » et la présence de Saint-Ex dans sa vie représente une part infime. Mais pour lui, cela a été perturbant. C'est le moment où s'achève sa formation militaire qui aboutit à un échec. Tout cela a été reconstruit par les biographes à partir d'éléments aussi peu sûrs. La seule source est la correspondance avec sa mère. Mais il semble que cela ait été un désastre pour Saint-

Ex. Et il est obligé, par la famille Vilmorin, de renoncer à une carrière de pilote. Il devient représentant pour une tuilerie puis pour les camions Saurer. C'est une période désagréable de sa vie, il n'est plus auprès des siens et perd cette femme alors qu'il est amoureux transi...

Il a tendance à être ivre d'amour pour plusieurs personnes le même jour, donc il faut se méfier. Mais il est vrai que l'attachement très fort et l'amour se prolongent dans le temps après la rupture de leurs fiançailles. Louise se marie avec un américain et Saint-Ex continue à lui écrire des lettres bouleversantes. Il lui offre un manuscrit de *Courrier Sud*. Il l'appelle encore « Loulou chérie » en 1933, dix ans après leur rupture, et cela semble à sens unique...

### **A ses débuts à Paris, il suit des cours aux Beaux-arts. A-t-il songé à une carrière artistique ?**

Plus ou moins. Il envisage vaguement de devenir architecte d'intérieur, mais est-ce sérieux ? On trouve très peu de réflexions sur l'art chez Saint-Exupéry. Il dit qu'il ne sait pas dessiner mais que cela lui est indispensable. C'est le jeu qui continue, le rapport à la mère. En revanche, il commence à cette époque à avoir une réflexion sur la littérature. Il prend une voie littéraire plutôt qu'artistique. Je daterais cela du tout début des années 1920.

Il y a quelques années, une découverte est passée inaperçue, ce sont les lettres à Yvonne de Lestranges, la cousine de sa mère. Elle l'a beaucoup accompagné à ses débuts et l'a suivi dans sa carrière. Elle lui a présenté Gide et Marc Allégret. Saint-Ex a souvent logé dans son appartement, quai Malaquais. Elle recevait, dans son salon, des gens comme Jean Prévost, l'un des grands critiques de la NRF. La correspondance entre Saint-Ex et Yvonne est une clef biographique : elle montre qu'il y a très tôt des travaux littéraires et une volonté de se faire publier. Il est en relation avec Jacques Rivière et la NRF en 1923, donc bien avant *Courrier Sud*. Il parle d'une nouvelle proposée à la NRF, *Le Vol*, mais on ne sait pas ce qu'elle est devenue. Sans oublier *Manon danseuse*, son obsession pendant trois, quatre ans, qu'il cherche à faire publier à tout prix. Il la soumet à Gide, qui ne répond pas. Ce sont des petits récits qu'il écrit, plus que des nouvelles. Et il y a bien sûr sa première publication, *L'Aviateur*, dans *Le Navire d'argent*, la revue de Jean Prévost et Adrienne Monnier, qui n'est pas

n'importe quelle revue. Il semblerait que ce soit Jean Prévost qui ait servi d'intermédiaire pour présenter Saint-Exupéry à Gaston Gallimard.

### **Comment rentre-t-il chez Latécoère ?**

L'un de ses formateurs à l'école Bossuet, l'abbé Sudour, le prend sous sa protection. Il le mariera plus tard à Consuelo, d'ailleurs. Et c'est lui qui va l'introduire chez Latécoère. Il est alors envoyé à Toulouse pour voir Didier Daurat, le chef d'exploitation de la compagnie. On est à un moment clef. Le tournant de sa vie, c'est cette année 1926. Il commence sa carrière littéraire et intègre ce qui deviendra l'Aéropostale. Il est là où ça se passe.

### **Il devient donc aviateur et écrivain au même moment ?**

Saint-Exupéry n'est pas plus un aviateur qui devient un écrivain qu'un écrivain devenu aviateur. Il est les deux en même temps. Le début des années 1920, où il passe son brevet, c'est aussi une période de formation littéraire. Il lit ce qui paraît, se tient au courant et a un regard très critique. Il trouve que ça tourne à vide, par exemple chez Paul Morand et Jean Giraudoux. Sa pensée se forme contre la littérature désincarnée de Gide et la philosophie d'Alain. Il trouve que Gide nous fait la morale sur les colonies et s'exclame : « Je suis sûr que Gide pissait aussi aux colonies. » Quant à l'humanisme de la liberté, la singularité de l'individu chez Alain, il commente : « Oui, très bien, mais une fois que l'on a dit ça, qu'est-ce qu'on a dit ? Quelle est l'expérience humaine portée par cette pensée ? » A tous, il leur manque l'épreuve des faits. Quand il écrit cela, *Courrier Sud* n'a pas encore paru... Il va trouver l'axe littéraire qui lui permettra cette réconciliation et palliera cette insatisfaction. C'est un élément crucial. Chez Saint-Ex, l'action n'a de sens que parce qu'il la détourne. Action égale méditation. On le voit à la lecture de *Pilote de guerre*. Il se dit : plus je m'engage, plus je vais au combat, plus je serai capable d'écrire de là-haut ce que je pense de l'homme, du destin. C'est une démarche très exigeante, très risquée. Et sortir de l'action le rend malheureux. Il en a besoin pour se ressourcer.

**Alors, que penser de la phase d'ennui à Cap Juby, dans le Sahara espagnol, où il est envoyé par l'Aéropostale ? Son premier livre, *Courrier Sud*, est-il né à ce moment-là ?**

Absolument. Après l'esquisse de *L'Aviateur*, Cap Juby, c'est l'ascèse, la mise à l'épreuve. Il fait l'expérience du dénuement et de la solitude. Il comprend la capacité qu'ont les hommes d'être présents à eux-mêmes et à leur planète. Il perçoit que ce qui les rattache les uns aux autres, c'est le rapport spirituel. Cette lecture spiritualiste est très présente. L'expérience du désert permet cette découverte. Dans les lettres qu'il envoie à sa mère, à Yvonne de Lestranges et à Louise de Vilomorin, il l'exprime très bien : « C'est par vous que je suis et que je vis. »

Mais il est encore dans l'action à ce moment-là, il n'a pas vraiment besoin d'une expérience mystique. Il aime la fraternité avec ses camarades et veut se confronter à l'action. Et son œuvre littéraire est encore portée par l'idée du romancier. Il veut donc faire un roman, raconter une histoire. Mais des éléments de cette époque vont être réutilisés plus tard. Il y aura une période de ressassement et de recyclage dans les années 1930, quand l'action disparaîtra, après la parution de *Vol de nuit* et l'effondrement de l'Aéropostale.

### **Que se passe-t-il au retour de Cap Juby ?**

Il signe un contrat avec Gallimard pour six ouvrages et publie *Courrier Sud*, vrai démarrage de sa carrière littéraire, en 1929. C'est un auteur auquel on croit chez l'éditeur. Il était important dans la perspective de développement de la maison. Il apporte du sang neuf, avec l'idée d'une littérature jeune, moderne, qui n'est pas celle de Gide, Claudel et consorts. Le livre reçoit un bel accueil, il marche bien. Et Saint-Ex part aussitôt avec Mermoz et Guillaumet à Buenos Aires. Il ouvre la ligne vers la patagonie, gagne bien sa vie car il est directeur. C'est là qu'il rencontre celle qui deviendra sa femme. Consuelo a raconté avoir été séduite à bord d'un avion mais quelle est la part de vérité ? Toujours est-il que ça à l'air d'être un coup de foudre.

### **Consuelo joue-t-elle un rôle dans l'écriture de *Vol de nuit* ?**

Elle l'accompagne dans l'écriture du roman et l'aide dans la réflexion sur le titre. C'était peut-être une période où Saint-Ex avait du mal à écrire. Mais raconter qu'il lui avait demandé de l'enfermer pour écrire me paraît curieux. Car autant il a laissé une œuvre mince, autant il écrivait énormément. C'était un oiseau nocturne, il écrivait la nuit. J'ai donc du mal à croire qu'on avait besoin de l'enfermer pour qu'il écrive. Et il éprouvait ses textes sur les autres, il était infernal avec ses amis. La fille d'Annabella

m'a raconté les souvenirs de sa mère : Saint-Ex lui téléphonait sans arrêt quand il écrivait *Le Petit Prince*, et à n'importe quelle heure de la nuit !

De retour à Paris, il publie *Vol de nuit*, en juin 1931, contrairement à ce que disent les biographes, et obtient le prix Femina. C'est un succès.

### **Comment vit-il ce succès ?**

Il se plaint auprès de son éditeur de ne pas avoir assez de publicité. Et il est déstabilisé par une critique de Brasillach, dans *L'Action française* de juillet, qui affirme qu'on ne peut pas être homme de métier et écrivain en même temps. Ca, Saint-Ex ne peut pas l'accepter. Il engage une réflexion sur le caractère mensonger du langage. Et cela va aboutir à un renoncement à la fiction. Il va quitter le roman à ce moment-là et trouver une autre façon de faire de la littérature avec un récit plus frontalement autobiographique. Il va d'abord pratiquer l'écriture journalistique et cela donnera *Terre des hommes*, qui viendra plus tard mais est lié à cette rupture. Bien sûr, il est très heureux d'avoir le Femina même s'il est déçu de ne pas avoir le Goncourt. Mais il y a cette tache portée sur son œuvre et sur laquelle il revient sans arrêt.

### **Et, malgré le succès, il continue à vouloir piloter ?**

A la même époque, son activité en tant qu'aviateur devient limitée. Il est engagé au service de propagande d'Air France, qui ne veut pas de lui comme pilote : c'est la fin de la période de grâce, qui a duré de 1926 à 1931. Tout s'est passé pendant ces années-là, au moment de l'Aéropostale. Après, vers 1935-1936, il est à Paris, dans une période de désœuvrement artistique et d'effondrement conjugal. Car Consuelo et lui vivent très vite séparés.

Il écrit beaucoup, notamment des articles de journaux pour *Paris-Soir*, *L'Intransigeant*, *Marianne*, *Les Nouvelles littéraires*. Il part en reportage en Espagne, à Moscou, ce qui lui permet de sortir du cadre de la NRF. Tout cela va aboutir à *Terre des hommes*, qui est, pour moi, le chef-d'œuvre de Saint-Exupéry. Quand on fréquente un peu ses manuscrits, ses brouillons, on réalise qu'il travaillait énormément pour arriver à un texte épuré. Ce n'est pas un écrivain de premier jet. Il a du mal à trouver le bon équilibre entre son côté sensoriel et son côté moraliste, cet équilibre qui est celui de *Terre des hommes* et a fortiori du *Petit Prince*.

## **L'écriture journalistique l'a-t-elle aidé à atteindre cet équilibre ? Car le reportage impose des contraintes de temps et d'espace...**

Vous avez tout à fait raison. On ne l'a pas perçu tout de suite. Le manuscrit d'un chapitre de *Terre des hommes* est passé en salle des ventes il y a quelques mois – il est au musée des Lettres et Manuscrits de Paris – et on voit bien qu'il est peu raturé, bien moins que d'autres. En l'étudiant, on comprend que la pression a obligé Saint-Ex à devenir un écrivain de « premier jet », car *L'Intransigeant* le pressait de fournir de la copie. A l'époque, en 1935, Saint-Ex a besoin d'argent, mais aussi d'aventure et de piloter des avions. Il s'engage donc sur le raid Paris-Saigon mais il se plante dans le désert de Libye, pas loin d'Alexandrie. Il devra marcher plusieurs jours dans le désert. Il raconte cela dans un article puis le retravaille un peu pour en faire ce chapitre de *Terre des hommes* qui est magnifique.

### **Comment travaillait-il quand il écrivait ?**

Il y a une écriture quotidienne, dans les carnets, très dense. Mais il écrit un peu n'importe où, la plupart du temps sur des feuillets volants, non numérotés. Et c'est un cauchemar pour les retranscripteurs. Personnellement, j'ai beaucoup donné et je continue à retranscrire régulièrement du Saint-Exupéry, mais c'est un enfer... C'est l'écrivain du XXe siècle le plus illisible que je connaisse. Son amie, Nelly de Vogüé (à qui il avait confié le manuscrit de *Citadelle*), y a passé des milliers d'heures. C'est comme une grille de mots croisés. Heureusement, il est ensuite passé au Dictaphone et je pense que ce sont ses éditeurs américains qui l'ont poussé à le faire.

### **Quel était son rapport à l'argent ?**

C'était un flambeur. Il n'avait aucune notion de l'argent et était endetté en permanence. Il a eu besoin de s'associer à un mécène, Nelly de Vogüé, qui, semble-t-il, a contribué à financer l'un de ses avions. On peut en parler aujourd'hui librement mais il y a eu toute une période où on l'a évoquée sous le nom de « O », de « X », ou de « Pierre ». Elle a beaucoup œuvré pour lui et tout n'est pas encore connu. C'était une femme intelligente, une interlocutrice de très bon niveau et une bonne lectrice. Mais leur histoire demeure mystérieuse. On ne sait pas quand ils se sont rencontrés, sans doute avant les années 1930, à mon avis. Nous avons découvert une part manquante dans l'œuvre mais aussi dans les archives Saint-Exupéry... On en saura

plus quand leur correspondance sera publiée...en 2053. C'est pour cela que les traces de correspondances sont précieuses et que nous avons sorti les découvertes les plus récentes, qui ne figurent pas dans la Pléiade. Par exemple, les lettres à Gide sont inconnues, mais on ne peut pas imaginer qu'ils ne se soient pas écrits. Les biographes sont nombreux, ont beaucoup travaillé mais il y a encore énormément de choses à écrire. On connaît bien mieux la vie de Malraux, de Cocteau. Avec Saint-Exupéry, il y a des trous, paradoxalement...alors qu'il gardait tout.

### **A quel moment Saint-Exupéry devient-il Saint-Ex ?**

Dure question. Il signe « Saint-Ex » certaines de ses lettres. Ses amis l'appelaient « Tonio ». Mais, dans l'esprit des gens, de son vivant, il s'appelait Saint-Exupéry. Et même comte de Saint-Exupéry aux Etats-Unis (alors qu'il était vicomte). « Saint-Ex », je pense que c'est posthume.

### **Pendant la seconde Guerre mondiale, Antoine de Saint-Exupéry va connaître deux périodes très différentes : celle de l'action militaire, racontée dans *Pilote de guerre*, puis celle de l'exil. Comment va-t-il les vivre ?**

C'est une période d'action car il est mobilisé en tant qu'officier de réserve. C'est presque une période heureuse pour lui : à la fois le retour à l'action, la participation à la campagne de France et, très important, de nouveaux amis – Mermoz est mort, Guillaumet va mourir et ses amitiés de formation sont derrière lui.

Un nouveau réseau se constitue autour de son groupe de rattachement avec des gens comme Israël. Cette fraternité dans l'action est le miroir de l'Aéropostale. Une autre idée importante, développée dans *Pilote de guerre*, qui est la notion de sacrifice, avec sa dimension collective, comme vocation de l'homme civilisé. On pourrait la résumer ainsi : « Individuellement, je ne vauds rien, je vauds par ma participation à un dessein qui me dépasse. » C'est toute la pensée de *Citadelle* et c'est très présent dans *Pilote de guerre*. « Plus je serai efficace, "obéissant" à ma mission, plus homme je deviendrai. » Il y a donc un épanouissement durant cette période-là. Saint-Ex n'est pas un pacifiste. Il cherche à se battre.

### **Pourtant, il fait de la reconnaissance aérienne, il ne lâche pas de bombes.**

C'est vrai. Et il a dénoncé les atrocités de la guerre, notamment dans ses reportages en Espagne. Il y a rencontré Ernest Hemingway et John Dos Passos à l'époque. Il voit

aussi Joseph Kessel en Espagne et il le retrouvera sur le front, à Orconte, quand Kessel viendra faire un reportage. Ils ont des points communs – le journalisme, l’aviation, l’aventure – mais, ils ne sont pas sur la même longueur d’onde. Pour revenir à *Pilote de guerre*, on y trouve le développement d’une vision panoptique sur la « terre des hommes », qui donnera les dessins représentant un petit prince sur un nuage, ou survolant la terre des hommes en péril, mais aussi la terre de France, avec les moutons, les villages. Ça commence à prendre forme de manière cohérente. Il semble qu’il y ait une genèse française du *Petit Prince* à cette époque-là. Sous forme de dessins, mais aussi de textes : il y aurait eu une démarche de Saint-Exupéry auprès de la famille Mame, des éditeurs de Tours. Selon le témoignage du directeur de l’époque, Saint-Ex et Nelly de Vogüé lui auraient rendu visite, en 1940, pour proposer l’édition d’un conte pour enfants... Sur la jaquette de l’édition originale américaine de *Petit Prince*, figure un texte de présentation datant de 1940. Ce détail laisse perplexe : pourquoi pas 1943, date de publication du *Petit Prince* ?

### **Deuxième période de la guerre : l’exil. Pourquoi a-t-il choisi New York ?**

Saint-Exupéry est un écrivain connu aux Etats-Unis. Il a ses réseaux, ses éditeurs. C’est l’écrivain français le plus célèbre dans le pays. Et il y avait déjà séjourné après le fameux raid NewYork-Terre de Feu, qui s’était soldé par un crash à Guatemala City, grand traumatisme physique pour lui, dont il a beaucoup souffert. Donc, il y a des gens pour l’accueillir à New York, parmi lesquels Pierre Lazareff (Directeur de *France-Soir*). *Terre des hommes* est publié avec deux mois d’avance en France mais sa forme aboutie a été réalisée aux Etats-Unis lorsqu’il était en convalescence. Ce livre a donc une genèse à la fois française et américaine. Les deux éditions ne sont pas les mêmes : l’édition américaine comprend un chapitre supplémentaire et l’ordre des chapitres est différent. Du coup, les traductions étrangères diffèrent selon qu’elles s’inspirent de l’édition américaine ou française...

### **Qu’en est-il de *Pilote de guerre* ?**

Saint-Ex écrit *Flight to Arras* aux Etats-Unis, qui paraît d’abord chez Reynal & Hitchcock, ses éditeurs américains, avant d’être publié en français chez Gallimard. De même *Lettre à un otage* et *Le Petit Prince* sont publiés en édition originale aux Etats-Unis. On est vraiment dans sa période américaine. Pendant quatre ou cinq mois, après

sa mobilisation, il ne sait pas quoi faire. Finalement, il juge, après être allé à Vichy aidé par Drieu la Rochelle, que ce qu'il a de mieux à faire est d'utiliser sa notoriété – c'est du moins comme cela qu'il légitime son départ – pour agir sur les autorités américaines et provoquer leur engagement dans le conflit.

Il a donc un but très clairement politique. Il s'adresse aux Américains dans *Pilote de guerre* mais cela ne dépasse pas un projet moral car ce livre, selon moi, est celui d'un poète moraliste. Saint-Ex n'est pas un animal politique. Pour être un homme politique, il faut être partisan et personne n'arrive à situer sa pensée. Elle reste terriblement confuse, on peut lui faire dire ce qu'on veut. Cette confusion entoure sa venue aux Etats-Unis. Il va être en porte-à-faux avec un certain nombre de contemporains et d'exilés, dont André Breton et Jacques Maritain. Il va en souffrir car on lui reprochera de ne pas avoir de position claire.

### **Que s'est-il passé avec de Gaulle ?**

Il ne s'est rien passé. Saint-Ex va refuser toute récupération pour les gaullistes. A ma connaissance, il n'a pas rencontré de Gaulle. Giraud, oui. Et de Gaulle va l'ignorer dans son discours d'Alger alors qu'il remercie les intellectuels français pour leur aide. Il y a de l'incompréhension entre eux, et de Gaulle, selon lui, a choisi la mauvaise option, celle de la sécession. Saint-Ex était anti-fracture : la France était une et indivisible. Il n'était pas non plus pétainiste mais un peu maréchaliste. Il voyait dans la figure du Maréchal la possibilité d'une union préservée de la France. Il n'était pas du très bon côté et son message était mal compris. *Pilote de guerre* a été publié avec le tampon des autorités allemandes, ce qui est invraisemblable, mais c'était grâce au réseau de relations de Gaston Gallimard, et le livre a été censuré et repris de façon clandestine. L'ouvrage a été débattu mais n'a fait l'unanimité ni dans les milieux gaullistes ni dans ceux de la collaboration. Il se situe au-dessus de la mêlée, loin des antagonismes. Saint-Ex voit cela da haut. Et quand on lit ses textes aujourd'hui, c'est irréprochable. Il est évidemment contre le totalitarisme. Mais dans *Citadelle*, on retrouve l'image du chef, du caïd...

### **Quelle était l'intention de Citadelle ?**

Le projet naît dans les années 1930 sans qu'il sache exactement où le mènera ce grand livre. Cela participe de la volonté de trouver une autre voie pour la littérature, oraculaire, de prière, agissante, qui doit convertir.

### **A quoi veut-il convertir le lecteur ?**

A une forme achevée, épanouie d'humanité, dont l'image exacte est l'arbre ou la cathédrale. Avec la participation de chacun – et chacun se justifie dans le tout. Le tout est porté dans l'individuel. C'est très clairement un testament philosophique, qui devient monumental et pesant. Il sera publié à titre posthume, sans la campagne de dégraissage qu'il lui aurait forcément fait subir. C'est un peu comme s'il avait construit une cathédrale inversée : il finit par le socle. Saint-Exupéry rejette l'intellectualisme, dépasse les oppositions, refuse la lecture mécaniste de la vie. Tout s'interpénètre dans un grand dessein commun. Il faut s'appuyer sur une autre façon d'utiliser le langage, avec une ferveur partagée.

### **Était-il catholique pratiquant ?**

Non, mais il suivait quelques rites. Il assiste à des messes de Noël. Sa famille était très pratiquante mais il se détache de tout cela au moment de sa vie parisienne.

### **Après sa période américaine, au moment de retourner au front, dans quel état d'esprit se trouve-t-il ?**

Il est extrêmement impatient de retourner au front. La période new-yorkaise est très féconde d'un point de vue littéraire avec *Pilote de guerre*, le quasi-achèvement de *Citadelle*, *Lettre à un otage*, qui devait être une préface à un texte de Léon Werth, dédicataire du *Petit Prince*, et bien sûr la rédaction du *Petit Prince*. C'est en même temps une période où il va tout faire pour revenir au combat. Sa vie conjugale est toujours aussi complexe : Consuelo est revenue mais il reste dans un rapport presque pathologique avec elle, à la fois d'hyper-attachement et de fuite – qui ressemble au rapport avec sa mère, mélange d'indépendance et de culpabilité. Il multiplie les aventures amoureuses car c'est un moment de doute. Nelly vient à New York quelque temps, il y a aussi Silvia Hamilton, Natalie Paley, dont on vient de publier les lettres, et bien d'autres. Toutes ces femmes forment une géographie amoureuse de Saint-Ex à New York. La sortie du *Petit Prince* est un élément déterminant. Il l'a commencé en 1942 et le termine juste avant de partir, bouclant ainsi un cycle. Il a trouvé la voie pour

faire passer ce qu'il avait à dire, puisque c'est devenu le livre le plus lu au monde. C'est une forme achevée de son projet. Il reçoit l'édition américaine du conte juste avant de quitter les Etats-Unis pour rejoindre son unité de combat du 2/33. Il part gaillardement. Il était mal à l'aise aux Etats-Unis, il ne parlait pas anglais, il avait des problèmes de santé, sa vie conjugale était complexe. Et, malgré son confortable réseau d'amis – Renoir, Annabella, Lazareff, Lamotte, etc. – , New York avait un côté termitière qui l'inquiétait beaucoup. Il avait cette vision d'une civilisation mécaniste et d'une déperdition de sens, un peu comme chez Tati. New York et la guerre ont eu une influence sur *Citadelle*, comme sur *Le Petit Prince*, qui est un enfant de la guerre. Ce conte est très pessimiste. C'est quand même l'histoire d'un enfant qui décide de quitter la Terre en acceptant de mourir piqué par un serpent ! J'ai demandé à Michel Tournier d'écrire un texte sur *Le Petit Prince* et il a refusé en me disant : « Je ne peux pas écrire sur un livre dont le héros est un enfant qui se suicide. »

### **Selon certains biographes, il y a une démarche suicidaire dans la fin de Saint-Exupéry.**

J'aurais tendance à dire que si Saint-Ex avait dû se suicider, il l'aurait fait avant, à un moment de plus grande détresse spirituelle. L'année qui précède sa mort, il navigue entre le Maroc et l'Algérie et n'arrive pas à ses fins. Il vit des moments de neurasthénie totale. C'est à cette époque qu'il rencontre cette jeune infirmière destinataire des *Lettres à l'inconnue*. Ces lettres montrent dans quel climat psychologique il se trouve, cette façon qu'il a de quitter la réalité. Il sait qu'il n'aura jamais d'enfant, il prend de la morphine car sa vertèbre cassée lui fait souffrir le martyre. Mais quand on voit les derniers reportages, il n'a pas l'air d'un homme délabré. Il a la possibilité de faire des vols de reconnaissance avec son groupe. Il est vrai que le jour où il va disparaître, on lui dit que c'est son dernier vol autorisé. Tout cela laisse penser qu'il aurait pu souhaiter en finir. Mais cette hypothèse est très désagréable. Une chose est sûre : Saint-Ex a adoré la vie.

### *Quelques citations clés de Saint-Exupéry*

#### *Courrier Sud*

« Tu me connais, cette hâte de repartir, de chercher plus loin ce que je pressentais et ne comprenais pas, car j'étais ce sourcier dont le coudrier tremble et qu'il promène sur

le monde jusqu'au trésor. Mais dis-moi donc ce que je cherche et pourquoi contre ma fenêtre, appuyé à la ville de mes amis, de mes désirs, de mes souvenirs, je désespère ? Pourquoi, pour la première fois, je ne découvre pas de source et me sens si loin du trésor ? Quelle est cette promesse obscure que l'on m'a faite et qu'un dieu obscur ne tient pas ? »

« Fuir, voilà l'important. A 10 ans nous trouvions refuge dans la charpente du grenier. Et nous, là-haut, regardions filtrer la nuit bleue par les failles de la toiture. Ce trou minuscule : juste une seule étoile tombait sur nous. A chaque craquement nous sondions le bois. Tout n'était qu'une cosse prête à livrer son grain. Vieille écorce des choses sous laquelle se trouvait, nous n'en doutions pas, autre chose. Ne serait-ce que cette étoile, ce petit diamant dur. Un jour nous marcherons vers le Nord ou le Sud, ou bien en nous-mêmes, à sa recherche. Fuir. »

« J'ai retrouvé la source. C'est elle qu'il me fallait pour me reposer du voyage. Elle est présente : les autres... »

### *Vol de nuit*

« Et maintenant, au cœur de la nuit comme un veilleur, il découvre que la nuit montre l'homme : ces appels, ces lumières, cette inquiétude, cette simple étoile dans l'ombre : l'isolement d'une maison. L'une s'éteint : c'est une maison qui se ferme sur son amour. Ou sur son ennui. C'est une maison qui cesse de faire son signal au reste du monde. Ils ne savent pas ce qu'ils espèrent ces paysans accoudés à la table devant leur lampe : ils ne savent pas que leur désir porte si loin, dans la grande nuit qui les enferme. »

### *Pilote de guerre*

« Le métier de témoin m'a toujours fait horreur. Que suis-je si je ne participe pas ? J'ai besoin, pour être, de participer. »

« Quelle que soit l'urgence de l'action il nous est interdit d'oublier, faute de quoi cette action demeurera stérile, la vocation qui doit la commander. Nous voulons fonder le respect de l'homme. Pourquoi nous haïrons-nous à l'intérieur d'un même camp ? Aucun d'entre nous ne détient le monopole de la pureté d'intention. Je puis combattre, au nom de ma route, telle route qu'un autre a choisie. Je puis critiquer les démarches

de sa raison. Les démarches de la raison sont incertaines. Mais je dois respecter cet homme, sur le plan de l'esprit, s'il peine vers la même étoile. »

### *Terre des hommes*

« Il était quelque part, un parc chargé de sapins noirs et de tilleuls, et une vieille maison que j'aimais. [...] Il suffisait qu'elle existât pour remplir ma nuit de sa présence. »

« Le merveilleux d'une maison n'est point qu'elle vous abrite ou vous réchauffe, ni qu'on en possède les murs. Mais bien qu'elle ait lentement déposé en nous ces provisions de douceur. Qu'elle forme, dans le fond du cœur, ce massif obscur dont naissent, comme des eaux de source, les songes... »

« Le désert pour nous ? C'était ce qui naissait en nous. Ce que nous apprenions sur nous-mêmes. »

« Que nous importent les doctrines politiques qui prétendent épanouir les hommes, si nous ne connaissons d'abord quel type d'homme elles épanouiront. Qui va naître ? Nous ne sommes pas un cheptel à l'engrais, et l'apparition d'un Pascal pauvre pèse plus lourd que la naissance de quelques anonymes prospères.

L'essentiel, nous ne savons pas le prévoir. [...] Que savons-nous, sinon qu'il est des conditions inconnues qui nous fertilisent ? Où loge la vérité de l'homme ? »

### *Citadelle*

#### *De la citadelle naît une mystique du langage...*

« Pour m'émouvoir il faut me nouer dans les liens de ton langage et c'est pourquoi le style est opération divine. C'est la structure alors que tu m'imposes et les mouvements mêmes de ta vie, lesquels n'ont point d'égaux au monde. Car si tous ont parlé des étoiles et de la fontaine et de la montagne, nul ne t'a dit de gravir la montagne pour boire aux fontaines d'étoiles leur lait pur. Mais s'il est par hasard un langage où ce mot soit, c'est qu'alors je n'ai rien inventé et n'apporte rien qui soit vivant. Ne t'encombre point de ce mot s'il ne doit pas chaque jour servir. Car ce sont des faux dieux ceux qui ne servent pas dans les prières de chaque soir. Mais s'il se trouve que l'image t'illumine, alors elle est crête de montagne d'où le paysage s'ordonne. Et cadeau de Dieu. Donne-lui un nom pour t'en souvenir. »

« C'est alors que je compris que celui-là qui reconnaît le sourire de la Statue ou la beauté du paysage ou le silence du temple, c'est Dieu qu'il trouve. Puisqu'il dépasse

l'objet pour atteindre la clef, et les mots pour entendre le cantique, et la nuit et les étoiles pour éprouver l'éternité. Car Dieu d'abord est sens de ton langage et ton langage, s'il prend un sens, te montre Dieu. »

« Pourquoi m'obligez-vous, Seigneur, à cette traversée du désert ? Je peine parmi les ronces. Il suffit d'un signe de Vous pour que le désert se transfigure, et que le sable blond et l'horizon et le grand vent pacifique ne soient plus somme incohérente mais empire vaste où je m'exalte, et qu'ainsi je ne sache Vous lire à travers.

Et m'apparut que Dieu se lit évidemment à son absence s'il se retire. Car il est pour le marin signification de la mer. Et pour l'époux signification de l'amour. Mais il est des heures où le marin s'interroge : « Pourquoi la mer ? » Et l'époux : Pourquoi l'amour ? Et ils s'occupent dans l'ennui. Rien ne leur manque sinon le nœud divin qui nous les choses. Et tout leur manque. »

« Si Dieu se retire de mon peuple, pensais-je, comme il s'est retiré de moi, j'en ferai les fourmis de la fourmilière, car ils se videront de toute ferveur. Lorsque les dés se vident de sens il n'est plus de jeu possible. »

« L'aveugle, Seigneur, ne connaît rien du feu. Mais il est, du feu, des lignes de force sensibles aux paumes. Et il marche à travers les ronces, car toute mue est douloureuse. Seigneur, je vais vers toi selon ta grâce, le long de la pente qui fait devenir.

Je marche, formant des prières auxquelles il n'est point répondu, et n'ayant pour guide, tant je suis aveugle, qu'une faible chaleur sur mes paumes flétries, et te louant cependant, Seigneur, de ce que tu ne me répondes point, car si j'ai trouvé ce que je cherche, Seigneur, j'ai achevé de devenir. »

---

# Table des matières

---



## Table des matières

---

|  |     |
|--|-----|
| <b>Introduction</b> .....  | 7   |
| Corpus.....  | 21  |
| Biographie de l'auteur.....  | 34  |
| <b>Première partie</b>   |     |
| Les multiples dimensions du désert .....                                     | 48  |
| <b>Premier chapitre</b>  |     |
| I. Le désert, un espace initiatique.....                                     | 48  |
| I.1. De l'initiation en général .....  | 50  |
| I.2. Préparation : le lieu sacré et purgatoire .....                         | 67  |
| I.3. La séparation et les épreuves .....                                     | 74  |
| <b>Deuxième chapitre</b>   |     |
| II. Mort initiatique ou le passage dans l' « Autre » monde.....              | 94  |
| II.1. La mort mystagogique ou le voyage dans l'au-delà.....                  | 96  |
| II.2. La quête de soi ; l'enseignement du désert.....                        | 108 |
| II.3. Expiation symbolique et rédemption.....                                | 119 |
| <b>Deuxième partie</b>   |     |
| Désert sublime et/ou désert sublimé?.....                                    | 139 |
| <b>Premier chapitre</b>  |     |
| I. Le désert de Saint-Exupéry, théâtre d'une vaste interrogation morale..... | 139 |
| I.1. Le désert de Saint-Exupéry, une <i>poétique</i> personnelle.....        | 141 |
| I.2. <i>L'intimité</i> des espaces, une osmose avec l'être.....              | 152 |
| I.3. Le mythe du <i>Centre</i> , générateur d'une conscience.....            | 166 |
| <b>Deuxième chapitre</b>   |     |

|   |     |
|---|-----|
| II. Le désert dans tous ses états .....   | 181 |
| II.1. Le désert, mythe de l'œuvre et de la création.....                        | 183 |
| II.2. Le désert, une « <i>perception intuitive de l'invisible</i> » .....       | 192 |
| II.3. Le désert, élément régénérateur.....                                      | 208 |
| <b>Troisième partie</b>   |     |
| Le désert, source d'une vision du monde.....                                    | 223 |
| <b>Premier chapitre</b>   |     |
| I. Désert mythique ou mythe du désert ?.....                                    | 223 |
| I.1 Le désert, entre réalité et mysticité .....                                 | 225 |
| I.2 Le désert, « <i>territoire inculte</i> » ou « <i>modèle mythique</i> »..... | 236 |
| I.3 Le désert comme essence spirituelle.....                                    | 251 |
| <b>Deuxième chapitre</b>  |     |
| II. Ecrire l'humanisme, penser le mysticisme .....                              | 269 |
| II.1 L'Homme, <i>un nœud de relations</i> .....                                 | 271 |
| II.2 De l'expérience personnelle à la pensée universelle .....                  | 284 |
| II.3 Le désert, vecteur d'un humanisme mystique .....                           | 291 |
| <b>Conclusion</b> .....   | 308 |
| Bibliographie .....   | 318 |
| Annexes .....   | 327 |
| Table des matières.....   | 359 |

---

# Résumés

---

Résumé

---

L'œuvre de Saint-Exupéry, ancrée profondément dans la thématique du désert, conjugée aux profondes préoccupations de l'auteur sur l'homme et son devenir, le tout jalonné de sa propre expérience à la fois d'homme et de pilote, acquiert, selon nous, une dimension plurielle ; mystique, philosophique et humaniste. Saint-Exupéry a consacré sa vie et son œuvre à la quête d'une vérité que lui seul pouvait prétendre déceler. Son œuvre se présente comme une somme d'expériences tributaires d'une relation, non plus uniquement de soi à soi, mais de soi aux autres et de soi à l'Autre, car désormais, les deux métiers (pilote et écrivain) fusionnent et ne forment plus qu'un tout. L'écrivain génère ainsi une réflexion profonde sur l'existence : inciter l'homme à se découvrir lui-même, et partant l'amener à s'interroger sur sa place (voire sa mission) ici-bas. La parole exupérienne, comme autant d'aphorismes, mène les protagonistes à une sorte d'initiation qui les fera aboutir au changement et à l'éveil spirituel. Saint-Exupéry, en conquérant trois espaces à la fois, le ciel, la mer et le sable, - trois déserts au final -, a réussi une sorte d'accomplissement intérieur ayant fait de lui un homme intemporel, un visionnaire, le tout dans une indicible solitude. Une solitude complexe, tantôt désirée, tantôt abhorrée, jalonnée de méditations, de rêves, de visions merveilleuses, de réflexions déterminantes, aboutissant à une sorte de mysticisme énigmatique. Il fait du désert son espace intime, une partie intégrante de sa vie et de son œuvre. Toute son œuvre est une réflexion bouleversante sur l'Homme, sur le devenir de ses valeurs intrinsèques et de son humanité, lesquelles sont en déperdition. Sa pensée intègre une philosophie de vie essentielle, dès lors qu'elle acquiert une connotation universelle. Le désert, au-delà de l'espace topographique, devient ainsi pour l'Homme une pluralité de symboles, une quête de soi à travers une masse d'épreuves devant lui permettre la découverte de sa propre *Vérité*.

## Mots-clés

---

Désert – initiation – quête – mysticisme – humanisme – solitude – vérité.

## Abstract

---

Saint-Exupéry's work is deeply engrossed in the thematic of desert which constitutes major concerns for the author about both of mankind and its future. It's capitalized, according to us, on the author's experience as man and as a pilot. It holds of a multiple dimension : mystical, philosophical and humanistic. Saint Exupéry has devoted its life and work to qu'est for a truth that, according to him, can't be discerned only by himself. Its work is presented as an amount of experience reliant on a relationship, not only a one with oneself but, a one with the others and a one with the other because, hereafter, both of the trades (pilot and writer) merge into one whole. The writer generates serious thinking about the existence : prompting mankind to know about oneself and bringing up questions about one's place (or even about one's mission) in this life. By countless aphorisms, Saint Exupéry's words lead the protagonists to some kind of initiation that makes them come out to a change and a spiritual awakening. By conquering three areas at the same time, the sky, the sea and the sand, - three deserts at last- Saint Exupéry made an inner achievement, making of himself a timeless man, a visionary, all in an unutterable solitude, a complicated solitude, sometimes a wished one and sometimes a loathed one, marked by meditation, dreams, marvellous visions, determining thoughts going to some kind of an enigmatic mysticism. He is making of the desert his intimate space, an integral part of both his life and work. All his work is a life-changing thought about the human race, the evolution of its intrinsic values and its humanity, which are being lost. His idea incorporates a major philosophy of life since it has a universal connotation. The desert takes other plurality symbols for mankind, far beyond a topographical space, thus becomes a quest of the oneself through a proof mass that ought to make him discover its own truth

### Key words :

---

Desert, Initiation, quest, mysticism, humanism, solitude, truth.

عمل سانت اكزوبري مندمج بشكل عميق في موضوع الصحراء الذي يشكل قلق عميق في نفسية الكاتب حول البشرية و مصيرها و كل هذا شهدته خبرته كرجل و كقائد للطائرة و يحوي هذا الموضوع، من خلال خبرتنا، تعددا لأبعاد هذا المضمون : صوفي، فلسفي و إنساني. و قد كرس سانت اكزوبري حياته و عمله في البحث عن حقيقة التي يدعي بأنه هو الوحيد الذي يستطيع أن يكشفها. يظهر عمله في قدر كبير من الخبرة المعتمدة على علاقة، و ذلك ليس إلا بالعلاقة مع الذات، بل أيضا بعلاقة الفرد مع الآخرين و علاقة الذات مع الآخر لأن من الآن فصاعدا، يتم دمج كل من مهنتي (قائد طائرة و كاتب) و يشكلا كل متناسقا. و هكذا، يشكل الكاتب تفكير عميقا حول الوجود : تحفيز الإنسان على إكتشاف نفسه، و يؤدي به إلى تساؤلات لن تكن إلا حول مكانه (بل أيضا حول مهمته) في هذه الحياة. تجر كلمات اكزوبري و أقواله المأثورة أبطال الرواية إلى نوع ما من الطقوس الذي يؤدي بهم إلى تغيير و صحوة روحية.

بغزو ثلاث فضاءات، السماء، البحر و الرمل، - ثلاثة صحاري في الأخير-، تمكن سانت اكزوبري من تحقيق نوع من الإنجاز الداخلي وهذا جعل منه رجل أزلي، صاحب آراء و أفكار، و كل ذلك في وحدة يعجز الوصف عنها. وحدة معقدة، تارة مرغوب فيها وتارة تثير الإشمئزاز، و يكون فيها التأمل، الأحلام، رؤى رائعة، أفكار حاسمة، بما يؤدي إلى تصوف غامض.

يجعل الكاتب من الصحراء فضاءه الشخصي الخاص، جزءا لا يتجزأ من حياته و من عمله. إن عمله بأجمعه هو يسبب الإضطراب قليلا على الإنسان و مصير قيمه الجوهرية وبشريته، الأخذ في الضياع. يدمج تفكيره فلسفة حياة أساسية، عندئذ الحصول على دلالة عالمية.

تصبح الصحراء تشكل تعددا للرموز للإنسان علاوة على كونها كفضاء طوبوغرافي، تحقيق الذات عبر كتلة كبيرة من الإختبارات من شأنها أن تسمح له إكتشاف الحقيقة الخاصة به.

## الكلمات المفتاحية :

الصحراء، طقوس، البحث، التصوف، الإنسانية، الوحدة، الحقيقة.

